THE GETTY CENTER LIBRARY

Why ask for the moon
when we have the stars?

AS

LA BELGIQUE
ARTISTIQUE ET LITTÉRAIRE

TOME QUINZIÈME

Avril — Mai — Juin 1909

Digitized by the Internet Archive
in 2017 with funding from
Getty Research Institute

https://archive.org/details/labelgiqueartist15unse

LA BELGIQUE

ARTISTIQUE

& LITTÉRAIRE

REVUE MENSUELLE NATIONALE
DU MOUVEMENT INTELLECTUEL

TOME QUINZIÈME

AVRIL — MAI — JUIN

1909

BRUXELLES

26-28, Rue des Minimes, 26-28

THE GETTY CENTER
LIBRARY

UNE GRANDE DATE

CHARLES-ROBERT DARWIN

Il y a eu cent ans, le 12 février 1909, que naquit à SHREWSBURY, petite ville du sud-ouest de l'Angleterre, Charles-Robert Darwin.

Le XIXe siècle vit, certes, d'aussi grands spécialistes-naturalistes que Darwin; mais non pas dont les théories fussent appelées à une aussi enragée discussion, et finalement à une aussi éclatante glorification que celles du grand Anglais.

Dans la perspective d'un siècle révolu, il ne doit paraître indifférent à personne de jeter un coup d'œil sur l'œuvre de ce héros des sciences naturelles. Car c'est la société tout entière qui a senti l'effet de ses découvertes biologiques. Et depuis la classe de philosophie jusqu'à la scène de l'art dramatique; depuis la chaire de vérité confessionnelle jusqu'à la plus infime estrade d'université populaire, on peut dire qu'en tout lieu de la terre où des hommes se soient réunis, depuis vingt-cinq ou trente ans, le sujet le plus palpitant de leurs plus acharnées discussions, de leurs plus vitales réflexions, ç'a été toujours : les théories de Darwin.

Charles-Robert Darwin n'est donc plus seulement un naturaliste intéressant la science par des merveilles de patience, des chefs-d'œuvre de recherches minutieuses, des monuments de bonne foi. Non. C'est tantôt un ennemi que les adeptes de certaines religions ont vilipendé, ont nargué, ont dénaturé à l'envi. Et c'est tantôt un apôtre que les fidèles d'autres religions, en l'adorant passionnément et naïvement le glorifiant, ont, tout autant, dénaturé. On peut affirmer que Darwin, pendant ces soixante ans derniers, a servi de fétiche, ami ou ennemi, à tous les prêtres, à tous les philosophes, ces prêtres en robes courtes et même en veston. Et, ainsi, il est

l'homme sur lequel on a le plus menti. Et il intéresse tout le monde !

Dans sa jeunesse, le boy Ch.-Robert Darwin était un très mauvais écolier. Puissent donc ces lignes donner espoir aux jeunes cancres !... Son père lui dit un jour : « Vous ne vous souciez que de chiens, de chasses aux rats et de jeux de cartes. Vous serez une honte pour vous-même et pour votre famille. » Or, notez que ce père était le célèbre médecin Erasme Darwin lui-même, dont on cite encore les travaux de botanique. Il avait aussi inventé une tête automate qui disait : « Papa, maman ! » C'était donc un homme de valeur. Peut-être, à son sens, son fils Charles-Robert n'aimait-il pas assez les automates ? Et c'est ce qui aura troublé le don de prophétie paternelle.

Car, pour le présent, c'était vrai. Le jeune Darwin, loin des herbiers morts, était tout le jour, par monts et par vaux, à chasser et à boire. Le soir, avec d'autres jeunes hommes de son âge, tous membres du *Club des Gourmets*, il mangeait, dans une hôtellerie, des mets bizarres, composés au hasard des pièces de gibier de toutes sortes, tuées dans la journée. Il paraît même que le club cessa ses expériences culinaires après un certain vieux hibou dont aucune dent n'était parvenue à déchiqueter la fibre centenaire.

Ainsi arriva 1831. Et Darwin, qui avait donc pour lors vingt-deux ans, s'embarqua, en qualité de naturaliste, sur le voilier *Beagle*, qui allait explorer la Terre-de-Feu.

C'est étonnant comme unanimement on « encourageait » le futur grand homme ! Un médecin, M. Fitz-Roy, qui prétendait lire sur les traits du visage comme dans un livre, n'annonça-t-il pas à Darwin qu'un homme ayant le nez fait comme lui ne pouvait jamais posséder l'énergie nécessaire à un voyage aussi pénible ?... Si, par la suite, Fitz-Roy lut jamais le *Voyage d'un naturaliste*, que le passager du *Beagle* rédigea à son retour à Londres, il dut perdre de sa confiance dans le système physiognomonique de Lavater ; car c'est là un des récits de

voyages les plus passionnants, les plus vivants et en même temps les plus savants qui furent jamais écrits!

En réalité, Darwin, sous des allures dissipées de chasseur et de voyageur, emmagasinait la collection la plus prodigieuse de matériaux d'histoire naturelle vivante. Et le soir, quand il fumait ses cigarettes dans son fauteuil, tandis qu'on lui lisait du Shakespeare; puis, après qu'il eut passé trente ans, des romans et encore des romans, — il classait, arrangeait, digérait dans sa tête ses menues découvertes. Il les tissait en séries vivantes, en tableaux organiques, en hypothèses immortelles. Ce travail de cristallisation intérieure dura vingt ans. C'est le cas de dire, pour consoler ceux qui travaillent lentement, que le génie est d'abord et souvent fait d'une grande patience. Car, en novembre 1859, le livre qui paraissait sous le nom de notre rêveur, était une œuvre géniale; c'était : *L'Origine des Espèces!*

Dans le monde savant, ce fut comme un coup de tonnerre. Sacristies et laboratoires en tremblèrent sur leurs fondements. *L'homme descend du singe!* Notez, chose étrange, que Darwin n'a pas le moins du monde formulé lui-même cette conclusion, que tout le monde prétendit déduire de son livre. Mais cette conséquence capitale de son œuvre apparut si clairement : « L'homme descend du singe », que c'est là-dessus, donc sur ce qui n'y était proprement pas, que se jetèrent d'abord, de tous leurs efforts, ses adversaires.

En 1871, douze ans plus tard, la *Descendance animale de l'homme et la sélection sexuelle* voyait le jour. Mais, depuis longtemps, le feu était aux poudres. Toute l'Europe intellectuelle brûlait. C'est en pleine bataille, Darwinistes contre Antidarwinistes, que parut le deuxième grand ouvrage.

Jusque 1882 furent publiés par Darwin ces modèles d'observation probe, exacte, qui resteront à jamais des chefs-d'œuvre de recherches patientes et ingénieuses, qu'on appelle : *La Fécondation des Plantes par les Insectes; L'Expression des Emotions; Les Mouvements des Plantes grimpantes; Les Plantes carnivores; Le Rôle des Vers de terre.*

Ces titres seuls ne suffisent-ils pas à indiquer l'originalité plantureuse, saine et de bon aloi de l'illustre Darwin?... Pour moi, je me rappelle parfaitement que, petit écolier, quand je lisais ces mentions dans les catalogues de librairies, j'en éprouvais déjà du plaisir, comme l'impression d'un grand rafraîchissement. Ces titres scientifiques, à mon âme ignorante, sentaient le grand air, l'espace, le large! Et c'était vrai! Darwin a, positivement, fait sortir les sciences des cabinets moisis, des musées poudreux. Il les a royalement installées aux champs, à la mer, dans les jardins. Et ainsi, aux sciences de la nature, littéralement, il a rendu la vie.

***

Naturellement, il est reconnu par tout le monde que son œuvre est un des plus beaux monuments qui furent jamais élevés de la main d'un homme aux Sciences de la Nature. Mais il faut bien avouer que les livres de Darwin commencent à disparaître sous les commentaires dont partisans et ennemis du darwinisme les recouvrent.

Depuis cinquante ans, les catholiques, d'une part, ont tant tiré à boulets rouges sur le grand homme; les libres-penseurs, d'autre part, ont si constamment arboré son effigie sur leurs drapeaux de bataille que la physionomie vraie du vrai Darwin commence terriblement à s'obscurcir et à se brouiller. Il pourra n'être donc pas inutile que je rappelle ici froidement, sans aucun souci de prêches religieux ou antireligieux, mais au contraire très exactement, les grandes vues de l'illustre Darwin.

***

Les naturalistes, pour étudier plus facilement les animaux et les plantes, les ont divisés en espèces. Il y a l'espèce animale qu'on appelle loup; l'espèce chien; l'espèce mouton; et l'espèce végétale pom-

mier, l'espèce cerisier. Mais en réalité ces espèces sont de simples combinaisons artificielles inventées pour les commodités du métier.

Pour Darwin, la différence qu'on peut observer entre l'espèce renard et l'espèce chien est comparable à la différence qu'on remarque entre deux variétés de chiens bien tranchées : le basset à jambes torses, par exemple, mis devant le saint-bernard. Tout ce qu'on peut dire, c'est qu'entre l'espèce chien et l'espèce renard actuelles, on ne voit plus d'animaux porteurs des signes intermédiaires caractéristiques, tandis qu'on trouve encore vivants toutes sortes de chiens qui servent de variétés intercalaires entre ces deux variétés extrêmes : basset et saint-bernard.

Les espèces ont donc primitivement existé sous formes de variétés. Un ancêtre commun a eu deux genres de rejeton qui ont donné l'un, la variété un peu renard et l'autre, la variété un peu chien. Ces variétés nouvelles, peu à peu, en achevant de se caractériser, sont devenues l'espèce chien et l'espèce renard. Donc, en résumé, les variétés sont des espèces naissantes. Cela c'est le fondement de l'œuvre darwinienne.

Ces variétés d'animaux sortis d'une même souche, leurs noms l'indiquent, présentent des variations de l'une à l'autre, qui font qu'on les reconnaît. Or, puisque ces variétés vivent, prospèrent et se multiplient, il faut bien que ce soient des variations utiles qui les caractérisent ainsi. Leur apparition dans le monde s'explique par les changements d'existence auxquels sont soumis les individus et par les nécessités de la lutte pour l'existence. Car il est certain que les individus qui sont l'objet de ces variations utiles ont le plus de chance de l'emporter sur leurs concurrents, puisqu'ils possèdent une arme de plus : le basset sa petite taille et sa souplesse pour s'introduire dans les terriers à lapin ; le lévrier la rapidité de sa course et son flair, etc... Etant plus forts, plus prospères, ils ont des chances, toujours grâce à ces variations utiles qu'ils présentent, de laisser des descendants plus nombreux, plus forts, et jouissant eux-mêmes de ces avantages naturels qui ont assuré le triomphe de leurs parents.

Eh bien, Darwin donnait le nom — qui fit fortune — de *sélection naturelle* à ce principe de conservation ou de persistance des plus forts, des plus aptes, des plus capables.

La sélection naturelle conduit ainsi chaque créature de perfectionnement en perfectionnement. Elle agit sur l'œuf, sur la graine, sur le jeune individu aussi bien que sur l'adulte. Chez ce dernier, à l'occasion de la fonction nouvelle qui apparaît : la fonction de reproduction, elle prend le nom de *sélection sexuelle*. La sélection sexuelle aide alors à la sélection ordinaire, en assurant aux mâles les plus vigoureux et les mieux adaptés les plus belles femelles, et, conséquemment, le plus grand nombre de descendants. Donc, par la suite, plus ces descendants deviennent différents entre eux et plus ils ont de chance de réussir eux-mêmes, ayant plus de facultés de s'adapter aux conditions de la lutte.

On voit donc : l'accumulation constante de différents avantages donner lieu à toutes les modifications les plus importantes relativement aux habitudes de chaque espèce. On voit, de même, la sélection (dit Darwin) amener à un degré de perfectionnement considérable un organe quel qu'il soit : la tache pigmentaire devenant l'œil par exemple ; la vessie natatoire du poisson devenant le poumon du batracien en passant par toute une série de complications qui ont été avantageuses, chacunes, à l'individu qui en fut porteur.

Mais il n'y a pas que les perfections mécaniques qui peuvent être utiles dans la lutte pour l'existence. Les instincts, les habitudes innées sont tout aussi importantes. La sélection naturelle conservera donc et accumulera constamment les variations de l'instinct aussi longtemps qu'elles sont profitables aux individus. Puis ensuite, elle transmettra par hérédité, aux descendants, les petites transformations avantageuses causées par ces habitudes qui ont fait les parents triompher dans la vie. Les fourmis deviendront esclavagistes, les abeilles bâtisseuses de rayons de cire, le coucou voleur de nids, comment?... Par sélection naturelle.

D'avantage en avantage, de triomphe en triomphe. on aperçoit donc que les générations dernières d'animaux ne se présentent à nous, sous leurs formes actuelles, que parceque, en définitive, elles ont constamment vaincu des générations moins bien adaptées qu'elles-mêmes au combat pour la vie. Toujours il en fut naturellement ainsi. Et les habitants de chaque période successive du passé du globe, qui avaient primé leurs prédécesseurs dans la lutte, occupaient, du fait seul de ce triomphe, une place plus élevée que les disparus dans l'échelle de la nature. Progrès.

D'une façon générale on peut donc formuler ainsi le principe darwinien de la lutte pour l'existence : La formation d'un nouvel individu est subordonnée à la mort d'un ou plusieurs individus préexistants.

Aussi la sélection naturelle explique, et suffit à expliquer l'état actuel de la nature. Elle nous apprend à ne plus regarder un être vivant comme un produit fabriqué de toutes pièces; et ainsi qu'un sauvage regarde un vaisseau ; c'est-à-dire tel qu'une chose qui dépasse complètement notre intelligence. Elle nous apprend à regarder, au contraire, tout être organisé comme une production dont chaque détail a eu son histoire dans le passé ; dont chaque amélioration fut le fruit d'une victoire.

Grâce à l'hypothèse de la sélection, nous distingons : que tout ce qui peuple la nature a été produit par des lois que nous voyons encore en action autour de nous; par des lois régissant la croissance, la reproduction, l'hérédité des individus; par des lois dirigeant leur variabilité suivant les conditions de l'existence, et l'usage ou le non-usage de leurs organes; enfin, par la loi de multiplication des espèces, qui met en présence le plus grand nombre possible d'individus, pour amener par la lutte, et subséquemment la sélection, les plus forts entre tous.

La sélection naturelle n'agit donc que pour le bien de chaque individu, dont toutes les qualités corporelles ou intellectuelles indiquent un degré de gravi vers la perfection de l'espèce à venir. De même que dans le passé, la sélection naturelle a tiré, de quatre ou cinq formes primitives, toutes les espèces ani-

males ; et toutes les plantes d'un nombre égal ou moindre — peut-être d'un type unique, par la divergence infinie des caractères ; de même et en même temps, la sélection naturelle, en déterminant l'extinction des organismes les moins perfectionnés, a produit comme résultat de cette lutte : la création des animaux supérieurs.

* * *

Telles sont les grandes lignes du darwinisme ainsi qu'elles ressortent d'un examen de l'œuvre première et principale de Darwin. J'ai cru que, pour peu fréquente qu'elle sera en cette occasion, l'exposition sans tendances extrascientifiques de la théorie du génial naturaliste était, en sa clarté, d'une beauté suffisante pour le glorifier. Ceux qui pensaient y trouver la proclamation des dogmes du monisme ou de telle autre religion nouvelle, voudront bien m'excuser. Les sciences ne créent aucun dogme. Elles ne sont même justement *Sciences*, que parce que, au contraire des dogmes intangibles, éternels, sacrés, — elles changent !

* * *

Je n'exposerai pas ici les critiques auxquelles ont donné lieu les grandes hypothèses darwiniennes. Pas même les critiques lumineuses et fécondes des darwiniens qui ont perfectionné, vivifié l'œuvre maîtresse.

Mais sans entrer dans aucune discussion, je puis faire remarquer, d'un mot, ce qu'on aura pu voir assez par l'exposé des principes de Darwin. C'est que l'hypothèse de Darwin, sur la formation des espèces, est purement *mécaniste*. Elle ne s'occupe que de l'organe, de la machine, du mécanisme animal. Elle ne fait aucune place à l'idée de fonction, ni d'activité. Comme dit G. Rageot, comparant Darwin à Spencer, — dans l'hypothèse darwinienne, il faut supposer, comme principe de toute transformation, un accident heureux, un hasard favorable de structure qui vient armer ainsi, d'une défense nouvelle,

dans la lutte pour la vie, certains individus privilégiés. Naturellement ces individus triompheront de tous ceux de leur espèce qui n'ont pas eu la même chance à leur naissance. Et la sélection, par la survivance des plus forts, assurera et maintiendra la perpétuité de la variation.

C'est-à-dire, en résumé, quoi? C'est-à-dire que cette variation, grâce à quoi le plus fort triomphe, en réalité, Darwin la pose toujours d'*avance*, mais ne l'*explique* jamais.

On connaît l'exemple classique :

— Pourquoi les girafes ont-elles un long cou?

— Parce que, répondent les darwiniens, les individus de l'espèce girafe qui, un beau jour, tout à coup, naquirent avec un long cou sur leurs épaules, se trouvèrent, par cette circonstance nouvelle, plus facilement capables d'atteindre aux arbres dont ils mangeaient les feuilles. Etant mieux nourris, ils survécurent à ceux de leurs frères qui avaient le cou moins long; et seuls, ils se reproduisirent et firent souches de girafes à longs cous.

Qu'aurait répondu, au contraire, un adepte de Herbert Spencer à cette question? Je le dis pour faire mieux valoir la réponse du darwinien.

— Les girafes ont le cou long parce que, répondra le spencérien, certains individus girafes étant nés qui avaient un cou déjà un peu long, ils se le sont encore allongé, en le tendant continuellement dans leur désir de nourriture, dans leurs efforts pour atteindre les feuilles des arbres plus hauts qu'eux.

Vous le voyez, la théorie de Spencer n'est pas mécaniste. L'idée, le désir, l'activité, la fonction y interviennent pour expliquer la variation. Tandis que dans l'hypothèse de Darwin, non.

Le Dantec, dans le temps, avait une bonne formule pour résumer la théorie darwinienne : « Pour Darwin, disait le métha-biologiste parisien, il y a trois vérités :

1° A un moment donné les choses sont comme elles sont et non autrement;

2° Entre deux mouvements différents, il y a des variations;

3° Toute variation est due à des causes naturelles.

Considérez les deux premiers points. Quoique si immédiatement évidents qu'ils semblent des lapalissades, ils constituent cependant le principe de la sélection naturelle dans l'évolution. Et quoique sous la forme ci-dessus, à proprement parler ils n'expriment rien, ils ont suffi à Darwin pour inventer une langue scientifique claire et féconde en raisonnements — mais non en faits ni preuves.

Le troisième point, qui seul a besoin d'être démontré, Darwin, dans son œuvre, l'a à peine effleuré.

Je ne sais pas si Le Dantec, dans son goût pour Lamarck, ne va pas un peu loin en déniant à l'œuvre de Darwin aucune valeur de faits, aucune puissance de preuves. Mais ce qui est certain, d'abord, c'est que l'hypothèse darwinienne est demeurée une hypothèse. Ensuite, c'est que toute une école pseudo-philosophique s'est couverte de ridicule en prétendant appliquer tyranniquement aux phénomènes intellectuels (dans les plus divers domaines qu'ils se présentassent : morale, arts, conscience), cette hypothèse qui était mécaniste avant tout, cette hypothèse qui ne tirait sa valeur, justement, que de sa stricte limitative aux mécanismes organiques.

De là, de ce non-sens, de cette outrance. la réaction antidarwinienne qui gagne aujourd'hui le monde des sciences. De là le succès des De Vries, des Quinton, des Bergson. « Mais cela est une autre histoire !... »

Pour aujourd'hui, saluons avec reconnaissance, le souvenir de Darwin comme celui de l'honnête homme et du probe savant qui a insufflé, il y a cinquante ans, dans une science qui se momifiait, un souffle si frais et si vivifiant que celle qu'on croyait morte s'en releva, toute glorieuse et, ma foi, si ardente qu'aujourd'hui il faut parfois lui courir sus et lui crier de rentrer chez elle dans son domaine ; lui crier de revenir de tant de lieux où l'on prêche au nom des « Enigmes », où l'on invective au nom des « Dogmes » ; et où elle n'a que faire !

Dr Louis Delattre.

PENSÉES

A Laurent Tailhade

Je ne comprends pas toujours le sens de mes pensées.

Mais comme peut-être elles en ont un ou même plusieurs pour les autres, je les écris.

—

Je veux croire qu'être purifié c'est avoir de nouveaux désirs; mais purification n'est pas régénération.

Le corps « mon frère Ane » garde les empreintes de la Vie, mais l'esprit, la Psyché vagabonde, se libère du passé. Elle se retrouve vierge à toute occasion nouvelle qui s'offre encore d'être dévirginée.

—

Se contenir sans cesse, c'est chaque fois mourir un peu.

—

Un mot. Puis à ce mot s'attache soudain une idée.

Comment cela est-il venu ? Vous la voulez saisir ; elle s'évanouit comme une bulle : vous vous sentez triste et découragé, comme si ce rien périssable eût renfermé quelque chose d'essentiel ou d'utile, simplement.

—

La nuit, quand on s'éveille, on croit penser prodigieusement.

Hélas, quelle indigence quand ces mêmes mots se montrent le matin !

—

C'est parfois ce que l'on oublie qui vaudrait qu'on le retînt.

—

J'écris parfois des choses que je ne comprends pas tout à fait.

Ce sont des choses instinctives.

Elles ont peut-être un sens caché. Elles m'intriguent. Il m'arrive de les comprendre longtemps après et comme par hasard

Ne sommes-nous pas tous, plus ou moins, les médium de notre intelligence ?

—

Aujourd'hui je pense comme en rêve : je suis dans le détroit qui sépare deux lourds sommeils.

Est-ce le rêve antérieur qui se souvient, le rêve futur qui prélude ? C'est une sorte d'inspiration. Mais l'inspiration passe..., non, je ne la puis retenir. Cependant les pensées défilent; je me sens trop lassé pour leur tendre les mains. Les fixer ne serait-ce point d'ailleurs les changer ? Je ne me reconnaîtrais plus en elles. Elles ne seraient plus mes pensées.

—

J'ai cru que c'était une belle dame... Ce n'était qu'une petite mendiante. Ses haillons m'ont fait honte des habits de cérémonie que j'avais mis pour l'accueillir — pourtant je l'ai reçue à mon foyer.

Parfois aussi je crois que c'est la petite mendiante, et j'apprête tout mon amour, mais c'est la belle dame que je trouve.

—

... Et que j'enlève ce chapeau à panache et que j'enlève mes bagues, ma chaîne, cette ceinture et ma petite bourse d'or.

Mon style aussi d'abord se charge de plumes et de joyaux inutiles, puis je supprime, je supprime, et je retranche tant de choses qu'il ne reste plus qu'un seul mot.

Ce mot devient alors un aveuglant soleil qui attire à lui les poussières errantes de l'espace.

Ah ! sois donc, ô mon style, rayonnant comme cette belle fille qui se dressait toute nue et que voici vêtue d'un million de caresses.

—

Pour des romans, j'ai des échevaux en masse; je n'ose les dévider, leur soie, hélas! risquerait trop de s'accrocher à tous les buissons du chemin, à toutes les épines du pré.

—

On dirait que certaines personnes n'ont qu'une chose à faire : analyser leurs impressions, et que le monde gravite autour de cela.

—

Je ne m'aime pas dans ce que j'ai fait.

Je m'aime peut-être dans ce que je ferai; je m'attends.

—

Je considère le passé comme un acheminement vers l'avenir. Et je ferai un jour des choses extraordinaires auxquelles toute ma vie n'est qu'un prélude épars. Cet aboutissement hypothétique de toute une existence humaine est ce que les personnes pieuses nomment le paradis.

—

Je n'ai rien fait de définitif.

Je ne puis pas encore mourir.

—

Mourir enthousiaste encore, mais rassasié.

Et j'aimerais mieux mourir écœuré de la vie — comme on l'est après un trop copieux repas — que de mourir de faim sans avoir goûté à toutes les joies, même aux plus secrètes.

—

Un recommencement de désir, c'est une métamorphose, mais il faut oublier le passé; il faut marcher vers l'avenir; c'est le secret de la vie multiple.

Il faut que la pensée des joies nouvelles nous guide, et non le souvenir des joies défuntes. Qu'elles nous soient un fond d'expérience, un conducteur dans le dédale des émotions. Et qu'à l'heure finale, on les considère comme les étapes d'un chemin délicieux, mais que l'on ne voudrait reparcourir encore — si délicieux soit-il — parce que l'on se sent trop las... et si documenté!

—

Ce qui nous fait désirer parfois la réincarnation, ce n'est pas le désir de revivre certaines fièvres, mais celui d'en connaître d'autres.

Nous voudrions renaître en un sexe nouveau, pour l'intelligence comme pour les sens.

—

Etre soi — intensément — et n'approfondir que les choses vers lesquelles on aspire; ce sont les choses essentielles; celles avec lesquelles on compose une harmonie, le reste n'est que rumeurs et dissonances.

—

Se croire une mission.

Pour le profit des autres?

Non, pour son propre orgueil : tant mieux si les autres y trouvent leur profit.

—

Je n'ai pas voulu voir la misère des autres; elle eût attardé mes désirs; ou, si je l'ai vue, ce fut pour jouir plus intensément de ma volupté ou bien de mon bonheur.

Et je fus — moi aussi — cette misère que d'autres ne voulurent pas voir.

—

La pensée d'autrui peut élargir notre pensée; elle éclate en nous comme un son qu'amplifient et répercutent les échos de notre esprit.

... Eh? me faut-il donc le secours d'un autre pour voir clair en moi-même?

Alors, l'œuvre n'est plus d'un seul?

Eh, ne dépendons-nous pas, dans notre pensée de tous ceux qui pensent, comme l'étoile, comme le grain de sable dépendent de l'équilibre universel ?

—

Il ne faut pas qu'il ne nous importe d'avoir un peu d'esprit ou pas.

Sans doute un triste jour cela reviendra-t-il au même; néanmoins il faut que celui qui possède trois pommes donne l'une d'elles à celui qui n'en possède qu'une.

Et quand nous serons tous à peu près identiques, recommencera l'indéfinie répartition des pommes parce que l'un aura veillé tandis que dormait l'autre.

—

Les pensées d'autrefois nous semblent parfois celles d'un étranger.

—

En général, nous avons moins grand souci de notre beauté morale que de notre beauté physique.

—

On pardonne aux revirements du cœur, on n'excuse pas l'impolitesse.

—

La plupart des hommes ont l'air bête, mais presque toutes les femmes le sont.

—

En s'ennuyant le temps passe quand même.

—

Chose écrite, chose à demi faite.

—

Réfléchir avant d'agir, mais s'exercer à réfléchir vite pour qu'au moment opportun on ne néglige pas d'agir à cause d'une lourdeur dans la décision.

Tirer le meilleur parti possible des éléments dont on dispose. Trouver des mots d'excuses pour les uns, d'encouragement pour les autres et s'attacher les cœurs... on n'a jamais trop d'alliés.

—

S'entendre bien avec tout le monde, posséder un passe-partout psychologique, gagner les cœurs, cambrioler les âmes; s'accorder, daigner descendre — mais que la pensée reste libre et ne se falsifie pas.

—

Chacun se fait sa vie d'après son tempérament et ses idées; chacun a sa morale particulière.

Moi, j'ai deux morales, la mienne et celle des autres.

... Et toi qui me blâmes?

—

Je connais des petites saintes
des petites Sainte-Nitouche
... des petites nulles,
des petites nul n'y touche.

—

Parfois on ne dit mot tant on se sent au-dessus de ceux qui parlent; alors ceux-ci vous trouvent bête parce que vous n'avez rien su dire. Tout dépend du point de vue.

—

L'humilité n'a de valeur que dans un être de bel orgueil; qui est susceptible d'admirer ou d'aimer l'est aussi de mépriser souverainement.

—

Celui que l'on aime n'a jamais de défaut; malheur quand on commence à le juger!

—

C'est à l'école des passions qu'on apprend la vertu.

—

Mariage de personnalités : union de deux égoïsmes qui se tourmentent le moins possible pour leur mutuelle félicité.

—

La pensée jaillit pure mais nue; à la vêtir de mots, on la charge, l'encombre et souvent on la travestit, elle perd en force ce qu'elle gagne en lourdeur.
— Il faut pourtant bien qu'on la dise!

—

Ecrire n'est pas toujours orgueil mais nécessité; c'est une obligation à laquelle on ne pourrait se dérober. Et ne vaut-il pas mieux tomber dans la redite qu'omettre une vérité peut-être nécessaire?
Moi, si je n'écrivais pas, ma machine sauterait!

—

L'ouvrier se repose après un rude labeur. L'écrivain n'a pas de répit : sa pensée toujours errante est comme une abeille forcenée de travail qui butine

ardemment. Et sa pensée, qui rentre à la ruche, y médite la formule de sa trouvaille. Son repos n'est qu'un nouveau départ.

—

On devrait se résigner à n'écrire que les choses que l'on croit uniques.

—

Les phrases trop écrites ressemblent à une coiffure compliquée; cheveux bourrés, lissés, poissés, tenus en laisse, ne vivant plus. Ah! que je préfère les cheveux souples, beaux cheveux que l'on tord mais qui gardent leur personnalité. Ecrire comme on se coiffe.

—

Ne forçons pas plus nos attitudes que notre esprit et soyons simples, toujours.

Laissons mousser notre esprit s'il fermente mais ne le faisons pas mousser malgré lui... il y a des gens chez qui l'on voit toujours les trois grains de riz au fond de la bouteille.

—

Il y a des moments où les idéees se retirent du cerveau comme un reflux de la mer; où sont-elles, les idées, quand elles se retirent et qu'on ne dort pas?

—

Il faut de l'unité.

Soyons les mêmes d'un bout à l'autre.

Tout ce qui s'écarte doit être banni.

Il faut voir clair en soi-même.

Mais ce n'est qu'après des alliages et des filtrages que l'on devient limpide.

—

Si ma vie ne remplissait pas le but que je lui sens, elle serait inutile.

Il faut que je sois — moi — et que pour cela je triomphe de tout ce qui pourrait m'empêcher d'être moi.

—

Il y a en moi des compréhensions latentes. La pensée d'un autre peut les faire éclore. Je bénis mes

révélateurs et, pourrais-je dire, ceux qui me font révélatrice à mon tour. C'est un mariage, et j'enfante une idée nouvelle.

Eternelle transformation. Eternel voyage de l'idée unique, de l'âme éparse du monde à travers nos petites âmes.

—

Penser, c'est rayonner sa vie.

Penser : être le pont que traverse l'Ame du Temps et du Monde. Chacun bâtit ce pont à sa mesure. Il en est qui sautent les ruisseaux; d'autres qui dominent les fleuves. Quelques-uns franchissent la Mer.

Penser : être l'autel où chaque individu communie avec l'humanité. L'un s'assied en face de l'autel, sur le trône de l'évêque; l'autre, dans la stalle du bedeau.

—

Il y a des gens qui commandent et des gens qui ne savent qu'obéir.

Un jour viendra peut-être où nul ne commandera et n'obéira plus. Alors, décrépit, à son extrême vieillesse, le monde sera bien près de mourir.

—

Tout est dépendant.

Les choses pour être belles dépendent de l'harmonie et du rythme.

Elles relèvent de l'ordre et de la symétrie.

Nous dépendons de tous.

Quelquefois, nous dépendons plus immédiatement d'un seul, du maître.

Parfois aussi nous nous évadons pour devenir nous-même. Nous donnons alors le signal de la danse autour de nous.

Ah! ne se pouvoir jamais désorbiter!

—

Cette pensée des autres qui épouse ma pensée, célèbre autant de fois des noces insoupçonnées. Et les enfants qui naissent de ces mariages, pour ne porter qu'un seul nom, sont les enfants de bien des pères!

—

Une chimère et rien qu'une chimère nous soutient et nous fait marcher vers l'Idéal.

Et qu'importe que notre chimère soit telle ou telle si elle nous élève?

—

On ne concevait jadis l'harmonie d'une maison ou, plutôt, de ce qui garnit une maison que dans la symétrie des choses.

C'était comme les formules d'un conservatoire ou d'une académie en laisse.

Maintenant, l'harmonie se suspend par delà les asymétries. Rythme plus large, dissonances voulues, qui retombent de loin en un accord.

—

Par delà les discordances existe la souveraine harmonie. Les nuages qui, parfois, nous cachent les étoiles, ne font pas que le firmament soit éteint.

—

La colère bruyante est signe de faiblesse.

Les cris ne remplacent pas l'énergie.

—

Le confort est à la vie matérielle ce que la bonne humeur est à l'esprit.

Il faut avoir une habitation saine et gaie, bon appétit et tourner plutôt les choses à l'ironie qu'au tragique.

EMAËL.

1908.

LES DEUX PLANS DE LA VIE

> Aucune parole jamais n'est dite et il faut tout comprendre à travers soi-même...
>
> CAMILLE LEMONNIER.

L'automne, opulent et pathétique et dans les frémissements suprêmes des frondaisons condamnées et dans la couleur de l'atmosphère qui s'approfondissait en teintes plus chaudes sur l'éloquent délabrement de la Cité de Dante; l'automne, pathétique, opulent, sur toute la personne des deux êtres qui, depuis quelques jours, suscitaient les commentaires de la petite ville. Des étrangers, mais desquels il eût été impossible de définir la nationalité autrement que par ce mot « étrangers ». Etrangers, ne l'étaient-ils pas, à tous les points de vue, n'importe où? Ils ne semblaient point appartenir à une race : ils réunissaient tous les accents de finesse, de vigueur, de lignes, toute la somme d'expression de *la Race*.

Lorsque, par les voies tortueuses de Padoue, sous les portiques abaissés, jaunis par le temps, ils allaient ensemble, chacun, malgré soi, les observait attentivement, avec malaise toutefois, et s'en écartait un peu, comme en présence de souverains.

De stature dominatrice, elle avait un profil altier, l'attitude paisible et noble, des cheveux légers qui commençaient à grisonner. Lui, touché aussi par les années, mince, d'une souplesse qui exagérait sa taille, portait haut une tête fiévreuse sur un corps tout en nerfs, strictement revêtu des plus récentes élégances. Dissemblables quoique pareils, la vie les avait marqués, physiquement, d'une même allure hautaine ainsi que du même sceau d'expérience mélancolique. Mais, tandis que leurs maturités accentuaient encore les ressemblances extérieures, harmonisaient les accords plastiques de leur réelle beauté, un observateur eût mesuré la longue distance spirituelle qui

les séparait foncièrement : elle s'affirmait dans le regard ferme de la femme et dans l'incessante mobilité de celui de son compagnon.

On les voyait le plus souvent marcher taciturnes aux côtés l'un de l'autre; leurs visages, alors, avaient un même recueillement ou une même exaltation singulière. Cependant, au passage auprès d'eux, de quelque inconnue, jolie, l'œil de l'homme soudain s'allumait, ses traits amaigris, marqués des signes d'une existence follement secouée de sursauts passionnels, se contractaient; toutes les significations de la convoitise mâle s'abattaient une seconde, gourmandes, impérieuses, sur la féminité passante, — mais ce semblait machinal, résultat d'instincts incompressibles, habitude d'ancienne tactique galante, car retombant aussitôt, tout naturellement, dans sa concentration, il poursuivait sa marche sans plus s'inquiéter de celle qui avait paru si fort l'émouvoir.

En d'autres occasions, on les rencontrait les bras entrelacés, si absorbés en eux-mêmes que les promeneurs se retournaient, obscurément jaloux de tant d'amour mêlé à tant d'apparente correction. De quel rayonnement étaient-ils enveloppés pour que chaque indifférent pût discerner qu'ils étaient, mariés ou non, des amants?

Padoue les retenait. La particulière nuance d'or qui y remplit l'air, s'amalgame au blanc fané des façades seigneuriales et pénètre comme d'une circulation ardente les sombres édifices gothiques, répercutait au fond de leurs âmes l'atmosphère de brûlante somptuosité dans laquelle, intérieurement, celles-ci vivaient. Les noms saints de Donatello, de Mantegna et de Sansovino, la présence latente et décisive de Dante, la signature, pompeusement éparse sur tous les monuments, de Michel-Ange, les imprégnaient de leur haute religion. Souvent, traversant les arènes romaines, d'une telle évocation à n'être que devinées, ellipse de pierre sous l'exubérance des plantes, ils entraient, recueillis, dans l'archaïque chapelle aux murailles immortalisées par les peintures de Giotto. Rythmiques, sévères, tendres, ces figures les imprégnaient d'une émouvante pureté. Dès la première

visite, ils en étaient demeurés doucement apaisés, délivrés d'une façon mystérieuse, en peu d'instants, des troubles d'une passion irrésistible et, pour eux, qui avaient tant et si intensément vécu, incompréhensible.

Au crépuscule de leur âge, après une longue suite de doubles expériences amoureuses, de virtuosités, d'aventures vibrantes, quelques-unes retentissantes, où chacun d'eux croyait avoir laissé à jamais sa puissance sensible, voici qu'à se rencontrer simplement un soir, leurs regards avertis et défiants s'étaient soudain éclairés du sourire des vingt ans. Et simplement, sans hésitation, en d'exquises délicatesses, avec des réveils véhéments de volupté, ils s'étaient découverts, abandonnés l'un à l'autre.

Maintenant ils allaient, de site en site, depuis des mois, exclusivement ensemble. Don Juan aux prises avec lui même dans un sexe différent! Aussi appréhendaient-ils tous deux, en tremblant, dans le secret de leur cœur, *le sexe* toujours menaçant; femelle qui passerait un jour, éclair de fatalité, affolant le trop obéissant séducteur; mâle cherchant encore, impérativement, aux prunelles cernées de l'amante magnifique, la poignante angoisse de l'étreinte... Tandis qu'aux délices de son présent sort, émerveillé et docile, il livrait tout son être et qu'elle, obstinément attentive aux moindres de ses désirs, profondément lui donnait sa vie, de toute la générosité d'un amour qui se perdait dans l'infini avec l'aisance des choses éternelles, rassérénés de l'espoir, plus même, de la certitude de s'aimer ainsi, victorieusement, pardessus la vieillesse, cette préoccupation réciproque les harcelait, néanmoins, d'infériorités sans cesse renaissantes. Tout l'inconnu du passé de chacun d'eux, lourd, impur, nettement confessé, les tourmentait de doutes et de soupçons; elle, dans l'impassibilité, mais limitant un monde de pensées grondantes et d'inquiétudes continuelles sous l'égalité de ses allures; lui, d'humeur intermittente, contradictoire, rejeté sans défense à la complexité d'un caractère impulsif, capable encore, tout blasé qu'il était, de mouvements primitifs.

Padoue les retenait. L'époque féodale, encore perceptible, les ravissait de tout le charme énervant de sa subsistance anormale. Des édifices n'avaient point varié depuis que les voyaient les passants du XIIe siècle dont on retrouvait, dans les yeux de ceux d'aujourd'hui, l'expression enfantine et butée. Des prolongements, singulièrement clandestins en leur mode d'action, ont implanté la façon intérieure d'alors dans les cerveaux actuels et la foule est la pareille, des nouveaux venus, sans plus de pensée, qui répètent au dedans d'eux comme au dehors, les sensations et les gestes des aïeux séculaires. Si le progrès s'en inquiète, la poésie en tressaille et ardemment se penche sur l'inextricable problème de cette identité toujours changeante, pourtant scellée d'immobilité. A Padoue, elle s'impose, elle se concentre : Ferdinand de Bouillon, frère Antoine, *le Saint* qui y vécut six mois seulement et qui y règne dans un triomphe ininterrompu depuis sept cents ans, détient à lui seul, en un hommage arrêté, frémissant, l'immobile moyen âge. Autour de son tombeau, trône d'indicible gloire, d'où irradient sur les misères les grâces éblouissantes, se réunissent chaque jour des agglomérations étranges d'une humanité apparemment reculée dans les morts, apparentes aussi, de l'Histoire.

Le Saint! De lui tout dépend; par lui tout se coordonne, s'harmonise. Captivés par cette autorité, curieux d'en saisir le sens, les deux solitaires, à l'instar des habitants, allaient vers lui, non ainsi que les autres, mais pour les autres, cherchant à comprendre ces cœurs qui montaient encore au Miracle comme les fleurs au Soleil.

Spectateurs désintéressés, aussi orgueilleusement dédaigneux du sourire péremptoire de la Raison, ici bafouée, que de toute foi établie, au-delà de l'artistique fête de voir, dans les ondes vermeilles épanchées sur l'albâtre des dalles, s'incliner des silhouettes lapidaires ou se lever des faces aux significations excessives, avides surtout d'abondance mystique, ils venaient la chercher et s'en imprégner au sarcophage vénéré.

Souvent, à toute heure, ils avaient visité la cathédrale, erré à l'abri de ses vastes structures, goûtant, sous différentes teintes, la nette limpidité de ses piliers de porphyre, l'éclat de ses balustrades, l'anomalie de ce peuple en guenilles entouré de luxueuses décorations. Parmi les fidèles, certains, maintenant, les reconnaissaient, avec une surprise nuancée de respect, les examinaient, suivaient la mimique, pour eux insolite, de ces étrangers venant, recueillis, à l'Ossuaire sacré, sans se mêler jamais à ceux qui, pieusement, genoux fléchis, imploraient du *Saint* la miséricorde illustre. Quelques-uns même les attendaient pour voir entrer l'inconnue, si belle dans l'ample clarté translucide fluant, pleine d'or, entre les grandes murailles lisses, puis pour la regarder marcher, tandis qu'ensuite, au milieu de la nef, au long des colonnes drapées de sinueuses fumées, elle avançait parmi les vacillantes lueurs des cierges, près du compagnon qui ne se lassait point et ne se cachait point de l'admirer.

Parvenus à l'étincelant sanctuaire où les groupes, les bras érigés pour le toucher, défilaient, une personne après l'autre, devant le Tombeau, sous les flammes des candélabres qui jetaient sur le noir de son marbre poli de merveilleux bouquets de reflets, ils s'y arrêtaient et, debout dans un coin d'ombre, étroitement rapprochés, s'abandonnaient à l'influence de l'atmosphère mystique.

Intellectuels entraînés à l'exercice de la pensée, ils sentaient qu'ici ils pénétraient en un lieu inaccessible à la froide observation. Pleins d'une docile curiosité, ouverts seulement aux courants supérieurs qui faisaient plus haute en eux la voix de leur propre âme, ils prenaient contact avec l'âme universelle désincarnée de cette multitude grossière et sublime. D'un point de départ puéril, prétexte obligé autant à leur faiblesse cérébrale qu'à leur hérédité de superstition, ces gens, éperdûment projetés dans l'Infini, s'élevaient tous à un même point d'arrivée qui les plaçait tous dans une même existence nouvelle, délicieuse, chaude, profonde et si naturellement simple qu'il leur semblait à tous qu'elle fût la seule vraie; et ils ne son-

geaient point à s'en étonner. La facilité du dégagement qui s'opérait frappait les témoins de stupeur et, pour la première fois, leur faisait percevoir, d'une façon presque palpable, l'essentielle composition, en dualité nettement marquée, de l'être humain, l'existence, dans l'Enigme, de son Double subconscient.

En même temps, à constater ainsi l'admirable phénomène de ce dédoublement de milliers de créatures obtuses, à voir sur ces figures fermées où se gravait seulement la fatigue de vivre, où fermentaient les ordinaires soucis, les mesquines préoccupations, tout à coup une effusion sainte les éclairer, les transformant alors, exaltés, dans l'attente lumineuse d'une action céleste, immédiate, ils se comprenaient mieux eux-mêmes. Révélation précise et imposante ; ils découvraient que par-dessus la pauvreté du prétexte, l'Amour, à son insu, transportait cette foule du domaine terrestre aux régions de l'Absolu. L'amour leur avait ouvert aussi comme à elle, mais par sa cause reconnue, la vie de l'Au-delà dont parfois, dans une extase radieuse, ils avaient rayonné ensemble, et ils connaissaient maintenant pourquoi, revenus à l'exil étroit de leur charnelle prison, ils retombaient aux conditions de ses instincts mauvais, de ses spéculations fausses, de la nature, particulière à chacun, des passions qui les remuaient, d'autant plus intenses que leur registre de possibilités s'était étendu en sensibilité et en force.

« Bienheureux les pauvres d'esprit, car le royaume du ciel est à eux ! » Elle s'illuminait à présent, cette parole du Galiléen, devant la preuve de sa Vérité. Aux seuls moments de la vie où les hommes rejettent loin d'eux comme de la boue, l'esprit et ses ornements, oublient leur caractère, leurs idées, leur raison, meurent à toute science, à toute règle humaine pour s'élancer, vidés d'eux-mêmes, dénués de tout, dans de larges mouvements d'adoration abandonnée, ils respirent, pressentiment ou souvenir ? ce qui est l'ambiance exquise de l'ultime devenir... Il faut être pauvre pour se donner, pauvre pour aimer, pauvre, pauvre pour pouvoir entrer tranquillement dans l'immuable vertige tranquille, cette

naturelle, cette éternelle atmosphère des âmes. Bienheureux les pauvres d'esprit !

Et vers la chapelle d'Antoine de Padoue, naïf et splendide enfantillage consacré par l'épanouissement d'amour de tant de générations, les deux étrangers dirigeaient chaque jour leur promenade, et, chaque fois, doucement, ils y perdaient davantage leur conscience, s'y sentaient redevenir divinement misérables, indiciblement heureux, comme des petits au berceau.

Puis ce fut le dernier jour, celui du départ. Ils avaient eu une nuit violente et belle, pleine de tristesse pure, pleine d'éclairs voluptueux. Maintenant c'était, le matin, par les voies qui conduisent à la cathédrale, leur adieu muet à l'antique cité fanée où ils ne reviendraient plus, l'adieu prolongé à un nouveau passé, retombé sur tous les autres. Pour leur adoucir ce dernier instant, le soleil enflammait Padoue d'inexprimables fulgurations, douloureuses sur les constructions décrépites, pourtant suaves comme un rayon d'espoir sur une vieille figure. Des touches vermeilles émaillaient les vétustes palais gothiques, faisaient paraître plus délicatement écaillées leurs fenêtres de dentelle. Dans ses dansantes lueurs, sous les lourds portiques voûtés, au travers de la Grande Place où, à l'ombre solennelle de feuillages, se dressent en un cercle clair les statues des grands morts de la ville, ils allaient en silence, le regard comme dardé au dedans d'eux-mêmes vers l'inconnu qui les attendait. Lui, silhouette de minceur vigoureuse et de lignes fines, s'appuyait au bras de l'aimée, parfois, d'une courte pression, la faisait vibrer toute, et chacun se retournait alors pour voir, étudier toujours, adorer le visage unique apparu pâle, ridé et meurtri à l'éclatante lumière.

Arrivés à l'église, d'une même pulsation profonde, ils levèrent la tête vers les coupoles, prestigieux calices qu'en un geste de Titan, Michel-Ange renversa pour en recouvrir la Sépulture glorieuse. Elles brillaient toutes roses sous le ciel délicieux... Ils ne les reverraient plus ! Dans leurs yeux deux flammes

humides se mirèrent l'une en l'autre, mais un sourire sûr éclairait tendrement leurs lèvres lorsqu'ils pénétrèrent dans le temple.

L'excitation spéciale des fêtes y régnait. Dans un bourdonnement de remous, de prières, de piétinements, les gens s'y pressaient, pélerinages entiers défilant dans l'ombre imprégnée d'encens, sous les chatoiements étranges des vitraux, les hommes drapés de mantes, les femmes couvertes de voiles sombres, cierges en mains. Des litanies s'élevaient en cadence sous les arches puissantes. Devant les autels des bas-côtés, des bandes agenouillées clamaient des rosaires; partout, l'obscurité des oratoires, piquée du rubis des veilleuses, s'animait de silhouettes humaines abîmées dans l'adoration. Tiède ambiance, immobilité de l'air saturé de senteurs, attitudes poignantes des formes prosternées, méditations frémissantes, contemplations éperdues, mystérieux émois fidèles aux appels divins.

Dans la multitude où ils se perdaient, ils se prirent la main et. indiciblement unis, parvinrent à l'hémicycle de colonnes au centre duquel resplendit, sur le fond arrondi des nobles bas-reliefs qui célèbrent les œuvres légendaires d'Antoine, sur des entassements de richesses, le reliquaire. La foule patiente, groupée en masse compacte, tournait alentour, chacun attendant l'instant du mouvement symbolique. Une à une les personnes passaient, touchaient du doigt une des parois de la surface luisante, puis disparaissaient.

Ils se mêlèrent aux autres. Ils se laissèrent conduire par le courant, leurs yeux attristés recueillant l'apparition dernière de tous ces êtres noyés dans une fluide vapeur d'or : physionomies figées de stupeur. bouches serrées, remuantes ou fléchies sous un deuil trop lourd, ardeurs de regards, paupières rabattues comme des feuilles de sensitives, prunelles extatiques illuminées de visions... Des vieillards maladifs, à la peau bronzée, s'avançaient, traînant leurs pas sur les dalles et, tout secoués d'émotion, effleuraient la pierre sacrée; des adolescents de la campagne, aux expressions timides et farouches, magnifiquement drapés de velours, y plaquaient leur paume avec de tels jaillis-

sements de volonté qu'ils communiquaient à tous leur élan. Et c'étaient des bambins, par essaims, opposant la grâce de leur souplesse, la joie de leur fraîcheur à l'universelle empreinte de la fatigue, mignonnes faces curieusement concentrées sous l'inconscient travail psychique et où, immuable, l'âme transparaissait déjà, des filles admirables et sérieuses, aux poitrines haletantes, des soldats, des mendiants, des infirmes. Une vieille se tenait droite entre les candélabres aux gerbes effilées en flèches brûlantes. Hautaine, le masque dur, les bras écartés sous les pans de sa cape, elle priait à haute voix, avec autorité, sans se soucier des voisins.

— Oh, vois, murmura tout à coup l'étrangère.

Une famille pauvre, harmonieusement groupée, s'était approchée du Tombeau et un à un, le père tendait à la femme les bébés dont elle appliquait d'un mouvement passionné les menottes frêles sur la pierre.

— C'est beau! dit-il dans un souffle.

Ils étaient maintenant tout près. A la jouissance de se perdre dans une humanité d'un autre âge, substance vivante dont ils ne pouvaient comprendre la mentalité mais dont ils pénétraient si bien, égal au leur, l'élément primordial, s'ajoutait, avec plus encore d'intensité, leur passion divinisée.

— Viens, chère, viens!

Et se tournant vers elle, à demi souriant, tout en l'emportant presque :

— Viens! Soyons enfants comme les autres. Viens! Demandons une grâce à saint Antoine de Padoue!

Elle le contempla, éperdue de sentir, sous la puérilité des jolies paroles, qu'ils allaient vivre une de ces minutes qui marquent le temps dans l'éternité. Ses lèvres frémirent. Une onde puissante de bonheur envahit ses traits sévères. Sur leurs deux faces, bientôt vieilles, réapparut le clair enfant, l'enfant éternel qui vit dans tout homme.

Ils s'aprochèrent du sarcophage. Autour d'eux on s'écarta. Tous les gestes rituels s'abaissèrent dans un mouvement de respect, laissant l'espace vide et le marbre à découvert.

Elle posa sa main sur la surface obscure, main forte

auprès de laquelle il mit la sienne. nerveuse et déliée.

— Qu'il me soit fidèle à jamais! Qu'à jamais elle me soit fidèle!

Ce fut toute leur prière, tandis que parmi la tendresse générale et les supplications montant comme des sèves de toutes ces âmes closes, ils s'abandonnaient à l'amour qui les exaltaient au delà d'eux-mêmes. Minute sublime que perçurent même les misérables autour d'eux! Dans l'étincelant sanctuaire un instant les rumeurs s'assourdirent ainsi que le piétinement, ainsi que la mélopée des chapelets. On les regardait. Qui sont donc ceux-là? disaient tous ces regards. Des têtes qui pliaient se levèrent; sur des faces désolées, les gouttes chaudes s'arrêtèrent de couler, un élan affectueux de tous ces inconnus les rejoignit.

Ils ouvrirent les yeux. Dans l'ombre les aigrettes des cierges scintillaient, couronnes de feu. Ils se sourirent, puis tout de suite, pendant que les oraisons reprenaient en plaintives cadences, ils s'éloignèrent sous les hautes courbes des arcades, à travers la foule qui leur livrait passage.

Au dehors, le soleil, une multitude circulant, joyeux va-et-vient aux abords du temple d'Antoine. L'air, transparent, jetait sur les groupes des flots d'atomes vermeils; des effluves frais apportaient de partout une vibration heureuse et juvénile. Ils s'arrêtèrent sous le porche, un peu étourdis, secoués encore de l'embrasement sacré de tout leur être, leur esprit dépouillé de lui-même luttant contre la sensation suprême qui avait lui en eux, pour retrouver son équilibre de contingences. Elle contempla le bien-aimé comme si depuis longtemps elle ne l'eût vu, son corps élancé, son visage aux accents nerveux détachant leur orgueilleuse tyrannie sur le velours de la portière, attendrie de l'éclat et du calme qu'avait pris ce regard si agité à l'ordinaire, inquiet, soupçonneux, mobile. Lui aussi la contempla longuement, puis, brusque, se pencha, l'interrogea d'une façon délirante et muette.

— Toujours! toujours! répondit-elle tout bas.

Et ils s'en furent en silence vers leur demeure.

Un peu plus tard, tandis que le jour commençait

à baisser, en silence encore, tristes mais débordants de toute la divinité perçue, ils se dirigèrent à pied vers la gare.

Une dernière fois ils voyaient Padoue, et Padoue les ravissait. L'automne la pénétrait de sa caresse funèbre. Les monuments s'effritaient aux rayons déclinants avec une majesté plus désolée, les portiques recélaient des masses d'ombres. Sur la Grande Place, entièrement déserte, les frémissements suprêmes des agonies agitaient les frondaisons condamnées; des feuilles s'en détachaient, voletaient comme des oiseaux blessés, d'autres tombaient, d'autres encore, effleuraient, petits cadavres crispés, le cercle, immuablement resplendissant, des statues des Morts illustres. Artistes, poètes, penseurs, prophètes du passé dominant toujours l'avenir, leur attitude symbolique, leur vision fixée dans l'Inconnu exprimaient la persistance de leur pensée d'amour et de paix. L'automne suscitait-il davantage les saintes présences? Dotaient-ils leur ville, à son déclin, de plus de profonde beauté? Les amants tressaillirent du sentiment de leur solitude entre ces apparitions augustes. Ils s'arrêtèrent et aux Génies évoqués, dans l'éblouissement de leur bonheur, élevèrent pieusement l'offrande d'une vénération Aux pieds de Dante, sous la bénédiction grave du grand visage passionné qui se penchait vers eux, il serra son amante dans ses bras et tandis qu'aux battements accélérés de ce cœur tumultueux elle pâlissait, bouleversée, il baisa avec emportement ses lèvres entr'ouvertes.

* * *

A la gare, les guichets étaient encombrés. Ils attendirent leur tour, se souriant parfois, toujours avec une injonction ardente dans son regard à lui, un intelligent consentement en elle.

Soudain il se redressa. Sa physionomie changea, ses prunelles brillèrent. Une femme se trouvait à côté d'eux, jeune, jolie, élégante. Connaissant son extrême, sa maladive sensibilité à l'attraction féminine et son orgueil de mâle, ses souvenirs de don Juan aussitôt en éveil, sa compagne essaya de le distraire.

lui parla ; il n'écoutait plus ! Tout son être déjà était à l'autre ; son être fantasque, inaltérablement sensuel, voluptueux, se donnait à cette passante quelconque comme s'ils eussent été tous deux seuls sur la terre.

Amusée, celle-ci répondit par les muettes coquetteries ordinaires aux avances que dans sa folie lui faisait l'expert séducteur.

— Il y a une demi-heure à attendre. Veux-tu que nous passions dans la salle? dit l'amie péniblement.

— Non. Je garderai nos valises tout seul. Tu peux faire un tour dehors. Va !

— Mais... je resterai aussi.

— Va ! Va !

Lui, qui jamais ne la quittait une minute sans inquiétude, ne la regardait même pas. Sa voix était impatiente et dure. Un frémissement aux narines, comme pris de vertige, il scrutait la nouvelle venue d'un examen cynique, obstiné, avide.

— Va ! répéta-t-il. Va !

Pour sauver sa vie, elle n'eût pu desserrer les dents. Elle s'éloigna de la station vite, sans se retourner, vite, sous de vieux arbres, vite, vite, le long d'une avenue pleine de monde, absente d'elle-même, toute à l'unique impression d'être tombée, de se sentir piétinée, broyée par une cohue. Des chocs furieux d'éléments contraires se heurtaient en elle, l'étreignaient, passaient sur elle comme des eaux bouillonnantes qui roulent un être vivant. Toute l'animalité instinctive des hérédités, réveillée pour la première fois de sa vie, lui sautait à la gorge en grondements effrayants qu'elle eût volontiers criés ! Vite elle allait, vite, d'un pas de fièvre, à la fois rigide et molle, emportée ne sachant où, par les soulèvements indisciplinés de tout son être, prête, si l'amant eût été là, à l'écraser ainsi qu'une bête dangereuse.

Un banc : elle s'assit, ferma les yeux. Ramenée un moment, par le changement de position, à la lucidité, elle s'étonna de l'insubordination de ses instincts à la loi haute et pure de son âme. Mais son effort pour se ressaisir s'écroula aussitôt. Il lui sembla chavirer : une descente vertigineuse... Les ténèbres se replièrent sur elle, abîme noir où tourbillonnaient

seulement, la pénétrant de toutes parts, des hordes de sensations aiguës.

Curieusement dévisagée par les promeneurs que ses paupières closes et sa grande et souffrante beauté, nimbée des lueurs du soleil affaibli, surprenaient, elle restait immobile, désemparée, perdue, écoutant rugir en elle, comme des rafales dans la nuit, la rancune atroce, la jalousie immonde, la jalousie bestiale, au venin meurtrier. C'était hier soir, l'étreinte, les baisers? C'était ce matin les doigts amoureusement entrelacés sur le tombeau de Saint-Antoine? Et leur élan profond, leur grandiose harmonie, les confidences délicieuses murmurées lèvre contre lèvre? C'était il y a un moment, l'émoi incomparable de leurs âmes au rayonnement du sourire de Dante? Un rire la secoua, âpre, à l'évocation du vœu qu'elle avait formulé... Des fragments de ses phrases lui revenaient; elle les répétait tout bas : — Ma lumière! Mon ciel! Ma gloire! Ma vie! Soyons enfants comme eux, avait-il dit dans l'église, demandons une grâce au saint! — Oh! la ferveur magnifique de sa prière d'amour, sa chaleur, sa véhémence, leur sortie enivrée dans le clair-obscur des arches puissantes!... Sincère, alors? Autant qu'un archange devant Dieu! Et maintenant? Sincère, encore, effroyablement!

Un frisson la saisit. — Pourquoi, comment cette défection instantanée, totale? De quels replis tortueux l'homme est-il donc fait? Et moi, moi qui passe par toutes les violences d'une rage de brute, qui suis et me sens l'égale d'une sauvage affolée... Et elle murmura : — Ame? Esprit? Passion? Matière? Raison? Animalité?... Où commencent-ils? Où finissent-ils? Redoutables essences, lois inconnues trop lointaines et si lourdes aux pauvres aveugles qui ne comprennent pas!

Elle se leva, le cerveau comme vidé, lamentablement impuissante et d'un pas machinal, retourna vers la gare, un horrible sentiment d'insécurité dominant à présent toute autre notion.

Elle était apaisée pourtant et seulement livide lorsqu'elle pénétra dans la salle d'attente qu'elle trouva vide.

Sur le quai, un train partait. Là, dans l'incessante agitation des voyageurs, au milieu des bruits et des coups de sifflet, le drame humain, silencieux, inaperçu, se déroulait, tourmente de choses obscures dans le gouffre du Mystère.

Curieuse maintenant et volontairement froide, l'oubliée s'approcha, observa.

La jeune inconnue, sa charmante tête à la fenêtre d'un wagon, se penchait, coquette, pendant que debout, les yeux fixes et flambants, toute sa vie concentrée dans la même expression vorace que tantôt, l'homme lui envoyait un muet adieu. Il avait posé ses doigts sur sa bouche et ce baiser dont il n'esquissait pas davantage le geste osé, mais qu'il prolongeait hardiment, contenait toute la chaude, toute la pleine émotion du grand trouble sexuel.

« Un étranger! » se disait celle qu'il ne voyait plus, en considérant, comme pour la première fois, dans la teinte douce des cheveux et de la barbe grisonnants, ces trais amaigris tourmentés de fatigue, crispés dans leur songe impur à un degré d'exaltation tel qu'un artiste en eût fait le chef-d'œuvre vivant du Désir.

« Celui que j'aime, celui qui m'adore n'y est plus. Qui est là, à sa place? Un étranger... redoutable! Je l'avais pressenti : l'occasion seule m'avait manqué de le découvrir! » Mais elle se reprit : « Il n'est peut-être pas en faute... C'est moi évidemment, qui ne saisis pas la loi... »

Le train s'ébranla. La jolie créature eut un dernier sourire discret dans un affleurement de sang aux joues. Lui, tendu de toute son attention, sans bouger, la suivit du regard, appuyant d'avantage le sens de sa subtile caresse.

Et *l'autre*, anxieusement, pensait : « Par l'amour, condition unique, nous avons respiré l'atmosphère des âmes; les nôtres n'ont-elles pas atteint, compris sans effort l'éternité simple et heureuse? Pourquoi l'instinct, esclave de la matière, comme l'âme l'est de l'amour, ne retournerait-il pas aussi, du même élan, à son mouvement initial, ici au bond farouche du mâle primitif sur la femelle qu'il convoite?... Eléments primordiaux, exigeant l'un et l'autre, dans la créature, le total dépouillement de tout ce qui n'est

pas leur immédiat sacerdoce... L'erreur humaine est de faire un tout de ce qui doit vivre sa vie propre sur des plans différents. Et il n'est jamais juste de prétendre, songeait-elle encore, si hommes et femmes osaient, pouvaient être sincères que, l'occasion étant là et tout en aimant ici divinement, ils n'aient désiré avec violence ou nostalgie le contact d'autres êtres pour lesquels ils n'éprouvaient point d'amour! »

Elle tressaillit : il se retournait.

— Je crois qu'il est temps de partir, annonça-t-il d'un ton qu'il s'efforçait de rendre naturel.

— Je te suis.

Sans un mot de plus il chercha un compartiment vide. Ils se placèrent sur deux siéges de coin, l'un en face de l'autre. Dans le silence qui pesa et tandis que mal à l'aise il éludait, par une désinvolture étudiée l'inquiète clairvoyance de l'Amie, elle l'observait avec intensité, notant à la sensitivité de la bouche, à la fébrilité des yeux qui gardaient la trace d'un significatif délire, les mouvements presque maladifs de sa physionomie. L'étranger lubrique le quittait... les accents de son vrai *moi* réapparaissaient peu à peu.

Lorsque le convoi s'ébranla, traversa lentement la vieille Padoue. dorée par le soleil mourant et qu'à leur vue défilèrent les monuments légendaires tant de fois contemplés en joie, les palais, les places, les arènes romaines, la chapelle de Giotto aux figures virginales, les feuillages tout inclinés sur les marbres des héros, l'enceinte antique couronnée de créneaux, il glissa vers elle un timide regard... Il la vit très pâle et à son expression de force contenue, la devina implacablement détournée de lui.

— Saint Antoine ! murmura-t-il avec un petit sourire tremblant, d'une voix qui suppliait.

Elle releva vivement les paupières, mais les rabattit aussitôt pour retenir, dans des larmes brûlantes qui ne coulèrent pas, la vision exquise de la cathédrale subitement apparue comme un rêve clair au bout d'une longue avenue. Au-dessus des courbes fuyantes des maisons, toutes les coupoles brillaient, roses sous le ciel délicieux. Elle revit les multitudes fatiguées prosternées sous la régulière ordonnance des

colonnes, elle revit les deux mains aimantes palpiter et se joindre sur le marbre du tombeau...

— Saint Antoine de Padoue, songea-t-elle, ton plus beau miracle, peut-être, s'est accompli ! Tu m'as ouvert les yeux de l'âme en me blessant les yeux du corps.

Mais en même temps, douloureusement, elle se révoltait, pensait avec violence :

— Ah ! je n'en souffre pas moins pour avoir compris ! Mon âme immuable, libre, joyeuse, jointe à la sienne, pleine d'amour, elles sont loin... loin, si loin !... Mon sentiment est meurtri, mon souvenir à jamais entaché, mon cœur me fait mal... Toujours la dualité, la vie différente sur des plans divers... Ah ! si l'on pouvait appeler l'une au secours de l'autre !

Le train courait maintenant à grande allure, fuyait à travers des plaines monotones. L'ombre montait, remplissait la voiture.

Ils demeuraient tous deux absorbés, elle tournée vers la campagne, mais rigide, ne voyant rien, isolée dans ses pensées passionnées. Lui la regardait, nerveux, ne sachant que dire ni que faire à son tour en présence d'une étrangère à laquelle sa voix n'arrivait plus.

Le visage de la femme, sévèrement découpé sur le drap sombre du wagon, paraissait de pierre. Il frissonna en en découvrant l'inexprimable expression de mort. Penché vers elle, adorant, suffoqué d'émoi, il balbutia, ainsi qu'une prière, sa toute immédiate impression :

— Quel merveilleux profil tu as !

Elle ne dit rien, ne remua pas. Le silence glacé se rétablit. Le train filait toujours dans les champs noyés de nuit.

Longtemps après il l'entendit qui se disait tout bas, avec un singulier sourire de malade :

— Et le visage humain aussi est double, ses deux profils ne sont jamais identiques... Et peut-être moi aussi t'avouerais-je, si je ne me détournais, l'être impulsif et brutal dans celle qui maintenant ne te laisse voir que toute sa noblesse dans toute sa douleur...

J. DE TALLENAY.

NUIT DE JUIN

Pareil à la douceur de l'étoile sereine
Dont le rayon palpite aux confins de la plaine,
Ton souvenir, ce soir, s'est levé devant moi
Et mon cœur inquiet a frissonné d'émoi,
Et me voici tremblant de désir et de fièvre;
Car dans l'ombre qui flotte aux plis de mon rideau
Je sens errer encor le parfum de ta lèvre;
La fraîcheur de la nuit a l'odeur de ta peau,
Et c'est ta frêle voix, ô ma petite chèvre,
Qui tombe avec le bruit musical du jet d'eau.

C'est l'heure tiède et douce où le jour qui décline
S'enfonce par degrés derrière la colline;
Les merles en criant traversent le verger,
Un insecte s'envole dans le soir léger
Et lourdement se heurte à la branche voisine;
L'étoile du berger oscille dans les cieux
Et s'attarde un instant au-dessus du village;
Le Charriot bondit sur ses brûlants essieux,
Rayant la courbe harmonieuse du nuage,
Et c'est le crépuscule d'un jour radieux.

Au temps de notre amour, c'est l'heure parfumée
Où tu venais, frissonnante, par le jardin,
Et j'entendais ton pas crier sur le chemin,
Et ta robe luisait sous la sombre ramée;
C'est l'heure tendre où tu venais, ma bien-aimée!

Et nous nous asseyions à l'abri du vieux mur;
Les étoiles tournaient doucement dans l'azur
Et leur reflet léger caressait les ramilles;
Les loirs étrangement criaient dans les charmilles;
Un papillon de nuit visitait les jonquilles.

Telle tu m'apparus par ces beaux soirs d'été,
Dans la splendeur frémissante de ta jeunesse,
Telle je te revois, ce soir, ô ma beauté,
O mon ancien amour, ma première maîtresse,
Et voici s'envoler ma sauvage tristesse.
Car dans l'ombre qui bouge aux plis de mon rideau
Je sens errer encor le parfum de ta lèvre;
La fraîcheur de la nuit a l'odeur de ta peau,
Et c'est ta frêle voix, ô ma petite chèvre,
Qui tombe avec le bruit musical du jet d'eau.

SOUVENIRS

A l'heure où le sommeil quitte nos fronts pensifs
Avec l'essaim troublant des rêves fugitifs
Et nous laisse livrés à nos vieilles tristesses,
Souvent le souvenir des anciennes maîtresses,
Nostalgique et poignant, se dresse devant nous.
Leur languissante voix remplit la chambre grise,
Leur fantôme bientôt s'accuse et se précise,
Et dans l'aube qui vient luisent leurs cheveux roux.

Et leur geste a gardé cette grâce fragile,
Cette douceur attendrissante et puérile,
Cette candeur aussi qui faisait leur beauté;
Mais dans leurs yeux sont morts les clairs soleils d'été,
Mortes les roses qui fleurissaient leur visage,
Mort l'espoir qui mettait à leur front sa fierté :
Et voici qu'elles vont, pâles et sans courage,
Et leurs doigts alanguis froissent des roses-thé.

Nous les nommons l'une après l'autre, et leur sourire,
Un sourire blessé qui navre et qui déchire,
Répond aux mots émus dont nous les saluons.
— Et nous levons les bras, et nous nous écrions :
« Restez, restez encor, fantômes nostalgiques,
» Laissez quelques instants vos deux mains dans nos mains,
» O vous, tout le parfum des étés pacifiques,
» Vous, toute la clarté de nos riants matins. »

Mais c'est en vain. Déjà leurs voix blanches faiblissent,
Leur doigt esquisse encor quelque geste d'adieu
Leur pas flexible et las s'éloigne peu à peu,
Et dans l'air bleu soudain elles s'évanouissent.
— Silencieux, tremblants, muets de désespoir,
Écrasés sous le poids des angoisses suprêmes,
Nous nous levons alors plus tristes et plus blêmes,
Et nous restons plaintifs et faibles jusqu'au soir.

ERNEST DE LAMINNE.

LE RETOUR

Après une aube vaporeuse, ce matin d'août brille au ciel et les bruyères sont bourdonnantes d'abeilles. Le village s'ouvre à la joie, elle tombe de la nue, et les drapeaux s'avivent aux croisées des maisonnettes, nos trois couleurs nationales paraissent même dures près de l'oriflamme bleue de la Vierge et de la bannière papale, argent et or, qui pare la façade du presbytère. On a hissé là-haut, au sommet de la tour, les étendards de Belgique et de Rome qui appellent, avant les cloches, les hameaux à la fête paroissiale. C'est vrai que l'église de brique n'a point d'habitude grand air, mais Août-le-Magicien l'enveloppe soudain d'une bouffée de soleil, et si des banderoles commencent à s'agiter dans la lumière, l'église, elle, devient une Arche d'or, et le cimetière qui l'entoure ressemble à un jardin dont on s'étonne de ne pas apercevoir les tournesols et les roses trémières.

Passez, braves gens, dans les rues que parfument les herbes semées pour la procession. Vous allez, les hommes, vous, les retardataires, du moins, tendre le cou au dur rasoir d'un barbier malhabile. Quelques garçons s'occupent des reposoirs, ils les veulent couverts de fleurs, entre lesquelles scintilleront les bougies rouges; des branches de thuyas et des sapins coupés à la racine feront un fond vert à l'autel. Devant ses marches, par terre, les plus adroits dessineront avec du sable blanc, des cœurs sacrés, l'ancre du salut, des initiales divines.

Ouvrez vos fenêtres, honnêtes cabarets aimés de nos rustres bien portants, ouvrez vos fenêtres et buvez un large coup de cette atmosphère fraîche, mais qui déjà sent la kermesse. Les filles ont beau s'être peignées, avoir enduit de cosmétiques leurs cheveux et emprisonné leur gorge dans un corset mal ficelé, elles ne nous obligent pas à oublier combien elles sont tentantes en cotillon court et simple blouse!

Elles montrent quand même les fortes enluminures de leur visage et leurs yeux luisent et leur bouche sourit à tout l'avenir de la journée.

Petits bonshommes, garçonnets moins hauts qu'une canne, gonflent les joues et chassent la fumée de trop longs cigares. Les fillettes seront toujours plus gentilles, elles trottinent pour des courses très pressées, sans aucun doute, et elles jettent un regard rapide, preste comme un vol de moineau, à quiconque les croise.

Les femmes, en capuchons noirs ou châles jaunes, entrent déjà à l'église et tiennent collé, contre le giron, un grand livre de prières. Des vieilles, complètement cassées, avancent une tête branlante qui les précède sur le chemin. Cela, c'est la pauvre vie humaine qui s'use au milieu du rajeunissement éternel des choses.

Il faut entendre la marche entraînante jouée par les Fanfares de Saint-Isidore, patron des laboureurs chrétiens. Les musiciens accompagneront la procession et déjà ils parcourent les rues et donnent l'élan que veulent les fêtes. Messe chantée, les blouses bleues, tôt sorties de l'église, regardent les jeunesses coiffées de bonnets et chapeaux voyants qui attendent la venue du Saint-Sacrement sous son dais de velours cramoisi, puis paysans et paysannes défileront sur deux rangées. La statue de la Vierge est portée par quatre filles, vouées à sainte Catherine depuis des années lointaines ; elles sont vêtues comme des épousées. Au passage du cortège, les invités se distinguent dans les groupes villageois, sur les accotements sablonneux de la route. Jadis plusieurs d'entre eux vécurent ici et ils ne cachent pas leur plaisir de revoir le bon Dieu et les amis aux champs; d'autres débarquent de la ville pour la première fois, et font montre de supériorité, vanité inutile puisque nul ne la remarque. Le coup de midi, la cloche de l'Angelus qui répand par-dessus les moissons mouvantes les paroles du ciel, l'heure où rentre la procession, et aussi la première traînée de l'amusement profane, ont retenti et brillé : le manège des chevaux de bois dépouille sa gangue de toile grise et le voici miroitant, tapageur, qui

tourne, et s'allume d'un rayon de soleil, comme s'allumera bientôt la belle folie de kermesse.

Les acacias de la Grand'Place sont pleins de ciel bleu et sous leur feuillage transparent détonent les canons du tir, quand un amateur fait mouche, et la friture graillonne à côté des roues de la loterie qui grincent. Les nacelles des balançoires vont et viennent, on entend crier les rustaudes, malgré l'orchestrion hurleur. Le champ de foire retient jusqu'au dîner, vieux et jeunes, et l'odeur de la bière sort sans cesse des cabarets voisins.

Personne ne savait quel était ce grand garçon qui s'acheminait vers le village. Il venait de Hasselt, mais arrivait de bien plus loin. La veille, le train de Hollande l'avait ramené au pays. Vingt années d'absence remuent des souvenirs, lorsque chaque étape de la route offre un arbre, un pré, un champ, où l'existence d'autrefois a laissé ses traces. C'était là, qu'avec les camarades, il braconna une nuit ; sa mère l'avait souvent reconduit jusqu'à ce gros chêne; il avançait lentement, tenait la main d'une bien-aimée et s'était assis auprès d'elle, sur l'herbe chaude, pendant un soir de juillet. Les choses venaient à sa rencontre et lui disaient : « Tu vois, nous n'avons guère changé... » Il retrouvait son cœur de jadis pour les regarder, il les voyait peut-être mieux et cependant il n'était plus le même. Le patron de l'auberge de *Tourne-Bride* n'avait pas bronché en lui servant à boire ; un homme du pays marchait à ses côtés et ne reconnaissait pas, au-dessus de la barbe noire de l'étranger, deux yeux qui s'étaient ouverts sous le ciel de Campine. Ah! pensait le voyageur, le vent du nord souffle sur les bruyères, l'odeur de la terre est pareille à ce qu'elle a toujours été. Ce vent qui traversait les brandes nues avec leurs genévriers malingres, apportant les émanations du sol, avait aussi passé sur les prairies de Hollande.

Là-bas, tous les moulins tournaient, l'un derrière l'autre, à perte de vue. Toutes les vaches de la création qui ont robe blanche et noire paissaient les gazons verts, et les villes longeaient les canaux et les canaux longeaient les villes. C'est égal, après vingt

ans cela vous faisait quelque chose de retrouver ce coin très spécial du Limbourg, où l'homme enlève chaque jour un carré de brousse, défriche un morceau de lande, de sorte que les champs nouveaux, entre les ronces et la bruyère, prennent un éclat inconnu ailleurs, sans que toutefois le sol ancien perde son prestige. Il y a, parmi les guérets, plus que le souvenir de la vieille terre, celle-ci montre, à tout instant, son rude visage. Le voyageur apercevait, immobiles et clairs, les marais proches du village. Autour d'eux les fougères, les myrtes et quelque bouleau chétif cherchaient leur subsistance dans le sol spongieux. Mais les prairies, qu'il dépasse maintenant, sont moelleuses et des peupliers s'accoutument à y pousser, comme en Hesbaye, dans le sud du Limbourg. Le grand garçon sourit à voir s'étendre la culture du pays. Il s'imagine qu'hier encore il prenait sa part, avec les ouvriers de la commune, dans la création des irrigations, nivelant le terrain, ouvrant des rigoles, bêchant de l'aube au soir, joyeusement. On hélait les belles sur la route, on saluait le curé, les sabots collaient à la glèbe, et le résultat du travail intéressait chacun comme si l'herbage lui était destiné. Quand une femme rencontre l'enfant qu'elle a nourri chez des maîtres, il y a plus que de la curiosité dans ses yeux. L'émotion du passant s'accrut en apercevant la cabane qui fait l'angle de la rue du village contre la chaussée. Il aurait voulu, cette fois, ne pas se souvenir avec autant d'acuité.

Une matinée de mars, par les bourrasques, sa mère était portée au cimetière ; il restait seul. La vente de la chaumière et de l'humble mobilier — ce jour-là le temps était magnifique — rapporta deux ou trois billets bleus, et il partit. Pourquoi récoltait-il désormais le lin et le chanvre derrière les digues de Néerlande? Les circonstances en décidèrent ainsi, une crise agricole sévissait dans les provinces belges et les Pays-Bas, au contraire, récompensaient leurs agriculteurs. Il rêva souvent, devant les tourbières hollandaises, à ses bruyères natales, les plus belles tulipes froides ne valaient pas une brassée de lupins chauffée au soleil de septembre, et le bétail roux

et maigre de Campine complétait si bien le pays des sables !

Un homme le croise et dit : « — Bonjour ! » sans le reconnaître. Les paysans de ce village saluent tout le monde. L'air est particulier aux journées de kermesse, il s'en aperçoit immédiatement, et des pensées fort anciennes l'occupent. Le voilà donc au milieu des siens, voilà son projet réalisé. Sans parvenir à reprendre complètement pied dans le passé, il murmure : « — Un ami de mon père habitait dans cette maison... Tiens ! le magasin des vieux Colas... Ils sont morts, sans doute... » Sa petite enfance l'entoura, les joies des dimanches quand il mettait des vêtements frais, le sou tendu à la mère Colas pour avoir « une chique de sucre brûlé ». L'école l'avait toujours rebuté, il ne la regarda même pas et se dirigea résolument vers une ferme qui ouvrait sa porte charretière dans l'alignement de la rue. Les fumiers étaient devenus blancs pendant ces jours de soleil, les poules s'enfuirent et deux canards cancanèrent. Personne n'apparaissant, il heurta, de son poing, la porte du corps de logis, et une servante vint ouvrir, les paupières gonflées de sommeil. « — Paul est chez lui ? » « — Il n'est pas rentré depuis ce matin. » Voilà qui contrariait le voyageur, il désirait voir ce camarade pour renouveler connaissance avec le village. Tant pis, il se présenterait tout seul, et, avant le soir, il aurait d'ailleurs rencontré son ancien compagnon.

L'après-midi d'été régnait dans un ciel admirable, même la chaleur oppressait un peu dans la rue, les maisons semblaient plus blanches que jamais, et les volets verts nouvellement repeints tranchaient sur la chaux claire, tandis que les toits de tuiles rouges complétaient cet ensemble de couleurs franches et nettes ; beaucoup de drapeaux restaient aux fenêtres, et les fleurs de la procession séchaient sur le pavé gris. L'étranger regardait les femmes assises devant leurs demeures et espérait un sourire ; il y eut un enfant qui se précipita vers lui les bras tendus et que sa mère rappela sévèrement. Enfin, le voyageur a beau faire, il ne retrouve pas ce qu'il attendait,

et, d'un pas moins sûr, il pénètre à l'*Auberge de la Trompette*. Les bruits du champ de foire entrent dans la grande salle commune et les gens parlent haut pour être compris. Il éprouve de la fatigue, ce brouhaha lui trouble la cervelle et il avale d'un trait sa chope de bière blonde. Des garçons et des filles se tenant par la main sont assis le long des murs, des paysans animés — eux, tranquilles et silencieux d'habitude — discutent, rient, fument, boivent et crachent, autour des tables poisseuses. Le buffet brun, dans le fond de la pièce, ne se distinguerait plus, à travers l'atmosphère épaisse, si les plats d'étain, rangés sur son étagère, ne gardaient la clarté du dehors. Les buveurs, tout à leur affaire, ignorent la présence de l'étranger dans la vaste auberge. Il réclame un verre, il en redemande un autre, la torpeur de l'après-midi le retient longtemps sur sa chaise. Quand il sort, la soirée apporte de la fraîcheur et il marche, ragaillardi, et les bambins qui se poursuivent, les couples qui gagnent le champ de foire, une bande bruyante de jeunes gens, toute cette gaieté de la rue, l'amuse et l'intéresse.

Il en veut sa part, il franchit le seuil d'un cabaret plein de tapage et de cris. « — A boire! A boire! » Une ronde de lurons renverse les meubles, il prend place dans le cercle, saisit la main de deux rustres hilares, et l'on tourne, tourne, tourne. Ouf! la sueur rend les fronts luisants; il lève le coude comme les danseurs. Et un paysan l'ayant considéré avec sympathie, il dit : « — Je suis le fils de la veuve Loop, vous me reconnaissez, n'est-ce pas? » Cette déclaration n'intéresse point le villageois, qui lui montre le dos. La bande en goguette quitte le cabaret et il suit les joyeux drilles. Les chevaux de bois galopent en leur honneur, ils les enfourchent, se livrent à des contorsions grotesques et lancent leurs casquettes dans la foule. Les filles s'esclaffent, dressent les bras, les ramènent entre leurs genoux, se penchent et se trémoussent; de vieux paysans ôtent la pipe des lèvres pour se secouer d'aise. « — Hop! Hop! » L'orgue de Barbarie s'essouffle, deux farceurs refusent de payer le prix des places, l'explication devient orageuse,

tous descendent de leurs montures, entourent le propriétaire du manège et encouragent les camarades à la résistance. Le forain cède et la bande pousse un vivat triomphal.

Au tir, les jeunes fous brisent les pipes avec ce qui leur tombe sous la main. On rentre dans les cafés. Au milieu du bruit, le voyageur crie : « — Je suis Jef Loop, Jef Loop ! » Il insiste : « Jefke Loop, fils de la veuve... » Un refrain bachique l'interrompt et les pintes, sur les tables, accompagnent la chanson.

Maintenant, la kermesse bat son plein. A la Grand'Place, les torches qui illuminent les balançoires, projettent des ombres démesurées sur les maisons d'alentour, la résine en brûlant baigne d'une odeur vivifiante les ébats populaires. Des amoureux deviennent audacieux, les parents sages devraient craindre, à cette heure, pour la vertu des filles, mais ces chrétiens bénévoles ne veulent pas que la fête souffre quelque contrainte. Ils ont été jeunes, les vieux, et les jeunes seront vieux trop vite ! Que les têtes chavirent ! Une fanfare résonne soudain du côté de l'église, les Disciples de Saint-Isidore, soufflant dans leurs cuivres, ont quitté le local de la société, et ils promènent triomphalement les rois des Gildes. Ce sont les vainqueurs des compagnies de tir, ceux qui, dans le courant de l'année, ont fait choir, à coups de carabine, l'oiseau de fer, fixé au sommet d'une perche. Les rois portent les insignes de leur dignité, des plaques d'argent qui recouvrent la poitrine et le dos, et ce cortège avance, encadré de lampions.

Le curé, tapi dans son presbytère sombre, présume que ses oreilles entendront de singuliers aveux aux prochaines confessions ; lui, du moins, ne se sera permis que des plaisirs licites : les délectations de la table, qui ne deviennent jamais péchés capitaux en pays flamand. Derrière les vitres jaunes de maint estaminet, passent et repassent les paysans et paysannes enlacés, qui dansent la valse-plate ; l'harmonica fait un accompagnement grêle à ce bal, et le frottement des gros souliers sur les dalles empêche presque d'entendre le musicien. Quand les rois des

Gildes gratifient un cabaret de leur présence, les autres divertissements s'arrêtent jusqu'après leur départ.

Jef, fils de la veuve Loop, pauvre diable qui ne parvenait plus à se faire reconnaître des siens, avait quitté les rangs des bambocheurs, et demeurait isolé parmi la joie, l'entrain, les chansons unanimes.

Il regrettait, à présent, d'avoir voulu revoir un pays qui lui refusait son accueil, malgré les souvenirs du passé. Personne ne gardait-il dans la mémoire l'image de sa jeunesse? Il se trouverait bien un habitant du village pour remonter la pente du temps jusqu'au jour où celui qui deviendrait un étranger sur son propre terroir, menait la vie des gens d'ici, travaillait de ses bras, et soupirait parfois près des lèvres et du cœur d'une pucelette campinoise... Il espérait encore... Les morts du cimetière n'auraient pas eu cette ingratitude, s'ils avaient pu se lever et témoigner, les anciens qui le rencontraient, enfant, sur la grand'route, portant aux champs le goûter de son père, et qui plus tard le louangeaient de son ardeur à la tâche! Il était perdu, il était sans énergie devant cet abandon; pour un peu ses yeux se fussent mouillés. Il ne se connaissait aucun parent à dix lieues à la ronde. La terre s'étendait, vaste et nue, autour de lui!

L'accordéon jouant des polkas et des valses, dans ce petit cabaret, augmentait sa tristesse et, comme il levait la tête vers le couple qui pivotait dans le réduit, il aperçut son amie, sa très tendre amie d'antan, avec laquelle il partagea l'exaltation des nuits d'été.

Jef, Jefke, Jozef, bon fils de la contrée, qui goûtais alors des délices que tu ne devais plus retrouver, ton pays — l'ingrat d'aujourd'hui — offrit cette récompense à ton effort.

Oublierait-on jamais pareils moments? Il se croit au lendemain d'un soir d'amour, la femme qui suit son danseur, est restée belle. Elle a pourtant quarante ans. Son regard brille; quand elle sourit, ses dents blanches se découvrent derrière les lèvres charnues et elle garde un port altier, elle semble dire : « — Je sais bien que je suis désirable! »

Un paysan gringalet, aux jambes tortes, lui fait signe. Cette superbe créature quitte son cavalier et vient s'asseoir à côté du petit maigrichon.

Jef Loop s'approchera d'elle et l'invitera à son tour. Ils se rappelleront ensemble le bon temps, et cela les rajeunira. Mais le paysan cagneux retient sa femme qui déjà répondait à la demande de Loop; il remarque : « — Tu ne sais pas quel est cet homme. » Elle avait dévisagé l'étranger, et malgré le poil noir qui lui couvre la face, elle a cru distinguer les traits de son bon ami. Ses joues rosissent; d'un mouvement charmant elle s'est penchée vers le front ridé de son mari et dit un mot à voix basse. Debout, elle avance déjà les bras, et Jef entoure sa taille et la presse contre lui. Qu'importe maintenant la méconnaissance des autres, elle seule, et cela suffit! Dans le premier moment, ils restent muets, ils sont surpris, ils sont aussi sous le charme de l'imprévu, et tant de pensées se lèvent dans leurs âmes! C'est elle qui, la première, chuchote : « — Tu n'aurais pas changé sans cette barbe... » Il la serre davantage, et répond : « — Je te rencontre, je suis payé de mes peines. Cet après-midi, en revoyant certain coin, le long de la route, je croyais... » Elle l'interrompt : « — Il y a des choses auxquelles on songe parfois, mais dont il ne faut point parler... » Et Jef et la belle se taisent. Elle a baissé les paupières, se laisse aller au mouvement de la valse.

Il veut brusquement l'étreindre... Elle recule, se dégage presque. « — Si je n'ai pas ta promesse d'être sage, fait-elle, je rejoins mon homme... » Le triste paysan ne perdait pas sa femme des yeux et il s'étonnait de ses allures, de la voir se troubler aux propos de son danseur. Sans gêne, puisqu'il s'agissait d'un inconnu, ce rustre apostropha sa femme d'une voix grossière : « — Assez duré! Arrive, Line! Je m'en vais et tu m'accompagneras! » Un flot de sang empourpra la figure de la paysanne. On devinait à sa bouche tremblante, aux battements de sa gorge, à la façon dont elle rejeta la tête en arrière, quelle colère la possédait. Un instant, elle résista; Jef la sentait frémissante, et il cria au vieux paysan : « — Viens

donc la prendre! » Des villageois entraient, les rois des Gildes arrivaient à leur tour; dehors les Fanfares faisaient trembler les vitres.

Il cria une seconde fois : « — Viens la prendre ! » Déjà Line l'avait quitté et se cachait dans le public. Mais un robuste gaillard se planta devant Jef. Il reconnut son compagnon d'enfance, chez lequel il s'était rendu tantôt, et qu'il souhaitait retrouver.

Jef tend la main, il veut ouvrir les bras. L'autre, d'un geste violent, lui montre la sortie : « — A la porte! » Et comme Loop n'obéit pas aussitôt à cet ordre, il est pris par les épaules, il est poussé, traîné; des coups de pied le bourrent dans le dos, on le précipite sur le pavé de la chaussée. La musique jouait un vieil air local, une chanson de fête et de bon accueil..

Il était tombé au milieu des gamins qui gambadaient devant les clairons. Une rixe, un homme jeté par terre; il n'en faut pas davantage pour mettre les galopins hors d'eux, et, comme le vaincu a toujours tort, ils ont déjà ramassé des pierres.

Jef s'enfuit. Un caillou l'atteint à la tempe et il manque de s'abattre. Des huées le suivent, il traverse la Grand'Place illuminée, les orchestrions jouent, le canon tonne au tir, des filles poussent des cris aigus à son passage. Jef va toujours, il vacille quelquefois et se sent la tête vide. Il court, il court encore, n'entend pas les hurlements d'un groupe de rustres avinés; ceux-ci suivent aussi l'instinct obscur qui pousse l'homme à outrager quiconque semble avoir peur, car ils ne savent rien de cet inconnu fuyant dans les rues de leur village.

La route de Hasselt offre son refuge, sa solitude blanche sous le rayonnement de la lune montante; il avance plus lentement, le fils de la veuve Loop, sans seulement se retourner afin d'entrevoir une dernière fois la cabane de son enfance, de sa chère jeunesse. Il se veut plus fort que les événements, que la vie même; il commande à son esprit l'oubli; contre le remblai du chemin, des amants accolés ne le font pas défaillir; sa mémoire est déserte, pour un peu il sifflerait, pareil aux garçons insoucieux. Il marche,

la blessure de sa tempe a coulé, il ne s'en occupe point; la route est claire, les étoiles se montrent, innombrables.

Ce petit pont, là-bas, jeté au-dessus d'un ruisseau, précise la limite des terres du village, les dernières prairies scintillent dans la rosée, les champs font des carrés noirs; au revers du chemin, des buissons d'aulnes sedentèlent sur l'horizon plein des lueurs bleutées et laiteuses de la nuit d'été. Il s'arrête, il n'a plus que trois pas à faire et il sera de l'autre côté du petit pont. Des bruits de fête s'assoupissent dans le fond du soir, la contrée en acquiert, par contraste, plus de sérénité, un recueillement religieux, une beauté grave et fraîche sous ce ciel aux diamants tremblants. Il s'attarde, un rappel part du village lointain, une voix qui rend ce sol à jamais sacré et qui est montée du champ des morts, où l'enfant n'a pas prié cet après-midi !

Jef, Jefke, Jozef, obscur terrien, humble tâcheron, malgré tout fidèle à son sang, cueille une brindille aux buissons de la route, se baisse et ramasse une poignée de sable, puis passe le petit pont.

GEORGES VIRRÈS.

LE JAPON EST-IL UN PLAGIAT DE L'EUROPE

La guerre russo-japonaise a posé devant l'Europe le problème japonais. Pour d'aucuns, cette guerre néfaste aura été une véritable révélation. Pour tous, il est évident, d'une évidence qui s'impose, que le Japon occupe en Extrême-Orient une situation tout à fait prépondérante dont l'importance ne fera que croître.

Le problème japonais préoccupe aujourd'hui tous les esprits et si l'on a pu dire avec infiniment de raison, que l'ouverture de la Chine à la civilisation, au commerce et aux influences diplomatiques du dehors, constituait l'événement social le plus grave de la fin du XIXe siècle (1), nous croyons que bien autrement grosse de conséquences est l'intervention du Japon dans le monde civilisé. L'axe du monde s'est déplacé. Le rôle jusqu'ici dévolu à l'Océan Atlantique semble devoir passer à l'Océan Pacifique. L'hégémonie que l'Europe a toujours exercée dans les mers orientales menace d'appartenir désormais aux Japonais. La politique internationale aura à tenir compte de cette force nouvelle qui pourrait détruire l'équilibre du Vieux-Monde. La prise de Port-Arthur par les Nippons sera célèbre dans l'histoire, car elle marque le point précis où une période déterminée de l'évolution de la civilisation occidentale s'est close et où une ère nouvelle s'est ouverte. La paix de l'Europe, aujourd'hui, dépend de la politique que le gouvernement du Mikado croira devoir suivre dans le Pacifique.

Grande est l'ambition des Japonais. Ils n'entendent pas se résoudre à jouer dans le Pacifique, au sens où

(1) *Revue générale*, 1899, p. 312, article de M. Van den Heuvel : « La Chine ».

Chamberlain emploie l'expression « little Englanders » une politique de « petit Japon ». La maîtrise dans le Pacifique, le monde jaune aux Jaunes, telle semble être la grande aspiration des Nippons. Aspiration orgueilleuse, nous le voulons bien, mais peut-être pas irréalisable.

Or, chose étonnante, rien n'est moins connu encore que le peuple japonais. Les appréciations les plus divergentes ont été émises à son sujet. Si pour l'auteur des *Japonneries d'Automne* et de *Madame Chrysanthème*, le Japonais est « petit, bizarre, disparate, hétérogène, invraisemblable, mignon, extravagant, inimaginable, frêle, monstrueux, lilliputien, grotesque, maniéré, mièvre, etc... », et mieux encore, si Loti le trouve « petit, vieillot, à bout de sang et à bout de sève » s'il a conscience de « son antiquité antédiluvienne, de sa momification de tant de siècles, qui va finir dans le grotesque et la bouffonnerie pitoyable », pour Haberlandt (1) le savant ethnographe viennois, le Japonais est... le Français d'Extrême-Orient : « Il est franc, honnête, bon, fidèle, intelligent, etc... ».

C'est pour avoir méconnu le peuple japonais et son histoire que la Russie a été amenée à déclarer la guerre aux Nippons. Si elle les avait connus davantage, elle se fût tenue prudemment sur la défensive, elle aurait cherché à atteindre son but par des voies plus pacifiques, car, dans un conflit armé, sa défaite était scientifiquement certaine. Les Russes se faisaient des Japonais la même idée que l'auteur de *Madame Chrysanthème*. Avec Sir Edwin Arnold (2), ils croyaient que leurs adversaires « avaient la nature des oiseaux et des papillons plutôt que des êtres humains ordinaires », qu'ils ne voulaient et ne pouvaient pas prendre la vie au grand sérieux. Les Russes ont expié durement leur erreur.

Aujourd'hui, plus encore qu'avant Port-Arthur,

(1) Haberlandt, *Volkerkunde*, p. 169. Leipzig, 1898.

(2) Chamberlain, *Things Japaneses*, p. 259. Londres, Murray, 1902.

il importe d'envisager d'une façon pratique le problème japonais.

Le pays des mousmés est une légende qui a fait son temps.

Il est commun d'appeler le Japon une traduction mal faite de l'Europe. Parmi les préjugés qui courent sur le Japon, nous croyons qu'il n'en est pas de plus grave ni de plus fertile en conséquences dangereuses.

Le Japon moderne, prétend-on, constitue un phénomène qui donne un démenti éclatant à toutes les lois psychologiques de l'évolution des peuples. La philosophie de l'histoire ne nous dit-elle pas, en effet, qu'à une certaine constitution mentale chez un peuple correspond naturellement une certaine civilisation; veut-on changer, modifier, améliorer cette civilisation, la tâche ne sera possible qu'à la condition de changer, de modifier, d'améliorer cette constitution mentale et cette tâche ne peut-être accomplie en un jour. On ajoute qu'une nation ne peut pas se dépouiller en un jour des sentiments et du caractère que lui ont inculqués de nombreuses générations d'ancêtres ; que ses institutions politiques découlent de l'âme même de sa race et en manifestent la puissance souveraine ; que ce n'est pas avec des constitutions ou des lois improvisées qu'on peut modifier cette âme. Combien de siècles n'a-t-il pas fallu à l'Europe pour passer de la féodalité à la civilisation moderne ? Et l'on conclut que le Japon ne pouvait adopter les institutions de peuples dont il diffère du tout au tout, par la race, par l'histoire, par la civilisation, par les mœurs, les coutumes et les croyances et que, par conséquent, le Japon moderne ne consiste que dans une simple superposition de certains éléments de la civilisation aryenne à la civilisation japonaise. En d'autres termes, nous nous trouverions devant le plus gigantesque plagiat que l'histoire ait jamais enregistré. Nous croyons que rien n'est plus faux. Notre erreur est de croire que parce que le Japon nous a emprunté nos inventions, nos découvertes, certaines de nos institutions, nos savants, nos professeurs, nos médecins, nos jurisconsultes, il s'est pour cela euro-

péannisé. Avons-nous donc cessé d'être Belges parce que nous avons fait nôtres certaines inventions des pays voisins? Pourquoi donc les Japonais auraient-ils voulu refaire nos inventions? Pourquoi auraient-ils voulu revivre notre propre histoire? Japonais ils étaient, Japonais ils sont demeurés. Les signes extérieurs de notre civilisation qu'ils ont adoptés n'ont rien d'essentiel. Ils ne sont que des accidents qui nous trompent. Comme l'a très bien dit Gaston Migeon, le Japon est demeuré lui-même : ce par quoi il cherche à nous imiter, il l'a cru nécessaire à son évolution. C'est une mince pellicule derrière laquelle les meurs et les traditions sont demeurées intangibles (1). Qu'il en est bien ainsi, c'est ce que nous voudrions faire voir dans ces quelques pages.

* * *

Le Japon est l'œuvre des dieux et le Mikado, son empereur, est le descendant d'Amaterasu, la déesse de la lumière et de la vie.

Le grand Yamato est une contrée divine. « Il n'y a que notre pays dont les fondations soient l'œuvre de l'ancêtre divin. Seul, il a été transmis par la déesse du Soleil à la longue lignée de ses descendants Il n'y a rien de tel dans les contrées étrangères. C'est pourquoi on l'appelle la divine contrée. C'est notre pays seul qui, jusqu'à notre époque, depuis le temps où le ciel et la terre furent pour la première fois déployés, a conservé sur le trône la succession intacte dans une unique famille... Le serment auguste des dieux de conserver cette succession est renouvelé sans cesse, pour distinguer le Japon de toutes les autres contrées (2). »

Le *Nihongi* et le *Kozıki*, vieilles annales japonaises du VIIIe siècle, nous ont conservé l'histoire de la création de l'Empire du Soleil-Levant. Nous

(1) Gaston Migeon, *Au Japon*, p. 11-12. Paris, Hachette, 1908.

(2) Tchikafousa, cité par Aston, *Littérature japonaise*, p. 159. Paris, Colin.

y lisons qu'un des principaux dieux du Panthéon shintoïste — qui n'en compte pas moins de 3,132 — Izanagi épousa sa sœur Izanami et que de cette union incestueuse sortit le Japon. Izanagi engendra ensuite une série de divinités : la déesse du Soleil, Amatérasou, sortit de son œil gauche, le dieu lunaire, de son œil droit, le dieu de la tempête, Susano vo, de son nez. Plus tard, les dieux du Ciel décidèrent de confier le gouvernement du Japon à « un auguste petit-fils » de la déesse solaire Jemmou-Tenno.

« Amatérasou obéit à l'ordre de ses divins aïeux, ses parents impériaux qui règnent sur les plaines du ciel A sa voix, les dieux se rassemblent; ils sont huit cents fois dix mille. Et tels sont les ordres que leur donne la déesse : A mon petit-fils, le glorieux maître impérial, je lègue, pour qu'il le gouverne en paix, l'empire des heureuses moissons sur les fleurissantes plaines des roseaux. »

Obéissant aux ordres divins, le petit-fils d'Amatérasou descendit sur la terre, soumit les barbares qui occupaient déjà les îles de l'archipel et 660 avant Jésus-Christ, il s'établit définitivement à Nara. L'empire japonais était fondé. Bien que toute cette partie de l'histoire du Japon soit légendaire, le gouvernement, dans un but facile à comprendre, la considère comme absolument historique.

L'empereur actuel, Mutsu-Hito, dans ses proclamations s'exprime toujours comme suit : « C'est ma maison qui, par la volonté des dieux, a gouverné le Japon depuis Jemmou-Tenno (arrière-petit-fils d'Amatérasou) jusqu'à ce jour... Je me sens troublé, moi qui dois servir d'intermédiaire entre Amatérasou et mon peuple. »

La critique historique, quelque rudimentaires que fussent les documents dont elle disposait, a pu cependant projeter quelques rayons de lumière sur les origines du peuple japonais.

Les premiers habitants du Japon furent les Aïnos. Aussi loin que nous pouvons remonter dans l'histoire de l'archipel japonais, nous y constatons la présence de ces êtres bizarres, les plus poilus d'entre tous les

hommes, à la tête allongée, aux arcades sourcillières très proéminentes, aux pommettes saillantes. D'où venait cette race qui n'est plus aujourd'hui qu'un objet de curiosité pour le philologue et l'ethnographe? Les avis sont très partagés. Parmi les érudits qui se sont occupés de la question, les uns, tels que Van Schrenk et Chamberlain, prétendent que les Aïnos forment une race absolument distincte de toutes les races connues, tant par les caractères physiques que linguistiques. D'autres, tel que Dooman, dans son *Origine of the Japanese race* — et nous inclinons à partager cette manière de voir — pensent que les Aïnos seraient des paléasiatiques, originaires des plateaux du sud de l'Himalaya comme les Ghilaks de l'Amour et certaines peuplades indoues avec lesquelles, d'ailleurs, ils présentent certains traits de ressemblance.

Aujourd'hui, les Aïnos ne se rencontrent plus au Japon qu'à l'état erratique. Ils se meurent depuis de longues années. Accoutumés à vivre des produits de la chasse et de la pêche, ils ont vu diminuer considérablement ces deux sources de subsistance et, malgré les efforts réellement paternels du gouvernement mikadonal, ils semblent condamnés à disparaître.

Les dernières statistiques évaluent leur nombre à 17,000, éparpillés dans la partie nord-est de l'île de Yeso, dans l'île de Sakhaline et dans quelques-unes des Kourilles.

Dans la suite, les pirates mongols et ouraliens envahirent l'archipel japonais, refoulèrent une partie des Aïnos dans les contrées froides du nord, réduisirent l'autre partie en esclavage et prirent possession des îles les plus fertiles du pays. Comme les Turcs, les Hongrois, les Tartares, les Mongols, les Thibétains, les Japonais appartiendraient donc à la grande famille des peuples dits ouralo-altaïques, qui, partis des plateaux du nord de l'Himalaya, se seraient étendus dans leurs migrations, des bords de la Baltique jusqu'au Pacifique en passant par la Hongrie.

L'élément malais a fortement contribué également à la formation du type japonais actuel. Le fait, comme tel, est incontestable. Mais quand, où, et

dans quelles circonstances eut lieu l'invasion malaise, ce sont là autant d'énigmes qui restent encore à éclaircir et qui, peut-être, ne seront jamais résolues.

Rein a trouvé le lome-lome des habitants d'Hawaï en tout point semblable au hamma des Japonais. L'amour des armes et du luxe, la passion pour les combats de coqs sont des caractères autant japonais que malais. Malais également sont les arcs, ainsi que quantités d'objets aratoires des Japonais des premiers siècles.

Comme en Angleterre, après la conquête de Guillaume le Conquérant, les Saxons, les Danois et les Normands s'amalgamèrent pour former le peuple anglais, ainsi les diverses races que nous venons d'énumérer se fusionnèrent pour produire le peuple japonais d'aujourd'hui. Mais il subsiste des traces de ce mélange tout comme en Angleterre aussi, où, malgré la fusion des trois éléments, on reconnaît encore trois types différents tant au physique qu'au moral.

Comme les Barbares de la Germanie, les hordes malaises et asiatiques étaient divisées en tribus ou ujis ayant à leur tête un chef électif ou omi. Ces ujis, d'abord parfaitement indépendantes les unes des autres, finirent par tomber sous la domination du plus puissant des omis, le Mikado ou chef du clan de Yamato, et la réunion des différentes ujis donna naissance au Japon actuel. D'après le *Kozîki* et le *Nihongi*, et c'est là la chronologie généralement adoptée et admise aujourd'hui officiellement, cet événement aurait eu lieu en 660 avant Jésus-Christ, l'empire du Japon aurait donc plus de 2,500 ans d'existence. L'histoire des siècles suivants appartient tout entière aux temps fabuleux et, comme telle, n'a rien qui puisse nous intéresser. Avec le VIe siècle après Jésus-Christ seulement, commence la certitude historique.

A cette époque, le Japon s'enchinoise comme il se christianisera au XVIe siècle. En relations constantes avec les Coréens, leurs voisins, les Japonais reçoivent par leur interméciaire la civilisation chinoise qu'ils vont s'assimiler de toutes pièces. A ses mœurs et à

ses coutumes, voire même à sa religion et à sa manière de penser, le Japon substitue les mœurs, les coutumes, la religion de l'Empire du Milieu. Les arts, les sciences, la législation, les institutions politiques et sociales de la Chine envahissent le Japon, et un siècle plus tard, l'enchinoisement du Japon du Mikado est complet.

Pour la première fois, on voyait se manifester cette faculté d'imitation prodigieuse qui, aujourd'hui, fait l'étonnement du monde entier, ce goût du nouveau, de l'inconnu, et cette faculté de modifier tout d'un coup, sans transition aucune, leurs coutumes, leurs usages et leur législation.

Quoi qu'on en dise, le Japon, quelle que soit l'époque de son histoire que l'on considère, a toujours été soumis à un gouvernement absolu et il n'a jamais connu le régime représentatif actuel, fût-ce même à l'état embryonnaire. Jouissant de la plénitude du pouvoir, source de tous les droits, les Mikados, comme les anciens rois de France, légiféraient, jugeaient, administraient, suivant leur bon plaisir; ils déterminaient les contributions, les taxes et impôts de toute espèce, commandaient l'armée et nommaient tous les fonctionnaires. Comme en Angleterre, jusqu'en 1668, et en France, jusqu'à la Constituante, le trésor national se confondait avec le trésor impérial. Mais on comprend facilement que les Mikados ne pouvaient suffire, à eux seuls, à la tâche énorme que les circonstances du temps leur permettaient d'assumer. Ils se firent aider dans leur administration par des officiers et fonctionnaires qui exécutaient les mesures décrétées par le pouvoir impérial et administraient sous sa surveillance le pays tout entier.

Au VIIe siècle, la grande famille des Fouziwara acquiert une influence prépondérante près du Mikado, influence analogue à celle que les maires du palais exercèrent sur les rois mérovingiens. Les Fouziwara et leurs partisans remplissent tous les postes importants de l'empire; leurs membres forment une espèce de conseil qui assiste le souverain dans toutes les occasions; ils interviennent dans la confection des lois et des ordonnances et dans la nomination des

fonctionnaires. Au Xe siècle, leur influence devient telle qu'ils vont jusqu'à modifier l'ordre de la succession au trône; celui-ci n'est plus occupé que par des Impératrices ou des Mikados enfants qui ne tardent pas à abdiquer. A la fin du IXe siècle, l'Empereur nomme au poste de Premier Ministre ou Kwambaku le chef des Fouziwara et rend la fonction héréditaire dans sa famille.

Le Mikado s'efface de plus en plus et s'il règne encore, il ne gouverne plus. Comme sous les maires du palais, l'autorité réelle ne réside plus chez celui qui est censé l'exercer. Le Kwambaku devient le souverain de fait et il en exerce toutes les prérogatives; il dirige toutes les relations extérieures et seul il a le droit d'approcher de l'Empereur.

L'époque des Fouziwara est l'âge d'or de la littérature japonaise. Les poètes nous chantent l'éternelle et changeante beauté de leur pays où tout est divin :

« Le printemps, c'est le matin, le ciel qui blanchit pendant que la ligne des monts se rougit légèrement et que l'on voit pendre de fins nuages de carmin... L'été, c'est la nuit; j'attends l'heure de la lune; les lucioles sillonnent l'obscurité; les averses même sont belles!... L'automne, c'est le soir, le couchant aux rayons magnifiques, les montagnes rapprochées, les corbeaux qui, par groupes, regagnent leurs retraites, les vols des cigognes qui semblent petits dans le grand ciel... L'hiver, c'est la neige, et pourquoi le rappeler? la gelée blanche, le gel, le feu. Voilà les choses belles à voir (1). »

Hitomaro consacre à sa bien-aimée morte ces vers restés célèbres :

« Comme le soleil, au soir d'un beau jour; comme la lune derrière un nuage, elle a passé, mon amour, feuille d'automne tombée trop tôt. Quand arriva le messager fatal, je ne sus que dire, je ne sus que faire, mais, en de pareils moments, qui resterait calme et silencieux? Je veux marcher, fouler le sol qu'elle a foulé; voici les rues de Karu, voici sa porte! Hélas! dans la foule, je n'entends pas sa voix, je n'aperçois

(1) Aston, op. cit., p. 21.

pas son image; muet, je me promène, me cachant le visage dans ma manche, murmurant tout bas son nom... Les hommes d'autrefois! mais leur sort était le mien. Quand ils aimaient, ils ne dormaient pas... Ne plus penser au cœur de ma bien-aimée! Impossible, même pour un temps égal à l'intervalle des bois du petit cerf, qui foule les champs de l'été. »

Les Fouziwara encouragent les arts, la peinture, la sculpture sur bois, l'art du bronze. Le fondateur de l'école de Yamato, Kazuga-Motomitsu est lui-même un Fouziwara.

Izumi, Owari, Mikawa et Bizen fournissent les magnifiques poteries que nous connaissons. L'époque de Kanaoka est restée célèbre dans l'histoire de l'industrie et de la laque.

Orfèvres, armuriers, tisserands, brodeurs rivalisent d'habileté dans le fini de leur travail.

« Chaque rue était comme la propriété d'une corporation : dans celle-ci l'on vendait des étoffes de chanvre ou de soie; dans celle-là des poteries grossières, des objets de métal; plus loin travaillaient les tisserands, les charpentiers, les forgerons, les cordonniers, etc. En avançant vers les quartiers riches, on trouvait les armuriers, les orfèvres, les bijoutiers, les brodeurs, quelques marchands de thé... (1). »

A la longue cependant, l'analogie que nous établissons entre la situation politique du Japon et celle de la France sous les rois fainéants, cesse de se justifier. Les Fouziwara, au pouvoir pendant trop longtemps, s'énervent, accumulent faute sur faute et laissent graduellement échapper leur autorité.

La déchéance des Fouziwara nous amène à la deuxième période de l'histoire du Japon, au moyen âge ou à la féodalité. La situation politique aussi bien que la situation géographique, favorisaient l'établissement du régime féodal; pays de montagnes et de vallées, le Japon, archipel de cinq mille îles, comme la Grèce jadis, présentait les plus grandes facilités pour la constitution de petits Etats indépendants.

(1) Voir La Mazelière, *Le Japon*, p 483, t. Ier. Paris, Plon, 1907.

Pendant qu'en France, les grands seigneurs s'efforcent d'échapper à la tutelle des descendants d'Hugues Capet, les grands vassaux du Japon cherchent à s'émanciper de la suzeraineté impériale. Ils organisent militairement leurs esclaves, construisent des châteaux-forts, concluent entre eux des alliances défensives et offensives contre le pouvoir central. Comme en Europe, toutes les charges deviennent héréditaires; leurs titulaires jouissent, vis-à-vis du pouvoir central, de l'indépendance la plus complète, à la condition de lui rendre le service militaire et les trois aides féodales ordinaires. Dans ce régime basé sur la propriété foncière, c'était la terre seule qui donnait le rang. Le peuple était possédé par la terre qu'il habitait et devenait ainsi la chose du suzerain propriétaire : taillable et corvéable, le servage était sa condition générale. D'abord répartie tous les six ans entre les habitants de l'Uji, d'après une institution semblable au mir russe et aux sawahs de Java, la terre du clan, considérée comme propriété du Mikado, ne fut plus partagée, au Xe siècle, qu'à la mort du possesseur. A l'époque qui nous occupe, ce *Kubunden* avait complètement disparu, mais la terre était toujours considérée comme propriété du Mikado, e , comme telle, était redevable d'une rente de 5 pour cent du revenu brut et imposait une corvée annuelle de trente jours.

Après le *Kubunden*, venait le *Goshi* ou franc-alleu; terres non cultivables, couvertes de forêts, que le propriétaire avait défrichées lui-même, ces *Goshis* étaient exempts de tout impôt et de toute corvée. Enfin, le *Shoyen* était le bénéfice ou fief des barons français. Héréditaires dans la personne des descendants mâles, ces *Shoyens* s'étendent de plus en plus et lorsque la féodalité aura atteint son apogée, ils auront englobé le *Kubunden* et les *Goshis*, et comprendront tout le Japon.

Les nobles ouraliens, détenteurs de toutes les fonctions militaires, pendant que leurs collègues malais se dégradaient à la cour, prenaient en mains la défense de l'empire et guerroyaient, tantôt au nord, contre les Aïnos, tantôt au sud-ouest, contre

les Coréens. Mais l'ennemi commun vaincu, les vassaux vont lutter entre eux pour obtenir l'hégémonie. Deux grandes familles de sang impérial, les Taïra et les Minamoto se distinguent surtout dans ces luttes sanglantes qui finiront par la victoire de Yoritomo Minamoto après la bataille de Dannoura. Yoritomo victorieux, c'est le triomphe de la féodalité.

En 1199, il reçoit le titre de *shogun*, littéralement *sei-i-tai shogun* ou général chargé de soumettre les barbares et, sous ce titre, il exerce toutes les prérogatives impériales. L'Empereur, enfermé dans sa capitale de Kyoto reste toujours le souverain nominal du pays, mais le centre du gouvernement est, de fait, transféré à Kamakoura, la résidence du *shogun*. L'Empereur ne conserve plus aucun pouvoir, si ce n'est celui de conférer les titres honorifiques. En théorie, le shogun à qui incombe l'administration générale est responsable de sa conduite devant le Mikado dont il n'est toujours, théoriquement bien entendu, que l'humble serviteur; mais en réalité le Shogun jouit du pouvoir le plus absolu.

Mais la famille des Minamoto ne tarda pas à s'éteindre. A la mort du dernier des descendants de Yoritomo, le pouvoir shogunal passa dans les mains de son beau-père, Hoyo-Takimasa. Contrairement à l'usage de leurs prédécesseurs, les membres de la famille des Hoyo ne prirent jamais le titre de Shogun, bien qu'ils en conservassent toutes les prérogatives et le remplacèrent par celui de *Sikken* ou de chancelier. C'est sous le gouvernement des Sikken que le régime féodal atteint son apogée et c'est également l'époque la plus brillante de l'histoire du Japon.

Le pays jouit d'une paix complète; l'industrie et le commerce, protégés habilement par le pouvoir central, font des progrès étonnants pour l'époque ; les sciences, les arts et les lettres sont cultivés par toute la noblesse. Pendant le règne de l'un de ces Sikken, Takimoune, le Japon parvint à vaincre définitivement les Tartares dont les invasions n'avaient jamais cessé.

Vers le milieu du XIVe siècle, l'Empereur, aidé par quelques-uns de ses principaux vassaux, brise sa cap-

tivité et réussit à vaincre les Hojo. Toutefois, le nouveau gouvernement n'eut qu'une existence éphémère. Bientôt une nouvelle insurrection éclate. Assikaga, un des lieutenants de l'Empereur, se met à la tête du mouvement; victorieux, il usurpe les fonctions de shogun et place sur le trône un nouvel empereur tandis que Codaïgo, l'Empereur légitime, se réfugie dans la province de Nara. A partir de ce moment, le Japon eut deux dynasties : la dynastie du sud et celle du nord avec Kyoto comme capitale.

Le schisme impérial ne finit qu'en 1393, après la défaite complète des partisans de la dynastie du sud, et l'unité de pouvoir fut rétablie au profit de l'Empereur Gohomatsou. Les Assikagawa n'apportèrent guère de modifications au système d'administration de leurs prédécesseurs Les institutions politiques restèrent ce qu'elles étaient sous Yoritono Minamoto. Une innovation cependant mérite d'être rapportée car elle devait beaucoup contribuer, dans la suite, à entretenir l'état d'anarchie dans le pays. Elle consistait dans la décentralisation du pouvoir suprême : le shogun, qui jusqu'alors avait réuni dans ses mains tous les pouvoirs, vint résider à Kyoto près de la cour impériale et se fit remplacer à Kamakoura par le commandant militaire du Japon oriental. A la longue, le régime des Assikagawa se trouva être une époque aussi néfaste pour le Japon que celle des Sikkens avait été prospère. Les famines, les maladies contagieuses, les guerres civiles et religieuses produisirent une misère générale. La population était décimée, l'anarchie complètement maîtresse et le pays était couvert de ruines.

C'est « l'âge sombre » du Japon. L'Empire du Soleil-Levant était mûr pour le despotisme. Il avait soif de paix et d'autorité. Il trouva en la personne de Togugawa Yeyasu le tyran auquel il aspirait de toutes ses forces. Togugawa mit fin à l'anarchie, rétablit, une fois de plus, l'unité du pouvoir, restaura l'ordre dans tout l'empire et donna au Japon la paix dont il avait tant besoin. Pour prix de ses services, il lui demanda le sacrifice de sa liberté.

(A suivre.) TH. GOLLIER.

LE BARON DE LAVAUX-SAINTE-ANNE

ROMAN (*Suite et fin*)

XIII.

Sous quelles espèces le baron et Jacques Darmand communient avec l'âme de Bruxelles.

Vers le milieu du mois de juillet, un samedi, de grand matin, Henri de Lavaux-Sainte-Anne frappa à la porte de Jacques Darmand. Celui-ci, qui était déjà au travail devant sa grande table surchargée de livres, d'estampes et de bibelots minuscules, alla ouvrir. En reconnaissant le visiteur, il s'exclama, sur un ton réjoui, car il ne l'avait pas vu depuis deux semaines, depuis le jour de son dîner de fiançailles :

— Comment, vous ressuscitez?

— Pardon! Je n'ai jamais été mort. Et puis, ce n'est pas votre correspondant qui vous revient. Je ferais, d'ailleurs, double emploi, puisque mon ami Jamarre maintenant vous renseigne. Il est temps que je me repose; j'ai assez peiné. Dans deux mois j'aurai quitté Bruxelles : je me marie en septembre...

— Mes félicitations et tous mes nouveaux vœux de bonheur, interrompit le journaliste, en lui avançant une chaise.

— Merci! C'est même à ce propos que je voulais vous voir.

Il se mit debout et, un peu cérémonieux, le monocle à l'œil, continua :

— Mademoiselle Hortense Bomal et moi nous vous prions de vouloir nous faire l'honneur d'assister à notre noce?

— Mais avec infiniment de plaisir, répliqua Darmand, qui s'approcha du baron pour le débar

rasser de son chapeau et de sa canne. Et je vous serais reconnaissant de dire à Mademoiselle Bomal combien me touche votre aimable attention à tous deux.

— Entendu ! Je ne manquerai pas... Nous osons aussi compter sur vous pour l'inauguration de notre castel de Lavaux-Sainte-Anne, la semaine qui suivra notre union. J'organise à cette occasion une partie de chasse, dont vous serez, n'est-ce pas ?

Comme Jacques, de la tête, faisait un signe négatif, le baron reprit :

— Oui, je sais, vous n'êtes pas chasseur. Pourtant cela ne fait rien à la chose. Pendant quelques jours vous nous aiderez à manger le gibier tué sur mes terres.

— Dans ces conditions, j'accepte. Et puis, je reverrai la Famenne, un pays que j'admire.

— Tous nos amis, j'entends les Lamercy, Jamarre, Verneuil, seront de cette partie. L'abbé vient de s'excuser : Il souffre, vous le savez, de rhumatismes ; et je l'ai trouvé, vendredi, immobilisé dans son fauteuil. Il va se soigner tout l'automne et l'hiver, afin de venir nous voir au printemps.

— Ce brave Delangle ! Il vieillit beaucoup depuis un an ou deux. Ce n'est pas comme vous. Quelle eau de Jouvence buvez-vous ?

— Mon élixir, c'est une vie règlée : Je n'ai jamais eu le temps de beaucoup m'amuser. Il me semble même que je suis moins âgé que vous : Vous êtes déjà un vieux garçon, alors que je ne suis, moi, qu'un tout jeune fiancé !...

A cette boutade du baron, tous deux se mirent à rire. Le gentilhomme reprit le premier son sérieux :

— Avant de réunir les quelques vrais fidèles autour de la table nuptiale, j'ai eu l'idée, que je crois nouvelle, de demander à chacun d'entre eux de me consacrer une journée, une journée dont j'arrange le programme. Avant-hier j'ai traité Jamarre, à la *Taverne Royale*, hier j'ai mené le consul dîner chez Moury, aujourd'hui c'est votre tour...

— Comme vous y allez, baron ! Nous allons vous donner un conseil judiciaire !...

— Fort bien, mais pas avant mon mariage! Je suis resté assez longtemps garçon pour faire à mon célibat des funérailles dignes de sa longue carrière. Aussi, je compte l'enterrer pendant huit jours...

— Vous êtes un ordonnateur de pompes funèbres peu mélancolique. Et à quelle nécropole me menez-vous?

— Au Bois de la Cambre; nous déjeunerons à la Laiterie. Le soir — et cela vous arrange, puisque votre office vous y appelle — nous irons ensemble ouvrir la kermesse de Bruxelles. Habillez-vous, Darmand, la matinée est belle..., acheva-t-il, en chantonnant.

— A votre service, baron. Le temps de relire cet article et de le mettre sous enveloppe. Vous m'avez si souvent obligé naguère, que je ne songe pas du tout à vous désobliger aujourd'hui.

— En guise de clou, je vous réserve une surprise.

— Cachotier...

Ils firent un repas exquis, l'arrosèrent de champagne et quittèrent les délicieux ombrages du restaurant sylvestre alors que la cloche annonçait quatre heures. Ils revinrent à pied, longeant l'avenue Louise jusqu'à la place Poelaert. Ils étaient d'humeur joyeuse : Avec le pétillement enivrant du vin mousseux plein du scintillement du soleil, la gaîté même de l'astre radieux semblait avoir pénétré en leur être. Jamais le spectacle du boulevard, envahi par des promeneurs élégants, ne leur avait paru d'un mouvement si pittoresque dans sa coloration moderne; les femmes étaient d'une grâce que relevait encore la beauté de visages dont la lumière de l'été rendait les ombres exquisement transparentes sous les marronniers majestueux. Les voitures revenaient des courses de Boitsfort; pour voir passer le cortège des équipages et des automobiles qui se suivaient dans un nuage auréolant et vaporeux de poussière blanche, la foule stationnait, se rangeait, s'asseyait au bord des terre-pleins, caquetante et oisive. Et ce spectacle fiévreux et actif résumait le luxe mondain, ostensible et frivole de la grande ville. Les deux amis s'arrêtèrent devant le palais de

justice ; de commun accord, sans s'être concertés, ils s'accoudèrent sur la balustrade de la haute terrasse qui sépare la cité aristocratique de la cité laborieuse.

Tous deux étaient également séduits par le tableau immense et merveilleux de la vallée de la Senne, aux deux versants de laquelle s'étagent les maisons de la capitale ; noyée dans le soleil, elle opposait nettement des taches d'ombre à des taches de lumière, dans une enveloppante harmonie de colorations grises et mauves, où, selon la distance, chantaient de manière plus ou moins vive des taches rouges et des taches bleues. Jacques et Henri connaissaient bien ce tableau imposant et grandiose : mais aujourd'hui leur état d'âme les prédisposait à en admirer avec plus de charme l'impressionnant ensemble. Au baron, il était infiniment plus familier qu'au reporter ; il le découvrait chaque matin où il allait, dans les bureaux du parquet du tribunal, chercher auprès de son ami Jamarre sa cueillette d'informations judiciaires. Alors il passait vite, que le temps fût beau ou mauvais, uniquement préoccupé de rejoindre le plus tôt possible le rédacteur de *la Voix Nationale*. Cet après-midi, pour la première fois peut-être depuis qu'il demeurait à Bruxelles, et il y était depuis près d'un demi-siècle, il contemplait à l'aise cette large et lumineuse échappée sur l'espacc brabançon. C'était un intime adieu qu'il lui adressait, un adieu à la ville où il avait connu tant d'avatars, mais où il avait, en somme, goûté la joie de vivre des heures presque toujours heureuses, même quand elles s'enténébraient des inquiétudes du lendemain.

Il aimait Bruxelles ; il sentait combien profondément il lui était attaché, combien il était devenu un de ses citoyens les plus foncièrement liés à ses traditions, à ses mœurs, à son ambiance. Et cela à l'instant où il se préparait à aller s'établir pour jamais en un village, d'ailleurs rustique, de ce pays namurois où il était né, mais qui était si peu sa patrie... Il s'emplissait les prunelles des splendeurs monumentales dont l'immensité des perspectives offrait à sa ferveur admirative la page prodigieuse. Une tendre émotion l'étreignait ; debout à côté de

Darmand, il se taisait, pour ne point laisser percer son trouble à travers le tremblement de sa voix; et il détournait un peu la tête, afin de cacher la larme qui naissait au coin de son œil et tombait, soudain, sur le verre biseauté de son monocle, où elle ressemblait à une perle furtive dont le soleil avivait l'orient humide et instantané.

Jacques aussi se taisait, tout à la contemplation de ce paysage urbain dont il identifiait les uns après les autres les sites différents. Une rumeur formidable montait des agglomérations, une rumeur régulière qu'on pouvait croire l'écho des battements du cœur de la capitale. Et les battements du cœur de Darmand s'accordaient avec ceux-là; il était né dans cette ville, il y avait grandi, il y était devenu homme, il y avait appris à comprendre la beauté des choses et des êtres, il y avait aimé... Depuis que ses parents étaient morts, il avait vénéré profondément trois choses: sa cité, l'art, une femme. Maintenant sa ville et l'art lui restaient, et sa ville seule, nourricière essentielle de ses émotions, saurait lui suffire, alors qu'il croyait hier encore que rien n'existât sans le plaisir en partage avec une amante désirée et conquise...

Tous deux regardaient. La ville naissait au loin, parmi des prairies, et découpait la masse gris foncé de ses bâtisses innombrables et variées, sur le fond gris pâle ou azuré du ciel fluide. A mesure qu'il s'approchait du quartier des Marolles, le tableau s'élargissait et les plans se précisaient dans le caprice des topographies. Selon qu'ils fixaient les yeux à droite ou à gauche, ils apercevaient des éléments d'architectures ancienne ou moderne, qui parfois aussi se confondaient. Vers le nord, à leurs pieds, l'église des Minimes, au sommet de sa tour Renaissance, tourne le bec de son coq d'or dans la direction du vent, coq que n'entendent jamais chanter en leur préau les recluses de la prison de femmes toute voisine... Derrière la Maison du Peuple, cube de briques formidable à couverture de zinc, la flèche de l'hôtel de ville, pinacle de dentelle rose et blanche, élève vers le ciel, d'où il est descendu,

l'archange Michel... Tout au bout, c'est la fresque verdâtre et tamisée des frondaisons, des pelouses royales de Laeken. Plus près, en face, l'église de la Chapelle coiffe son clocher gothique de sa bulbe terminale. Puis, en théorie, les tours de Notre-Dame-de-Bon-Secours et des Riches-Claires, surmontées d'étoiles d'or pareilles à deux ostensoirs fabuleux, et le campanile ajouré de l'église du Béguinage, construite par les Jésuites.

Les toits des maisons descendent vers les boulevards centraux et remontent, à l'autre versant de la vallée, vers les faubourgs de Jette, de Molenbeek et d'Anderlecht. Çà et là pousse un arbre obstiné, gaie tache émeraude parmi les grisailles des façades et les rougeurs des tuiles. Au nord-est c'est la cité ancienne, le berceau de Bruxelles, avec les vestiges lapidaires de sa splendeur matérielle à travers les âges. Au sud-ouest, c'est la ville moderne, de la Bourse à la gare du Midi, énorme espace que le baron, à son arrivée, avait connu tout verdoyant de l'herbe des pacages traversés par cette Senne maintenant voûtée et qui, à cette époque, faisait encore tourner de vieux moulins au Borgval... A présent, partout des maisons et des hôtels ont surgi autour de temples où des milliers d'habitants vont pratiquer leurs cultes, temples nouveaux, médiocres d'aspect et sans caractère d'art : architectures dont la construction précipitée et sans ordonnance esthétique répond au développement hâtif et anormal des quartiers tout neufs et hétéroclites : briques, zinc, ardoises, jouant lamentablement au néo-gothique.

Mais dans la distance, au delà du canal de Charleroi, par-dessus ces affreuses maçonneries décadentes, la flèche ogivale de l'église Saint-Pierre d'Anderlecht adresse un signe d'intelligence et de communion à sa sœur plus élégante du palais municipal ; leurs têtes orgueilleuses de patriciennes se dressent trop haut pour s'offusquer de la présence de ces roturières mal vêtues qui se sont mises entre elles deux !... Des bouquets d'arbres, des prairies encerclent la cuve prodigieuse et servent de repoussoir à des usines dont les cheminées crachent des fumées

en panaches déroulants. A l'extrémité des horizons, à droite, le colossal tilleul de Wemmel, isolé sur son plateau, donne l'illusion d'un aérostat qui va commencer son ascension. Darmand se rappelle que, étant gamin, il à gravé, du bout d'une lame de canif, ses initiales dans son écorce docile.

Son regard, parmi cette carte aux reliefs gigantesques étalée devant lui, suit à présent des itinéraires familiers; il longe en pensée la route de Ninove, s'arrête devant une guinguette, cachée, autrefois, au pied de cette chapelle de Scheut désormais englobée dans de clinquants et abominables édifices monacaux. Sa mère le conduisait là manger du riz au lait, de cet exquis riz au lait dont, avec des cuillers en or, les enfants se nourrissent uniquement dès qu'ils sont entrés au paradis.. Il va plus loin, au pays de Breughel, ce pays splendide qui n'a presque pas changé depuis que l'âpre peintre des paysans brabançons y travailla, comme si la nature voulait nous prendre à témoin de la fidélité avec laquelle le vieux Pierre le Drôle la réalisa en des œuvres immortelles. Il traverse ces villages aimés : Dilbeek, Itterbeek, Schepdael, Bodeghem, Zierbeek, avec son petit castel du temps de Louis XV qui semble avoir été le cadre des amours de Manon et du chevalier des Gueux; toute cette contrée chérie où, sur sa carriole de maître-briquetier, son père le mena si souvent, et d'où même il le ramenait à l'heure suprême de sa vie...

Jacques, lui aussi, est ému et sent ses yeux s'humecter; il prend le bras de Lavaux-Sainte-Anne et descend avec lui les rampes des hautes et majestueuses terrasses monumentales. Ils s'arrêtent parfois, pour se pencher au-dessus des balustrades; tout le panorama, tandis qu'ils suivent la pente, se redresse, monte vers le ciel. Entre sa double rangée de demeures grises, la rue des Minimes, vers la place du Grand Sablon, décrit une courbe à l'orient. Au delà, les plates-formes des tours de la collégiale apparaissaient, surmontées de leurs hampes de drapeaux verticales. A dix mètres plus bas, la rue court parallèle aux murs de la terrasse surplombante. Quelques

maisons vétustes et malsaines la bordent, séparées par des terrains vagues aux clôtures de planches vermoulues et branlantes. A la surface des pignons d'habitations démolies, des carrés de tapisserie salie et déteinte, qu'encadre le plâtre des cloisons disparues, étagent la succession des appartements détruits, de chaque côté de la noire et fuligineuse trace des cheminées d'antan.

Parfois un jardinet se resserre entre les griffes d'un étau de murailles ; un marronnier pousse ses feuilles contre des fenêtres, comme s'il croyait trouver dans les chambres qu'elles ferment plus d'air que dans la cour où miraculeusement il a grandi. Près d'un hangar écroulé, un chèvre-feuille enveloppe de sa floraison jaune et parfumée les amas de matériaux ; un acacia pleure, sur le toit d'une masure, où fume un tuyau de tôle, les larmes abondantes de ses corolles non moins jaunes mais tardives et déjà fânées ; quelques hardes sèchent sur le maigre gazon d'une lavandière qui ne repasse que le linge des pauvres, et se contente donc de la blancheur relative que veut lui dispenser la petite part de ciel parcimonieux dont sa profession dispose. .

Voici les deux compagnons sur le pavé de la rue des Minimes. Les pans de murs branlants ; les affiches multicolores collées à profusion sur la palissade ; les plaques de publicité en fer blanc, recommandant des dentistes et certaine margarine ; les chemises et les bas pendus à des bâtons ou ouverts sur des chevalets au fond des impasses ; les cheminées de travers et retenues par des fils de métal ; les remises des charrettes à bras des colporteurs ; l'atelier d'un artisan où ronfle le tour mécanique d'un laborieux toupieur, tout cela rappelle à Jacques, avec ses retraites propices aux attaques nocturnes et ses avancées de bâtisses étriquant le passage, avec son ruisseau répugnant et ses pavés déchaussés et pointus, la parisienne rue Ganeron. Le hasard, un matin, l'y fit s'y aventurer, alors qu'il était allé admirer au cimetière de Montmartre le tombeau de Cavaignac, un des purs et sobres chefs-d'œuvre de François Rude. Seul le langage des autochtones pourrait, par ses assonances

peu françaises, rompre cette illusion. Mais, en ce quartier, le populaire est plutôt taciturne aux heures de la peine; et qu'importe la venue de promeneurs élégants : Petits et grands n'auront point de lazzi, de moqueries, d'invectives pour ceux que, ailleurs, rue de Flandre, au Coin du Diable, on considère comme des importuns. Darmand a pénétré depuis longtemps la psychologie des foules de sa cité natale, et il n'est point d'endroit, selon lui, où l'on se trouve plus à l'aise que dans cette antique Marollie en laquelle à ce moment il excursionne.

Jacques confie au baron combien il prise cette humble déférence du populaire de la ville haute. Ce qu'il prise aussi, c'est le charme simple des boutiques : petits cabarets, fritures aux tables récurées, aux zincs rutilants, aux murs peints de clair, où la propreté parfaite vous incite à entrer boire un verre ou manger des moules... La rue des Minimes se rétrécit encore; aux dernières maisons, sur les appuis des fenêtres, des géraniums fleuris affirment l'instinctif attrait des beautés naturelles qui pénètre les cœurs les plus obscurs. A l'angle de la rue du Faucon, sur les volets clos de maisonnettes évacuées, les enfants ont dessiné à la craie des figures gauches entremêlées et des caractères invraisemblables auxquelles leur esprit illettré prête une signification qui échappe aux savants, palimpsestes naïfs dont la fantaisie s'orne de fioritures puériles. En cette rue du Faucon où Henri de Lavaux et Darmand viennent de s'engager, à droite et à gauche s'ouvrent quelques-unes de ces boutiques dont le reporter parlait tantôt. Elles alternent avec des bicoques de brocanteurs, avec des estaminets où l'on donne à loger pour six sous, estaminets plus honnêtes, moins mal famés que les bouges de la rue de l'Eventail, de la rue Notre-Dame de Grâce, de la rue de l'Epée toutes proches et parallèles; ici, plus d'une fois, le reporter de *la Voix Nationale* accompagna des descentes de police...

A l'angle de la rue Haute, les deux hommes s'arrêtent derechef; devant eux, au coin opposé, se dresse la façade d'un des plus pittoresques cabarets

du vieux Bruxelles, le cabaret de *la Veste Militaire.* Le suprême degré de son pignon à redans a perdu son vase terminal; mais ces redans encadrent des baies qui n'ont pas été modifiées et exhibent leurs châssis à croisillons. Au sommet, une petite fenêtre; au premier étage, deux autres petites fenêtres à cintre surbaissé en flanquent une plus grande à encadrement de pierre. Au rez-de-chaussée, l'estaminet est éclairé par trois vitrines carrées à compartiments oblongs, une à gauche, deux à droite, derrière lesquelles des théories de bouteilles offrent au buveur l'alléchante vignette de leurs étiquettes coloriées. La porte a encore ses pieds-droits de granit, couronnés par un arc déprimé où s'inscrit un imposte; et les carreaux de cet imposte sont fixés dans une armature dont les bois s'ouvrent à la manière d'un éventail.

Tandis que, discourant d'archéologie, Darmand souligne à l'intention du gentilhomme les beautés régulières, harmonieuses et inostensibles de cette jolie architecture du XVIIe siècle, trois femmes s'amusent à dévisager les amis qui conversent. La première, debout contre le mur, surveille les moules qu'elle colporte, amoncelées sur une charrette à bras dont la sépare le trottoir étroit; une grossesse avancée arrondit démesurément ses formes. La seconde est assise devant un panier plein de citrons. Une cliente misérable, qui examine la marchandise, complète ce groupe populaire, de qui Darmand perçoit la libre conversation. La femme enceinte fixe l'élégant baron de Lavaux avec une attention qui n'échappe pas à sa compagne. Celle-ci l'interpelle, d'une voix traînante :

— Si tu continues à le regarder ainsi, ton gosse lui ressemblera.

Et la cliente d'ajouter, discret éloge de l'aimable tournure d'Henri de Lavaux :

— Au moins ce serait un bel enfant...

Henri et Jacques ont peine à garder leur sérieux. Mais un peu plus loin ils se mettent franchement à rire de cette saillie d'un esprit si local. Ils passent devant un autre café, dont l'enseigne, peinte au-dessus d'une porte de style Louis XIV, retient un instant

la curiosité de Darmand. Elle lui inspire cette observation :

— Avez-vous remarqué, baron, combien les cabaretiers de chez nous aiment de recourir à l'égide des trinités les plus inattendues? Voici *les Trois Coupes;* en cette même rue nous rencontrerons, voisinant presque, *les Trois Consoles*, *les Trois Tonneaux*...

— Pardon, fait de Lavaux, *les Trois Tonneaux* ont disparu depuis quelques semaines; voyez vous même, là, en face. L'appellation française a été effacée, et le texte flamand continue à rallier seul les fidèles de cet établissement fameux : *Au Gros Pou.*

— C'est dommage, ajoute Darmand. Cette légende bilingue, par laquelle un parasite minuscule devenait, à travers la traduction, un trio de futailles, atteste l'humour fantaisiste de notre peuple. Il faut le regretter, autant pour notre plaisir que pour l'édification des étrangers ahuris...

Ils suivirent leur chemin et, tout le long de la rue Haute, de la rue Saint-Ghislain, de la rue des Tanneurs, le journaliste montra à de Lavaux des choses qu'il n'avait jamais regardées et qui embellirent à ses yeux, qui bientôt ne les verraient plus, l'aspect architectural particulier et personnel de ces rues où il avait si souvent passé; rue où demeuraient la majeure partie de ces humbles gens dont l'utile clientèle si longtemps avait assuré son pain quotidien. Ironie attristante, c'était au moment où il ne pourrait plus guère profiter des révélatrices leçons de son jeune camarade, qu'il découvrait tous ces beaux ornements dont continuent à se parer les vieilles bâtisses de la ville haute, comme se parent de bijoux surannés les dames très âgées qui n'ont point connu le dénûment... Ils traversaient la rue du Miroir :

— Tenez, s'écria Darmand, en serrant le bras du baron et en montrant du doigt une façade patinée, de l'autre côté de la voie publique, voici peut-être non pas la plus remarquable maison ancienne de la capitale, mais celle dont le rez-de-chaussée, absolument intact, nous fait entrer véritablement, totalement, dans un logis du XVIIIe siècle.

Ils s'approchèrent. Seul le guichet de la porte

était ouvert; le reste des battants, composés d'aix verticaux, fixés à des traverses intérieures au moyen de gros clous à tête carrée disposés par séries de cinq, permettait d'admirer, en favorable lumière, le beau mauclaire sculpté; il est composé d'une succession de coquilles. d'enroulements, de feuilles d'acanthes, de fruits, de la plus agréable ordonnance et où un cartouche, dans la partie supérieure, porte gravé en creux léger ce millésime : 1661. La plaque en fer de la large serrure, la plaque en fer que prolonge la poignée sont armées de rinceaux dont le déroulement concentrique se termine par des fleurons. Toute cette porte cochère possède la splendeur grave, sévère, massive et un peu lourde du style renaissant au temps de Louis XIII. Les pieds-droits de pierre bleue ont la forme de piliers dont les chaînes disposées en harpes superposent des ressauts, ressauts que prolongent les claveaux du plein-cintre; au-dessus de cet arc, auquel il se rattache, un œil-de-bœuf ovale s'inscrit dans un large cartouche qui, commençant dans le haut en coquille, développe de chaque côté l'élégance puissante et ferme de ses enroulements découpés, et dont le dernier laisse s'échapper deux fleurons adossés à l'extrados des voussoirs. La fenêtre dormante de l'œil-de-bœuf éclairant le vestibule est défendue par un grillage dont les barreaux sont disposés en rayons pointus réunis entre eux par un cercle de fer.

— Ce qui est singulier dans cet édifice, observe Darmand, quand il a montré au baron le détail de cette architecture insoupçonnée, c'est que l'art qui orne l'extérieur est de cent ans plus ancien que l'art embellissant l'intérieur. Il n'y a aucune transition, et on pourrait croire qu'après la construction de la demeure on a attendu un siècle avant d'en parachever la disposition et d'en faire une habitation réelle. Entre l'époque qui vit s'élever la façade et celle qui a donné son empreinte au corridor, aux chambres, deux esthétiques se sont succédé et ont servi à la gloire de maîtres célèbres. Il n'est point permis de s'en douter quand on visite ce logis, de qui l'édification fut contemporaine, témoin de cette évolution. Entrons; vous verrez.

Ils pénétrèrent dans le vestibule. Le terme de l'escalier, tout entier de chêne, se compose d'un parallèlipipède droit, élancé, qui s'élargit sur le sol comme un enroulement en spirale creusé de cannelures verticales; sur la face antérieure de ce terme, en dessous d'une rosace, une guirlande est délicatement ouvrée dans le bois; au centre des deux faces latérales, un simple perlé se dégrade. Retenus par une large main-courante, les balustres échelonnent jusqu'aux étages leurs fines panses aux renflements élancés. Dans la vaste chambre s'ouvrant près de l'escalier, à gauche, la cheminée de marbre est restée en place, avec l'encadrement en bois du trumeau et de la glace qui la dominent. Mais tout cela est dégradé, abîmé par l'irrespectueux et insoucieux va-et-vient des nombreux ménages ouvriers qui occupent l'immeuble et par le commerce salissant de la légumière qui en loue le suggestif rez-de-chaussée. Et Darmand se désole de la ruine inévitable vers laquelle se hâte malgré elle cette demeure si curieuse et si charmante encore en son demi-abandon.

Au cabaret du *Fer du Moulin* ils s'arrêtèrent pour déguster un lambic, car cette longue promenade leur avait donné soif, surtout à Darmand, qui, de tout l'après-midi, ne s'était presque pas tu. Il était près de huit heures quand ils débouchèrent sur le boulevard du Hainaut. Les trottoirs étaient encombrés par une foule dont le flot bruyant et joyeux se dirigeait vers la place de la Constitution; son échappée, terne et obscure d'ordinaire, offrait en ce moment un aspect fantasmagorique qui devait s'intensifier, se corser, à mesure que se feraient plus noires les ombres du soir tombant. Des milliers de lampes électriques scintillaient dans l'éloignement embrasé, mêlant leurs couleurs vives, éblouissantes et changeantes; leurs reflets éclairaient des architectures de pacotille, bariolées et éphémères dont on ne savait définir les formes confuses irrégulièrement illuminées.

Le baron et le reporter entrent au *Café de la Terrasse*, s'attablent près d'une fenêtre; au dehors, à la lueur aveuglante des lampes à arc, le populaire continue à passer en masses houleuses et tapageuses.

Ils sont là depuis dix minutes, quand arrivent deux femmes dont l'aînée, après avoir exploré du regard la salle, s'empresse de mener sa compagne vers Henri de Lavaux-Sainte-Anne dès qu'elle l'a aperçu; celui-ci se met debout pour s'élancer vers ces deux personnes dont l'âge et la tenue sont si opposés, si absolument contraires, que Jacques, intrigué par tant de dissemblance chez deux êtres apparemment associés, oublie de se lever, à l'instant où le baron se tourne vers l'écrivain pour lui dire le nom des nouvelles venues :

— Permettez-moi, mon cher Darmand, de vous présenter Madame Anna Catché et sa fille, Mademoiselle Céleste...

— Enchanté, Mesdames, de faire votre connaissance...

Le salut du journaliste est plutôt glacial et il fronce involontairement le sourcil lorsque, à la prière de Lavaux, la mère et la fille s'assoient familièrement à leur table. C'est là la surprise que lui promettait le baron! Surprise malencontreuse et dont Darmand n'a point de raison de se montrer ravi... Il n'est point puritain et n'a jamais accordé aux conventions sociales que la relative attention qu'elles méritent. Il a des relations en beaucoup de milieux et c'est dans les plus modestes d'entre eux qu'il se plaît davantage; car il y a trouvé des âmes d'ordinaire affranchies des entraves que la civilisation multiplie autour de l'homme à mesure qu'elle avance et qui finiront par l'emprisonner dans les rets déprimants et aberrants de préjugés religieux et moraux aussi étroits qu'inutiles. Mais de là à accepter la compagnie d'une courtisane, à se montrer avec elle dans un établissement public où peuvent se trouver beaucoup de ces gens qu'il estime et à la considération de laque le il tient, il y a loin...

Darmand ne méprise pas ces amoureuses, il ne les condamne pas non plus et il a pour elles l'indulgence de celui qui sait combien parfois des circonstances inéluctables conduisent à des carrières pour lesquelles on n'a nulle vocation... Mais il est des sociétés convenant mieux que celle d'Anna Catché

à un jeune homme qui ne tient pas du tout à être un instant confondu avec les personnages peu recommandables choisis comme chevaliers servants par ces dames dont vit leur oisiveté honteuse. Pourtant, tout en réfléchissant, le sentiment de Jacques se modifie et il regarde avec moins de sécheresse détachée la vieille cliente du baron. Celui-ci a fait maintes fois des confidences au journaliste, qui n'ignore pas la singulière existence de celle qu'on appelle la Bossue Calipyge. Il sait qu'elle vit isolée et n'a point de protecteur, c'est-à-dire de protégé... Cette idée l'amène à établir une différence entre ses pareilles et elle, une différence qui est tout à l'avantage d'Anna Catché. En somme, finit par se convaincre, Darmand, elle pratique un commerce nécessaire et vend une marchandise dont beaucoup d'individus ne peuvent s'approvisionner que chez elle... Et ce commerce elle l'entend, ou plutôt elle l'entendait de façon à ne jamais se départir de la plus parfaite honnêteté...

Car Anna Catché va changer de vie et la prêtresse de Vénus, grâce à la conservation des offrandes qu'elle a reçues de ses adorateurs, sera demain une rentière qu'on respectera, qu'on saluera, et dont tous les voisins loueront l'affection extrêmement maternelle et presque exemplaire. Des 40,000 francs d'économies que son labeur de vingt ans a accumulés, elle a consacré les trois quarts à l'achat de titres de la Compagnie des autobus; le baron, artisan de sa fortune, et qui ces jours-ci, par la puissante intervention du procureur du roi Jamarre, a fait, avant le réglementaire délai de deux ans, rayer le nom d'Anna Catché sur les matricules de la police des mœurs, lui a conseillé jadis cette opération. En deux ans, les actions ont triplé de valeur; la courtisane a réalisé son avoir et elle possède maintenant une inscription de 3,000 francs de rente sur le Grand-Livre de cet Etat qui met ses semblables au ban de ses lois... Pour s'installer en un coquet appartement du boulevard Anspach, elle a renoncé à son rez-de-chaussée de la rue Nuit-et-Jour, qui reste vide et, volets clos, renfrogné, les murs noircis par les pluies, semble

porter le deuil de cette locataire dont la remplaçante, selon l'ardeur sans exutoire des célibataires du quartier, se fait fort attendre...

Les sœurs Rolin surtout sont contrariées par le départ de leur voisine, dont l'activité, en face, tenait en éveil leur curiosité indiscrète, et alimentait leurs appréciations plus ou moins morales et plus ou moins indignées. Anna Catché, vraiment, leur manque à toutes deux; sa retraite a élargi encore le vide que la désertion, ou plutôt la trahison de ce sans-cœur de Lavaux-Sainte-Anne a creusé dans leur vieux sein rancunier. Elles ne se parlent plus, jugent inutile de s'adresser le moindre mot, car elles n'ont plus l'une pour l'autre que la haine mortelle engendrée par leur respective et vindicative désillusion ; les jumelles ont arrangé leurs affaires, ont procédé au partage de leurs biens et, dans trois mois, elles s'en iront chacune de son côté, Dieu sait où ! avec le seul désir de ne plus se revoir, de ne plus jamais rencontrer cette sœur née en même temps qu'elle, mais dont elle ignorera la mort ou par qui sa mort à elle sera ignorée... Elles liquident : leur maison va être expropriée, en vue des travaux motivés par les constructions de la gare centrale du métropolitain. Et elles ont préféré voir disparaître cette enseigne vraiment familiale des *Trente-six Chandelles*, plutôt que de remettre le fonds du magasin à des étrangers qui sollicitaient la reprise de leur boutique célèbre et achalandée, afin de la rétablir ailleurs.

Jacques pense à tous ces incidents qui ne l'intéressent guère et que, dans leurs causeries, de Lavaux a racontés ou laissé deviner... Mais en se les remémorant, il est convaincu davantage que la vie est plus un vaudeville qu'un drame; et ceux qui traversent cette vie en se fiant à ses apparences tragiques ou sentimentales sont incapables de soupçonner ce qu'elle offre de drôleries... La situation même à laquelle est mêlée ce soir le journaliste, ne tient-elle point de la comédie?... Vider des verres de bière en compagnie d'une courtisane retirée des affaires, — qui a précisément sorti du couvent sa très vertueuse fille, pour célébrer son entrée dans le

monde en la menant à une tonitruante ouverture de kermesse, — et d'un vieil homme besogneux et élégant qui vient de faire fortune en plaçant des bustes du pape chez les curés de campagne !. . Darmand s'amuse lui-même de cette situation bizarre et plaisante, et une douce joie éclaire les traits de son visage. Tour à tour, il regarde ses deux voisines : Anna Catché arbore une toilette tapageuse, d'un mauvais goût qui déroute le sens esthétique de Darmand : elle a un corsage de soie verte, à col et à parements du rouge le plus vif ; un énorme chapeau de paille bleue supporte, parmi des plumes violettes, la masse désordonnée de grappes de raisins et de roses criardes.

Céleste n'a qu'une simple robe noire et un canotier de paille noire, modeste tenue de pensionnaire d'orphelinat. Mais combien elle est charmante sous ce sobre vêtement qui moule si exactement sa taille harmonieuse ; combien son timide visage exprime toute sa joliesse sous le bord étroit de ce chapeau sans luxe, qui projette une ombre arrondie sur son front ! Elle est si ravissante, que pendant plusieurs minutes il ne regarde plus qu'elle. Son masque a la régulière ovale qu'on admire, au Louvre, chez la Vierge du chancelier Rolin ; son front, comme celui de l'héroïne de Jean Van Eyck, est bombé, et ses yeux timides, aux paupières mi-baissées, ont son éclat tranquille, si bien marié avec la confiante pudeur qui enveloppe toute l'effigie. Incontestablement elle est exquise, et Jacques, pour l'instant, n'ambitionne que de lui être agréable.

Mais le baron s'est levé et invite ses amis à monter à l'étage, où une réception est organisée par le comité de la Foire. Tous les quatre, ils pénètrent dans un salon où des commissaires s'empressent d'offrir de petits bouquets aux dames. Darmand et de Lavaux saluent ces messieurs et serrent la main à ceux qu'ils connaissent. Puis, ils écoutent des discours dont le dernier, prononcé par le président, proclame la kermesse ouverte. Au dehors un pétard éclate; ce signal officiel est suivi d'un tintamarre qui arrive en échos assourdissants sur la terrasse où

le baron et ses invités viennent de s'asseoir, autour de rondes tables de fer. Cent fanfares embrouillent leurs résonnances et noient dans leurs éclats majeurs les boniments des parades et les tonitruances des orchestrions. Parfois, une sirène de carrousel, terriblement stridente, secoue dans tout ce vacarme son rire prodigieusement hystérique. Ils sont là une centaine de personnes sur cette terrasse triangulaire, réunies selon leurs sympathies, sous la ramure de petits palmiers, de lauriers roses et d'orangers nains, dont les feuillages intermittents laissent apercevoir au ciel mille étoiles clignotantes. Entre ces arbustes, à des cordes, des lanternes vénitiennes multicolores suspendent des guirlandes de lumières qui vacillent. A la pointe extrême du promontoire, serrés les uns contre les autres, les musiciens du corps des pompiers se hâtent, quand semble s'apaiser un peu le boucan cacophonique qui monte de l'infini champ de foire, d'entamer des morceaux dont les thèmes, rendus confus par le proche tapage, deviennent bientôt indéchiffrables.

Des garçons circulent avec des plats surchargés de friandises et de verres de champagne. Henri et Jacques offrent des petits fours à leurs dames et leur font boire des gobelets mousseux. Anna Catché engloutit ses bonbons et avale, en deux traits, le contenu de sa coupe; Céleste, tout à fait dépaysée et presque ahurie par tout ce bruit, par toutes ces lumières, par tout ce monde, par tous ces cris qui s'entrecroisent, grignote à longues dents ses friandises, les yeux perdus dans le fouillis houleux et fracassant du spectacle féerique lointain, comme si elle y cherchait la vision de sa calme existence coutumière. Et lorsque sa mère l'engage à déguster cette liqueur inconnue qui pétille et lui monte à la tête, elle porte évasivement son verre à ses lèvres, à la manière de quelqu'un qui serait condamné à ingurgiter du poison. Elle ne parle pas et Darmand, qui s'occupe à la distraire et lui parle de son couvent, n'obtient de sa bouche timide que des réponses monosyllabiques.

La jeune fille se croit transportée dans un autre

univers ; tout le tableau qu'elle contemple rêveuse et subjuguée semblait, il y a une bonne heure encore, inconcevable à son imagination de pensionnaire ayant vécu entre les quatre murs froids d'un établissement hermétique. Bientôt, ses oreilles devenues indifférentes à tout ce qui se dit autour d'elle, Céleste concentre son attention déconcertée sur le fantastique paysage urbain qui se déroule à perte de vue. Au pied du promontoire, la foule est houleuse comme un océan noir ; parfois des cris montent, pareil à des appels de détresse, de cette mer que, de sa pointe allongée, l'avant de la terrasse, tout à fait semblable à une proue de navire sur le pont duquel rient et s'exclament les invités en goguette, paraît vouloir fendre avec impétuosité. Le songe de Céleste l'emporte sur ce vaisseau surnaturel vers les rives de l'estuaire prodigieux qui étend l'illumination multicolore de ses innombrables phares jusqu'à la porte de Hal, obscurcie et endormie au milieu des arbres de son square.

Entre les rachitiques platanes du boulevard, cachés çà et là par la feuillaison aux dures apparences de zinc, des lampes électriques rouges et vertes tendent des parallèles qui bientôt, trop rapprochés par l'effet perspectif, constituent un pointillé éblouissant, comme si du ciel, à travers un tamis prodigieux, un dieu s'était plu à semer de la poudre d'or et de gemmes... A droit, en une rangée hétéroclite, les façades des loges allongent la ligne ondulée de leurs frontons prétentieux et dont les cordons de gaz, les becs d'acétylène, les flammes de pétrole, les réflecteurs et les corolles électriques aux feux alternants, inondent d'un flamboiement fabuleux les curieux qui se poussent, se bousculentsous les arbres et que, du haut de la terrasse, Céleste compare à un grouillement de damnés se débattant au milieu des flammes de l'enfer ..

A côté de Céleste, maintenant, des garçons vont et viennent avec des cigares; chaque fois qu'il passe un porteur, sans se faire prier, le baron puise dans la caisse. Darmand, qui ne fume pas, l'imite et tend ses cigares à son camarade, dont les poches s'emplissent

de cette provision de tabac peu dispendieuse... En ce moment la musique joue *la Brabançonne*; quand elle s'achève, pilotés par les membres du comité, les privilégiés groupés sur la terrasse gagnent le champ de foire, afin de visiter quelques établissements de choix. Henri de Lavaux sert de cavalier à Anna Catché; Darmand a offert le bras à Céleste et, en un long cortège, précédé de deux agents de police, les cent invités traversent la foule qui, tout de suite, les sépare, les dispersse et les jette les uns loin des autres. A son côté, Jacques sent sa délicieuse amie s'affoler; elle a les yeux fixes et elle se serre au bras du reporter comme si elle avait peur d'être emportée dans ce fleuve torrentiel qu'ils remontent et que son âme chrétienne identifie avec le Styx...

Elle reprend un peu son sang-froid chez Bidel, où elle s'amuse des péripéties du repas des animaux et où, en voyant le dompteur à casaque rouge aux prises avec les fauves, elle pense en même temps à Joseph et à Daniel... Devant Anna Catché passe,l'air conquérant, un grand sous-officier de ce régiment des grenadiers où de Lavaux fit ses armes; il dévisage la courtisane de manière ostensible, la frôle, lui fait de la prunelle les avances cyniques d'un solliciteur prévenu et audacieux. Mais la vertu toute nouvelle de l'amoureuse s'indigne de ces muettes offres galantes; elle toise le soldat, le regarde dédaigneusement des pieds à la tête, telle une grande dame honnête en présence d'un valet épris de ses charmes; puis elle s'arrête un instant pour permettre à Céleste de la devancer, et pour avoir sous les yeux cette fille dont elle ne veut point que la virginité s'offusque une seule seconde d'une œillade impure et malsaine de ce soudard aux mœurs déréglées... Et pourtant, Anna Catché se rappelle soudain que c'est en cette même ménagerie que, vingt ans plutôt, elle a débuté dans la profession; soir mémorable où l'amabilité d'un bourgeois d'âge mûr lui permit de gagner, en satisfaisant son désir, l'initial écu de cinq francs de sa fortune future...

En sortant de chez Bidel, ils allèrent voir la Dame Blanche; la liseuse de pensées déclara à Céleste qu'elle

serait aimée d'un jeune homme blond, trop timoré pour lui avouer sa passion, mais qui deviendrait cependant son époux... Cette nouvelle émut fort la demoiselle. Au Chou de Paris, ils apprécièrent la saveur rafraîchissante des glaces panachées, sous une tonnelle de pampres artificiels où, dans les coins, se becquetaient des couples impudiques venus de ce carrousel tout proche dont les cuivres tapageaient outrageusement et assourdissaient la pauvre Céleste Catché qui, de sommeil, baissait davantage ses paupières alourdies. Elle sortit de sa somnolence à l'Hôtel de l'Espérance, où, vers dix heures, le baron mena souper la petite compagnie. Jacques était assis en face de Céleste, qui avait enlevé son chapeau et, avec ses fins cheveux châtains séparés au milieu du front par une ligne régulière, ressemblait tout à fait à présent à la calme et pure héroïne de Van Eyck...

Dans le restaurant, les voisins, avec sympathie, regardaient ces deux jeunes gens si apparemment faits pour s'entendre, pour s'aimer. Chez beaucoup de consommateurs peu perspicaces, le baron et la courtisane passaient pour des parents qui, sur le point de marier leurs enfants, avaient choisi ce soir d'ouverture de la kermesse pour les mener faire un joyeux repas familial au cabaret. Au dessert, Anna Catché voulut absolument offrir du champagne; comme Henri de Lavaux protestait :

— Mais mon ami, je vous dois bien cela, dit-elle; je n'oublie pas que vous m'avez fait gagner de l'argent, beaucoup d'argent. C'est la seule façon dont je puisse vous témoigner notre reconnaissance; si nous allons, Céleste et moi, pouvoir vivre heureuses, c'est surtout grâce à vous, vous mon conseiller. Et cette bouteille, nous la viderons à votre santé, baron, et à la prospérité de votre mariage...

Il fallut passer par sa fantaisie. Quand il eut sa coupe en main, Darmand eut un instant l'intention de porter un toast à Hortense Bomal. Mais il fut surpris lui-même par l'inconvenance qu'il allait commettre en prononçant le nom de la chaste demoiselle devant cette femme qui l'était si peu... Il regarda

la jolie fillette assise devant lui et dont le vin capiteux couvrait de rougeur le front uni :

— A mademoiselle Céleste, dit-il, en levant son verre, car vous avez en elle, madame Catché, une fille tout à fait charmante et aimable...

Anna Catché, touchée par ce compliment qui amplifiait l'émotion de son âme sentimentale et avivait l'ivresse des liqueurs bues en abondance, remercia d'un brusque signe de tête. Une des plumes de son chapeau s'étala dans son assiette, sur le bord de laquelle coula une larme maternelle de joie et d'orgueil. Ils trinquèrent et, confuse et taciturne, Céleste, d'une main tremblante, rapprocha, sans lever les yeux, son verre de cristal de ceux que lui tendaient les trois autres convives :

— A votre santé, mademoiselle Céleste... — A ta santé, fifille!..

Par les grands boulevards où se débandait la foule fatiguée ils revinrent en ville, vers minuit. Jacques marchait derrière le baron et Anna Catché. Céleste avait repris son bras et s'y appuyait avec plus de confiance et de quiétude. Tous deux parfois se regardaient et les prunelles bleues attendries de la jeune pensionnaire ouvraient des horizons ensorceleurs aux yeux de Darmand; celui-ci maudissait ces gens qui encombraient les trottoirs et ces lampes électriques trop réalistes en leur éclat industriel pour favoriser le doux épanouissement des rêves enchanteurs. Des envies lui venaient de serrer cette jolie taille, de baiser cette jolie bouche qui ne connaissait encore que la prière... Ah! si, au lieu de marcher sur ce bruyant et moderne boulevard de capitale trop lumineux, ils avaient suivi quelque quai silencieux, poétique et assombri d'un vieux canal de Bruges... Ils se quittèrent devant la maison où, depuis la veille, Anna Catché logeait au cinquième étage. Elle pria les deux hommes de monter voir son installation toute neuve. Mais ils refusèrent et, ayant pris congé de la fille et de la mère, qui se confondait en remerciements pour les bontés du baron à son adresse, Jacques et de Lavaux d'un pas régulier, sans regarder cette fois les façades et nullement préoccupés d'en établir les

beautés architecturales, se dirigèrent vers la Bourse, afin de rentrer chez eux à leur tour.

XIV

Où le baron fait une fin extrêmement honorable et ajoute un quartier à ses armoiries.

L'abbé Delangle est assis dans son fauteuil, près du guéridon de son petit salon, dans la cheminée duquel le poêle de fonte brûle. Septembre a commencé à jaunir les feuilles du verger et, à travers la fenêtre, l'ecclésiastique se plaît longuement à contempler les branches alourdies de ses pommiers qui s'écroulent sous la charge de leurs fruits rouges; ses yeux vont plus loin, au bout du jardin, où cessent de mûrir, sur l'espalier préféré, les belles poires qui lui doivent leur nom. C'est la dernière moisson que, peut-être, verra le curé malade; et il tient, pour garder à jamais, au delà de la mort prochaine, dans son esprit, le spectacle de ce coin de nature adoré, au delà duquel s'étendent les perspectives agrestes du pays natal, à communier filialement avec lui. Les rhumatismes ont affaibli et amaigri le curé; son visage émacié a pris des teintes d'ivoire, un ivoire bleuté aux endroits où le fer du rasoir coupe chaque semaine le poil blanc et dur; les douleurs ont gagné les articulations et maintenant, parfois, entre les côtes, dans la région du cœur, Delangle sent des picotements qui édifient sa raison lucide sur la gravité d'un état dont le console sa certitude d'aller bientôt vers Dieu, et d'être accueilli par lui comme un fils qui n'a jamais pratiqué que la charité et la tolérance. Il a fait apporter par sa fidèle domestique une feuille de papier timbré et, d'une main restée ferme, ce matin de frais automne débutant, il écrit ses dernières volontés :

« J'institue comme légataire universelle, Nanette Frison, ma dévouée servante, pour la récompenser des soins fidèles qu'elle m'a donnés durant plus d'un quart de siècle. A charge de payer les legs suivants et de satisfaire aux obligations ci-après indiqués, ma

légataire instituée fera dire annuellement, tant qu'elle vivra, huit messes à deux francs. Je veux aussi que quatre cents messes, à deux francs cinquante, soient dites à l'époque de mon décès, et le plus tôt possible, dans l'église du Finistère à Bruxelles, où je fus autrefois vicaire, indépendamment des douze messes à deux francs cinquante à célébrer le jour de mon décès dans l'église de Meysse pour le repos de mon âme. Je lègue une autre somme de quatre cents francs à la fabrique d'église de Meysse, à charge de célébrer, pendant vingt-cinq ans, six messes basses à deux francs, à savoir : une messe à chaque anniversaire du décès de mon père, le 1er juin ; de ma mère, le 30 octobre ; deux messes pour les principales fêtes de l'année et deux le Jour des Morts ou le 2 novembre, pour le repos de notre âme à tous trois. Je lègue à mon ami Jacques Darmand, homme de lettres à Bruxelles, la peinture en grisaille, ornant la cheminée de mon salon (ici Delangle tourna un lent regard mélancolique vers cette gracieuse composition que son successeur à la cure ne tolèrerait probablement pas davantage), et qui représente des amours jouant et se poursuivant dans les nuages, œuvre signée Redouté. Je lègue à mon ami le baron Henri de Lavaux, propriétaire à Lavaux-Sainte-Anne, en Famenne, dans le Namurois, mon secrétaire en marqueterie de Boule. Je lègue à la ville de Bruxelles, ma collection de camées et d'intailles antiques, mais sous la réserve formelle que mon ami Jacques Darmand, prénommé, continuera à avoir la jouissance de ces monuments sa vie durant. Tous ces objets devront être conservés et affectés au Musée communal. Je désire que cette affectation soit réglée par le collège échevinal, d'accord avec mon exécuteur testamentaire. Ces divers legs seront payés intégralement dans les six mois de mon décès au plus tard, les droits de succession restant à charge de la légataire universelle. Je nomme exécuteur testamentaire, mon ami Adolphe Lamercy, consul général honoraire à Bruxelles, officier de l'Ordre de Léopold. »

Delangle relut le texte, opéra une rature afin de substituer au titre de baron qu'il avait donné à

Lavaux celui de comte. En procédant à cette correction, il sourit, tout joyeux d'escompter l'agréable étonnement que connaîtrait, d'un moment à l'autre, ce vieil ami dont il était si intimement heureux d'avoir facilité la fortune et assuré ainsi la félicité conjugale très prochaine.

L'abbé, en effet, avait accompli auprès du nonce apostolique plusieurs démarches dans le but d'obtenir une récompense pour ce bon catholique qui avait répandu et popularisé dans tout le pays belge l'image de Sa Sainteté Léon XIII. Depuis quelques heures l'affectueux curé de Meysse savait que ses démarches avaient réussi, mais il s'était bien gardé de prévenir cet ami auquel il pensait tant, voulant lui laisser toute la satisfaction profonde d'une nouvelle si inattendue.

D'ailleurs, le surlendemain du jour où l'abbé écrivit son testament, de Lavaux fut appelé au palais de la nonciature, où le légat du pape lui annonça que, pour services rendus à la cause sacrée de l'Eglise catholique, apostolique et romaine, le Saint-Père daignait le créer comte et le nommait, pour mérite civil, commandeur avec plaque de l'Ordre de Saint-Grégoire-le-Grand. Le baron fut tellement abasourdi par la joie, il eut la gorge tellement serrée qu'il ne sut énoncer que des paroles de remercîments sans suite, des paroles aussi hâchées qu'étaient désordonnés les battements de son vieux cœur sensible. C'était là certes la plus vive impression de sa vie et elle lui faisait, pour la première fois aussi de sa vie, perdre toute sa facile éloquence.

Un secrétaire lui remit son parchemin, le diplôme et sa croix, déposée sur le capitonnage de satin blanc d'un écrin carré, où le large cordon rouge à liseré jaune était soigneusement plié. Embarrassé et gauche, de Lavaux glissa l'écrin dans la poche intérieure de son habit, mit sous son bras droit un des deux étuis de carton, garda le second dans sa main gauche, et se leva en saluant avec humilité le nonce qui le reconduisait. Il avait reconquis quelque sang-froid et dit au diplomate à camail violet :

— C'est trop d'honneur, Monsignor, pour un

obscur soldat de l'armée chrétienne; je suis vraiment ému par la marque de sa bienveillante estime que veut bien accorder notre vénéré Saint-Père à un de ses fils très dévoué et respectueux. Et ma confusion n'est pas moindre que mon émotion...

Chaussée de Wavre, il héla un fiacre et se fit descendre à l'église de la Madeleine; pour l'angelus de midi, son successeur à la sonnerie des cloches s'apprêtait à tirer la corde de la tour où lui-même s'était si souvent suspendu, lui, autrefois baron de pacotille, aujourd'hui comte authentique, de par la volonté du puissant Souverain pontife. De Lavaux pria avec une intense ferveur durant vingt minutes, rendant grâce au Seigneur de tous les bienfaits qu'il lui dispensait dans ses vieux jours, et remerciant la divine Providence de lui avoir conservé assez de santé pour jouir pleinement de ces bienfaits inespérés. L'après-dîner, il alla annoncer son anoblissement à sa fiancée qui, plus émue encore qu'il ne l'avait été le matin, se contenta de l'embrasser sur les deux joues. Lamercy et Charlotte le félicitèrent à leur tour et le retinrent à dîner. Après le repas, sur la proposition du consul, qu'un mot de Delangle venait de mettre dans le secret des événements, ils arrêtèrent ensemble le texte d'une lettre d'amicale gratitude à l'abbé et que Henri écrivit séance tenante. Il la jeta à la poste le soir avant de rentrer chez lui, en même temps qu'un mot à Jacques Darmand, griffonné à la hâte sur un coin de table de café, et où, en lui annonçant la double distinction qui lui était échue, il priait le journaliste d'en informer les lecteurs de *La Voix Nationale*.

Le jour suivant, de grand matin, il enleva méticuleusement les deux petites couronnes d'or qui surmontaient son chiffre, sur son fume-cigare en ambre et sur la face de son buvard de maroquin. Il les enferma dans une petite boîte, comme de précieux témoignages d'un infime patr ciat révolu; puis il prit les deux objets qu'elles avaient ornés jusqu'alors et alla les porter chez un orfèvre, qu'il chargea d'y mettre des couronnes comtales toutes neuves. Il se rendit ensuite chez le graveur, choisit un diminutif de sa croix de Saint-Grégoire-le-Grand, destiné à com-

pléter sa brochette, et commanda des cartes de visite en taille-douce ainsi libellées : *Le Comte de Lavaux Sainte-Anne. — Château de Lavaux-Sainte-Anne. — Arrondissement de Dinant.* Dans le coin supérieur, à gauche, il stipula qu'on fît figurer un cercle héraldique surmonté des seize perles de son rang nobiliaire.

Le mariage du comte de Lavaux-Sainte-Anne fut un événement mondain. La présence du premier magistrat du parquet de Bruxelles contribua à attirer une foule considérable à la cérémonie, autant à l'église qu'à l'hôtel de ville. Jacques Darmand et le consul servaient de témoins à Hortense Bomal. Ceux du gentilhomme étaient Joseph Jamarre et le bourgmestre Joseph Verneuil. Il avait été convenu que l'abbé Delangle, par permission spéciale, donnerait la bénédiction papale aux deux conjoints ; mais le vieillard, de plus en plus malade, dut se faire remplacer par le curé-doyen de l'église Sainte-Catherine, paroisse de la mariée. Celle-ci arborait une robe de soie mauve à traîne et un voile en point de Bruxelles, don collectif du consul et de sa femme.

Le repas de noces eut lieu au Grand Hôtel. Après le dessert, on introduisit le comité de *la Société des Intérêts locaux* dont le président complimenta le comte et offrit des fleurs à sa femme. Tandis qu'on servait le café, l'*Echo de la Senne*, dans le jardin d'hiver, donna une sérénade. Les bouquets et les gerbes s'amoncelaient partout. D'ailleurs, les cadeaux avaient été envoyés avec une telle profusion à Hortense Bomal, que les salons de Charlotte Lamercy ressemblaient depuis plusieurs jours à un magasin soumis à l'inventaire. Un don anonyme, émanant d'Anna Catché, se composait d'une garniture de lavabo, au décor polychrôme d'un moderne style du plus mauvais goût. Vers 6 heures une sauterie s'organisa. Lavaux et sa femme ouvrirent la danse et firent charmante figure durant le quadrille initial. Le comte, qui songeait aux bals de la Grande-Harmonie, retrouvait ses jambes de jadis...

Les mariés se retirèrent discrètement, alors qu'une valse emportait tous les convives dans son ryth-

mique et balançant tourbillon. Lavaux mena tout d'abord Hortense chez elle et, pendant qu'une servante aidait sa femme à revêtir son complet de voyage, il gagnait, lui, en voiture, la rue Nuit-et-Jour. C'était la dernière fois qu'il pénétrait dans son petit appartement ; douze années il y avait vécu d'une existence laborieuse et difficile ; mais le charme du souvenir allait donner à ce passé la saveur des choses défuntes. Les trois pièces étaient vides ; les quelques meubles sauvés du naufrage, naguère, ornaient déjà le cabinet de travail d'Henri, au castel de Lavaux-Sainte-Anne, où les cadres de ses diplômes décoraient les murs de la salle à manger au mobilier anglais tout clinquant. De la mélancolie se dégageait des chambres désertes. Le mari d'Hortense Bomal enleva son frac et endossa à son tour un costume de voyage. A la hâte il plia son habit dans un panier d'osier, que son propriétaire, le cabaretier, se chargerait de lui envoyer le lendemain, par chemin de fer, avec quelques suprêmes bibelots oubliés. Lavaux était ému, car le commencement d'une vie nouvelle fait toujours d'un homme un être nouveau, qui envisage la vie révolue d'un autre, qu'il a connu et aimé, avec un sentiment instinctif de sympathie !... Le comte dit un adieu muet à son logis. Naïvement, puérilement, il adressa des baisers à ces murs entre lesquels il ne se retrouverait jamais plus et qui avaient été si souvent les seuls, les discrets confidents de toutes ses infortunes... D'un geste sec il referma la porte derrière lui, et, ayant descendu l'escalier presque en courant, il sauta dans son coupé qui le reconduisit chez sa femme...

Trois heures après, le comte et la comtesse de Lavaux-Sainte-Anne débarquaient à Rochefort. Abrités par la banne d'une carriole de louage, sous un merveilleux ciel d'automne criblé d'étoiles qui, en clignotant, paraissaient leur souhaiter la bienvenue, ils atteignaient vers minuit leur castel endormi, dont les toits d'ardoises, au clair de lune, semblaient d'argent dans un décor de rêve. Le lendemain matin ils allèrent présenter leurs hommages aux propriétaires du pays environnant. Un groupe de blanchisseuses

rinçaient du linge dans l'eau limpide du chantant ruisseau de Wimbe. Au moment où, sur la passerelle, les mariés traversaient la rivière pour gagner le chemin de la Haie-au-Cerf, domaine de leurs plus proches voisins, les ouvrières interrompirent leur besogne. Elles s'approchèrent d'Hortense Bomal et, selon la mode du pays, les jeunes villageoises, alternativement, s'agenouillèrent devant elle. Respectueuses, délicieusement déférentes, elles baisèrent le bas de sa jupe, croyant que le contact de leurs lèvres pures et virginales sur l'étoffe de cette robe prétexte assurerait le bonheur conjugal de leurs nouveaux châtelains.

En revenant de cette tournée officielle, après avoir déjeuné en tête-à-tête avec sa femme, Lavaux se fit apporter les journaux par la domestique. *La Voix Nationale* et *l'Ecran* publiaient de longs comptes rendus de leur mariage; le chroniqueur mondain de cette dernière feuille terminait son article en blasonnant les armoiries de Lavaux-Sainte-Anne : « L'honorable et très distingué comte romain, écrivait-il, s'est choisi des armes parlantes; il porte. écartelé, au premier et quatrième de sable à un veau de gueules clariné d'azur; au deuxième et troisième d'or à un créquier de sinople à sept branches. »

Le gentilhomme fut enchanté : c'étaient les termes mêmes de la note qu'il avait remise à Jacques Darmand et dont il avait arrêté le texte précis avec son compétent ami, l'historien Médard Dalbret; celui-ci avait consenti volontiers à composer l'écu adopté par le comte, d'accord avec la chancellerie du Saint-Siège. Quand Hortense eut lu, elle aussi, ces lignes où sa toilette d'épousée était décrite de façon laudative, tous deux gravirent l'escalier de la tour, afin de contempler ensemble, pour la première fois, du haut du balcon circulaire, le panorama du pays où ils allaient vivre désormais et, sans doute, achever leurs jours...

C'était une fluide et douce après-midi du début de l'automne; l'espace était rempli de cette langueur assoupie qui, dans la nature, précède l'hiver, tout comme dans la vie elle précède souvent le sommeil.

Il faisait calme et un léger vent du sud mêlait sa tièdeur aux arômes des feuilles jaunissantes. Appuyés à la balustrade de l'étroit promontoire, le comte et la comtesse, se tenant embrassés amoureusement, regardent le paysage. Leurs prunelles suivent le méandre fantasque de la Wimbe qui coule à vingt-cinq mètres plus bas et, pareille à un serpent aux écailles de vermeil, va, dix minutes plus au nord, couper en deux parties égales l'agglomération des humbles maisons de pierres et d'argile, entre les ruines moyenâgeuses du château féodal et le vaisseau de l'église à haute flèche pointue.

Leurs yeux, aussi loin qu'ils peuvent porter, suivent le cours de la rivière, dont parfois surgissent des courbes et des lacets, dans des échappées du vallon que cachent çà et là des bouquets d'arbres et des coteaux, jusqu'au moment où, au sortir des labours de la Grosse-Haye, elle se jette dans la Lesse. Devant eux, au delà du bourg, le pays étage ses plateaux successifs, dans les échancrures desquels, de plus en plus pâles, les montagnes découpent leurs vaporeux festons. C'est tout d'abord, passé le fond du Petit-Foy, la grosse forme verte, sombre et moutonneuse des bois de Villers que la montante route de Dinant coupe du fil d'or de son aire macadamisée. La large chaussée, à une lieue de Lavaux, disparaît dans l'abrupte descente de Vignée; elle recommence son ascension à gauche de Ciergnon, dont le parc royal, où plane l'ombre d'un lent nuage capricieux, fait une tache plus obscure derrière l'empire forestier qu'il domine. Plus loin encore, à une plus majestueuse altitude, c'est le bouquet allongé, et finement émeraudé, du bois des Anges, profilés sur un ciel de qui le bleu est presque immaculé.

A l'ouest, ce sont quatre massifs qui se surplombent, s'estompent dans l'ombre du soleil dont le rayonnement, à l'horizon infini, découpe leurs lignes ondulées et puissantes sur un écran doré : le bois Trompette, le bois de Chy, le bois de Martouzin, le bois le Ban. Au-dessus, dans la lumineuse plaine de Famenne, au fond du val largement évasé, les ruisseaux de Byran arrosent l'étendue des clairs

pâturages; les imposantes bâtisses ardoisées de la ferme de la chapelle Saint-Brice, paraissent en défendre l'entrée. Au sud, dominant la plaine du Grand-Etang, les jeunes bois de la Franche-Haie et de la Hardie ouvrent leur éventail moiré de vert et de bistre, au pied du contrefort rocheux où le haut sommet luxembourgeois du Merdier dresse son cône vers l'azur. A l'est, la perspective des prés de Famenne se répète, à une altitude plus haute, des deux côtés du ruisseau d'Ave, se rétrécit contre les Plates Aires et le bois Ruchelet, pour s'amplifier ensuite jusqu'au bois Niau. Celui-ci domine, au méridion, l'exquis et mélancolique village d'Auffe, distant d'une lieue et demie, et dont on traverse la grand'rue quand, venant de Rochefort et ayant dépassé Han-sur-Lesse, on atteint le pavé de Dinant, pour gagner Lavaux-Sainte-Anne, par le hameau de Genimont, chemin que le baron avait parcouru si souvent, autrefois, au temps de sa première prospérité...

La semaine suivante eut lieu la chasse que le gentilhomme avait décidé d'offrir à ses féaux; elle eut lieu dans les bois de Villers; l'inspecteur des eaux et forêts de l'arrondissement de Dinant s'était offert de manière gracieuse pour en arrêter les détails. Au bord de l'étang de la ferme de Nanfal, Joseph Jamarre eut la joie d'abattre une laie de 260 livres, dont les six marcassins furent mis à mort par Lavaux et le consul. Au déjeuner qui suivit, le comte et la comtesse inaugurèrent leur salle à manger. Lavaux appela l'attention de ses convives sur un vitrail peint ornant la large croisée et que des ouvriers, venus de Bruxelles, avaient placé le matin même. Chacun en apprécia la beauté inédite. Il représentait un large et noueux arbre généalogique qui surgissait du sol au milieu d'un site rustique synthétisant le pays de Famenne. Au-dessus des puissantes racines de cet arbre on voyait : à gauche, les majestueuses armoiries du royaume de Belgique, avec leurs deux lions passants, affrontés, armés, lampassés, couronnés; à droite, l'écu de Lavaux-Sainte-Anne, encadré de lambrequins naissant au sommet du casque d'argent

comtal à sept barreaux, taré de deux tiers. De la souche principale sortaient, plus haut, quatre branches sobrement feuillues de lauriers, deux à droite, deux à gauche. A chacune de ces branches était accrochées, en proportions énormes et dans l'ordre chronologique de leur obtention, une des décorations du châtelain : d'abord, dans la partie inférieure de la verrière, les palmes de vermeil d'officier de l'Instruction publique de France, avec leur ruban violet à rosette; puis le disque d'or à effigie léopoldienne, de la médaille civique, retenue par le ruban rouge, jaune et noir; ensuite, la forme grecque, d'or aussi et à même ruban tricolore, de la croix militaire; enfin, tout au sommet, étoilée comme un soleil, la plaque en brillants de commandeur de l'Ordre de Saint-Grégoire-le-Grand, avec sa devise inscrite dans le cercle central : *Pro Deo et Principe...* Tout le monde trouva infiniment originale l'idée qu'avait eue le comte de doter sa fenêtre d'une composition translucide aussi curieuse et aussi incontestablement personnelle. La lumière extérieure se jouait dans le transparent décor et inondait du reflet de son éclatante et inharmonique polychromie le mur d'en face, le parquet et la table coquettement ordonnée par une maîtresse de maison que tous félicitèrent.

Le soir tombait quand on servit le café; les brillantes tonalités du vitrail, à mesure que s'assombrissait le soleil, s'étaient évanouies. La baie était maintenant toute ténébreuse et les colorations des carreaux paraissaient avoir été résorbées par les flammes du feu de bois qui pétillait dans la cheminée. La lampe s'alluma et la fumée des cigares, en nuages légers, monta vers les solives du plafond. Jacques Darmand, assis dans un fauteuil, près de la cheminée, regardait s'évanouir ces nuages bleutés, et le fil immatériel de sa songerie se mêlait au fil plus éphémère encore de leur gaze odorante et ondulante. Il se remémorait sa promenade du matin. Laissant les chasseurs à leurs exploits, il s'était rendu à pied à Auffe où, dans un vieux logis du XVIIIe siècle, siège d'une sous-préfecture sous la domination française, il avait admiré, ravi, une exquise peinture de

Redouté, une bergère et un berger, tendrement embrassés sur le bord d'un chemin au milieu de leurs moutons... Jacques pensait au pauvre abbé Delangle, qui aurait aimé cette œuvre, comme il aimait la délicieuse grisaille de son salon. Tout à coup le journaliste croit voir s'animer les personnages de la pastorale; à l'espiègle physionomie de la bergère se substituent les traits plus sérieux, plus graves, plus candides, mais plus chers d'une fillette qui s'apparente infinement à une madone de Jean Van Eyck. Darmand ne s'étonne pas que l'aimable et audacieux berger ait prit son propre visage à lui. Et il ne trouve point à blâmer celui qui lui ressemble si fort lorsque, devenu plus hardi, il presse davantage sa compagne, pudiquement consentante, et la renverse dans l'herbe pour l'embrasser sur la bouche qui tremble mais ne se refuse pas.

Achevé d'écrire à La Cassine, *à Schepdael, le 29 août 1908.*

Sander Pierron.

LES LIVRES BELGES

Pierre NOTHOMB. — L'ARC-EN-CIEL (1 vol., *Durendal*, Bruxelles). — Ce livre est un acte de foi : Une âme éperdue s'y confesse et chacun de ses aveux a la beauté, l'humilité et l'ardeur d'une prière. Flammes et lys, de pures pensées l'embrasent et la parfument. L'espoir y amoncelle les prodiges de ses pierreries.

Avec quelle inlassable ferveur le mystique joaillier penché sur ces écrins resplendissants d'étoiles, vous a sertis, ô divins diamants de l'amour, et de quels merveilleux colliers, de quels glorieux diadèmes il vous fit don, ô Bien-Aimée pensive, apparue au seuil de sa maison solitaire !

Il vous accueille de toute la joie de son rêve et ses paroles ont la grâce infinie d'une salutation angélique.

Vous qui descendiez l'escalier d'or de l'Idéal pour lui apporter la céleste gerbe des rayons et des roses, étiez-vous le Séraphin promis à ceux qui protégèrent du sacrilège le tabernacle de l'Innocence? Sous votre manteau d'azur, aviez-vous dissimulé vos ailes et n'était-ce point une auréole qui s'échevelait en boucles blondes autour de votre si doux, si grave et si cher sourire?

Voyez comme en lui son amour se confond avec sa foi !

O Miracle ! Ainsi que Dieu lui-même, dont vous êtes la plus pure émanation, vous êtes l'âme de sa vie... Comme Dieu qu'il révère, il vous célèbre en hymnes d'adoration et d'espoir.

Les mystères sacrés de sa foi n'ont d'égal que l'infini de sa tendresse et comme il s'est livré ingénument au Seigneur, il s'offre, catéchumène ébloui, en holocauste à l'ineffable martyre de vos baisers.

Il marche les yeux baissés à travers les sentes de la vie, l'âme tendue vers sa lumière intérieure.

Et qu'elle s'abandonne aux aveux ou aux prières, cette âme entonne les mêmes cantiques ardents et ingénus.

Il est l'adolescent élu, voué à l'éternelle espérance, le cher songeur aux yeux baignés d'azur et d'étoiles.

C'est l'écho de ses rêves et de ses joies qui chante dans ses poèmes tour à tour graves et touchants, dans ses poèmes qui, selon les jeux de l'heure, s'illuminent de chacune des clartés de l'arc-en-ciel.

Paul SPAAK. — LA MADONE. — LA DIXIÈME JOURNÉE (1 vol., Lamertin, Bruxelles). — Contrairement à M. P. Notomb, M. P. Spaak, épris de la réalité des choses et « pour qui le monde visible existe », envisage avec un robuste scepticisme les ravages de l'amour et de la foi. L'aventure de ce moine amoureux, qu'il relate dans la *Madone*, est une sorte de miracle à rebours, un mystère érotique tel qu'on en trouve à foison dans les recueils des conteurs italiens. Ce petit drame, réprouvé par Arnoul Gréban, aurait fait les délices de Boccace et de Brantôme.

La *Dixième journée*, qui clôt le volume, tire son origine des mêmes sources et n'est qu'un commentaire versifié d'une page du Décaméron.

Des fortunes diverses furent réservées à ces deux essais.

Au théâtre du Parc, la *Dixième journée* trouva des interprètes plus bénévoles que compréhensifs, et, lorsque M. Lugné-Poë révéla la *Madone* sur la scène de l'Alcazar, les artistes de *l'Œuvre* témoignèrent de plus de sans-gêne que de talent. Cependant la *Madone* méritait un sort plus équitable. D'une concision et d'une sobriété de moyens vraiment remarquables, elle a de la fougue et de l'ardeur et contraste puissamment avec le sentimentalisme joli, mais parfois mièvre, de cette *Kaatje* qui menaçait de devenir le *Cyrano* ou le *Passant* — chefs-d'œuvre boulets — de M. Spaak.

La *Dixième journée* n'est qu'un badinage, mais ce badinage s'alourdit malheureusement de cet esprit un peu laborieux et de cette langue relâchée que semble affectionner le poète.

Quelqu'un a dit : « C'est l'œuvre d'un Rostand qui aurait troqué le feutre en bataille de Cyrano contre un shako de garde civique ou d'un Banville tempérant de faro placide l'exubérance de son champagne. »

Ce jugement outrancier renferme une parcelle de vérité. La *Dixième journée* manque de souplesse et de grâce. Les mots y rebondissent sans allégresse, le dialogue, par endroits leste et pimpant, s'afflige de prosaïsmes insupportables, et ces héros et ces héroïnes que l'on rêve élégants et rieurs s'y montrent lourds et compassés. Ce sont des personnages de Raphaël posant devant Frans Hals.

La *Dixième journée* a tous les défauts d'une œuvre facile qui vulgarise la poésie pour mieux la faire applaudir par un public heureux d'achever lyriquement sa digestion.

Henry MARCELLIN. — CHANSONS BLONDES, CHANSONS GRISES (4e mille) (1 vol., Ed. Fuytynck, Bruxelles). — Sous ce titre, l'auteur de la *Chasse au mari* (en collaboration avec Mme Kieken, dite Ludovique) et d'un *Christ*, fait paraître son seizième volume. M. H. Marcellin est un auteur heureux et fécond.

Paulin RENAULT. — L'ÉCOLE ET LA CHANSON (1 vol., Société belge de Librairie, Bruxelles). — M. P. Renault consacre à la chanson une fort intéressante monographie. Il attribue à cet art mineur un rôle social qui, selon lui, pourrait aboutir « à hausser la vision des âmes, à épurer le sens moral des masses, à épanouir dans toute leur vigueur, en chaque unité humaine, la générosité des pensées, la rectitude des actes et par dessus tout la santé du cœur ».

Tout cela est fort bien : mais pour avoir livré à la publicité plus de 3,000 chansons, je ne vois pas en quoi Emile Barateau, l'un des plus célèbres fournisseurs d'idéal de nos grand'mères, a contribué au relèvement de l'humanité, pas plus que je ne comprends comment le fadasse et roublard Botrel « qui fait, fructueusement, dans le Breton », haussera, comme le suppose M. Renault, la vision des âmes.

A ce compte-là, l'auteur de la *Sylphide*, Lacenaire, est un grand méconnu, ce que confirmerait du reste sa destinée tragique : A vouloir hausser la vision d'autrui il s'est fait trancher la tête. La loi des constrastes a de ces effets déplaisants que, malheureusement pour nous, M. Botrel ne connaîtra pas.

GEORGES MARLOW.

Camille LEMONNIER : FÉLICIEN ROPS, L'HOMME ET L'ARTISTE (1 vol. in-4°, ill., 25 fr.. chez H. Floury, à Paris). — Que n'a-t-on pas écrit déjà sur Félicien Rops ! Les pages les plus complètes à ce titre, publiées jusqu'ici, me semblent être celles que la défunte *Plume* demanda à divers critiques autorisés et qui furent réunies, il y a quelque quinze ans, en un volume abondamment illustré. Nous y trouvons caractérisés successivement tous les aspects de l'art de notre illustre compatriote, qu'il soit considéré par J.-K. Huysmans comme un érotique, par J. Pradelle comme un naturien et un féministe ;

qu'il soit pour Joséphin Péladan, l'intense Félicien Rops fermant, entre Puvis de Chavannes l'harmonieux et Gustave Moreau le subtile, le triangle kabbalistique du Grand Art; qu'Eug. Demolder découvre que ce Wallon, fortement inspiré dans sa jeunesse par Gavarni, donnera plus tard des preuves qu'il possède toute la robustesse de la race flamande qui a produit Hals et Craesbeek; qu'Arsène Alexandre étudie en lui le rustique, satirique et luxurieux, et Henry Detouche l'« ouvrier d'éternité »; qu'Octave Uzanne ait vu en lui le petit fils de Béroalde de Verville, de Cyrano de Bergerac et même du prince de Ligne.

Aujourd'hui, en une magistrale et vaste étude, il semble bien que Camille Lemonnier soit parvenu, non pas à analyser, encore moins à découvrir, mais à chanter, dans le glorieux verbe sonore et chatoyant qui est le sien. la merveille déconcertante et diverse de ce maître à la suprématie incontestée.

Camille Lemonnier a suivi jour à jour, pas à pas l'existence de l'artiste, depuis les premières années, à Namur et dans les sites pittoresques du pays de Meuse et d'Ardennes, puis à Bruxelles, puis à Paris, puis dans la retraite d'Essonnes où pèlerinèrent les plus notoires contemporains. Et de la sorte, envisageant une œuvre après l'autre, le biographe nous montre se dégager, s'affirmer la rare personnalité d'une nature qui fut douée plus splendidement que nulle autre.

Il faudrait de longues pages pour résumer cet admirable commentaire à la fois anecdotique, psychologique et critique. Encore ne pourrait-on de la sorte que présenter fort sèchement le squelette d'une étude qui tire non seulement sa valeur mais surtout sa beauté de l'ampleur, du lyrisme, comme aussi de l'autorité et de la fidèle documentation que lui a assurés son auteur.

Le peintre, l'aquafortiste, le dessinateur, le graveur, le littérateur, le philosophe même qui se trouvaient réunis en Félicien Rops apparaissent lumineusement dégagés de beaucoup de légendes, de préventions et même de calomnies qui en faussent l'exact et original caractère. Mais c'est surtout l'ami cher à tous ceux qui furent les choyés de son grand cœur affectueux que Camille Lemonnier a su nous montrer sympathique, spirituel et généreux. Et je connais peu de pages aussi émouvantes que celles où nous sont racontées les heures de la dernière entrevue entre l'auteur et « le maître raffiné et corrosif, le suprême artiste des perversités de l'amour, le semeur de la graine de péché et de vie aux champs de la folie ». Il eut, dit Lemonnier, il eut la fin

d'un homme de la nature ; il mourut au cœur de sa maison, comme le paysan qui attend la mort près de la fenêtre. C'était là-bas, dans cette Demi-Lune étrange et pittoresque, cette habitation composite, faite d'une ancienne gare de chemin de fer changée en corps de logis et d'un vieux four à chaux transformé en atelier, et « l'âme de la Flandre enveloppait le paysage... »

Cette remarquable et définitive étude de l'Homme et de l'Artiste inoubliables que fut Félicien Rops est présentée par la maison Floury en une édition du luxe le plus artistique. Vingt-six planches hors texte reproduisent quelques-unes des œuvres les plus célèbres de l'artiste et une centaine de gravures se mêlent au texte qui est une merveille de typographie.

LE VIEUX BRUXELLES. Préface-programme avec une carte, prix : 2 francs. — **L'ÉVOLUTION DU PIGNON,** par Ch. Buls, un vol. in 4° ill. à 6 francs (Van Oest et Cie, édit.).— Nous avons signalé déjà ici l'intéressante œuvre entreprise par le Comité récemment institué sous le patronage de la Ville de Bruxelles et de la Société d'archéologie. Il s'agit de consacrer des monographies, dont la rédaction est confiée à des spécialistes réputés, aux curiosités de tous genres dont notre vieille cité menace d'être privée peu à peu par la faute des démolisseurs et des bâtisseurs de quartiers neufs.

Ces travaux savants et documentés aux meilleures sources seront composés de textes choisis et de planches appelées à fixer définitivement les souvenirs bientôt abolis.

M. Ch. Buls, un des plus actifs et aussi des plus érudits et compétents membres de ce comité qu'il préside, vient de définir les méthodes d'investigation qui ont été adoptées et de déterminer le plan du travail d'ensemble. En même temps il publiait le premier des fascicules de l'œuvre. Celui-ci est consacré à l'étude de l'évolution du pignon à Bruxelles et les ingénieux aperçus historiques et esthétiques de l'auteur commentent vingt-deux planches du plus haut intérêt.

COMMANDANT HARFELD : OPINIONS CHINOISES SUR LES BARBARES D'OCCIDENT (Un vol. in-8 ill., chez Dewit). — Quand il revient d'un lointain pays, l'explorateur a l'habitude de publier, sous la forme descriptive, le récit de son voyage. Il y ajoute volontiers quelques anecdotes et se risque parfois à des considérations économiques, ethnologiques ou politiques.

M. le commandant Harfeld, qui a longtemps parcouru la Chine centrale et méridionale, ne dédaigne certes pas l'intérêt pittoresque des régions visitées par lui ; ses nombreuses conférences en font foi. Mais il a aussi voulu s'attacher à pénétrer les plus secrètes pensées des populations parmi lesquelles il a vécu. Il a cherché à découvrir les raisons de la méfiance et de l'hostilité des Jaunes envers les Européens. C'est, en somme, le résultat patiemment et systématiquement acquis d'une vaste enquête que l'auteur offre aujourd'hui au public dans un compact volume bourré de commentaires et de précieuse documentation, en même temps qu'il est illustré de vues et de portraits chinois des plus intéressants comme aussi de reproductions de gravures et d'estampes originales de là-bas.

Le commandant Harfeld a interrogé un lettré éclairé, un mandarin agressif et un homme du peuple. C'est dire qu'il a recueilli les griefs des classes essentielles de la société chinoise. Il appert des véritables réquisitoires prononcés contre notre civilisation que ces Fils du Ciel qui eurent d'ailleurs leur philosophie, leur religion, leurs traditions, leurs modes, bien avant que les nôtres fussent établies, démêlent fort sensément le bien du mal et présagent avec une sagacité justement alarmée qu'à côté du profit matériel que l'ingérence occidentale peut leur amener, le péril moral est menaçant.

En lisant ce remarquable ouvrage, digne d'ouvrir bien des yeux, on constate combien tout est, en Chine, le contre pied de ce qui existe en Europe. On découvre quel monde immense nous sépare les uns des autres et que bien peu de pas ont été faits dans le sens d'un rapprochement dont il faut presque envisager l'absolue impossibilité.

Maurice DES OMBIAUX : HISTORIETTES DE WALLONIE (Un vol. in-18 à 2 francs, Hallet, édit. à Charleroi). — C'est un dixain nouveau de ces contes pittoresques dans lesquels Maurice des Ombiaux a le secret de prodiguer tour à tour une savoureuse belle humeur, une émotion très sincère, une imagination féconde.

Nul d'entre nos écrivains, on le sait assez du reste, n'évoque dans la transposition littéraire, avec plus de fidélité caractéristique, l'originalité, la poésie, les traditions, le sentiment, le langage même des gens d'un coin de terre wallonne dont il s'est fait, depuis vingt ans, le chantre fidèle et apprécié.

Camille ROUSSEL : LA JUSTICE BELGE AU DÉBUT DU XXe SIÈCLE (Un vol. in-8o, Van der Vinnen, édit.). — L'auteur donne régulièrement à l'*Indépendance belge* des chroniques judiciaires qui sont très appréciées autant pour leur humour que leur documentation, autant pour leur impartialité que pour leur pittoresque.

C'est l'essentiel de ces notes d'audiences et de couloirs publiées au jour le jour, et c'est surtout la conclusion qui se dégage d'elles que M. Camille Roussel publie en un compact volume, intéressant d'un bout à l'autre et que profanes, aussi bien que professionnels, liront avec curiosité.

Et quand je dis : profanes ?... y a-t-il des profanes pour la justice ? Est-ce que, justiciable, chacun ne le fut pas, l'est ou le doit être ?

Il est certain que M. Roussel est loin de trouver que tout est pour le mieux dans le meilleur des temples de Thémis. Et je sais bien de ses lecteurs qui se rallieront à la plupart de ses jugements quand il formule ses griefs contre l'administration de la justice, quand il répète, tout au long de cinq ou six pages : *il faut..., il ne faut plus..., il faudrait que...*

Emile VERHAEREN. — JAMES ENSOR (Un vol. in-4o, illust., à 10 francs, Van Oest et Cie, édit.). — Dans sa belle collection des Artistes belges contemporains, l'éditeur Van Oest fait paraître une étude complète, fervente, lyrique et solide à la fois de l'œuvre et de la curieuse personnalité de James Ensor, qu'il a demandée à Emile Verhaeren.

Il fallait un poète robuste et exalté, c'est-à-dire l'auteur des *Héros de Flandre*, pour analyser et caractériser comme il demande de l'être l'art original de celui dont « le pinceau et le burin ne servent, le plus souvent, qu'à évoquer des objets et exprimer des rêves sur lesquels il est seul à exercer un droit ».

Verhaeren s'est attaché, avec bonheur, à marquer les concordances entre l'éducation du peintre, l'influence du milieu où il a vécu, les circonstances de sa vie et les aspects de son art, l'orientation de son idéal, comme aussi il a montré combien Ensor est « à la fois timide et téméraire, très simple et très complexe, combien le soupçon habite en lui et combien il se croit volontiers honni, trahi, persécuté même, combien il est plein d'ironie et de goguenardise ».

LETTRES ET ART BELGES. — COLLECTION DIAMANT (Société belge de Librairie, petits vol. in-16, à fr. 0.50). — Sous ce titre a été entreprise la publication d'une série de biographies d'artistes belges. Nous avons signalé ici la première parue : celle de *Léon de Monge*. En disant que les suivantes ont été réservées à *Benoît Quinet*, au *chanoine Guillaume*, à *Georges Rodenbach*, et à notre jeune confrère, le poète *Georges Ramaekers*, nous aurons suffisamment indiqué qu'il s'agit d'une classification évidemment tendancieuse.

Ceci admis, reconnaissons que ces brèves études et particulièrement celle que M. Ernest Révil consacre au chantre intimiste et délicat de la *Mer élégante*, des *Vies Encloses* et du *Règne du silence*, sont bien faites, documentées consciencieusement, encore qu'on puisse leur reprocher d'adopter uniquement le thème laudatif. Critique n'est point panégyrique...

D'autres brochures d'ailleurs sont annoncées, dont quelques-unes paraissent devoir être attribuées à diverses personnalités, disparues ou actuelles, vraiment dignes celles-là de figurer dans ce Panthéon national.

Ernest DISCAILLES. — UN DIPLOMATE BELGE A PARIS (Deux vol. in-4°, Van Oest et Cie, édit.). M. Discailles a publié, il y a une quinzaine d'années, l'histoire de Charles Rogier, et souvent, au cours de cet examen du rôle que remplit le grand homme d'Etat et du récit des événements considérables auxquels il fut mêlé, apparut l'importance de la place que son frère, Firmin Rogier, tint dans notre passé politique.

Dès ce moment l'auteur conçut le projet qui se trouve réalisé aujourd'hui.

Firmin Rogier, Ministre de Belgique à Paris dès le lendemain de la reconnaissance de notre nationalité par les puissances, a laissé une correspondance abondante. Celle ci a été en possession de M. Discailles qui s'en est servi, ainsi que des archives diplomatiques de l'époque, pour écrire l'histoire des relations franco-belges et la vie de celui qui les dirigea.

C'est une contribution savante, très documentée et des plus curieuses à la connaissance de tout ce qui signala, à l'intérieur comme à l'extérieur du pays, les efforts désintéressés autant qu'habiles réalisés en vue d'assurer la stabilité et la puissance de notre jeune royaume.

PAUL ANDRE.

J.-F. ELSLANDER. — LE MUSÉE DE MONSIEUR DIEULAFAIT. (Un vol. in-18, à 3 fr. 50. Paris, librairie Ollendorf.) — Voici un excellent roman naturaliste ; il aurait fait fortune il y a vingt ans, car la formule selon laquelle il est écrit a surtout été chère aux disciples de Zola. Aujourd'hui, on en est arrivé à un genre d'observation plus subtile, plus morale, serais-je tenté de dire ; l'écrivain de cette époque recherche des annotations moins apparentes, et s'il décrit la vie, il tente d'aller au cœur même de cette vie, d'en découvrir les secrets mobiles. La couleur spéciale aussi des choses fait, de notre temps, l'objet des soucis du littérateur, influencé par l'orientation impressionniste ; lui aussi aime de mettre ses personnages dans la lumière du moment, cette lumière qui lui accorde du relief, grâce au jeu opposé des clairs, des ombres et du clair-obscur. On ne dessine plus maintenant les individus en accusant leur contour avec dureté, en déterminant rigoureusement leur mentalité. On tente de donner à la figure elle-même une physionomie suprêmement active, en ne l'emprisonnant pas dans les limites d'un trait fixe et arbitraire.

Ce sont ces principes récents qui nous font paraître plus enveloppée dans sa véritable et diverse atmosphère, plus nerveusement vivante et impatiente, l'humanité de notre siècle, à travers les œuvres de ces grands romanciers de langue française qui ont, dans l'inquiétude de leur époque, trouvé la source d'une expression nouvelle et, par conséquent, un moyen nouveau de sentir. Elslander, lui, est resté fidèle aux doctrines d'une autre période. Cela n'empêche pas son dernier roman d'être un livre d'une psychologie fouillée, où le réalisme s'allie à la satire. Le cadre où l'action se déroule, en l'occurence la petite ville de Hal, est vigoureusement brossé, pittoresquement établi, et les silhouettes des héros s'y définissent avec l'âpreté caustique des provinciaux ridicules ou rusés du grand caricaturiste Huard.

L'histoire, d'ailleurs, est justement humaine de ce brave instituteur pensionné Dieulafait qui, pour passer ses loisirs tout en pénétrant l'esprit gracieux et déréglé du XVIIIe siècle, s'avise de collectionner les lestes estampes d'alors. Toutes les tentatives faites par l'ancienne cocotte repentie Elodie Beaucoulard pour l'épouser, et la... pieuse vengeance que lui inspire sa déconvenue, sont d'une vérité à la fois amusante et cruelle. D'autres figures sollicitent notre attention, notamment le frère de la courtisane, qui est aussi un peu son... protecteur, ce cynique Prosper Beaucoulard, qui tire du dévergondage inté-

ressé de sa sœur des avantages dont un cagotisme imprévu et ridicule vient soudain arrêter le cours abondant.

Mais toute la sympathie du lecteur va à Dieulafait, que nous consolons du dédain que lui montre injustement l'auteur, car ce brave homme indifférent aux cancans, au ragot de ses concitoyens pleins de mesquinerie, a tout ce qu'il faut pour nous intéresser à son existence. Et nous ne le voyons pas partir sans quelque tristesse, lorsque la coalition de ses voisins l'a chassé de cette petite cité qu'a scandalisée la découverte de ses occupations artistiques et prétendument immorales. Mais nous regrettons qu'Elslander ne nous ait point décrit les perles de cette collection que Dieulafait emporte jalousement et qu'il continuera à contempler en détail, sans que nous puissions nous associer à son ardent et, malgré tout, chaste plaisir.

Le livre d'Elslander est écrit simplement, sans recherche de style et les images n'y sont pas nombreuses. Parfois, il démontre que son esprit est accessible à l'influence des sensibilités nouvelles. En voici la preuve dans la description d'une salle à manger où tombe le soir : « Les formes se dissipaient dans la pénombre où luisaient doucement les ors des cadres, les flancs des vases et des cuivres, comme les yeux mi-clos dans un visage qui s'endort. » Plus loin, il dit délicatement : « Le soir met de la gravité au cœur des hommes » et, reprenant son thème premier : « La salle à manger était mi-obscure, d'une atmosphère amortie et tiède d'automne, où les mets sont ardents, les fruits voluptueux, les fleurs paresseuses. »

Ce sont là des passages charmeurs, estompés, dans ce roman de tonalité trop vive et d'une presque exclusive matérialité, bien qu'il soit imprégné d'une philosophie satirique évidente et d'une inflexible critique des mœurs provinciales. Çà et là, on rencontre une naïveté, une phrase obscure. Celle-ci, par exemple, qui fait méditer : « Cependant, elle reconnut, à la façon dont Élodie s'assit, qu'il serait question de Dieulafait... » Voici un moyen assez inattendu de deviner la pensée des gens !... Nous ne comprenons pas davantage quand Elslander écrit : « Et Prosper reprenait son murmure hésitant, où des mots passaient, des mots énormes, boursouflés d'infamie, pareils à des charognes qui se glissent, avec des mouvements grotesques et obscènes, aux piles des ponts. »

Cela peut aller avec cette ligne bizarre, détachée de *Notre-Dame de Paris :* « ... Messire, dit vivement Gisquette, avec l'impétuosité d'une écluse qui s'ouvre ou d'une femme qui

prend son parti... » Mais ces faiblesses sont rachetées par des traits remarquables. Nous nous contenterons de citer les deux suivants, qui attestent le talent d'observation du romancier. A propos de Dieulafait, qui vient d'allumer sa pipe : « De courtes bouffées de fumée s'échappaient de ses moustaches épaisses, comme les petits nuages de coups de fusil tirés à travers des broussailles. » Et puis, concernant l'humeur d'une mégère : « Elle avait son air raide et pointu des jours de bataille; elle semblait enveloppée de ronces. » N'est-ce pas que ce sont là de délicieuses trouvailles ?

SANDER PIERRON.

Paul ANDRÉ : MAITRE ALICE HÉNAUT, pièce en trois actes. (Un vol. in-18, Edit. de *La Belgique artistique et littéraire*.)— La comédie dramatique que M. Paul André publie en un volume de la collection de *La Belgique artistique et littéraire*, a paru naguère dans trois fascicules de cette Revue. Mais elle a eu une destinée meilleure encore que celle de l'édition. Elle a vu, et non sans un notable succès, le feu de la rampe, dans la soirée de gala consacrée, le 16 janvier, par le cercle *Euterpe*, à la littérature belge.

L'œuvre ressortit à ce *théâtre d'idées*, qu'Edmond Picard a souvent prôné dans ses conférences et qu'il s'est appliqué à faire, pour sa part, l'opposant au théâtre d'anecdotes. L'auteur de *Maître Alice Hénaut* s'est préoccupé, lui aussi, semble-t-il, d'aller au delà d'une exposition pittoresque des événements, de discerner par-dessous leur aspect extérieur les profondes lois universelles dont ils procèdent. Il entend suggérer à la pensée ce que les faits, pris dans la réalité actuelle, renferment d'idées générales, permanentes, sous leurs apparences transitoires et particulières.

Dans une pareille conception, on montre, dans toute sa vérité saisissante, l'épisode de vie que l'on a choisi. Mais il importe aussi de mettre à nu en quelque sorte l'esprit et le cœur des personnages. Ceux-ci doivent nous découvrir le mouvement interne et intense de leurs idées, de leurs passions et ainsi nous révéler les ressorts cachés du jeu des aventures. Par là nous serons à la fois émus et incités à penser et à juger.

La considération philosophique que M. Paul André a voulu soumettre à nos méditations, se déduit aisément de sa pièce ;

c'est celle des conflits que les victoires du féminisme ne manqueraient pas apparemment de provoquer dans les ménages. Entre ces conflits, en voici un qu'on nous montre.

Jean Darieux est avocat. Sa femme l'est aussi. Mais, compagne affectueuse, mère attentive, elle se contente d'aider son mari dans son travail et de collaborer modestement à ses succès. Cependant, un jour, Maître Alice Hénaut, encore au nombre des stagiaires à qui le Président peut distribuer les défenses d'office, se voit confier la cause d'une pauvre fille séduite, accusée d'homicide. Elle accepte, malgré l'opposition formelle de Darieux ; elle accepte, entraînée par sa volonté de faire œuvre de solidarité féminine. Le débat qui éclate entre les deux époux est poignant, mais il me surprend péniblement par ce qu'il comporte, dans son raccourci forcé, de brusquerie et presque de violence, que rien dans les caractères en présence ne m'avait fait pressentir.

L'incident se termine par la séparation des époux Darieux, le mari ayant chassé sa femme. Il ne divorcera point ; ses convictions catholiques s'y opposent. Ici encore, que l'auteur me permette de lui dire amicalement mon sentiment, il semble qu'il y ait un manque de mise au point. Les déterminations des héros devraient être davantage préparées et amenées. On conçoit malaisément l'attitude cruelle de Darieux et plus malaisément encore l'entêtement d'Alice renonçant à son bonheur conjugal et maternel, pour satisfaire un vague idéal humanitaire ou plutôt — c'est l'impression que me donnent les raisons qu'elle expose — par je ne sais quelle coquetterie et je ne sais quel caprice.

Au Barreau Maître Alice Hénaut triomphe. Mais la médisance guette cette femme, qui a voulu vivre sa vie sans restriction, et lui prête faussement une aventure galante. L'abîme se creuse encore plus profond entre les époux. Leurs souffrances s'accroissent d'autant.

Bientôt, Maître Alice Hénaut sent en elle-même une conscience peu à peu se préciser. Elle se demande si elle n'a pas eu tort, si elle n'a pas enfreint son devoir, si, sous prétexte de ne pas abandonner un poste qu'on lui confiait, elle n'en a point déserté un autre beaucoup plus sacré !

Mais Darieux, inflexible, refuse d'abord de la revoir.

Enfin, au pied du berceau où leur enfant est mourant, Jean et Alice se réconcilient...

Il y a, dans les deux derniers actes, un pathétique souvent

heureux, qui distribue une émotion à laquelle on ne résiste pas; et, dès lors aussi, la pièce se déroule avec naturel et sans longueurs. Le dialogue est alertement mené et indique un métier déjà exercé. Au demeurant, il faut louer M. Paul André qui a su discerner avec habileté une idée dramatique intéressante et la mettre en œuvre avec beaucoup de talent.

RAY NYST : LA CAVERNE. — (Chez l'auteur, rue Vautier, 46; J.-B. Baillière et fils, rue Hautefeuille, 19, Paris, etc.) — L'auteur de *Notre Père des Bois* et de *La Forêt nuptiale* reste fidèle aux belles histoires préhistoriques. Il s'apparente par là à quelques autres écrivains, rares encore à la vérité, qui ont tenté d'évoquer une vision épique des mœurs de notre ancêtre primitif, aux frères Rosny particulièrement, qui nous ont donné, dans ce genre, *Vamireh*, *Eyrimah*, *Xipehuz*, *Nomaï*, *Elem d'Asie*, et *Les Origines*. Toutefois, M. Ray Nyst est le premier qui ait osé faire revivre pour ses lecteurs l'homme-singe, le « tertiaire » encore velu, muet et arboricole à l'occasion. Il s'est ingénié à reconstituer, avec un soin jaloux de la vérité, possible dans l'espèce, les péripéties de la vie quotidienne d'une famille de primates, le père, la mère, et vingt-sept enfants, pendant une durée de quinze ans. Pour cadre, la nature somptueuse et terrible de l'Europe centrale, avec les fleuves immenses, annuellement débordés, les vallées, la plaine, la Sylve sauvage et mystérieuse.

Dans ce décor magnifique de fleurs et d'animaux, montrer l'homme de l'époque la plus reculée créant, luttant, aimant dans l'ombre des forêts vierges : quel sujet inédit, plein de surprises! Mais n'est-ce pas bâtir sur le néant? Que savons-nous donc? Ces silex, ces ossements, ces collections grises et muettes dans les vitrines des musées, que peuvent-elles nous révéler? Dans une longue introduction documentaire, placée en tête du roman, M. Ray Nyst répond à cette question : « Ces silex, ces ossements, affirme-t-il, en disent aussi long que des armes curieuses ou des écrits, à qui veut les comprendre; et ils permettent à celui qu'inspire un amour passionné de la nature particulièrement grandiose des temps passés, de dépeindre la vie préhistorique avec ses éclatantes couleurs. » C'est peut-être avancer beaucoup; mais à la littérature appartient l'audace, l'audace des résurrections.

D'ailleurs, dit encore M. Nyst, l'homme-singe de la sylve n'est pas mort : il persiste, cet homme, en nous, dans les profon-

deurs de notre être. Certaines hérédités ont traversé la vie sociale tout entière. On pourrait démontrer que le fond primitif subsiste, qu'il s'est simplement orné. « C'est en s'appliquant à dépouiller ces superfétations, à créer des milieux suggestifs pour des atavismes endormis, que l'auteur a vu reparaître et se préciser la psychologie de l'être encore mi-singe et déjà mi-homme, ainsi que celle de sa sauvage compagne et de leur turbulente lignée. » Nous savons par là en quoi l'histoire qu'il a écrite, du couple familial, se distingue de la pure fantaisie.

Mais fantaisie ou non, qu'importe pour nous, encore que M. Ray Nyst semble tenir énormément à établir l'authenticité relative de l'histoire qu'il raconte? Il sera plus curieux de rechercher si le récit de *La Caverne* contient les éléments qui créent l'intérêt et l'émotion.

L'intérêt du livre se conçoit aisément. Ses pages sont ouvertes sur le passé de notre race, dont le mystère nous attire. Et que de tableaux séduisants il nous offre! Les grands spectacles de la vie primitive; « l'homme dans la large liberté des forêts, avant d'avoir tremblé sous les fantômes de son imagination, avant l'asservissement aux coutumes, préjugés, usages et lois des sociétés; l'homme dans le milieu sauvage des vastes eaux, des immenses vallées, parmi les fauves, lions, ours et panthères »... Lecteur, aimez-vous les grands bois, frémissez-vous au mystère de la forêt vierge, êtes-vous curieux de la fuite des bêtes, ravi des matins clairs, des crépuscules, des midis étincelants sur les fleuves, capable d'être ému par la voix des fauves; sentez-vous dans votre tréfonds des atavismes jaloux de liberté, dominateurs, ardents aux jeux adroits et sanglants de la chasse et de la lutte? C'est votre passé qu'on a voulu vous faire revivre avec étonnement.

Voici le couple humain, dont le poète-savant a voulu deviner scientifiquement la passionnante aventure. Sur le lacis des branches, ses héros attendent, durant le long hiver clément, que l'inondation annuelle ait cessé par la retraite des eaux. L'homme chasse et pille sur une épave à la dérive... Le printemps ensuite voit émerger les plaines désolées, recouvertes de limon. L'homme et la femme descendent des arbres; ils disputent aux fauves la caverne qui doit leur servir de gite. « C'était une vaste cavité créée par le hasard entre deux plans de roches, inclinant leurs sommets l'un sur l'autre, un accident géologique dans la muraille rocheuse, le long de la rive droite d'amont du fleuve; elle s'était ouverte par l'effritement des rocs intérieurs, qui

s'étaient d'abord fendillés et que les siècles avaient réduits en poussière; il était resté ce trou béant, aux arêtes arrondies, aux angles usés par les générations d'hommes qui s'y succédaient depuis des temps immémoriaux. Elle s'offrait débarrassée des eaux jusqu'au sol, dans la vallée redevenue paisible; les vagues murmuraient sans force, elles venaient s'étendre en nappes tranquilles autour des ossements maintenus par le limon; elles n'avaient plus qu'un murmure, un clapotis, un ruissellement pour toute voix dans le silence; en même temps s'étaient tus les fonds bruyants des bois; quelques rugissements venaient encore des lointains, mais distincts, de quelque fauve affamé par cette nuit de terreur; quelques loups hurlèrent pour finir; puis le vent resta seul avec les feuilles et les vagues dans la vallée. Le couple cherchait à voir dans l'obscurité le fond de la caverne profonde, avant d'entrer; puis tous deux pénétrèrent sous la voûte; l'inondation n'avait rien emporté du roc solide; les parois leur en furent délicieuses à toucher, elles reçurent de leurs doigts des caresses; de leurs yeux des sourires. Puis ils regardèrent par la baie le clair de lune sur le fleuve, les prairies qui montaient sur la rive opposée jusqu'aux forêts de l'horizon : c'était une joie de les revoir par la porte de leur demeure. Un troupeau de buffles galopait dans le lointain, on voyait leurs silhouettes sur une bande éclairée des prairies...

La belle demeure humaine était encore trempée, inhabitable; il y faisait plus froid que sous le ciel nu; une couche de limon jaune passait le seuil et pénétrait jusqu'au fond, où des carcasses étaient accumulées en tas, des ossements comme à la pelle; l'eau tombait de la voûte à grosses gouttes. Impatiente du gîte, la femme poussa dehors à coups de pied les plus gênants de ces restes; les hyènes venaient les saisir au passage... Puis l'homme et la femme, épuisés, s'assirent près de la porte sur les rocs extérieurs... Ils firent le rêve qu'ils étaient deux puissants lions au milieu des troupeaux; mais ils n'étaient pour le moment, en réalité, que de pauvres êtres sans nourriture, secoués par le froid; leurs paupières, cependant, se soulevaient aux moindres bruits des bois et retombaient lourdes sur leurs yeux ternes. Ils passèrent ainsi le reste de la nuit, somnolant, veillant, dormant...

Entre leurs cils glissa la lumière trouble de l'aube; le frais éclat du sifflet des merles courut comme une clarté dans les ramures au-dessus d'eux... La vallée était là dans le jour nouveau devant eux! Qu'importe qu'elle fût toute jaune d'un limon

trempé qui lui donnait l'aspect désolé ! Du fleuve, leurs regards passèrent à l'autre rive sur un éperon de forêt qui barrait les plaines ; derrière les dômes fusait en éventail une clarté vermeille ; elle s'étendit au ciel ; la vue de la lumière chaude et vive sur l'Orient les mit debout. Ils avaient faim, ils avaient froid, il fallait partir en chasse et déjà quitter la demeure ; il fallait auparavant, pour ne pas la trouver occupée au retour, en barricader l'entrée. Plus tard ils pourraient simplement tourner le dos et la laisser béante en leur absence ; tous les animaux auraient alors l'accoutumance de quelque gîte et sentiraient aux parois l'odeur humaine du chasseur »...

Avec le temps la caverne devient une demeure bruyante, remplie de petits êtres aux chairs dorées et dodues, les « petits d'homme ». Ceux-ci ne tardent pas à pulluler. Audacieux et redoutables, ils exercent leur férocité à l'école d'une vie solitaire et dangereuse ; presque sans armes, avec une massue, ils soutiennent la lutte contre une flore et une faune maîtresses du sol. Ils travaillent à rendre habitable pour eux et leur future lignée, la terre des fauves et des éléments ravageurs. Leur vie se passe en maraudes et en pillages...

Quand l'automne revient, il faut que les hommes de nouveau sortent de la caverne et regagnent les branches des grands arbres, et les jours difficiles recommencent...

Puis bientôt, les bouches à satisfaire devenant plus nombreuses, des conflits éclatent. La dispersion commence. Dès lors, l'homme n'aura de pire ennemi que l'homme lui-même. C'est ainsi que nous voyons s'établir peu à peu le cours humain des choses...

Assurément, les héros anonymes de M. Ray Nyst sont très intéressants. Il a su leur donner un relief saisissant. Il les a magnifiés en les faisant vivre par le miracle d'une fiction qui donne souvent l'illusion du réel. Mais, je le dirai au risque de peiner le poète, ces héros ne m'ont guère touché au fond de mon être.

Non que j'éprouve le moins du monde quelque dédain pour l'honorable et vaillant singe qui fut à la peine durant des milliers d'années pour inventer les arts et métiers dans la forêt préhistorique et qui, sans doute, fut, comme le veut M. Nyst, le *moment le plus génial* de notre histoire ancienne. Mais c'est que dans ce parent sylvestre je ne distingue rien qu'une brute sanguinaire, toute vouée à son instinctivité, avec certes les rudiments d'une intelligence, supérieure peut-être, qui lui sert à

devenir le roi de la forêt, mais sans âme, sans aucun des attributs qui constituent notre *humanité* — sans rien donc qui me le fasse reconnaître pour quelqu'un de ma race.

La faute n'en est pas à l'auteur de *La Caverne*, mais à l'homme-singe lui-même, ou, du moins, à l'Histoire naturelle, qui l'a exhumé des couches terrestres de l'oligocène et de l'éocène.

Néanmoins, si les héros de *La Caverne* ne m'émeuvent pas, ils ne sont pas sans susciter en moi une sorte de sympathie, tant M. Ray Nyst a mis de talent patient et volontaire à m'associer par l'imagination aux péripéties de leur existence.

Il faut rendre hommage à l'effort consciencieux et, du reste, fort séduisant de l'écrivain. Il est revenu des forêts vierges du lointain. Autrefois, avec un beau livre, comme d'autres reviennent de leurs expéditions avec des trophées de chasse. Et ce n'est pas un mérite littéraire qui soit à dédaigner, que d'avoir renouvelé, pour sa part, le genre romanesque, par une conception scientifique de la vie des temps préhistoriques, en mêlant les théories des anthropologistes aux inventions de la poésie.

LÉON WÉRY: UNE PHILOSOPHIE DE L'ART FLAMAND. (Aux éditions du THYRSE.)— L'auteur de cette plaquette nous dit l'inquiétude avec laquelle il assiste à la naissance, en Belgique, d'un « nationalisme artistique aux attitudes plus qu'équivoques ». Il déplore de voir célébrer avec enthousiasme les plus minimes productions du caractère local, comme « les suprêmes révélations de l'âme belge ». Et il voit, avec indignation, ce mouvement s'accompagner de manifestations d'hostilité dirigées contre les idées et les lettres françaises. Je ne sais pas jusqu'à quel point se justifient les craintes de M. Léon Wéry. Assurément — et c'est le résultat d'une réaction fort naturelle — nous sommes fort enclins, depuis quelques années, à exalter tous les éléments de notre valeur propre, y compris nos mérites intellectuels. Mais avouez que nous avions grandement besoin de prendre conscience de nos énergies intimes pour pouvoir les réaliser un jour. Que notre ardeur nouvelle ait été parfois trop loin, j'en conviens. Mais, quoi qu'il en soit, ce nationalisme ne possède aux yeux de M. Wéry aucune raison d'être d'ordre logique. Et comme il invoque volontiers, pour expliquer son existence, l'histoire de la peinture flamande et certaines théories y afférentes, dont il se réclame, notre auteur estime, au contraire, que ni l'une ni les autres ne lui donnent raison.

Il faut voir, pense-t-il, dans la peinture flamande l'expression d'un art « dont les plus éclatantes vertus sont dues précisément à des oppositions et à des réactions intérieures, semblables à celles-là que nos récentes tendances proclament illégitimes et stériles ». Et la « théorie des milieux », chère à Taine, ne serait vraie qu'à rebours..

Dans le dessein de mieux établir sa thèse, M. Léon Wéry s'est avisé que nulle pensée esthétique ne requérait son attention et son analyse plus fortement que celle d'Alfred Michiels, l'écrivain trop oublié ou trop négligé de l'*Histoire de la peinture flamande* et de l'*Histoire des Idées littéraires*. Dans ses lignes générales, le premier de ces ouvrages contient une théorie de la « tradition » et de l' « enracination », la seule qui soit philosophiquement défendable. Loin de prôner l'imitation d'un art périmé, l'asservissement à des formules archéologiques ou académiques, cette théorie admet que chaque « moment » d'une race, d'un peuple, d'une mentalité étant totalement nouveau, par certains caractères ou par le degré de développement de caractères anciens, l'artiste, même foncièrement « enraciné », est toujours un créateur et introduit dans son domaine une note inconnue, une nuance inédite, un sentiment inexprimé encore. Entre « traditionnisme » et « individualisme » il n'y a donc pas contradiction. Il y a plus, cette théorie du milieu, telle qu'elle est formulée par A. Michiels, a le souci d'interposer, entre l'ambiance et l'œuvre, la volonté, la sensibilité, l'individualité de l'artiste même.

De cette philosophie de l'art, dont il dégage fort bien l'essentiel, M. Léon Wéry a cherché à mettre en relief la véritable signification *méthodique*. Elle ne veut être, en effet, qu'une méthode de compréhension, sans prétendre construire aucun critère esthétique. M. Wéry, qui, plus d'une fois déjà, a révélé une rare aptitude aux idées spéculatives, me paraît avoir apporté une utile contribution à l'histoire de la critique, en ramenant l'attention sur un écrivain qui a droit à une meilleure place que celle qu'on lui accorde généralement dans les lettres françaises. Je crois indiquer suffisamment par là la portée générale d'*Une philosophie de l'art flamand*, dont j'ai marqué plus haut l'intérêt d'immédiate actualité.

ARTHUR DAXHELET.

LES THÉATRES

Monnaie : *Katharina*, légende dramatique en 3 actes et 4 tableaux, de M. L. Van Heemstede, mus. de M. Edgar Tinel (27 févr.). *La Habanera*, étude lyrique en 3 actes de M. Raoul Laparra, et *Le Tableau parlant*, op. com. en 1 acte, paroles d'Anseaume, mus. de Grétry (25 mars).

Parc : *Un Divorce*, com. en 3 actes de MM P. Bourget et A. Cury (3 mars). *La Victoire*, pièce en 4 actes de M. H. Van Offel (5 mars). *Le Bon Roi Dagobert*, com. en 4 actes de M. André Rivoire (13 mars).

Galeries : *Le Chant du Cygne*, com. en 3 actes de MM. G. Duval et X. Roux (3 mars). *Le Foyer*, com. en 3 actes de MM. O. Mirbeau et T. Natanson (26 mars).

Olympia : *Le Poulailler*, com. en 3 actes de M. T. Bernard (10 mars).

Molière : *Mam'zelle Gogo*, opérette en 3 actes de MM. Xanrof et Boucheron, mus. de M. Emile Pessard (27 févr.).

Matinées littéraires du Parc : *Mademoiselle Morasset*, de M. Louis Legendre (11, 18, 25 et 28 mars).

» classiques des Galeries : *Les Fourberies de Scapin* (9 mars) ; *Andromaque* (16 mars) ; *Hernani* (23 mars).

» d'opéras-comiques au Molière : *Zampa* (4 mars) ; *Zémire et Azor* (18 mars).

» mondaines de l'Alcazar : *La Part du Feu*, de M. Henri Liebrecht, mus. de M. Ch. Mélant (3 mars) ; *Ce que Maman ajouta*, un acte de Mme Van Maldergem et M. de Tallenay (17 mars).

***

Katharina. — Il fallait que le prestige de cette œuvre, allié aux mérites, divers mais tous remarquables, de son interprétation fût souverain pour que son succès s'affirmât avec autant d'ampleur et de durée qu'il le fit. Rien, en effet, ne pouvait sembler devoir s'adresser moins aux sentiments de superficielle émotion de la foule, à son goût spontané, à son éducation musi-

cale en somme orientée trop aisément vers la prédilection du mouvement, du coloris, de l'éloquence facile, de la mélodie prenante, que cette longue, austère, uniforme et impeccable partition.

Mais la beauté de la véritable œuvre d'art force jusqu'aux préventions et c'est en cela même que réside probablement la définitive maîtrise : pouvoir *imposer* ce que l'on a réalisé sous la seule inspiration de sa conscience personnelle et sans se soucier un instant d'en rien sacrifier aux préférences de la mode, ou de l'effet, ou du caprice.

M. Edgar Tinel a écrit sa *Katharina* en obéissant à une formelle discipline d'art. C'est pour cela que les trois longs actes se déroulent dans une atmosphère de grave sérénité religieuse, mais qui garde du premier au dernier instant l'immuable splendeur des souveraines exaltations mystiques.

A peine l'opposition, le heurt même par instant, des deux idées incluses dans le drame et que j'appellerai son esprit païen et son esprit chrétien, offre-t-il un peu de variété dans l'expression. Mais comme tout est dessiné dans la rigoureuse volonté de magnifier la toute-puissance de la divine intervention, la ligne du commentaire musical demeurera constamment droite et sûre.

On sait qu'il s'agit de la conversion de Catherine, jeune et belle patricienne alexandrine qu'au milieu d'une fête Ananias, l'anachorète, messager à qui Dieu apparut, vient visiter et avertir de ce qu'elle fut marquée pour le glorieux apostolat. Et Catherine va vers l'empereur Maximin-Daïa qui préside aux rites de la Fête sacrée dans le temple de Sérapis. Catherine brave les soldats et les prêtres : elle clame l'ardeur de sa Foi, le mépris des dieux auxquels le peuple est en train de sacrifier ; elle convertit les philosophes ; elle entraîne des partisans, tandis que sa beauté éblouit et trouble Maximin.

Toutefois rien ne fléchira l'ardeur illuminée de la néophyte et elle mourra, suppliciée, mais accueillie dans le divin séjour des saintes vers lequel nous voyons des anges l'emporter au son d'un hymne séraphique.

M. Edgar Tinel a donné un relief intense à tout ce qu'il émane de piété inspirée, de béatitude, de volonté supra terrestre de cette émouvante figure de la jeune visionnaire. La transposition des thèmes liturgiques a été faite avec une adresse parfaite. Fidèle aux lois du classicisme, ne sacrifiant jamais non seulement aux audaces des écoles toutes neuves, mais encore aux formules hardies du wagnérisme, le compositeur a voulu

s'égaler aux maîtres sévères, aux Haendel, aux Bach, aux Mendelssohn. Certains chœurs, la danse sacrée du deuxième acte, tel récit d'Ananias : *D'Alexandre qui vainquit le monde, que reste-t-il ?...*, le fervent *credo* de la foule, au dernier tableau, qui n'est, en somme, que la reprise du final de l'ouverture traitée, à la manière ancienne, de façon à résumer l'œuvre en son entier, — ces pages caractéristiques, et d'autres, font songer à la majesté élémentaire de Gluck.

L'impression produite par *Katharina* a été, je le répète, considérable. Nous nous en réjouissons parce qu'elle est la juste récompense de grands et beaux efforts. MM. Kufferath et Guidé ont monté l'œuvre avec une richesse, un goût et une fidélité archéologique auxquels tout le monde a rendu hommage. Certains tableaux, comme celui de la terrasse du palais de Catherine, ensoleillée devant la mer immense, et peuplée de jeunes patriciens aux attitudes artistement étudiées sont d'une harmonie parfaite de composition et de couleurs.

Le rôle de la bienheureuse a été chanté et joué par Mlle Croiza avec une autorité, une intelligence et un charme sans défaillance ; il est écrasant, mais il est admirable. M. Lestelly a donné au personnage de l'Empereur un relief majestueux; M. Petit du caractère à celui de l'anachorète. Beaucoup d'autres ont contribué au gros succès de ces représentations. Il serait injuste, notamment, de ne pas signaler le pittoresque voluptueux de la danse païenne de Mlle Cerny. Et, pour la fin, j'ai réservé un mot de profonde louange à l'adresse de l'orchestre de M. Sylvain Dupuis qui, renforcé, très attentif et souple, a obéi aux moindres intentions du compositeur minutieusement comprises par son excellent chef.

* * *

La Habanera. — Il faut priser avant tout dans cette œuvre une qualité rare : son unité. L'auteur a eu le dessein de produire une impression déterminée et il l'a produite. Tout y concourt; rien n'est inutile et rien ne manque.

Ce résultat donne raison à ceux qui prétendent que l'association la plus intime est nécessaire, dans un ouvrage lyrique, entre le poète et le compositeur. M. Raoul Laparra y ajouta celle du décorateur, du costumier, de l'accessoiriste, car il fut tout cela à la fois et ce n'est pas le moindre mérite que celui de cet unanime labeur de l'auteur capable, dans une œuvre de jeunesse et de début, de faire la preuve de dons aussi variés et curieusement associés.

Ceux qui ont visité la Castille farouche, ardente et fanatique comprendront ce qu'il y a de vérité observée et d'âpre émotion vécue dans le drame violent et bref de M. Laparra. Deux frères aiment une fille du peuple : Pilar. Ramon tue Pedro parce que celui-ci va épouser la belle « novia ». Mais il sera poursuivi par le remords, verra le spectre affolant de sa victime lui apparaître et, faute d'avoir confessé son crime, assistera à la mort poignante de Pilar sur la tombe de Pedro.

Dans des décors d'un pittoresque rutilant comme celui de l'auberge en fête du premier acte, — d'un pittoresque archaïque comme celui du *patio* qu'emplit la foule en prière pendant la veillée des Morts, au deuxième acte, — d'un pittoresque macabre comme celui du cimetière dont les tombes entourent le pied d'une haute croix penchée aux bras de laquelle s'accroche un Christ décharné, — l'action se déroule, passionnée, rapide, voluptueuse, symbolique aussi et funèbre.

M. Raoul Laparra l'a commentée au moyen d'une musique frémissante, rouge peut-on dire comme le roc nu ensanglanté par le soleil couchant qui surplombe les sépulcres parmi lesquels vient mourir Pilar et s'affoler Ramon.

Un thème de *Habanera*, c'est-à-dire de la danse castillane qui met en joie, au début, les gens fêtant les épousailles de Pilar et de Pedro, court d'un bout à l'autre de la partition, développé, résumé, disséqué, alangui, transposé, tantôt cri de passion, tantôt pleur funèbre, ici phrase d'amour, là douloureux lamento. Il apparaît en prélude, revient en accompagnement, se détache en chant prolongé, surgit à la cantonnade, est tour à tour récitatif, chœur ou prière.

Le procédé est original, d'une adresse extrême ; M. Laparra ne devrait pas trop souvent le renouveler sous peine de subir un reproche de pauvreté d'inspiration qu'il ne doit pas mériter.

L'impression faite par la *Habanera* a été considérable. La vigueur et la netteté de l'orchestre se sont, pour cela, associées aux qualités d'énergie et d'émotion dont les interprètes ont fait preuve. Il y a de nombreux petits rôles qui ont tous été tenus au mieux. Il y a trois rôles essentiels qui ont trouvé des titulaires excellents. M. Bourbon a campé un Ramon éperdu et sauvage qui donne le frisson ; Mlle Lucey fut une Pilar ardente et belle qui chante d'une voix pleine et sonore ; M. Saldou gâte par un chevrotement de plus en plus déplaisant le métal généreux de son organe solide.

***

Un Divorce. — Entourée de quelques comédiens honorables, Mme Marthe Brandès est venue donner au Parc une série de représentations de la pièce récemment tirée par M. Cury du sensationnel roman de M. Paul Bourget.

L'œuvre apparut très solidement charpentée au point de vue dramatique. Le problème social et religieux que l'auteur tenta de solutionner dans son livre prit, à la scène, une intensité, une âpreté des plus vives. Tout le monde a loué la conscience apportée par les auteurs à mettre sous nos yeux, à offrir à nos réflexions un cas de conflit sentimental dont on nous laisse la liberté de dégager nous-mêmes la moralité. Il s'agit, on s'en souvient, du débat qui s'élève dans le cœur de la femme divorcée lorsque les circonstances de la vie la font, après des années de bonheur paisible, constater que ce bonheur est acheté au prix de son salut éternel. Appartenant légalement à un autre homme que son premier mari encore vivant, cette Mme Darras est adultère devant Dieu et, le jour où son confesseur lui ouvre les yeux, elle s'épouvante et se méprise et déserte le nouveau foyer impie pour se laver du péché...

Parallèlement à ce drame, l'auteur nous montre le fils de Mme Darras s'éprenant d'une jeune étudiante et prétendant vivre librement avec elle, revendiquant devant les siens le droit de ne se déshonorer pas plus en refusant les liens légaux et religieux que ne l'ont fait sa mère et son beau-père quand ils se sont remariés après le divorce.

L'œuvre est de celles qui soulèvent les plus brûlantes discussions parce qu'elle touche aux sujets les plus pathétiques et difficiles à fixer sans léser ou le sentiment, ou l'honneur, ou la loi, ou le devoir...

* * *

La Victoire. — Ce pouvait être un chef-d'œuvre. Tout le monde pouvait espérer applaudir quatre actes magnifiques et rares. Jusqu'à preuve du contraire, il était même charitable et logique d'escompter tel succès.

On sait que les salles de « premières » du théâtre du Parc sont archibondées d'abonnés fidèles. Quelle que soit la pièce que Paris nous envoie, le moindre strapontin fait prime. Quand ils apprirent que la *Victoire* était l'œuvre d'un jeune dramaturge belge, injoué jusqu'ici, les abonnés de « premières » négligèrent tous de retirer leurs baignoires, leurs loges, leurs fauteuils. La

Victoire allait se jouer devant trente personnes... Il fallut, pour sauver au moins les apparences, distribuer les billets laissés pour compte. C'est navrant, c'est honteux, c'est fatal.

La pièce de M. Van Offel tint péniblement l'affiche trois soirs. Malgré qu'une presse élogieuse lui ait rendu justice, l'obstination du public et son indifférence persistèrent : on joua devant les banquettes vides...

Et voilà une œuvre incontestablement forte, intéressante, qui réalise beaucoup plus déjà que des promesses, une œuvre en tous cas très supérieure à tant de celles que nous devons à l'importation parisienne, tombée dans l'oubli dès le moment de sa naissance.

Ah ! mes amis, qui luttez avec moi depuis tant d'années déjà, notre œuvre est loin d'être accomplie et notre persévérance a de quoi s'exercer longtemps encore !...

M. H. Van Offel a voulu célébrer la grandeur de l'effort humain, la toute-puissance de l'énergie et de la volonté. Son héros est un jeune constructeur de bateaux qui revient des Amériques laborieuses et se voue à la tâche de rendre la splendeur et l'activité au vieux chantier paternel menacé de ruine. Tandis qu'autour de ce Roland Ruedens ses parents découragés n'espèrent rien des audaces vaillantes, que sa femme névrosée regrette la patrie délaissée, que son frère désœuvré guette l'aventure amoureuse, — lui n'a de pensée et d'ardeur que pour l'entreprise hardie et glorieuse : la construction du *Victrix*, le bateau superbement gréé qui voguera vers les mers polaires.

Au moment où l'on hisse les oriflammes de fête, où les fanfares vont sonner la joie du triomphe, on apporte à Roland la nouvelle tragique que son frère et son Eveline ont été trouvés, enlacés, noyés dans les eaux jaunes de l'Escaut.

Asservi encore à des influences qu'il a tout intérêt à dépouiller, d'autant plus que nous avons la confiance qu'il possède en soi-même de suffisantes ressources d'originalité, M. Van Offel n'en a pas moins réalisé ici une œuvre remarquable. Emouvante, sobre, habile souvent déjà en son métier, hautement supérieure par la langue à ce qu'écrivit précédemment son auteur, la *Victoire* prend une place en vue dans la production dramatique belge, si abondante en ces temps derniers et talentueuse assez pour qu'elle doive enfin, un jour que nous espérons prochain, avoir raison de l'indifférence préconçue du public.

M. Carpentier, qui a dessiné de très émouvante façon la physionomie d'un vieil aveugle visionnaire ; M. Bender,

chaleureux avec même parfois un peu trop d'exubérance en Roland Ruedens ; Mme Angèle Renard, sympathique en vieille maman sans énergie ; Mlle Carmen d'Assilva, enjouée et vive ; Mlle Andrée Saxe, trop larmoyante en Eveline fatale ; M. Scott, sobre et dégagé ; M. Varlez, en vieux marinier jovial, ont défendu consciencieusement la pièce de M. Van Offel.

MM. Méret, Richard et Gance, Mlles Morali, d'Assilva et Terka Lyon avaient au préalable apporté toute leur bonne volonté à sauver, mais sans y parvenir, un acte inconsistant de M. C. Deforeit : *Au feu !* Ne forçons point notre talent, nous ne ferions rien avec grâce... M. Deforeit a cru qu'il était aisé de pasticher l'esprit et la finesse des pétillants dialogues parisiens. Non seulement ce n'est pas aisé, mais ce n'est surtout pas nécessaire.

***

Le Bon Roi Dagobert. — Le bon saint Eloi, ce sage qui fut sympathique et vertueux aux yeux de notre enfance, joue, grâce à M. André Rivoire, un rôle un peu inquiétant dans l'histoire modernisée des amours et du mariage du bon roi Dagobert. Celui-ci, tout rajeuni de par le prestige heureux que la Muse confère aux poètes d'embellir même les légendes, celui-ci, jeune, beau, ardent, fou, est marié par raison d'Etat à la lointaine princesse Hidelswinthe que l'ambassadeur Odoric amène des Espagnes ensoleillées. Mais la reine n'aime pas cet époux sans élégance qu'on lui impose et voilà le bon Eloi rusé qui ourdit une supercherie assez leste : il fait, la nuit, suppléer la nouvelle épousée par Nantilde, ravissante esclave en secret éprise depuis longtemps de son maître le roi.

Et c'est, dans ce cœur de femme aux détours capricieux qu'est le cœur de la reine, un étrange combat dont on se demande longtemps si le ressentiment, la honte, la colère, la jalousie ou l'amour sortira vainqueur ? Dagobert découvre, bien entendu, qu'on se joue de lui. Il se fâche, il répudie la fille du roi des Goths, il fera la guerre à ses ennemis, il châtiera Nantilde, Odoric, Eloi, tout le monde. En somme, il sera très malheureux...

Très malheureux jusqu'au jour où, las de la bataille, au profond d'une forêt s'arrêtant, il retrouvera la blonde et douce Nantilde, toujours aimante, enfermée dans un cloître.

M. André Rivoire n'a donc rien, ou si peu, gardé de la légende rimée en vieille chanson. Dagobert, Eloi et les comparses sont,

ou bien transformés totalement ou créés de toutes pièces et c'est là le prodige spirituel et rare, malicieux et délicat qui a fait le gros succès, à la Comédie-Française d'abord, où il ne manqua pas d'étonner du reste, et à Bruxelles ensuite, de cette comédie ironique et sentimentale tout ensemble.

On peut contester l'aloi des moyens comiques, des habiletés scéniques du *Bon Roi Dagobert*; on ne peut nier l'irrésistible charme de son émotion, du plaisir que font éprouver toutes les finesses, toute les trouvailles de fantaisie et de verve.

De plus, M. Rivoire,— il l'a prouvé dans le *Songe de l'Amour*, dans le *Chemin de l'Oubli* et dans ce bijou que M. Reding devrait nous donner un jour : *Il était une bergère...* —, M. Rivoire est un poète attendri et gracieux. Or, on ne résiste pas, au théâtre, à l'attrait d'un vers ingénieux et qui chante.

Dans des décors pittoresques et des costumes d'un amusant archaïsme, original et riche, *Le Bon Roi Dagobert* est fort bien joué par la troupe du Parc. M. Georges Cahuzac, ce jeune comédien dont nous avons apprécié cet hiver plus d'une fois la facilité verveuse et la claire diction, a fait de Dagobert une excellente, création, toute juvénile et sympathique. M. Carpentier est plein d'une drôlerie bonhomme et spirituelle en Eloi affairé. M. Richard, qui ressemble à s'y méprendre, en comique, à l'empereur Maximin de M. Lestelly, campe un Odoric de joviale majesté.

Mlle Yvette Quettier a débuté de la façon la plus exquise dans le rôle touchant de l'aimable Nantilde; Mlle Terka Lyon est imposante, nerveuse, méprisante et amoureuse tour à tour avec tact et avec séduction en Reine infortunée.

Ce *Bon Roi Dagobert* remporta, en définitive, un gros, compréhensible et durable succès.

***

Le Chant du Cygne. — Un rôle pour Huguenet...

C'est Huguenet qu'on voulait voir, entendre, applaudir, acclamer.

La légère et piquante comédie de MM. G. Duval et X. Roux vaut mieux que cette curiosité.

Elle silhouette avec une délicieuse finesse et des traits menus fort sagaces un type des plus authentiques : celui du viveur impénitent devenu vieux, rangé par prudence, mais encore inflammable par état, qui sacrifie une dernière fois au Dieu

Plaisir, dont il fut longtemps un des prêtres fervents. Elle est aussi une comédie de mœurs parce qu'elle nous propose de regretter en l'admirant un temps et des façons qui ne sont plus : ceux qui mettaient au-dessus de tout le culte galant de la Femme, le respect de l'Amour élégant, la dévotion du joli geste grand-seigneur. Nous avons, hélas, en notre siècle de cynisme, de vitesse et d'intérêt, changé tout cela.

Donc Huguenet, en marquis de Sambré quittant une dernière fois son castel de province pour aller vivre une heure de folie chez une aimable personne qui menace de faire tourner la tête du naïf Laverdière, le propre gendre du marquis, — donc Huguenet, père attendri, beau-père providentiel et galant soupeur généreux, connut une fois de plus le triomphe chez les Bruxellois, dont il est devenu l'enfant gâté.

Mlle Laurence Duluc a créé *Le Chant du Cygne* aux côtés de son illustre partenaire, à Paris. C'est dire combien tous deux mettent en valeur les cent détails ravissants de ces trois actes pétillants ainsi qu'une mousse dorée. Mlle Jane Delmar, toujours malicieuse et charmante, l'amusant M. Gildès, le pittoresque M. Frémont, les élégantes Mmes Cécil May, Hodiamond, Darvil, et d'autres, M. Mertens, un vieux domestique pris sur le vif, assurèrent un ensemble parfait dans une mise en scène d'un luxe opulent.

***

Le Foyer. — Quelle belle et touchante et saine pièce il y avait à faire sur le sujet qu'ont si mal utilisé MM. Octave Mirbeau et Thadée Natanson !

La critique de la façon dont est organisée certaine Charité officielle et exploitée, au nom de la Bienfaisance, la vanité de certains humanitaires de contrebande, devrait, semble-t-il, inspirer pour le moins de la pitié envers les pauvres, les infirmes, les déshérités, victimes de l'égoïsme, de l'ambition ou de l'intérêt de leurs soi-disant protecteurs ? Même cela, — surtout cela, — les auteurs du *Foyer* n'ont pas cherché à l'obtenir. Ce qu'ils ont eu en vue, c'est uniquement non pas d'apitoyer, mais de dégoûter. Le sort des petites filles des asiles charitables ne les intéresse pas du tout : mais la honte et le mépris à jeter sur des contemporains en vedette : financiers, femmes du monde, académiciens, prêtres, sénateurs, les passionnent tout autrement.

Hypnotisés par ce malsain désir de couvrir de boue une

société qui n'est pas si déplorable qu'ils voudraient le faire croire, ils en arrivent à négliger jusqu'à la vraisemblance. Les caractères qu'ils ont cru étudier et qu'ils nous présentent sont ceux d'une humanité absolument fausse par leur exagération même. Il y a certes des maris complaisants sur la terre ; il n'y en a pas d'ignobles comme le baron Courtin. Il y a des femmes adultères, des femmes qui trompent, des femmes qui se vendent; il n'y en a pas qui ont le cynisme de Thérèse. Il y a des mâles sans scrupules ; mais ils n'affichent pas la goujaterie, au surplus maladroite, du richissime Biron.

Je ne résumerai pas ici le sujet de cette pièce dégradante, qui n'a même pas, pour excuser la fausseté de la peinture de mœurs qu'elle veut donner pour authentique, l'excuse d'être une œuvre dramatique bien faite au point de vue scénique. On a trop écrit sur *Le Foyer* pour que tout le monde n'en connaisse pas aujourd'hui l'affabulation. Ces trois actes abondent en longueurs; certaines scènes sont sans nul lien avec celles qui les précèdent ou les suivent. Les entrées et les sorties ne sont presque jamais préparées, encore moins justifiées. Les personnages épisodiques sont silhouettés en caricatures, mais leur observation n'a nulle profondeur. La langue est rude et sa brutalité souvent choquante.

Mais...

Mais il y a Huguenet !

Et ceci est admirable. Il ne pourrait se trouver en ce moment personne capable de rendre avec une aussi parfaite et magistrale vérité les aspects violemment colorés du rôle du baron Courtin. Mlle Laurence Duluc est, du reste, avec une nerveuse émotion poignante, une excellente partenaire de ce grand comédien.

M. Darcey est un peu « rond » pour donner au financier Biron tout ce qu'il doit exprimer de brutale sensualité. M. Frémont n'est point cauteleux avec assez d'onction en abbé hypocrite. Mais Mlle Guertet fait une remarquable directrice du *Foyer*, M. Gildès un Célestin Leriche spirituellement sournois, M. Dufroy un jeune d'Auberval casse-cœur avec élégance.

Quant à la mise en scène, elle est d'une somptuosité dont on demeure émerveillé.

* * *

Le Poulailler. — Ce n'est pas la meilleure pièce de M. Tristan Bernard. L'idée en est drôle, évidemment; mais la mise en œuvre m'en a paru manquer de cette originalité dans

les trouvailles, de cette verve du dialogue qui ont assuré la vogue durable de *Triplepatte* et de *L'Anglais tel qu'on le parle.*

Nous prévoyons trop, dès le premier instant, ce qu'il arrivera de la lassitude de l'infortuné Bertrand, éreinté d'aimer, qui va fuir, à la campagne, auprès de sa femme qu'il croit et espère indifférente, ses deux maîtresses obsédantes ; et à quels supplices sera en butte le violent désir d'escapades impossibles qui possède ce déveinard de Léonard, échappé pour quelques jours à la surveillance de sa légitime et tout disposé, mais en vain, à en profiter dans les bras, qui se refusent, de la gracieuse Mlle Georgette Loyer, c'est-à-dire Jacqueline, l'épouse de Bertrand, de Mlle Derval, une imposante Emmeline, de Mlle Tilma, une fougueuse Vanina, de Mlle Lermaine, une accorte soubrette, et de Mlle Guertet elle-même, une austère vieille tante de province.

* * *

Mam'zelle Gogo. — Dans un joli cadre XVIIIe siècle, parmi tout un monde élégant et gracieux de marquises poudrées, de filles avenantes en robes à paniers, de grands seigneurs aux belles façons galantes, MM. Xanrof et Boucheron ont imaginé de nouer une intrigue propice aux commentaires aimables d'une musique avant tout enjouée et vive. Ils ont pris pour héroïne la théâtreuse à succès qu'est Rose Duménard, appelée par ses familiers et ses admirateurs le Gogo, ou Mam'zelle Gogo, et qui est aimée du jeune Hector de Prestancourt, tandis que la protège et l'enrichit le fermier général Truglet. Entretemps Claire de Grandis, nièce de Truglet, doit épouser Hector. Mais ce sera son cousin de Chaligny, qui prendra au bon moment la place de l'amant de Gogo.

M. Emile Pessard a composé sur ce livret qui ne vaut ni mieux ni pire que beaucoup de livrets d'opérettes une partition qui révèle le musicien de souple inspiration comme de science éprouvée qu'est cet artiste à qui l'on doit des pages du plus réel mérite.

Mam'zelle Gogo, montée avec des soins coquets, chantée et jouée très alertement par la troupe sympathique du Molière, n'a pas accompli la carrière qu'on espérait d'elle et qu'elle méritait. La faveur du public est sans lois. Et les *Mousquetaires au couvent* repris bien vite, la *Fille de Madame Angot* mise à l'affiche pour leur succéder aussitôt après, ramenèrent, toujours

jeunes, prestigieux, irrésistibles, acclamés, la foule jamais lassée de ces fredons tant de fois centenaires !

De plus, l'appoint de la rentrée de Mlle Jane Maubourg assurait le triomphe des trois actes de Lecoq, ces parangons de la grosse recette.

* * *

Matinées littéraires. — La dernière matinée du Parc fut consacrée au poète Louis Legendre, qui mourut il y a peu de temps à la veille des représentations à succès de son *Pylade* à l'Odéon.

M. Georges Rivollet, l'auteur de l'*Alkestis* joué aux arènes de Cauterets; M. André Beaunier, romancier et critique du *Figaro*; M. Maur. Donnay, chansonnier, poète, dramaturge et académicien vinrent l'un après l'autre célébrer avec une piété sincère et des mots d'élégante et très sympathique éloquence, la vie, le caractère, l'esprit et un peu les poèmes de celui-là qui leur fut un grand ami affectionné et qui écrivit quelques volumes de vers méritoires.

Ils parlèrent aussi de ses tentatives théâtrales et M. Reding nous en offrit un échantillon dans *Mademoiselle Morasset*, trois actes amers, douloureux, qui s'achèvent en mélodrame après avoir étudié consciencieusement, mais avec une outrance de préjugés bourgeois, le conflit du devoir et de la passion dans un cœur de jeune fille qui découvre, le jour de ses noces, que la fortune à laquelle elle doit son mariage a été acquise, par son père, au prix d'un vol et d'une mort funestes.

M. Rivollet fut le lecteur sympathique, bon enfant, cordial ; M. Beaunier le lecteur un peu monotone d'une page de très belle littérature ; M. Donnay le lecteur familier, très convaincu, pieusement ému, de divers poèmes mélancoliques de son ami disparu trop tôt.

* * *

Matinées classiques. — Une heureuse variété présida au choix des programmes des dernières Matinées du théâtre des Galeries. Les artistes de la Comédie-Française et de l'Odéon y vinrent, avec des mérites et des succès divers, jouer du Molière, du Racine et de l'Hugo.

Les *Fourberies de Scapin* mirent en vedette le jeune Croué,

de qui la verve juvénile fut intéressante à étudier dans un rôle écrasant et périlleux à tant de points de vue.

Andromaque nous donna l'occasion de revoir Albert Lambert fils en bouillant Oreste, et de nous émerveiller au jeu, à la diction, à l'émotion poignante de l'Hermione très passionnée que fut Mlle Lucie Brille.

Et *Hernani* fut le triomphe, avant tout,... fut le triomphe d'Hugo.

* * *

Matinées d'opéras-comiques. — *Zampa* apparut bien naïvement démodé; *Zémire et Azor*, malgré un demi-siècle d'âge en plus, laissa la plus ravissante impression de délicatesse, de grâce, de mélodieuse ingénuité.

L'histoire de brigands siciliens musiquée par Hérold selon les plus agaçants canons de la ritournelle 1830 a décidément perdu tout intérêt, à supposer qu'elle en ait jamais possédé.

Le conte de fées, renouvelé de la *Belle et la Bête*, que Marmontel rima sur le mode sensible et délicat qui ne manque point de plaire encore, après plus d'un siècle, a été paré par notre illustre compatriote de toutes les grâces élégantes, les mélodieux ornements que Grétry sut prodiguer en toutes ses œuvres. Pour tout le public, conquis, charmé, qui n'avait jamais entendu *Zémire et Azor*, ce fut un plaisir non pareil.

Alors que *Zampa*, du reste, avait été exécuté à la diable par des interprètes sans conviction, l'œuvre de Grétry fut entourée des soins les plus attentifs et MM. Lheureux, Maquaire, Van Grun, Mlles Tyckaert, Laewetz et Sermon, une jeune troupe de débutants aux voix bien conduites, stylés par l'excellent musicien gantois Joseph Lefébure et par M. Vermandèle du Conservatoire de Bruxelles, en firent valoir toutes les fraîches beautés.

* * *

Matinées mondaines. — Ce n'est plus l'heure de boire le thé de cinq heures dans des foyers surchauffés et aveuglants de lumière électrique. Nos belles madames vont reprendre le chemin du Bois et chercher de la tiédeur et des ombrages moins artificiels.

Ce fut donc en clôture de saison que MM. Théo et Paulet

nous offrirent deux œuvrettes d'auteurs belges, l'une, la *Part du Feu* de M. Liebrecht, aimable fantaisie bergamasque publiée naguère dans cette revue sous le titre de *Cœur de Bohême* et que M. Ch. Mélant paraphrasa musicalement avec distinction et finesse ; l'autre, *Ce que Maman ajouta...*, un badinage futile et d'ailleurs avenant, qui fut préfacé par une causerie volontairement sceptique et railleuse de M. Gauchez sur les Ingénues et l'Ingénuité en qui et en quoi, bien que (ou parce que) jeune il n'a pas l'air de croire beaucoup.

PAUL ANDRÉ.

LES SALONS

La **LIBRE ESTHÉTIQUE**. — Au **Cercle artistique** : M. et Mme Wytsman ; M. Henri Roidot. — A la **Galerie Royale** : le Cercle des X. — A la **Salle Boute** : Mlle Marie Salkin, M. Crombin et consorts.

Selon son excellente coutume, M. Octave Maus indique et explique en quelques pages d'introduction au catalogue de la *Libre Esthétique*, l'idée qui a guidé, cette année, le choix des œuvres que l'on y trouve rassemblées. Cette idée a été de montrer que les conceptions et recherches esthétiques nouvelles, voire révolutionnaires, spécialement les théories luministes, trouvent leur application aussi bien dans la figure ou le portrait que dans le paysage. « Le procédé de la division du ton, qui excita particulièrement l'hostilité et l'hilarité publiques, écrit M. Maus, fut considéré, par exemple, par les critiques les plus indulgents comme pouvant donner de la fluidité aux horizons maritimes ou champêtres, mais c'était l'unique avantage qu'à leurs yeux on en pouvait retirer. Les tentatives que firent les peintres novateurs en vue de soumettre à la même discipline l'étude du corps humain furent saluées d'éclats de rire et d'injures... »

Il est clair qu'il n'existe aucune raison de faire admettre que la vision du peintre puisse se modifier selon qu'il s'agit de représenter soit un arbre ou une vache, soit un homme. Le corps de celui-ci est à l'égal d'un objet quelconque, environné par l'atmosphère et soumis aux actions et réactions de la lumière. Il serait absurde, c'est évident, que les rayons du soleil qui passent entre les feuilles de ce marronnier projetassent des luminosités plus vives sur le sol sans aucunement modifier le ton local des vêtements du paysan qui est debout au pied de l'arbre... Au fond, peut-être personne ne nie-t-il la réalité d'un tel effet dans la nature, et du reste, il n'est, pas sans exemple que des maîtres anciens aient cédé à la tentation de reproduire des phénomènes de ce genre. La résistance ou la moquerie du public ont souvent été provoquées, il faut le dire, par la brutalité avec laquelle l'artiste avait traduit des circonstances de lumière, si l'on peut parler ainsi ; des circonstances non pas insolites, mais qui, dans la réalité, ne se présentent ni avec la netteté ni avec la fixité qu'elles revêtent forcément dans un tableau. Celui-ci est l'image arrêtée, par conséquent arbitraire et conventionnelle, d'un site dont l'apparence vraie est dans une transformation perpétuelle ; c'est l'image d'un mouvement artificiellement représenté à une phase imaginaire de son évolution ; car le paysage que nous contemplons, à supposer qu'il ait une existence propre et ne soit pas une pure « représentation » subjective ! est aussi insaisissable pour nous que le moment présent, qui n'est que le point mobile de combinaison du passé et de l'avenir.

Ce paysage, à considérer la question sous un jour différent, est une chose vivante ; notre œil en est une autre ; et de celui-ci à celui-là, une adaptation s'opère sans cesse qui fait que, si étranges que soient les aspects momentanés que revêt le site, il n'en est aucun dont notre vue puisse être déconcertée. Au risque de paraître formuler une stupidité, on pourrait dire que la Nature nous semble toujours naturelle, parce qu'elle est enchaînement, tradition de phénomènes, combinaisons ininterrompues de causes et d'effets multiples dont l'action simultanée nous est perceptible, directement ou indirectement. Or, tous ces éléments vivants d'adaptation nous manquent devant le paysage peint sur la toile et, cependant, nous sommes non sans raison enclins à juger de sa vérité, surtout si l'auteur s'en présente comme réaliste, d'après les impressions que nous avons reçues de la nature. Pourtant, si l'on y songe, la comparaison ne sau-

rait être que boiteuse, puisque le paysage de la nature est animé, mobile, soumis à des influences infinies ; celui du peintre, immobile et comme paralysé dans sa figure immuable...

De sorte que, finalement, on peut se convaincre que, si acharné qu'il soit à la poursuite du vrai, ce n'est jamais celui-ci que l'artiste nous montre, mais l'idée qu'il s'en est faite, une idée synthétique, une vision idéale, puisqu'il n'est pas paradoxal d'affirmer qu'entre le moment où le peintre travaillant en plein air a regardé le paysage, pris de la couleur sur sa brosse et posé le ton sur sa toile, ce ton a déjà changé !...

L'art, quelque étiquette qu'il arbore, est convention ; il implique entre l'artiste et le spectateur ou le lecteur une certaine communauté de préjugés, certaines pétitions de principes admises de part et d'autre : Des années s'écoulent pendant les entr'actes, que l'on trouve toujours trop longs, des pièces de théâtre les plus réalistes ; les plus minutieux des romanciers naturalistes, aimant mieux d'être lus que d'être fanatiquement exacts et ennuyeux, passent sous silence les trois quarts des péripéties de l'existence de leurs héros : ils bouffent la route, comme les automobilistes, pour ne s'arrêter qu'aux bons endroits ! C'est l'optique du théâtre ou celle du roman... Mais la peinture a la sienne aussi.

Dès lors, s'il leur apparaît que dans l'art la recherche de la vérité absolue n'a qu'une importance relative et secondaire, puisque cette vérité est en dehors de notre atteinte, et, bien davantage, que nous ne l'atteindrions qu'au dommage de l'art lui-même, les gens de sens rassis se demanderont pourquoi cette inquiétude de nouveauté, ces écoles qui se succèdent périodiquement, chacune d'elles reniant ce que les précédentes ont adoré?... « Qu'est-ce que la Vérité? » demandait Ponce-Pilate. Cette question n'a pas perdu de son actualité, attendu qu'elle ne pourra être considérée comme résolue que lorsque la réponse qu'on lui donnera aura obtenu l'assentiment unanime des hommes. Et, sans doute, est-il moins utile de lui trouver une réponse que de la chercher! Dans l'art, pour ne pas sortir de notre domaine, cette réponse s'est appelée successivement, au cours d'un siècle, le classicisme, le romantisme, le réalisme, le luminisme, le pointillisme... Nous en passons. Quelle était la bonne, et, s'il en était une qui représentait la vérité esthétique, peut-on admettre que la découverte de cette vérité ait pu ne pas entraîner condamnation de tout ce qui a précédé et qui n'était pas elle?... Si donc nous prenons Ingres, nous rejetterons

Watteau et tout ce qui est venu depuis, Delacroix et la suite ; si nous choisissons Delacroix, nous repousserons Ingres, Courbet, Manet; si Manet, Ingres, Delacroix?... — Pas le moins du monde, car tous ces maîtres ont été vrais au même degré, qui était celui du génie !

Le mérite de la nouveauté n'est pas d'être plus vraie que ce qu'elle aspire à remplacer, mais, seulement, d'être nouveauté !... La raison du paysan athénien, qui exilait Aristitde parce qu'il était fatigué de l'entendre appeler le Juste, était excellente. Il fallait que ce législateur se fît oublier pour rendre quelque lustre à sa vertu! Quelque chose d'analogue est arrivé aux illustres maîtres du XVIe siècle : Ils étaient depuis trop longtemps à l'horizon auguste du passé, statues idolâtrées de la beauté souveraine. On s'est lassé de les voir; on a regardé au delà et on a découvert avec ravissement la nouveauté vénérable des Primitifs !... Dans toute forme de beauté il y a une puissance donnée d'émotion, car l'admiration est aussi surprise. Cette puissance, après avoir agi plus ou moins longtemps, s'affaiblit, se banalise et finit par laisser les esprits indifférents. Il faut ajouter que, d'autre part, ce pouvoir impressionnant diminue d'autant plus que les années amènent devant l'œuvre de l'artiste un public d'une mentalité plus différente de celle du temps où il a travaillé. Quels secrets de noble mélancolie, à présent évaporés, il y avait dans les Malvinas pensives et dans les poètes à taille de guêpe, assis sous un saule, près d'une colonne brisée, des vignettes romantiques? Les sentiments, chers à tant d'âmes exquises et un peu enfantines, qui inspiraient Célestin Nanteuil ou Tony Johannot, nous induisent cependant à sourire... C'est qu'ils ne correspondent plus à notre façon de penser, et, à la fois, que la beauté languissante ou la grâce ployée qui ravissaient la sensibilité de nos grands-mères ont épuisé leur action sur nous et sont passés à l'état de poncifs.

C'est pourquoi, ayant pourtant besoin de beauté et d'émotion plus que de pain, il nous faut du nouveau; des personnalités qui osent, hardies, impatientes, téméraires, entraînées, non par la conviction de leur supériorité sur leurs aînés, mais par la volonté d'être différentes, afin de créer, à leur tour, une beauté qui s'impose : « L'âcre et voluptueuse saveur de l'esthétique d'aujourd'hui », dont parle M. Maus, elle a été d'hier aussi, elle sera de demain ; elle sera de toujours, du moins tant que l'art conservera son attrait sur les hommes.

Ces réflexions sont rassurantes. Elles nous permettent de par-

courir avec une curiosité bienveillante des salons tels que ceux de la *Libre Esthétique* et de marquer de la sympathie pour les efforts de tant d'artistes vers une expression nouvelle sans croire insulter aux vieilles gloires de notre peinture, ni forfaire au respect qui leur est dû.

* * *

Nous parlions du renouvellement nécessaire des expressions de l'art. Ce renouvellement, on peut observer que certains artistes l'opèrent, à un moment de leur carrière, sur eux-mêmes. Ils abandonnent complètement la voie qu'à l'origine ils avaient choisie, la conception qu'ils s'étaient formée, parce que, peut-être, ils sentent confusément que l'admiration qui suivait d'abord leurs travaux s'est lassée ou blasée.

Les artistes trop personnels, confinés dans une pensée trop entêtée d'elle-même et qui finit par susciter chez eux une sorte d'auto-intoxication cérébrale, sont surtout exposés à de telles mésaventures. La vogue qui les a portés, tout à coup les laisse ; ils produisent encore, mais il semble que ce soient des œuvres posthumes !

La singularité n'est pas pour plaire longtemps, et ceux-là mêmes qui l'ont accueillie avec enthousiasme sont bientôt enclins, pour peu que l'artiste chez lequel elle a apparu ne se décide point à sortir de son isolement, à se rendre moins étranges et moins inaccessibles, à la trouver étroite et monotone.

C'est un peu là l'histoire de M. Odilon Redon. La publication de ses premières lithographies eut lieu au moment où la fièvre symboliste sévissait. C'était une sorte d'influenza spirituelle, à la contagion de laquelle peu d'artistes échappèrent. La beauté, alors, n'était plus qu'à la condition du mystère. Tout était vulgaire qui n'était pas exceptionnel. A la beauté « fatale » tant raillée des anciens jours, avait succédé la beauté perverse... La vertu prestigieuse des paroles était faite de réticences et de secrètes allusions ; celle des formes, d'ambiguïté et d'équivoque. Et tout était hallucination, hantise, SIGNE... Derrière chaque pensée ou chaque être, son double devait se laisser entrevoir, semblable et différent, qui les suivait comme une ombre déconcertante et contradictoire. Il fallait inquiéter. On raffolait de cette inquiétude... Aussi, le succès des inventions énigmatiques de M. Redon fut-il considérable... Dans un cercle étroit, il va

sans dire. Mais en dehors de ce cercle, qu'y avait-il, que le grand public ?... L'étrange artiste faisait surgir au seuil livide des ténèbres d'inconcevables apparitions, des figures ébahies et grimaçantes, à l'aspect à la fois triste et effronté et qui semblaient porter des yeux de chair dans des visages de bois; des êtres ayant toute l'apparence de jouets mécaniques ou d'automates lugubres... Tout un monde apocalyptique et embryonnaire, issu des cavernes, voguant dans les airs ou à la surface blafarde des eaux mornes...

Des Esseintes, qui fut comme le René, un René d'une imagination un peu trop matérielle et trop comique, peut-être, de cette période de préciosité spéciale, Des Esseintes exulta. Huysmans fit de quelques planches de M. Redon d'étonnantes descriptions où une analyse minutieuse s'accompagnait d'abondants commentaires et de gloses ingénieuses. Après celles-là, bien d'autres pages furent consacrées à l'interprétation des œuvres de M. Redon, moins claires, souvent, que celles d'Huysmans; des pages d'un ton augural et solennel, qui semblaient écrites dans le tourbillon du vertige, avec le frisson sacré de l'inconnu .. Quelqu'un de ce temps-là écrivait, dans un style dépourvu de maturité : « Les lithographies de Redon semblent d'un art en quelque sorte *passif;* la collaboration excessive imposée au spectateur explique la rareté des esprits qu'elles émotionnent. Burlesques ces dessins pour les âmes vulgaires; elles en rient, raisonnablement, d'ailleurs. D'autres, devant ces frissonnantes gravures, s'enivrent de leurs rêves, de certains de leurs rêves, ou, à la contemplation, des songes se projettent. C'est par quoi un album de ce prestigieux aérolithographe est *signe*. Les uns s'attachent au sens perceptible et palpable de l'œuvre et se moquent; les derniers y amarrent leur imagination et se laissent entraîner à une dérive douce et taciturne. » Ce n'était pas trop fou, et il y avait même un mot : aérolithographe, qui aurait été heureux s'il avait été moins long !... Une vingtaine d'années ont passé depuis, emportant avec elles l'amour de l'obscurité et des choses « troublantes », l'esprit d'anti naturalisme né de la réaction des raffinés et des délicats contre la grossièreté de l'école de Zola et qui menaça d'en entraîner quelques uns jusqu'à l'aberration mentale — et sentimentale !...

La fascination qui est dans toute œuvre inspirée, et qui était dans les planches initiales de M. Redon, ne se retrouvait plus, du reste, dans les suivantes. Il avait obéi, d'abord, à l'impulsion

à demi inconsciente du rêve, mais celui-ci n'obéit point, sans doute, à son tour, lorsque, par la suite, l'artiste lui demanda de nouvelles créations. Et l'étrangeté en quelque sorte organique des premières lithographies fit place, dans les œuvres subséquentes du maître, surtout dans celles qui étaient destinées à illustrer des textes, à une fantaisie laborieuse où l'on rencontre, non plus l'horreur du mystère, mais les logogryphes de la bizarrerie.

Mais si M. Redon a étonné jadis, probablement étonnera-t-il encore davantage à présent. Il était l'homme qui allait à tâtons, suscitant sur ses pas une nuit peuplée de stryges, de lamies et d'incertains fantômes ; aujourd'hui, désenvoûté, délivré de l'occulte, affranchi de l'obsession du monde informulé des origines, il a laissé la pierre de lune sur laquelle il gravait, d'une main tremblante, ses rêves oppressants, pour écraser sur le carton la poudre fine et les couleurs délicates du pastel; il a déserté les songes de terreur et de cataclysme parmi lesquels il allait, pour marcher entre les plates-bandes régulières du petit jardin où il cueille, pour les rassembler en harmonieux bouquets, les *Géraniums*, les *Soucis*, la *Vigne vierge* qu'il nous montre en des images que l'on dirait sorties du labeur patient et minutieux d'un peintre chinois! Et c'est ainsi que M. Redon s'est évadé du Nibelheim pour découvrir, d'une âme un peu puérile, la simplicité de la terre et la grâce inattendue des fleurs!...

Il valait la peine d'insister un peu sur cette métamorphose : c'est un signe des temps. Le fantastique n'est plus guère fréquenté; le fantastique cherché et voulu, tout au moins, car certains artistes l'introduisent, à leur insu, dans leurs ouvrages par l'exagération du trait ou l'outrance des colorations, témoins tels tableaux qui figuraient en cette exposition. Nous n'entendons pas parler, bien entendu, des *Interprétations de Salammbô*, par M. Burgesthal, qui sont des espèces de visions effervescentes de la Carthage hiératique et sanglante, empir de Moloch et de la lune, dont Flaubert a fixé la sombre et éclatante figure.

C'est toute la part de la chimère en ce Salon, encore est-elle historique ou à peu près. Toutes les autres œuvres que l'on y rencontre nous montrent, pour dire comme Verhaeren, des « visages de la vie » : Visages suscités par les uns, comme MM. André, Braut, Mauguin, Bonnard, Fornerod, Charles Guérin, à grands traits sommaires; par d'autres, en des peintures qui prennent l'apparence de tapisseries : M. Laprade, par

exemple, dans ses *Femmes qui chantent* (signalons de ce peintre le *Petit cloître du Musée à Toulouse*, charmant avec ses arcades roses et sa belle fontaine); M. Vuillard, dans sa *Partie de dames*, qui a l'air de se jouer sur un plan incliné ; par d'autres encore, dans de tels rutilements de couleur qu'ils y sont comme engloutis.

C'est de France que se sont propagées les théories luministes et réalistes qui sont toujours en honneur. Il n'est pas trop aventuré peut-être de prédire que c'est du même pays que viendra la réaction contre des principes ou des méthodes qui, par leur caractère analytique, tendent naturellement à restreindre le champ de la conception, à confiner l'artiste dans l'observation de petits phénomènes de couleur et de lumière, dans un travail dont la méticulosité matérielle absorbe toutes ses puissances d'attention, au détriment de l'émotion. Nous voyons, d'ailleurs, chez nombre des maîtres français représentés à ce Salon, une tendance manifeste à faire prédominer la ligne, à subordonner la couleur à la recherche d'effets de style... Cette orientation se marque bien dans les œuvres toujours si attrayantes de MM. d'Espagnat et Charles Guérin, dans celles, surtout, qui ont paru en des expositions antérieures et dont la conception empruntait une partie de son charme à l'accentuation archaïque de la composition.

M. Maurice Denis, lui, stylise pour créer l'émoi religieux. Il est mystique dans la couleur comme dans la forme, obéissant ainsi au préjugé qui associe dans notre esprit l'expression religieuse aux formes élémentaires et gauches des Primitifs. Sa *Fuite en Egypte*, dans un décor de Murano, avec sa petite et jolie Vierge, et son portrait du peintre bénédictin *Dom Willibrord Verkade* sont des œuvres de cette catégorie. Mais la manière simplifiée et un peu roide de l'artiste apparaît moins heureuse lorsque celui-ci laisse les idées pour la réalité, le cloître ou l'église pour le monde : Il suffisait, pour s'édifier à cet égard, de comparer son *Portrait*, d'ailleurs amusant, de *Mme V. R.*, dans son apparence étriquée et inanimée, au portrait de la même personne, mobile et nuancé, exécuté par M. Van Rysselberghe. Il est vrai que le parallèle est quelque peu désavantageux, car ce dernier, dont l'art n'a aucun point de contact avec celui de M. Maurice Denis, est un virtuose du portrait. Son interprétation de la physionomie humaine est toujours d'une souplesse et d'une compréhension admirables. Il avait cette fois, entre autres, un *Emile Verhaeren*, un *André*

Gide et un *Vincent d'Indy*, qui constituaient de magnifiques effigies de caractère.

Le bon poète André Fontainas, l'indécis rêveur des *Estuaires d'ombre* et de tant de pages où se laisse entrevoir une âme complexe, sollicitée par l'action et l'aventure et retenue par le doute, tout ensemble anxieuse et indolente, apparaît dans une toile de M. Vuillard. Comme le *Verhaeren* de M. Van Rysselberghe, il est accoudé à sa table de travail, parmi ses livres, ses papiers, dans l'habitacle de sa pensée ; et dans son regard voilé, comme dans les yeux clairs du poète de *Toute la Flandre*, il semble que l'on décèle tout le secret de leur art à l'un et à l'autre. L'envoi de M. Georges Lemmen comprenait un poète aussi, Grégoire Le Roy, dont nous sommes ici le successeur indigne : Tête nerveuse et fine dont M. Lemmen a saisi d'une façon pénétrante, le caractère vibrant et résolu, car Grégoire Le Roy est de ces hommes qui savent allier des aptitudes en apparence contradictoires et non seulement rêver, mais agir. Ce serait tomber dans la banalité que de faire l'éloge de M. Lemmen et des autres portraits qu'il expose cette année : *Mour*, dans la saveur de son charme enfantin, *Jeune femme en panama*, etc. Ce discret et fier artiste a fait sa route avec une obstination tranquille — et, quelquefois, caustique ! — et, son talent original aidant, elle l'a amené où il est à présent, c'est-à-dire aux premiers rangs. Il est des quelques-uns dont toute œuvre s'impose et entre tout naturellement dans le souvenir comme une chose d'un art accompli.

Il aime placer ses modèles au milieu du luxe pittoresque d'intérieurs dont les murailles sont tendues d'étoffes lourdes et somptueuses, au contraire de M. Emile Claus, dont l'art de plein air, avide d'espace, de lumière bougeante et fluide, se sentirait oppressé entre les parois étroites de nos appartements. Une des belles études que M. Claus nous apporte est remplie de la nouveauté du soleil levant, et c'est dans le soleil également que se profile la tête blonde, le visage frais et velouté comme un fruit, de sa *Jeune paysanne* et de sa ravissante *Fillette*.

Ce sont des fleurs champêtres, sauvages et fines. Fleurs encore, mais fleurs de serre, plutôt, les modèles du beau *Portrait de Mme A. E.* par M. Renoir et les nombreux portraits féminins, plus grands que nature, de M. Henri De Groux. M. Fernand Khnopff n'a qu'un *Portrait d'enfant*, mais qui est d'une grâce infinie. MM. Georges Morren (*Après-midi de juin*) et Oleffe (*Mai*) ont, chacun, un grand cadre plein de la joie épanouie de

l'été. Venise apparaît, féerique, voilée et matinale, dans une toile de M. Paul Signac. Mme Anna Boch nous montre, avec son habileté coutumière, des fleurs et des sites tels que la *Tour à Veere*; M. G. M. Stevens, une *Dame en bleu*, d'un éclat un peu dur.

Comme d'ordinaire, le Salon comptait quelques œuvres de sculpture et quantité de dessins; A côté des ouvrages des maîtres Jules Lagae (Buste de *Guido Gezelle*, du *peintre Callebert* et du *docteur Lambotte*) et Alexandre Charpentier (un exquis *Portrait d'enfant* en terre-cuite et nombre de médaillons et de plaquettes), on rencontrait les charmantes figurines d'animaux de M. Christophe et de Mlle Poupelet; les élégantes statuettes de bronze de Mme Bessie Potter; une figure de *Lion* de M. Gaspar; un groupe de *Baigneuses* et un excellent *Portrait d'enfant* de M. Paul Dubois, etc. Et terminant par les gravures, nous pointerons M. Michel Cazin, pour son *Portrait du chimiste Schneider* et pour sa *Vieille Vendéenne*; MM. Colin et Saddeler pour leurs gravures sur bois d'une taille si curieuse et diversement archaïque; M. Larsson pour ses eaux-fortes d'un trait naïf ou savant : *L'artiste et sa fille Brita* et la *Mère de l'artiste*; M. Naudin, dont les dessins : *Beethoven*, *Edgard Poe* et *Paganini* semblent évoquer en même temps l'homme et son art, et qui a aussi des eaux-fortes d'une allure rembranesque; M. Piot pour ses portraits très fins et très décisifs; M. Pappa, enfin, qui a un bon *Portrait* de M. Alexandre Charpentier...

* * *

Au *Cercle Artistique*, M. et Mme Wytsman, les fervents paysagistes, exposaient leurs récents travaux, attrayants comme toujours. De Mme Wytsman, on remarquait surtout, un *Soir d'été* (*Yvoir*), belle perspective remplie de la paix calme et de la fraîcheur de la journée finissante; une impressionnante *Matinée d'automne*; un *Coin de potager* charmant; des sites, rivages, prairies, envahis par les floraisons exubérantes du printemps ou de l'été. De M. Wytsman, dans une manière plus vigoureuse, naturellement, mais, peut-être, d'une vibration moins lumineuse, des coins du Brabant et des pays mosans, une *Mare* environnée de bois, des visions matinales ou printanières : *Premières feuilles*, *Matinée d'avril* ; nombre d'autres toiles d'un art souple et expert.

Au même endroit M. Henri Roidot a exposé une quinzaine d'œuvres qui, bien que d'apparences un peu uniformes et parfois superficielles, montraient de la grâce et un sentiment ému de la nature. Nous avons aimé, particulièrement, *Une grange*, un *Vallon* et *Matin à la Senne*.

A la *Galerie royale*, le Cercle des X, qui sont à sept : MM. Wickevoort, Crommelin, Landy, Brouwers, Wagemaeckers, Geudens, Pieter Stobbaerts et Rimbout. En dehors de certaines œuvres de MM. Geudens et Waegemaeckers (*Vieux quai*; *Coin de ferme* et surtout, *Abandon*, une jolie page) dont nous avons déjà eu occasion de parler, cette exposition, était un peu prématurée, semble-t-il, pour quelques-uns de ses participants. Il y avait trop d'esquisses, de pochades, intéressantes, sans doute, à certains égards, mais qu'il aurait été préférable de laisser à l'atelier. Citons pourtant, une bonne étude de *Tête* de M. Landy ; de M. Rimbout, *Avalanche de pommes*; et *Cour de Flessinghe*, de M. Stobbaerts.

A la *Salle Boute*, autre groupement de jeunes artistes des deux sexes, qui travaillent et qui cherchent. Beaucoup d'œuvres de genre ambitieuses d'expression et de distinction, souvent assez faibles. Tel est le cas pour Mlle Marie Salkin, par exemple, qui réussit mieux dans le portrait (un *Portrait d'enfant*), de même que Mme Catz. De M. Faille, *Pensive*, d'une jolie coloration; un pastel : *Fillette et fleurs*, de M. Crombin, dont il y avait aussi une bonne peinture : *Lessiveuses*. M. De Kessel peint du rêve et M. Thiriar de l'anecdote. M. Van Roy avait une *Petite rue* pittoresque et M. Tillemans, un coin de *Saint-Marc* (*Venise*) assez froid et une *Marine* intéressante.

ARNOLD GOFFIN.

LES CONCERTS

Concert Henge-Ocampo (26 février). — Concert Louis Siegel et F. Hendriks (26 février). — Deuxième Concert de la Société Bach (2 mars). — Récital Efrem Zimbalist (3 mars). — Concert Cernikoff (5 mars). — Cinquième Concert Ysaye : *MM. Frank Van der Stucken et Fritz Kreisler* (7 mars). — Concert Kreutzer (8 mars). — Scola Musicae (8 mars). — Concert De Greef, Deru (10 mars). — Quatrième Concert Populaire : *MM*lles *C. Croiza et Lily Dupré, MM. Bourbon et Dua* (14 mars). — La Chanson russe : *Conférence par M*lle *M. Biermé, avec auditions musicales, par R. Piers* (16 mars). — Salon de la Libre Esthétique : *Audition de musique nouvelle* (16 mars). — Récital Wieniawski (18 mars). — Quatrième Concert Durant (21 mars).

La symphonie en *ré mineur* de Schumann ouvrait le cinquième concert Ysaye, que dirigeait le très savant et très intelligent chef d'orchestre M. Frank Van der Stucken. L'œuvre du romantique Schumann fut interprétée à la perfection : chaque phrase symphonique eut sa valeur et sa couleur propres, et les impressions défilèrent dans le cœur du dilettante avec la justesse et l'intensité qu'elles durent avoir lorsqu'elles assaillirent l'âme du compositeur, les fixant et les éternisant d'un trait de plume.

Après ce chef-d'œuvre de variété de sentiment et de passion, M. Fritz Kreisler entama le concerto en *ré* pour violon de Beethoven, que certains critiques (parisiens, je crois), ont osé qualifier de « fastidieux ». Un adjectif est bientôt échappé à des lèvres légères qui certes n'ont visé qu'à la boutade spirituelle; heureusement pour Beethoven, sa gloire universelle et mondiale n'en pâtiront pas. Notre grand Ysaye, comme M. Kreisler d'ailleurs, apprit aux Bruxellois, aux Belges et au monde entier, la merveille de proportion et d'harmonie qu'est le concerto en *ré*, où la fougue extraordinaire d'un tempérament artiste et passionné se trouve tempérée et contenue par une gravité, une profondeur de pensée propres à la race germanique. Que les Latins ne comprennent pas tout à fait Beethoven, point ne faudrait s'en étonner; mais remarquons tout au moins que cela con-

stitue pour eux une infériorité dont il est ridicule et inconsidéré de se vanter. Le public pas chauvin et éclectique réuni Salle Patria a beaucoup applaudi M. Kreisler et lui a su gré d'avoir abordé cette œuvre un peu sévère, je le concède, mais indéniablement belle. Le succès de M. Kreisler a été très vif encore dans de charmantes mélodies de Pugnani, Martini, Couperin, petits bijoux ciselés avec une délicatesse et un art tout particuliers.

* * *

M. Henge nous a soumis récemment ses dernières productions dans un récital à la Salle Ravenstein. Sur des poèmes de nos Jeune-Belgique tels que M. Gauchez, ou de nos gloires littéraires consacrées telles que Émile Verhaeren, M. Henge brode une musique ultra-moderne, d'une conception savante et d'un charme rare et difficile à saisir; il semble que cette musique s'adresse plus au cerveau qu'à l'oreille et au cœur. Mme Ocampo ne possède peut-être pas toutes les qualités requises pour présenter sous un jour favorable les mélodies qui lui étaient confiées. M. Ed. Lambert, le violon solo des concerts du Kursaal d'Ostende, prêtait son concours précieux à cette séance de musique nouvelle.

* * *

M. Louis Siegel est un violoniste d'avenir; il était vraiment regrettable que le public fût si clairsemé; la raison en est, je crois, que le même jour, à la même heure, avaient lieu deux autres concerts : or, le public dilettante bruxellois, disposé à se rendre aux récitals, est plus restreint qu'on ne le pense ordinairement; la ville est active, animée, mais le nombre d'habitants est relativement peu considérable.

La sonate de Grieg (*ut mineur*) pour piano et violon, fut bien comprise et non moins bien rendue par MM. Siegel et Hendricks : le premier a un jeu vigoureux, net et un son sympathique; le second, beaucoup de mécanisme et de style, en plus d'une originalité apparue dans *Douze études*, fantaisies sur un thème original de sa composition, ainsi que dans *Petites cloches dans la brume*, du même auteur.

* * *

L'an dernier déjà, nous avons beaucoup applaudi à l'œuvre entreprise par la Société Bach et M. Albert Zimmer : faire connaître intégralement l'œuvre du grand compositeur classique. Concertos brandebourgeois, cantates, chorals, soli, tout y a passé ou y passera. L'exécution des morceaux est toujours fouillée, soignée au plus haut point.

A côté de M. Zimmer, chef d'orchestre, se rangeaient cette fois MM. Johann Messchaert et Emile Bosquet, l'un professeur de chant (basse) à Francfort, l'autre professeur de piano au Conservatoire d'Anvers. Le public attentif et respectueux a fait grand succès aux artistes.

* * *

Le jeune violoniste des Concerts populaires : Efrem Zimbalist, émule de Kathlin Parlow et de Misha Elman, nous a tout récemment donné un récital. Toujours beaucoup de fougue et de chaleur chez cet adolescent très artiste.

Le concerto de Tschaïkowsky, détaillé avec un brio et une émotion vraiment extraordinaires, lui valut de nombreux rappels; nous songions par analogie aux triomphes d'Eugène Ysaye, au délire que ce virtuose déchaînerait s'il entamait ce chef-d'œuvre de fantaisie et de passion.

Un peu plus de pondération, de majesté dans le Bach serait peut-être désirable; mais on ne peut pas tout avoir...

* * *

Dans un programme très chargé, le pianiste Cernikoff (russe, évidemment) a montré la correction de son jeu : une certaine délicatesse dans la sonate pour deux pianos du joli Mozart, où M. de Wesdehlen donna intelligemment la réplique à M. Cernikoff; l'affectation fait cependant place parfois à la franche émotion, mais l'art de M. Cernikoff n'est pas sans charme. Mlle de Saint-André interpréta plusieurs mélodies au cours de la soirée.

* * *

Bach, Rachmaninoff, Listz, Brahms, Rameau furent passés en revue par le pianiste allemand M. Leonid Kreutzer : le jeu

est clair, net, précis, d'une belle puissance. L'orchestre était conduit avec tout le tact désirable par M. Van Dam, professeur au Conservatoire de Bruxelles.

***

M. Durant poursuit un noble but et sa campagne artistique est superbement désintéressée. Ne s'occuper que de musique sérieuse de haute valeur, mais aride et obscure pour beaucoup, tout cela est sans contredit très beau. Aussi M. Durant voit-il ses concerts devenir le rendez-vous des dilettantes, des critiques curieux d'entendre des œuvres peu connues dans des conditions d'exécution suffisamment favorables. Est-ce à dire que M. Durant accomplit œuvre efficace et que ses généreux efforts produisent la récolte désirée et méritée? Ne déploie-il pas un peu inconsidérement une énergie précieuse et rare? De tels concerts devraient s'adresser non seulement aux musiciens, aux lettrés, mais à la foule, et pour cela il faudrait moins d'intransigeance, les programmes pourraient être aussi copieux, mais plus variés, non pas uniquement le froment des élus, mais le pain de tous. Peut-être verrons-nous s'accomplir ce désideratum bien modestement exprimé.

Le dernier concert comportait le *Requiem* de Brahms pour chœurs, soli et orchestre, et la Cène des Apôtres de R. Wagner. Ces œuvres apparentées par le canevas de la composition et le cadre symphonique furent bien rendues par les chœurs dirigés par M. Carpay, la Musicale de Dison, ainsi que par l'orchestre des concerts Durant. M. Auguste Bouilliez, un baryton au timbre sympathique et dont la prononciation est fort bonne, martela d'une voix mâleet bien assurée les strophes qui lui étaient dévolues. Mlle Suzanne Beaumont n'a pas une émission bien nette, et la voix étoffée mais parfois dure, manque généralement de souplesse. M. Durant a remporté comme chef d'orchestre des applaudissements serrés et chaleureux.

***

La Scola Musicae avait organisé le 8 mars dernier un concert des plus intéressants. Tout d'abord un trio de Jongen, abondant en thèmes heureux, en sonorités originales, mais volontairement embroussaillées de développements recherchés, tortueux, tour-

mentés. Pourquoi estomper la ligne, noyer tout dans un clair obscur plutôt équivoque : l'unité d'impression se perd dans le dédale de combinaisons ingénieuses, de nouveautés, d'innovations, de hardiesses, je dirais même de prouesses symphoniques.

Ces appréciations ne doivent et ne peuvent pas avoir un caractère le moins du monde absolu; la loi est de se tromper, d'évoluer, de se corriger sans cesse. Le trio de M. Jongen fut interprété avec soin par MM. Jongen, Chaumont et Van Hout.

M. Kühner a, cette fois, exposé de façon claire et précise un poème pour violoncelle de Delcroix et un air aux notes âpres, plaintives, irrémédiablement navrantes de ce Jean Huré que j'aime décidement beaucoup. Mme Carlhaut-Lauweryns, indisposée, fut remplacée avec beaucoup de bonne grâce par Mlle Azzolini, élève à la Scola, que le public applaudit dans deux mélodies de M. Charlier et « Notre doux nid » de la *Tosca*. La sonate de Mme Van den Boorn-Coclet est un peu uniforme, entachée de longueurs et l'idée maîtresse ne se dégage pas facilement.

***

M Wieniawski remporte chaque année un égal succès dans son récital de piano. Cette fois encore il fit apprécier la souplesse et la diversité de son talent dans un programme bien fourni et varié : netteté de toucher, délicatesse, correction; que faut-il de plus pour intéresser un auditoire choisi et des plus sympathiques ?

***

A la salle Patria, une séance donnée au profit d'œuvres charitables a réuni un nombreux auditoire attentif au premier rang duquel se trouvait la princesse Albert. M. Ed. Deru, son professeur et celui du jeune prince Léopold, se faisait entendre avec notre admirable De Greef dans la *Sonate* de C. Franck —. on devine avec quelle maîtrise. — M. Doehaerd se joignit à eux pour une exécution chaleureuse du *Trio* en *mi bémol* de Beethoven.

Mme Ch.-Jacques Meunier et M. De Greef jouèrent sur deux Pleyels avec un charme à la fois précis et sonore et une virtuosité sans défaillance les *Variations* de Schumann et le *Scherzo* de Saint-Saëns.

Mme R. Kersten chanta d'une voix sympathique et avec beaucoup de sentiment d'anciennes et de modernes mélodies bien choisies.

* * *

Dans les salons de la Libre Esthétique, au milieu d'un décor suggestivement moderne, il nous fut donné d'écouter d'abord un quintette de Joaquin Turina : à part un abus d'impressions vagues et de teinte grisaille, cette œuvre présente ça et là des thèmes de belle inspiration bien développés, et groupés de façon inattendue et personnelle. Mme Marie-Anne Weber a détaillé avec grâce et charme, deux mélodies de Richard Strauss : *Jours des Morts* et *Promenade nocturne*, ainsi que *La Diligence dans la forêt*, de F. Weingartner et *La Lessive bavarde* ; ballade humoristique et sentimentale tout ensemble. Puis vint M. Jongen avec deux esquisses pour piano : *Clair de Lune* et *Soleil à midi* : ce sont de petits paysages impressionnistes rappelant assez bien la manière de Debussy : je préfère ces œuvrettes de courte haleine aux quatuors, trios de M. Jongen, car le cadre restreint des premières ne permet pas les développements qui, pour être très compliqués, très savants, touffus d'intentions et d'idées, se passent d'être émotifs, simples et sincèrement expressifs. Nous comparerons volontiers le talent de M. Jongen à un vin généreux que les années dépouilleront et rendront meilleur ; il semble qu'à présent il y ait certaine prolixité, pléthore de vouloir entravant parfois les réalisations : Il faut émonder les vignes pour obtenir des sarments vigoureux et luxuriants auxquels pendent gonflées de suc, des grappes vermeilles.

* * *

Dans une conférence où la documentation ample et sérieuse n'excluait pas l'élégance de l'élocution, Mlle Maria Biermé, l'auteur de *Rayons d'âme*, nous présenta les maîtres de la chanson russe, tels que : César Cui, Glazounow, Rimsky Korsakoff, Balakireff, Moussorgski et Borodine. L'intérêt de la causerie était augmenté par l'appoint de détails curieux sur les mœurs des habitants de la Russie : Mlle Biermé parla de tout cela en connaissance de cause, à raison de ses voyages dans ces contrées lointaines. Mlle Piers illustra par l'exemple

les remarques de la conférencière sur l'art et la manière des auteurs étudiés.

* * *

Le Déluge de Saint-Saëns que nous donnait le quatrième Concert Populaire n'est certes pas une œuvre qui eût élevé l'auteur à la place qu'il a conquise dans le monde musical, mais il faut reconnaître que la ligne sobre et sage, l'architecture simple et grandiose supplée à la majesté du fond absente, ainsi qu'à la couleur dont Saint-Saëns sait parfois si bien imprégner ses œuvres. Il y avait déjà longtemps que le *Déluge* n'avait plus été exécuté ici, et il le fut de façon remarquable, tant par l'orchestre que par les chœurs et les soli confiés à MMes Lily Dupré, Croiza, MM. Dua et Bourbon, de la Monnaie.

La belle artiste qu'est Mlle Croiza a été émouvante dans la scène lyrique pour mezzo, orchestre et chœurs de femmes intitulée *La Sulamite* et que le génial et regretté Chabrier sut broder sur le poème de J. Richepin. On y retrouve l'auteur de *Gwendoline*, d'*España*, avec toute sa verve, sa distinction, son impressionisme vivant, brillant de mille feux, scintillant de pierreries rares et miroitantes, le tout nimbé d'une émotion à la fois débordante et délicate : l'aristocratie jointe au sublime bouffon, la force du mâle unie à la subtilité féminine.

La *Kaisermarsch*, avec chœurs, de R. Wagner, terminait cette séance avec éclat et peut-être trop de bruit de fanfare pour un concert; cette page a été, comme on le sait, écrite pour célébrer sur une place publique, la joie de la foule se manifestant à l'occasion du couronnement de l'empereur.

EUGÈNE GEORGES.

ÉMILE BANNING

« Bien des hommes supérieurs vivent et meurent inconnus. Nombre d'hommes médiocres occupent leurs contemporains et trompent la postérité. Les premiers sont la pierre de fondation sur laquelle se hissent les seconds. »

Cette pensée, écrite par Banning, semble aussi écrite pour lui : sous sa forme générale, elle est une apologie de son auteur, parce qu'à personne elle ne s'applique plus exactement qu'à celui dont toute la vie fut un exemple d'intelligence, d'activité, de cœur, et aussi, hélas! une preuve de l'ingratitude des hommes et des choses.

Conseiller des ministères, participer par la plume et la parole à toutes les manifestations politiques d'une nation, être, en un mot, le factotum d'un gouvernement pendant plus de trente années, nous ne croyons pas que ce soit peu de chose. Pourtant, celui qui fit tout cela n'eut jamais de célébrité, ne connut même pas le succès, ne connut même pas la fortune. Pendant sa vie, quelques distinctions vaines, titres et décorations, pseudo-honorifiques; après sa mort, quelques articles de journaux, le baptême d'une rue par son nom; telles sont les récompenses dérisoires de son œuvre considérable.

C'est que Banning aima son pays plus que lui-même. Alors que les carrières s'ouvraient devant lui où il pouvait briller, la philosophie, la critique littéraire, — nous en avons la preuve par ses premiers travaux, par les aperçus intéressants dont fourmille son livre des *Réflexions*, — il accepta celle tortueuse et ingrate d'employé d'administration. Entré au ministère des affaires étrangères presque fortuitement, il prit sa tâche à cœur et ne voulut plus la quitter, malgré le peu d'avenir qu'elle lui réservait. Car, s'il possédait ces deux qualités essentielles du diplomate : la rapidité du coup d'œil et la sûreté du

jugement, pour le reste il n'avait rien d'un Talleyrand-Périgord, ni la conscience élastique, ni la prestance, ni la faconde. Or, en politique, ces dernières qualités sont aussi indispensables que les premières, pour réussir du moins : il faut, dans les assemblées, le verbe haut, la parole facile; il faut, dans les feuilles, des attaques sensationnelles, des polémiques ardentes; on est alors celui dont on parle, et qui arrive. Mais l'obscur travail de documentation, le jour à faire dans les imbroglios, les statistiques à établir, l'histoire à consulter, la réflexion tenace et patiente qui débrouille la complexité des problèmes, en un mot tous les matériaux de son talent, où va-t-il les prendre, le politicien distingué, au milieu de l'affairement des discours, des représentations et des disputes? Chez le factotum obscur, chez le patient travailleur de bureau. Voici Banning prodigant les études, les mémoires, les projets, la plupart anonymes, la plupart autographiés seulement, les uns enfouis dans le mystère des archives, les autres égarés dans des revues savantes, lus seulement par quelques spécialistes.

Encore sont-ce là des services qui méritent quelque reconnaissance : Banning n'en reçut jamais; sa supériorité même, son dévouement à l'Idée nuisirent à sa carrière administrative; par sa franchise, par sa poursuite obstinée d'un but d'intérêt national, sans aucune préoccupation de parti, il s'attira des inimitiés. Mais qu'importait? Comme saint Thomas, il mettait le suprême bonheur dans la joie de penser; il mit toute sa vie dans la pensée intense; il confia à la plume toute son énergie. Il vécut ainsi tranquille, sinon heureux; car sa sensibilité était trop délicate pour ne pas saigner, malgré sa philosophie, des injustices, et surtout du contraste de la politique du moment avec ses plus chères espérances. Mais rien ne fera si bien apprécier le beau caractère dont nous nous occupons que le simple exposé de sa vie, dramatique non certes, mais si édifiante de labeur tenace et désintéressé.

*
* *

Emile Banning naquit à Liége le 12 octobre 1836 et mourut à Bruxelles le 12 juillet 1898. Sa jeunesse fut mélancolique et solitaire, car une luxation à la hanche le rendit très tôt infirme. Le travail fut alors, comme plus tard, sa grande consolation, et le fit remarquer au collège de Saint-Trond et ensuite à l'Université de Liége. En récompense de ses brillantes études, une bourse du gouvernement lui permit de suivre, pendant un semestre, les cours de l'Université de Berlin. L'année suivante, il adressa au Ministre de l'intérieur un Rapport sur l'Organisation et l'Enseignement de l'Université de Berlin, par lequel il aurait voulu introduire dans l'enseignement supérieur belge le principe allemand de l'initiative personnelle : l'étudiant n'appartient à aucune faculté stricte et suit tous les cours qui l'intéressent, du moment que ceux-ci rentrent dans le programme des examens auxquels il se destine.

Le Ministre Rogier fit obtenir à son correspondant un emploi à la Bibliothèque royale. Le jeune homme fut bientôt après présenté à Paul Devaux et attaché par lui à la rédaction de l'*Echo du Parlement*. Nous étions en 1862 ; M. Lambermont négociait le rachat du péage de l'Escaut ; un mémoire que Banning écrivit à ce sujet lui valut d'entrer au département des affaires étrangères, en qualité d'archiviste-bibliothécaire. C'est ainsi que les nécessités de la lutte pour la vie — il devait subvenir aux besoins de quatre personnes, le père étant mort sans fortune — en font un employé. A vrai dire, il trouvait, dans son département, matière à satisfaire ses goûts de patient érudit, de politique adroit. Il y pouvait dépenser des trésors de travail et d'intelligence, mais il ne pouvait prétendre à obtenir en retour un peu de célébrité. Sa modestie, son désintéressement le mirent au-dessus de ces considérations qui auraient rebuté l'effort d'esprits plus ambitieux et lui permirent de lutter avec toute son ardeur pour le succès de toutes les causes d'intérêt vraiment national.

Rogier avait la plus grande estime pour son jeune collaborateur et suivait volontiers ses avis dans les questions de politique interne et externe,

telles que : le barrage de l'Escaut oriental, la question du grand-duché de Luxembourg, la revision de la loi sur l'instruction primaire, la réforme électorale de 1883.

Cette réforme amena la chute de Frère-Orban, successeur de Rogier, et avec lui la chute du parti libéral tout entier, qui pendant près de trente ans avait gouverné le pays. Ce parti avait été par essence le parti du patriotisme; on peut lui reprocher un certain bourgeoisisme, on ne peut méconnaître son dévouement à tous les intérêts supérieurs de la nation.

Les ministères qui vont suivre subiront plus l'influence des préoccupations de parti. Ceci eut pour Banning une conséquence heureuse, quant à la direction de son activité, qu'il tendra presque exclusivement vers la réalisation de ces deux vastes projets, déjà ébauchés précédemment à maintes reprises : doter la Belgique d'une colonie; doter la Belgique d'un système de défense, qui en fasse une unité dans le concert des nations. Sur cette question interne, nous ne nous étendrons pas longuement, encore qu'il l'ait jugée d'une opportunité plus pressante que la question externe, et qu'il lui ait consacré de nombreux travaux. Mais sur ce chapitre il ne fit guère que reprendre les vues de son ami le général Brialmont, qu'il paraphrasa dans différents mémoires et articles de revues tels que : « Les considérations politiques sur la Défense de la Meuse » et « La Défense de la Belgique au point de vue national et européen. » Au contraire, dans l'autre partie de son programme, il se montra absolument personnel. Je me permettrai donc d'en parler d'une façon détaillée, en faisant ressortir la part importante qui revient à Banning dans la fondation de notre nouvelle colonie.

C'est en 1855 qu'on prononça pour la première fois ce grand mot dans notre petit pays. Le duc de Brabant à son retour d'un voyage en Grèce, donna à M. Frère-Orban une pierre d'un monument d'Athènes, sur laquelle il avait fait graver : « Il faut à la Belgique des colonies. »

Deux ans après, son avènement au trône permettait

au jeune souverain de commencer l'exécution de ses projets. Dans Banning qu'on lui présenta, il devina le collaborateur dévoué, enthousiaste, qu'une telle œuvre exigeait, et il le chargea immédiatement de notices sur diverses contrées, comme les Etats-Unis, le Mexique, l'Argentine, le Japon, l'Abyssinie. En 1876, le Roi, voulant coordonner les efforts isolés qui se faisaient dans diverses directions, eut l'heureuse idée de réunir, au Palais de Bruxelles, les principaux voyageurs de l'Afrique, des géographes notables et quelques capitalistes, pour étudier avec lui la question de l'exploration et de l'occupation de l'Afrique centrale. Le membre le plus autorisé de la délégation belge à cette conférence, était évidemment le collaborateur du Roi, Emile Banning. Celui-ci proposa hardiment un mode d'exploration par les diverses nations, qui devait aboutir à un partage du continent noir entre elles.

Mais un projet plus timide fut adopté : la création de l' « Association internationale africaine » ayant pour but l'ouverture des régions inconnues du centre et la répression de la traite. On sait comment l'Association négligea tout d'abord la côte occidentale, malgré l'avis de Banning, en fondant le « Comité d'études du Haut-Congo » et se ravisa ensuite en chargeant Stanley de remonter le cours du fleuve et d'acquérir les possessions de la rive gauche. Banning poussait cette grande œuvre par sa publicité active. Il écrivit un ouvrage de vulgarisation : « L'Afrique et la Conférence géographique de Bruxelles », qui eut un succès énorme et fut traduit en anglais. Il multipliait les mémoires et les polémiques, pour écarter les difficultés qui surgissaient des diplomaties françaises et portugaises. Il conjurait le gouvernement d'arborer les couleurs nationales en Afrique, mais en vain ! La pusillanimité, inhérente à notre caractère national, n'osait pas proclamer l'existence d'un Etat belge du Congo. Il fallut que Bismarck sauvât l'œuvre de Léopold II en réunissant la Conférence de Berlin. La parole de Banning y fut très écoutée et sa plume rendit maints services dans les négociations qui suivirent. Il fit ensuite une active propagande pour

obtenir, à défaut du principe colonial, le principe de l'union personnelle dynastique. Et, sans doute, cette propagande ne fut pas indifférente au vote favorable qu'émirent les Chambres sur cette question. Mentionnons encore ses services pendant les difficultés diplomatiques avec la France, qui prétendait s'attribuer tout le bassin de l'Oubangi ; pendant la seconde Conférence de Bruxelles et la fondation de la Société Antiesclavagiste; enfin, pendant les longues années qui furent consacrées à l'organisation du nouvel État. Les études et les recherches préparatoires, la correspondance politique et diplomatique, la rédaction des projets, des thèmes de négociation, des rapports, les délibérations de cabinet avec le Roi, les ministres étrangers, les membres de la délégation belge, les débats au sein de la Conférence et de ses commissions, même la polémique à certains moments, représentent une somme énorme de travail.

« Nous avons eu à nous mouvoir, dit Banning, dans un monde de suspicions, d'antagonismes, d'animosités de toute nature ; des intérêts multiples se sont mis en travers de nos efforts... Si l'œuvre a finalement abouti, ce n'a été qu'au prix d'efforts incessants pour tourner les obstacles et renouveler les négociations, au prix d'une patience à toute épreuve, renouant et rassemblant vingt fois les fils rompus. Bien des journées commencées à neuf heures du matin, ont fini à minuit et au delà. » Ces efforts eurent leur récompense directe dans la loi du 4 août 1890, faisant une avance de 25 millions à l'Etat, et créant un droit de reprise pour la Belgique au terme de dix ans. Les difficultés étaient donc aplanies.

Quoique Banning fût plutôt l'homme des polémiques et des imbroglios, son concours ne cessa point d'être utile au Souverain du nouvel Etat. Sa Majesté le consultait, quand Elle avait à préparer des discours, à répondre par des notes aux prétentions des puissances. Pourtant il se produisit des abus, difficilement évitables dans des terres nouvelles, exigeant de longs sacrifices d'hommes et d'argent. Banning en fut froissé dans sa conscience rigide de chrétien, et effrayé dans son sens adroit de politique. Il songeait

que l'exploitation à outrance, sous prétexte de régie domaniale était la restauration du système, qui avait perdu les colonies espagnoles, portugaises et françaises. C'est pourquoi il rédigea, appuyé du reste par M. Beernaert, Ministre des affaires étrangères, « un mémoire étendu, ayant pour objet de déterminer le sens et la portée du principe de la liberté commerciale, tel que la Conférence de Berlin avait voulu le faire prévaloir dans le bassin conventionnel du Congo. La part que Banning avait prise aux travaux de cette Conférence lui donnait autorité pour traiter la question. Il soutint que le régime économique poursuivi alors par l'Etat du Congo avec une rigueur systématique, était contraire aux principes de liberté commerciale consacrés par l'Acte de Berlin, contraires aussi aux droits d'occupation et à l'émancipation intellectuelle des indigènes, que la Conférence avait voulu protéger, ainsi qu'aux intérêts économiques et financiers dont la prospérité doit dépendre uniquement de la concurrence des commerçants.

Le Roi prit connaissance de ce mémoire et en fut irrité. Contrairement à ce qu'il avait fait jusqu'alors, il n'adressa pas la parole à Banning aux réceptions officielles, et n'eut plus de rapports avec lui. Malgré cette disgrâce, imméritée, Banning resta jusqu'à la fin de sa vie un ardent admirateur de la grande entreprise du Roi, au succès de laquelle il avait contribué l'un des premiers par ses écrits et ses conseils (1).

Ainsi, cet ardent patriote voyait compromise l'œuvre à laquelle il avait consacré ses forces vives, et ne récoltait de tant d'efforts que de l'ingratitude, ce qui lui fut prouvé par les passe-droit qui enrayèrent, dans la carrière administrative, son avancement partant bien légitime. Tout ceci attrista profondément les dernières années de cet homme dévoué.

*
* *

Ce diplomate avisé, cet érudit consciencieux se doublait d'un littérateur distingué. Quand on par-

(1) Général Brialmont, *Émile Banning*.

court les ouvrages politiques de Banning, on est frappé de leur réel cachet littéraire. Du reste, ce serait se tromper, que d'imaginer un Banning tout entier dirigé vers des calculs de diplomate. Ceci n'est qu'un côté de son esprit : celui de l'analyse méticuleuse et profonde. Il en est un autre, tout opposé : celui de l'enthousiasme rapide et exubérant. Somme toute, ce qui fait la beauté de cet esprit, c'est cette antinomie, qui permet de le définir un poète philosophe ou bien un critique enthousiaste. Sa jeunesse méditative, l'ardeur mystique de ses premiers ans, son amour de la solitude et de la nature, tout dénote en lui un fond poétique qui s'est traduit, à chaque événement grave où il fut placé, en vers très vibrants.

Malheureusement ces vers, qui ne manquent pas de sentiment, manquent beaucoup d'imagination. Leur auteur le reconnaissait et ne les a jamais publiés. Mais par quoi Banning se manifeste plus véritablement poète, c'est par les aspirations élevées, qui toujours ont inspiré jusqu'aux plus petits actes de sa vie. Les mots : Humanité, Progrès, Bien et Beau étaient pour lui des réalités providentielles, devant lesquelles il faisait s'humilier tous ses intérêts. Et qu'on n'aille pas voir en lui un égaré dans le champ de la politique et des spéculations philosophiques et religieuses. La façon dont il assurait le triomphe des grandes questions auxquelles il se consacrait, montre assez le contraire. Ses ouvrages ne sont pas d'un phraseur. Des livres comme *L'Afrique et la Conférence de Bruxelles*, *Le Partage politique de l'Afrique*, *La Belgique au point de vue national et européen*, ne sont pas des déclamations vaines : ils renferment, au contraire, maintes pages dignes des chrestomathies Si d'aucuns, malgré cela, objectant l'intérêt trop spécial des ouvrages précités, refusent encore à Banning le titre d'écrivain, je les renverrai aux *Réflexions morales et politiques*. C'est un ouvrage posthume, écrit sans aucune idée de publication. Emile Banning avait pris l'habitude de noter, à côté d'extraits de ses lectures très nombreuses et très variées, les réflexions qu'elles lui inspiraient, les résultats de ses méditations, les idées que lui suggé-

raient les événements auxquels il se trouvait mêlé, ou dont il n'était que le simple spectateur. Plus tard, sentant sa fin prochaine, il détacha de ces notes la partie qui lui était personnelle, les classa et chargea M. Ernest Gossart de les publier. L'ouvrage est divisé en quatre parties : Politique, Morale, Philosophie, Religion. Dans ces quatre domaines très distincts, et qui pourtant se pénètrent par bien des points, Banning défendra surtout ses chères idées de Liberté et de Tolérance. On le verra montrer beaucoup d'acharnement contre tout ce qui les heurte, et comme, malheureusement, tout ce qui les heurte se rencontre beaucoup aujourd'hui, il fera preuve très souvent d'un noir pessimisme, vers lequel son tempérament mélancolique l'inclinait d'ailleurs. Nous allons donner un rapide aperçu de l'ouvrage.

En politique, Banning est libéral, parce que « ce parti est le vrai représentant, le seul possible d'une politique nationale. Il est fondé sur l'individualisme. Le parti catholique et le parti socialiste sont fondés sur la collectivité théocratique et populaire ».

Il n'aime pas le gouvernement parlementaire : « La substitution du gouvernement parlementaire au gouvernement constitutionnel est l'une des déviations politiques les plus regrettables du XIXe siècle. Le régime constitutionnel signifie le partage du pouvoir; il implique une coopération régulière de la Couronne et de la Nation à l'œuvre des Assemblées législatives. Le régime parlementaire absorbe au contraire et concentre toute autorité dans le Parlement, qui tient directement le pouvoir exécutif à sa merci. Pour que sa domination s'exerce, il faut que le peuple, comme le roi, règne et ne gouverne pas. C'est donc une forme autocratique de gouvernement qui peut se défendre et se légitimer aussi longtemps que les assemblées sont dominées par un haut esprit politique et national, que les hommes d'Etat en tiennent éloignés les politiciens, que la supériorité et la dignité de leurs membres s'imposent au sentiment public. Il n'en est plus ainsi du jour où les partis s'y installent en maîtres et font prévaloir leurs intérêts et leurs poursuites sur ceux de l'Etat. »

Dans ses jours de mauvaise humeur, Banning avait, pour stigmatiser ce qu'il n'aimait pas, des formules incisives comme celles-ci : « Le gouvernement de la majorité est fatalement le gouvernement de la médiocrité. » — « Le régime parlementaire est un régime de grands discours et de petits actes. Les longs desseins qui alimentent la vie des nations y sont remplacés par les programmes électoraux à deux ans d'échéances : c'est le champ d'oscillation de la politique des partis. »

Il voit partout la décomposition des plus belles idées modernes et tous ses griefs sont résumés dans cet alinéa qu'il consacre au mouvement antisémitique : « Ce mouvement qui empoisonne lentement l'esprit populaire et entraîne déjà plusieurs gouvernements sous sa bannière sophistique et persécutrice est l'un des symptômes les plus menaçants de ces dernières années. Que sont devenues les belles doctrines de liberté, de tolérance, de fraternité, écloses au souffle de 1830 et d'où sortirent simultanément ces trois admirables conquêtes : les droits de l'homme immuablement codifiés, le régime constitutionnel et le libre échange? »

Banning trouve donc le moment actuel mauvais. Il juge la situation froidement et elle lui apparaît sous les couleurs les plus sombres : « Le grand mal de notre temps, le mal qui partout énerve et dégrade la vie publique, c'est l'absence de souffle moral au sein des nations, comme de sens moral chez ceux qui les régissent. Les gouvernements vivent au jour le jour et la multitude n'a cure que de jouissances matérielles. L'Europe ne sortira de la crise qui la déshonore, l'humanité n'entreverra de paix sincère et féconde, que lorsque cessera de peser sur elle le cauchemar pessimiste, fruit du scepticisme, qui, en éteignant la foi à toute grande idée, lui ravit la force et l'élan pour l'accomplir... L'heure du châtiment sonnera peut-être bientôt! » — Mais « le remède sortira de l'excès du mal. L'avènement du suffrage universel est certain et nécessaire. Par une ironie providentielle, après des bouleversements, des ruines et des cataclysmes probables, il reconstituera le

pouvoir contre lui-même, contre ses entraînements, son impuissance, ses propres fureurs. Le XXe siècle ne s'achèvera pas sans avoir ouvert une période de Césars. Le peuple ne les cherchera pas dans les dynasties régnantes, dans les aristocraties de race, dans les classes moyennes, toutes épuisées, avachies, ayant forfait leur droit d'aînesse par leur incapacité et leur égoïsme. C'est d'en bas que viendront les maîtres futurs. Ils fonderont leur légitimité sur le témoignage de ce qui se passe sous nos yeux, leur pouvoir sur l'anarchie qui nous dévore. Ce seront des justiciers redoutables. Dieu leur donne la sagesse avec la vertu, et sauve entre leurs mains, de la sainte liberté dont l'aube réjouit notre jeunesse, tout ce que la vermine qui ronge le corps politique, n'aura pas irrémédiablement détruit et souillé. »

Dans les chapitres Morale et Philosophie, Banning va s'attaquer, de façon virulente, aux facteurs des grands maux de notre époque, c'est-à-dire : au matérialisme, en métaphysique et psychologie, au naturalisme en art, au scepticisme en éthique. Et il le fait avec un accent d'indignation qui ébranle : « Tout athée est un nihiliste. Nier Dieu c'est nier l'être dans sa source. L'homme qui croit au néant, s'y condamne lui-même : ses pensées, ses convictions, ses actes, ne valent certes pas plus que sa personne. »

Son indignation se traduit en ironie cinglante quand il s'adresse au matérialisme littéraire, au réalisme : « le but de l'art, le succès suprême, c'est l'ébranlement de la fibre, c'est le frisson nerveux. Le roman et le drame n'ont plus le souci de charmer, d'ennoblir, d'amortir ce qu'il a de bas, d'exalter ce qu'il y a de grand dans l'homme. Ce serait de la finalité dans l'art, le culte du beau pour le bien. Allons donc ! les bébés et les vieilles femmes peuvent faire leurs délices de ces contes-là ! Eschyle et Sophocle, Shakespeare et Goethe, Corneille et Schiller, Bernardin et Goldschmidt, Töpffer et Dickens ont pu avoir de ces visions ; mais le dernier des zolatistes rougirait de perdre son temps à d'aussi bourgeoises besognes. Plus de caractères : des silhouettes ; plus de peintures : un bariolage ; voilà ce qui produit de l'effet.

Collectionnez des « documents », colligez des détails infimes, menus, repoussants surtout; collez-les sur une trame quelconque : c'est avec ces matériaux qu'on construit les œuvres d'art, qui s'en vont par tirages de mille délecter les lecteurs dans les deux hémisphères. Avez-vous sali les yeux et les oreilles, troublé les sens et l'esprit, fait courir un frémissement à fleur de peau : vous voilà sacré artiste et grand homme. Mais si c'est là tout, ou même quelque chose, si l'effet matériel est l'unique objet de l'écrivain, à quoi bon ces laborieuses analyses procédant lentement par accumulation, au risque de produire l'ennui et le dégoût? La synthèse plastique est autrement puissante alors, et une vaste toile où coulent à flots le sang et l'ordure fera toujours plus d'effet encore : cela sera vraiment « réel », « empoignant », irrésistible. Allons, Messieurs : jetez vos plumes, renversez vos encriers : place à la brosse et aux pots de couleur ! »

Et plus loin, voici comment Banning résume, en un langage virulent de dégoût, les causes de sa mâle tristesse : « Un siècle dont les débuts furent héroïques, si admirable dans sa jeunesse, par ses créations scientifiques, politiques, artistiques, vieillit dans le marasme et menace de s'éteindre par un effondrement moral. Les nations s'éveillent brusquement sous le flot montant de la pornographie, qui envahit tout, salit tout, pénètre partout dans son débordement insolent et cynique. Comment s'en étonner? Depuis quarante ans, l'art, les lettres, la science même, ont favorisé l'éclosion du monstre : ils l'ont nourri de leur substance, couvert de soie et de fleurs : robuste et vainqueur aujourd'hui, il secoue ses oripeaux et se montre dans son ignoble nudité. »

Si Banning n'avait fait que stigmatiser ces excès réels, son livre serait incomplet. Mais il contient aussi de belles prédictions d'avenir, qu'il ne faut pas se hâter de taxer d'utopies. Il croit à un triomphe, par la raison, de l'idée morale. Il croit à une alliance future de la religion et de la science : « Si la tolérance devient un jour une vérité, ce sera par la prédominance de la morale sur le dogme, de la volonté active sur la spéculation théologique. Ce ne sera pas un

recul, ni surtout une apostasie. La loi d'amour est la racine même de la révélation. *Ama et fac quod vis*, disait saint Augustin. Le devoir unit ceux que la foi sépare. Quelques dissidences qui règnent parmi les penseurs sur les fondements métaphysiques de la morale, la règle suprême de l'activité humaine est simple et claire, et sa sanction s'impose en un seul et même Dieu. »

Enfin Banning explique comment, avec des données de prime abord contradictoires, il est possible de réaliser l'équilibre en soi : « Il est deux hommes dans tout homme : le mystique et le rationaliste. L'esprit humain cependant aspire invinciblement à l'unité : c'est le signe de sa grandeur, le secret de sa force, le pressentiment de sa destinée. Quelle voie faut-il suivre?... La plupart des hommes, impatients de leur propre dualité, se mutilent, immolant la raison au dogme, ou le dogme à la raison. Mais la foi qui accepte le dogme, n'a pas l'évidence d'une intuition directe, qui écarte toute incertitude, et la raison, qui écarte toute croyance, rétrécit le champ de l'esprit, s'enferme entre les barreaux d'une prison et s'y brise désespérée. Discernant ces deux êtres dans l'être, agents également réels et nécessaires du conflit qui remplit notre courte et obscure existence, subissons notre loi, respectons l'œuvre divine, laissons se développer chacune en sa sphère, les deux énergies qui constituent l'homme moral. Concilions-les autant qu'il se peut en faisant notre foi rationnelle et notre raison religieuse. La mort accomplira la synthèse et rendra à l'âme la paix en celui qui s'est manifesté sous deux faces en chacun de nous. »

Ce passage peut être considéré comme la conclusion du beau livre dont nous venons de donner la quintessence. Telles sont les idées. Mais je m'en voudrais de ne pas attirer l'attention du lecteur sur un mérite spécial de l'ouvrage, je veux dire le style. Il est excessivement simple sans froideur, classique sans pédantisme, et surtout doué d'une extrême souplesse qui le fait tour à tour narratif et oratoire. Dans maints endroits, ce style fait des phrases lapidaires, trouvailles vraiment heureuses, dignes de

figurer dans un recueil de maximes ou d'aphorismes. En voici quelques exemples :

« L'optique morale agit à l'inverse de l'optique physique : elle rapetissse les objets à notre portée, et grossit ceux à distance. »

« Il est grand de se donner aux petits; il est petit de se donner aux grands. »

« Le cœur se resserre chez bien des gens dans la mesure où leur bourse s'enfle. »

« Les grands de la terre sont trop souvent les petits de l'intelligence et les pauvres de la vertu. »

« La pitié des hommes confine de bien près à leur mépris. »

« Il est si facile vivant de se résoudre à n'être rien en ce monde : pourquoi serait-il plus malaisé de s'y résigner mort? »

« Il est dans ce monde quelque chose de plus révoltant que le vice : c'est la vertu qui s'incline devant lui. »

« Pour vivre parmi ceux qu'on appelle bénévolement les grands de la terre, il faut s'appliquer à avoir la tête et le cœur au niveau des pieds. Cet effort de gymnastique n'est pas à la portée de tout le monde. »

Il y a dans ces formules vigoureuses assez bien d'amertume. Ayant conscience de sa valeur, Banning ne pouvait s'empêcher, malgré l'élévation de son caractère, de se considérer un peu comme un méconnu. A coup sûr sa vie méritait plus que quelques rubans rouges et quelques croix brillantes; sa mort méritait plus que quelques discours officiels. Et notre pays qui, en littérature, retient avec une dévotion louable les noms de Clesse, Van Hasselt, Pirmez, de Laveleye, talents pas toujours brillants, mais solides, devrait bien ajouter à cette liste celui d'Emile Banning.

Quoi qu'il en soit, il fut de ceux qui se consolent dans la satisfaction du devoir accompli, et l'on ne peut lui adresser un plus bel éloge qu'en lui appliquant une de ses maximes :

« Il importe peu de vivre dans la mémoire des hommes; il importe beaucoup de l'avoir mérité. »

R. VANDER BURGHT.

DESPOTISME

Après avoir parcouru la lettre qui formait tout son courrier, le vieux M. de Carause se regarda dans une glace. Bien qu'il n'eût rien lu de réjouissant, il se fit un sourire. Ceci était pour sa bonne mine. Il se frotta les mains et passa ensuite à la salle à manger, où l'attendait sa fille, Mme Maugret. L'embrassant sur le front, il lui demanda comment elle avait passé la nuit.

— La mienne a été délicieuse, assura-t-il.

Ils s'assirent.

— Sais-tu que Mernac est mort cette nuit? — dit-il, enfin, avec le plus grand calme, tout en se surveillant encore au miroir qui lui faisait face. M. de Carause croquait, à ce moment, le petit pain doré dont se composait son premier déjeuner.

Mme Maugret déposa la tasse qu'elle allait porter à ses lèvres.

— Mernac, mon Dieu!... ton plus vieil ami!

Très calme, M. de Carause dodelina de la tête.

C'était le dernier de 1820, « son année », comme il l'appelait.

Hé! on en pouvait compter, aujourd'hui, les survivants.

Le vieillard se plut à rappeler, concernant ce sujet, des histoires que sa fille connaissait par cœur. Mais ce ne fut là qu'une furtive incursion dans les souvenirs, car il revint bientôt à la nouvelle que la poste avait eu la désobligeance de lui porter. Il dit :

— Quel excellent garçon, ce Mernac! Ah! le brave homme!... Oui, il eut bien ses travers, mais n'en ai-je pas moi-même?... Avec l'âge, il lui poussait de nouvelles amoureuses et des amourettes inédites... dans le passé. Son été de la Saint-Martin avait paru ne devoir plus finir. Tandis que je m'étais détaché des vétilles, à soixante-dix ans déjà, il s'y obstina avec acharnement. Ceci hâta sa fin, j'en suis convaincu...

Il était gourmand, encore que l'expérience nous dicte d'être gourmet à peine. La passion de la quantité est un faible que l'on passe à la jeunesse. Il est bon que le discernement vienne, à l'âge de raison, nous faire préférer la qualité des choses. C'est une grâce qui lui fut refusée... Mernac ne sut pas maigrir et but du vin jusqu'à sa dernière heure... La logique... et les médecins nous recommandent l'usage de la prudence et des eaux thermales. J'avais fait adresser à ce cher ami les brochures de toutes les stations du monde... Tu sais, ces sortes de catalogues illustrés. Il ne consentit jamais à les lire, refusant même d'en regarder les gravures. Ce fut un intempérant invétéré et opiniâtre. Le voilà puni par où il a péché avec insistance.

M. de Carause se regarda de nouveau. Son ample vêtement, à deux rangs de boutons, au col droit, atténuait heureusement sa maigreur. Une moustache grise et forte, un œil demeuré clair, lui gardaient l'air martial. Pour cacher sa calvitie, il portait une sorte de bonnet de police. Le seul « vice » qu'il se reconnût était le cigare dont il faisait ses délices après chacun de ses repas. Il en alluma un et se prit à arpenter la pièce.

— Oui, oui, me voici seul, déclara-t-il. Avec qui veux-tu que je fasse désormais mon tour du matin ?... La société des quelques jeunes hommes que nous connaissons ne saurait me convenir. — Il cita des noms. Ces jeunes hommes avaient de cinquante-cinq à soixante-dix ans; plusieurs d'entre eux traînaient une jambe goutteuse. — Des fétus ! chère. — Il reprochait à l'un des yeux vitreux et larmoyants, à l'autre une chaîne de montre surchargée de breloques, à un troisième de mauvaises digestions, à celui-ci un ventre qui prenait des proportions de futaille, à celui-là des gilets blancs et des souliers à bouts vernis. — Des fats !... Il faut que ridicule se passe. Je suis d'une autre génération !... Tiens, un exemple pris à l'histoire : les héros de 1830 ne s'accommodèrent jamais des vociférateurs de 48. Je néglige les communards... des galopins. Me comprends-tu ? — Il retombait à son idée. — L'homme, à quelque époque

de sa vie que ce soit, éprouve le besoin de l'amitié. Nul ne se peut flatter de la trouver parmi les siens... Lorsque nous avons perdu ta mère, je connus le prix d'une véritable affection. Je n'en avais pas apprécié toujours la valeur. Nous eûmes, comme il est inévitable, des torts, elle et moi; le temps a fait des miens autant de regrets. Aussi bien, il y a partout des reproches au fond de nos souvenirs. Il est bon que notre cœur déborde de repentirs. Nous ne nous élevons un peu qu'aux heures où ils grondent en nous. Je n'eus pas le bonheur, comme toi, d'avoir quelqu'un pour me l'apprendre. Sache donc profiter des leçons que mon expérience te donne; épargne-moi toute colère pour la paix de ta conscience... Le jour où je cédai à tes prières et me décidai à quitter mon intérieur pour habiter chez toi, j'éprouvai certaine inquiétude. Tu m'arrachais à un milieu paisible, à une maison qui, bien que petite, par cela même peut-être, n'en était pas moins grande d'un repos tout plein de souvenances. Ce fut un sacrifice. Qu'ai-je rencontré ici? Je ne récrimine pas : la maladie... Ta fille d'abord... Il lui fallut le Midi. Cela me coûta, car ton mari n'a su jamais subvenir à plus qu'à vos besoins, et encore!... Bref, ta fille a trouvé à se marier là-bas avec un neurasthénique qui s'y refaisait également; voilà qui est bien... « Mon » argent lui a donné la santé, tout en contribuant à son bonheur. Comme il est juste, elle oublie, la chère petite! de me témoigner sa reconnaissance; c'est un amour d'enfant!... Maintenant, voilà ton mari qui veut respirer de la Provence, humer les parfums de la Riviera... à mes dépens, faut-il l'ajouter?. . Conclus... As-tu réfléchi à ces choses?... Et si ton mari s'obstine à couver sa maladie, de quoi vivrez-vous? Tu comprends, je n'entends pas prendre à ma charge un homme qui, à cinquante ans, n'est pas en état de te procurer le véritable nécessaire fait, conviens-en, d'un bon brin de superflu. Ce n'est pas un reproche, mais une constatation... Ton fils? il a vingt-six ans, malheureuse!... Où en est-il? Que fait-il? Qu'a-t-il fait?... Ne nous payons pas de mots : c'est un cancre... Il a

de qui tenir ; je parle, cela va de soi, des Maugret... Non, mais que penses-tu en faire de ton fils?... Et ta fille? si elle allait, quelque jour, te retomber sur les bras, flanquée de son mari et de sa progéniture?... Des chiffes, ma petite, des mazettes !... On ne fait plus que ça... oh ! tu peux le leur dire, à tous, pour qu'ils le sachent : le grand-père sera inaccessible. Ils ne verront pas ça de « son » argent, pas ça !

Il fit craquer son ongle contre une de ses dents.

Mme Maugret restait suffoquée, terrifiée par les déclarations de ce père devant qui elle avait toujours tremblé, et qui continuait à avoir sur elle un ascendant absolu. Elle murmura cependant :

— Et c'est là ce que t'inspire la mort de ton vieil ami !...

M. de Carause s'emporta. Il ne permettait à personne de lui faire la leçon. Mernac était affranchi de tous les déboires. La mort n'était pas une calamité, mais une délivrance.

A la dérobée, il se mira à la glace. La vivacité de sa réponse lui avait rosi les joues. Il se frotta les mains, de son mouvement d'inconsciente vanité, et reprit :

— T'imagines-tu que le *Crédit commercial* va, longtemps encore, appointer un administrateur tel que Maugret, inapte à remplir ses fonctions? Il y a une besogne à expédier; ce n'est pas tout d'être malade.

Mme Maugret baissa la tête pour cacher ses larmes.

Le vieillard continuant à invectiver, elle fut bientôt incapable de contenir ses sanglots. Alors il cria et tapa sur la table.

On ne pouvait plus parler de ses affaires ! C'était trop fort.

Ah ! il était bien frappé dans sa descendance ! N'avoir eu qu'une fille aussi, une nerveuse, une détraquée... une chiffe !

Quand il eut lancé ce dernier mot, qui lui était cher, il se sentit relativement calmé. Il lui parut prudent d'endiguer sa colère.

Mais Mme Maugret se leva, indignée, et sortit en fermant la porte avec brusquerie.

M. de Carause était au milieu de la chambre, devant la table servie. Il eut la tentation de jeter les tasses par la fenêtre, de casser quelque chose, de déshériter quelqu'un. L'envie lui vint de fendre la glace où il oubliait, dans son irritation, de se regarder. Il demeurait à la même place et finit, en un mouvement brusque, par tirer sa montre. Inconsciemment il bredouilla :

« Dix heures, dix heures... dix heures ! »

Il poussa ensuite sur un timbre électrique.

La servante parut avec un plateau, afin de desservir.

— Catherine, de l'encre, une plume, du papier ! Vivement !

Il retroussa sa manche et s'assit à un secrétaire, à côté de la fenêtre. Depuis plus de dix ans, sa fille faisait toute sa correspondance.

Il écrivit, d'une écriture ferme et large, sans une hésitation :

« Mon cher Monsieur Lory,

» Pour des raisons d'ordre privé, je vous prie de » me verser, en main propre, à dater de ce jour, le » montant du loyer de la maison que vous occupez. » Je vous ferai remarquer que toute quittance qui ne » serait pas revêtue de la signature que vous trouve- » rez ci-dessous n'aurait aucune valeur.

» Veuillez croire, mon cher Monsieur Lory, à mes » sentiments cordiaux.

» LOUIS-GASTON DE CARAUSE. »

Il plia la feuille, la glissa dans une enveloppe, y mit l'adresse, sonna, tendit à la servante de l'argent pour acheter un timbre et, se cambrant, la regarda sortir.

— Là ! nous ferons claquer les portes, ma fille !

Il regagna sa chambre, malmenant de belle façon le vantail, qui fit un bruit terrible. Une demi-heure plus tard, M. de Carause partit pour faire sa promenade. Il avait l'air calme et heureux.

*
* *

Après avoir rendu à son vieil ami Mernac les derniers devoirs, M. de Carause s'était pris à attendre une réponse à sa lettre. Ce fut en vain. La servante l'avait remise à Mme Maugret.

Pendant une semaine, le vieillard se leva au petit jour pour guetter la venue du facteur. Il apprit ainsi l'heure des distributions et se familiarisa avec le malaise de l'impatience. Les repas qu'il prenait seul, dans sa chambre, suivant son désir, lui devenaient insupportables. Il perdait l'appétit et le sommeil. Sa glace lui faisait des aveux qu'il se résolut à porter à sa fille, en la priant de régler pour lui toute cette affaire obsédante. Il voulut bien reconnaître sa vivacité et la blâmer, par sous-entendus. Il s'ensuivit une détente. M. de Carause s'abaissa même jusqu'à s'enquérir de la santé de ce « pauvre » Maugret. Il fut paternel, fit ressortir la nécessité du repos pour le « surmené », et, enfin, conseilla la Provence. Son esprit pratique lui faisait préférer, aux pompeux hôtels de la Côte d'Azur, quelque « trou » sainement parfumé d'ail.

Mme Maugret se montra touchée et embrassa son père avec tant d'effusion que le vieil homme s'écria :

— Tu ne m'as jamais donné un pareil baiser !

Sur ces entrefaites, Gaspard Maugret entra, et M. de Carause poussa la bonté jusqu'à inviter son petit-fils à l'accompagner. Il était l'heure où il avait l'habitude de faire « sa » promenade. Plein de mansuétude, il sut ne rien reprocher au jeune homme, et se dispensa de l'épouvanter au sujet de l'avenir.

Au dîner, M. de Carause parla des personnes charmantes et « si intelligentes » qu'ils avaient eu le bonheur de rencontrer. Il montrait une joie d'enfant heureux d'avoir fait cesser une fâcherie, et pressa son gendre de partir.

Au café, dont il se défendait l'usage, mais qu'il aimait pour son arome, il évoqua de ses histoires, son duel, ses voyages, et rappela l'amitié touchante que lui avait portée, de son vivant, cet excellent Mernac. Il exhuma des traits d'esprit de Louis-Philippe, parce qu'ils étaient rares, et des anecdotes sur Charles X, « qui n'eut de grand en sa vie que

l'amour de Mme de Polastron ». Il appela M. Maugret et son petit-fils « mes enfants », eut des sourires et railla Louis-Napoléon, ce qui pouvait passer pour une condescendance de sa part. Malheureusement, la pendule finit par sonner huit heures et demie. Il dut se hâter de regagner sa chambre, où il s'assura que le koukri, rapporté du Thibet par un camarade mort depuis 1860, était bien sur la table de nuit, à portée de sa main; à la suite de quoi, s'étant dévêtu et couché, il s'endormit content, entièrement réconcilié avec le ciel et la terre.

Huit jours plus tard, M. Maugret partait pour Luchon, poussé en cela par les conseils du docteur Maral.

M. de Carause ne cacha pas son mécontentement. Luchon? Encore un « nid à écorcheurs ». Une prime pour l'illustre Maral! Comment donc! Aussi, pourquoi gardait-on cette « nullité accablante » comme médecin de la famille? A quoi bon! Se faisait-il droguer, lui? Non! Maugret, pour dire le vrai, était un « cas désespéré » dont un charlatan avisé se devait adroitement défaire. Il n'y manquait point, le Maral.

— Faut-il voir bien loin, chère, demanda-t-il, pour s'apercevoir que ton mari se dessèche sur pied?

Hé! ce n'était pas une réclame que d'enterrer ses clients.

Maral achevait beaucoup de monde; cette vérité courait les rues... Un criminel « patenté »... Décidément, les sots ne seraient jamais embarrassés, puisqu'il y aurait toujours des imbéciles à tondre.

Cette scène se passait dans la salle à manger. Mme Maugret se tut. Elle dévorait ses larmes et étouffa sa tristesse. Les reproches, par conséquent, en restèrent là.

M. de Carause s'accouda à la fenêtre et prit plaisir à dénombrer les « chiffes » qui passaient. Les jeunes mères exsangues, se traînant à la suite de la voiture d'enfant, dans ce pâle soleil de mars, lui étaient surtout odieuses. Les défauts physiques l'écœuraient.

« La génération de demain! » — criait-il.

Une femme, en cessant de pouvoir enfanter, deve-

nait à ses yeux une sorte de réfractaire. La faiblesse et l'obésité l'indignaient également. Il ne déguisait pas son dédain pour les malades ni son mépris pour les impotents. La pitié semblait s'être détachée de lui à mesure qu'il avait maigri.

Quand il eut assez ridiculisé la triste humanité qui cherchait l'illusion de la campagne dans le petit parc et le long de l'avenue, il se dirigea vers la glace, et s'y vit très droit, très ferme.

Son petit-fils, en entrant, lui fit détourner la tête. A la dérobée, il le toisa, le « jaugea », sans lui découvrir ce qu'il appelait « la tare de l'époque », et qui n'était rien autre que de la cachexie. Cette heureuse constatation lui suggéra une seule pensée :

« Il tient de moi, le garçon. »

Comme Mme Maugret venait de sortir de la pièce, il eut la curiosité d'en savoir davantage.

— Dis donc, Gaspard, commença-t-il, il va se faire temps pour toi de songer à te tirer d'affaire. Ne compte plus sur ton père, crois-moi. Il te faut, à présent, apprendre à voler de tes propres ailes, et je ne les crois pas bien fortes.

— Bah! grand-père, je ne suis pas lourd; elles me porteront.

Il dut répéter à voix plus haute, le vieil homme perdant un peu de la finesse de son ouïe.

— Te porter, oui, hé, hé!... Oui, mais il faut compter avec l'hérédité... Tu sais, tel père...

— Ne t'inquiète pas, assura Gaspard Maugret, tu n'aurais pas à m'envoyer à Luchon; j'irais à l'hôpital.

— Où ça?

— A l'hôpital!

Le vieux M. de Carause regarda son petit-fils, branla la tête, enleva son bonnet de police pour se passer la main sur le crâne, puis courut à la chambre de sa fille. Il surprit Mme Maugret écrivant une lettre à son mari. Ayant fermé la porte, et son bonnet toujours à la main, le vieillard s'assit. Après un instant de silence, il souffla :

— Jeanne, ton fils est admirable... admirable! Ne

m'a-t-il pas certifié que, s'il venait jamais à être malade, il ne se ferait soigner qu'à l'hôpital?

— Oh! papa...

— Pense donc, chère... à l'hôpital! — Il n'en pouvait croire ses oreilles. — Ton fils est admirable!

« Celui-là, songeait-il, peut broncher; il ne m'en coûtera pas un liard. »

* * *

Les nouvelles de Luchon ne furent point bonnes d'abord. Elles ne tardèrent pas à devenir mauvaises et finirent, bientôt, par être alarmantes. Mme Maugret se vit dans l'obligation de faire part à son père des inquiétudes dont elle était harcelée. Elle devait rejoindre son mari.

M. de Carause se fâcha tout rouge, puis sa colère tomba, d'un coup. Il se montra froid et sut raisonner. Qui le soignerait?

Mais il n'était pas malade, tandis que M. Maugret se débattait contre la mort, lui fit observer sa fille, qui le suppliait de comprendre.

Le vieillard s'obstinait.

Ce serait encore avec « son » argent à lui qu'elle irait là-bas. Oui, toujours. Il en avait assez, maintenant, de cette profusion. Eh bien, oui, il avait chargé son enfant de quelques-uns de ces soucis que comporte la fortune; était-ce là un motif pour qu'elle se permît d'abuser de sa confiance? Que faisait-elle de « tout cet argent? » Il lui réclama des comptes.

Elle avoua n'en avoir pas tenu.

De sa voix de tête, il éclata. Lui ayant donné les noms de trompeuse, de menteuse et de coquine, il s'avança vers elle, la poursuivit à travers la chambre, et menaça de tout casser si elle ne lui rendait pas, sur-le-champ, « les sommes qu'elle détenait au mépris du bon droit ».

Il venait de la joindre devant le canapé, où elle roula en une attaque de nerfs, dont elle sortit brisée, défaite, à demi-morte, dans les bras de son père épouvanté. Il la dorlota, lui assurant qu'elle avait son pardon. Ne l'aimait-il pas plus que tout au

monde? Lui épargner jusqu'à l'ombre d'un chagrin était sa seule préoccupation. Il l'appela « ma chère petite ». Ceci exprimait la suprême tendresse. Son cœur semblait passer dans sa voix chevrotante. Débordant de sensibilité, il avoua qu'il importait de « voler » vers le pauvre Maugret.

— Quand pars-tu?... Demain?... Ce soir encore? demanda-t-il.

Non, certes non, ils n'avaient pas de chance!

« Ma toute chère petite! »

C'était touchant.

Souffrante, Mme Maugret partit, le jour même, et arriva à Luchon pour recueillir le dernier soupir de son mari, qu'avait usé un surmenage de trente années.

M. de Carause venait de se lever, un peu plus tard que d'habitude, quand la servante lui apporta le télégramme qui annonçait la triste nouvelle.

Il tira sa moustache, mit son bonnet et se regarda longuement dans la grande glace de sa chambre. Se frottant les mains, il remonta ensuite jusqu'à la croisée. Il n'avait aucun sujet de se réjouir; indéfinissable et lointaine, une pointe de tristesse germait même au fond de lui. Mais cet absolu sentiment de vanité : la pensée de rester debout, ferme et droit, épargné par la cognée, lui inspirait un contentement obscur et presque pervers. Il se découvrait une manière de mérite à éviter les dangers, à côtoyer les maladies, ces écueils de la vie, à narguer la « camarde ». Il lui semblait qu'il dût être immortel, ce qui lui faisait entretenir encore de nombreux projets. Il ne laissait pas de se demander ce qu'il ferait, où il s'en irait vivre lorsque sa fille ne serait plus. C'était une de ses grandes indécisions. Reprendrait-il une gouvernante qui chercherait à le gruger, pareille à cette Cunégonde moustachue dont les services lui avaient coûté bon autrefois?

Il ne savait à quel projet s'arrêter, quand Mme De Bray, sa petite-fille, entra avec un de ses enfants. Elle remplit l'appartement de lamentations aiguës. M. de Carause s'emporta tout de suite :

— Là, là! épargne-moi ta comédie! Voici six mois que nous n'avons eu l'honneur de vous voir, toi ou ton mari. Tu connaissais pourtant l'état de ton père... Oui, oui, tu as été... mourante, n'est-il pas vrai?.., C'est entendu... Permets-moi de te faire mon compliment sur ta belle mine... Ah! parlons de choses sérieuses, veux-tu?... Pour les frais du deuil, pour la façade de la douleur, tu me comprends, car tu es fine : pas ça! chère enfant! pas ça!

Il eut un léger rire où la pitié se faisait sardonique, puis rassura Mme De Bray, lui certifiant :

— Ton père me reste redevable de fortes sommes dont je possède, heureureusement, les reconnaissances.

Il se proposait de faire valoir ses droits, peu disposé à se laisser mettre sur la paille par sa famille.

Et ce bon De Bray, comment se portait-il? Ne lui manquait-il rien à celui-là? S'il allait retomber malade à son tour, hein? Si?... Ah diable! Que ferait-elle? avec un enfant... Deux? deux enfants!... Ah bien!... On n'y allait pas de main morte, au moins. En cinq ans de mariage, bigre!

Elle tâcha de l'attendrir. Ils étaient quatre.

— Quand vous seriez huit, assura-t-il, goguenard. C'est très simple, et voici une petite leçon d'économie que je te donne pour rien : Ton mari mettra un brassard, s'il a eu le mauvais goût de s'acheter un vêtement de couleur claire; les mioches n'ont que faire du déguisement, et toi... reste dans ton intérieur: tu ne saurais faire mieux. Je n'aime pas ces femmes qui courent la ville.

Il voulut se montrer « moderne » et ajouta dans un sourire :

— Je ne marche plus.

Les prières ne le touchèrent pas et la supplication ne parvint point à le fléchir.

M. de Carause se frottant les mains, regarda partir sa petite-fille. Par le fait, elle ne l'avait cajolé jamais sans lui réclamer le payement immédiat de ses gentillesses. Le vieil homme se sentit heureux d'avoir pu lui rendre, si aisément, le capital et les intérêts de ses perfides chatteries.

Toutefois, désireux de se donner les apparences de la libéralité, il fit demander son petit-fils, et voulut le convaincre qu'il était à sa disposition pour les frais de ce deuil qu'il venait de refuser à Mme De Bray.

Gaspard Maugret, ayant remercié son grand-père, jugea bon de n'user pas de cette offre. Il avait trouvé une place de secrétaire chez un banquier.

— Ah! fit M. de Carause. Et, sans plus, il regagna sa chambre, faisant claquer son pouce contre son index.

La porte une fois fermée, en face de la glace, il se demanda si ce garçon, qui « tenait de lui », aurait, un jour, son esprit, son bon sens et ses « moyens ».

***

Il fallut des mois pour reporter quelque quiétude dans cet intérieur que la mort avait bouleversé.

M. de Carause accepta la désolation de sa fille. Il se contentait, en attendant mieux, d'établir des comptes. Sa vie s'emplit de chiffres et ses poches de chiffons de papier.

Il consignait sur ceux-ci le résultat de ses préoccupations tâtonnantes. Il se posait des problèmes dont les solutions l'absorbaient.

Et le printemps avait souri en vain aux fenêtres toujours closes de la chambre du vieillard. L'été en avait terni les rideaux.

M. de Carause redoutait les moustiques et détestait les mouches. Il recommandait qu'on laissât tout fermé, menaçant la servante de châtiments épouvantables, et de renvoi, dans le cas où elle enfreindrait ses ordres.

De là vint le déchaînement des fureurs, un jour d'automne.

Par l'avenue descendait le tournoiement indécis des feuilles rousses, et tachées de pourpre, et jaunes avec des nervures à la sanguine. Les semis et les chemins du parc en étaient jonchés. Un soleil doux prêtait sa splendeur d'or au matin encore embrumé. Des gouttes de lumière éclaboussaient les arbres.

Cette arrière-saison avait la sérénité d'une belle âme à son déclin.

Un peu remise de son abattement, Mme Maugret avait voulu surprendre son père chez lui. Il était sorti déjà, adorant la mélancolie de ce dépouillement qui jetait au sol, en teintes rutilantes, ce qui restait de la fraîcheur éphémère du printemps et de la gloire passagère de l'été.

« Une année de plus », pensait-il, « une année encore que je foule... après tant et tant d'autres ! »

Le spectacle de la mort le faisait, en quelque sorte, plus vivant.

Un instant, Mme Maugret s'était arrêtée au seuil de la pièce, suffoquée par l'odeur de renfermé ; puis, sans hésitation, elle avait ouvert les deux fenêtres. A ce moment, elle vit son père qui rentrait, guilleret et rose. Il leva la tête, fronça les sourcils.

« Hein ? »

A quinze ans il n'eût pas monté plus rapidement l'escalier.

Il repoussa sa fille accourue pour l'embrasser.

— Qui s'est permis de... d'ouvrir chez... moi ?

Elle avoua. Il reprit :

— Tu veux me tuer... C'est ça !... Dis-le !

Un coup de théâtre se préparait. On le sentait dans l'air.

Comme M. de Carause, en les derniers temps, avait dû s'occuper de ses affaires lui-même, il s'était accoutumé à garder, dans ses poches, les sommes qu'il avait perçues. Froissés et déchirés, les bouts de papier, sur lesquels il avait établi le montant approximatif de son « avoir », se mêlaient aux valeurs de toutes sortes. La manie lui était venue d'acheter des journaux. Il les gardait sous le bras, sans les lire, et finissait par les engouffrer auprès des billets de banque et des mémorandums. Ce fut ce qu'il retira, à pleines mains, avec des pièces d'or et d'argent, qui roulèrent sous les meubles.

— C'était ça !... C'était ça ! clamait-il. Ses lèvres en tremblaient.

Et il s'était fait un scrupule de tracasser son enfant ! Ah ! on venait de se jouer, mais bien pour la dernière fois, de sa crédulité, de sa bonté, de sa faiblesse.

Des comptes, de bons comptes, d'honnêtes comptes ! voilà ce qu'il demandait, ce que l'on allait lui donner enfin !

Il ne se contenait plus. Ses imprécations sortaient sans arrêt et s'élevaient comme des fusées. Son maigre corps était secoué dans le grand manteau qui en étoffait et en dissimulait les angles. On eût dit une hampe enveloppée dans les plis d'un drapeau que battait la bise.

En hâte, les vieux doigts réunissaient les notes. Elles étaient si nombreuses que M. de Carause ne s'y retrouvait pas. Alors sa colère ne connut plus de bornes, et il finit par accuser toute la maison de lui avoir soustrait les seules qui fussent exactes et définitives. Il parla de la police, invoqua la justice et réclama des peines infamantes contre les coupables. Sonnant la servante, il lui intima l'ordre de refermer les fenêtres, de se retirer ensuite et de ne les déranger, sa fille et lui, sous aucun prétexte.

M. de Carause tint son enfant jusqu'au soir, et fixa le chiffre de sa créance à cent mille et quelques francs et plusieurs centimes. Afin de « rentrer en possession de cette somme, en tout ou en partie », il verrait à prendre d'énergiques dispositions. Ni les maladies, ni les prières, ni les attaques de nerfs... rien, rien ! ne parviendrait, désormais, à influencer son irrévocable volonté. C'en était fait des simagrées. Il exigeait de la réalité ; on lui en donnerait. La monnaie de singe n'aurait plus cours.

— L'argent est une affirmation ; c'est du positif... Plus de sentiment, entendez-vous? Pas d'échappatoire. On ne me bernera plus... Vous n'avez que trop abusé du vieux, vous, votre défunt mari, vos enfants !... Hé ! je fus une fière buse, sur mon honneur ! Avez-vous dû vous moquer assez de moi, hein ? mais avouez-le donc !... Oui, tant va la cruche à l'eau, voyez-vous...

Il s'assit à la table, écrivit une reconnaissance de la somme qui lui était due, et tendit la plume à sa fille.

Elle le regarda avec une sorte d'épouvante.

Il vint se mettre derrière elle et répéta impérieusement :

« Signez ! »

Comme elle restait sans mouvement, le calme qu'il avait essayé d'affecter fit place, soudain, à une explosion de colère terrible. Sa voix devint métallique, ses yeux s'injectèrent, et il se prit à trembler de tous ses membres.

Mme Maugret s'effraya et crut prudent de s'incliner devant le désir de son père. Réprimant un haussement d'épaules, elle mit son nom au bas de la feuille.

S'étant assuré de la signature, M. de Carause plia le papier en quatre, le glissa dans son portefeuille et gagna sa chambre. Ayant donné un tour de clef et poussé un long soupir de soulagement, il vérifia, une fois encore, le libellé de l'acte, puis se coucha, n'ayant pas mangé. Il rêva de Titus cette nuit-là.

*
* *

La violence de cette scène avait brisé Mme Maugret. Mal remise de toutes ses émotions, elle ne fut pas assez forte pour supporter ce dernier coup, et dut s'aliter.

Le docteur Maral prévint M. de Carause qu'il considérait la situation comme désespérée.

Le vieillard eut peine à se contenir devant sa fille; mais, sur le palier de l'appartement, il prit le docteur par un revers de sa redingote, et lui dit ce qu'il pensait des « cabotins et des mazettes » de la médecine. Où faudrait-il faire achever Mme Maugret? Luchon, Evian, Saint-Amand, Vichy, quoi?

Maral se dégagea, fit un geste de pitié et descendit après avoir jeté à son interlocuteur le conseil de se faire doucher.

M. de Carause courut à sa chambre, y décrocha un vieux sabre et se lança dans l'escalier, à la poursuite du docteur, qui avait déjà quitté la maison. Très agité, le vieillard remonta chez lui et rependit son arme à la panoplie d'où il l'avait prise. Il se trouva impuissant à contenir le mouvement fébrile dont ses mains étaient secouées. La fièvre le brûlait aux coins des lèvres, mouillant son front où perlaient des gouttes de sueur. Ceci l'inquiéta. Il s'assit dans

un fauteuil. Le sommeil, fort heureusement pour lui, l'y vint surprendre et le réconforta. Il avait eu peur et, durant plusieurs jours, se sentit abattu, courbaturé et très faible.

A dater de cet incident, il s'interdit les colères, les excitations et jusqu'aux paroles vives.

Force lui fut bientôt de se rendre à l'évidence et d'admettre la gravité de l'état où il voyait sa fille. Il ne lui vint pas à l'idée qu'il était la cause du mal. Ce fut cet « âne » de Maral qu'il chargea de tout le poids des responsabilités.

Gaspard Maugret, Mme De Bray et son mari se relayèrent au chevet de la malade. M. de Carause, lui, glissait à travers les chambres mornes où flottaient des relents de pharmacie. Une tristesse lourde tombait du ciel trouble d'octobre. Les bourrasques se suivaient sans interruption. La bise se ruait, comme une bête furieuse, le long de l'avenue aux arbres décharnés. Elle les secouait, les pliait, les faisant gémir, et passait en tapant les vitres et en sifflant avec rage dans les cheminées.

Et les jours s'écoulaient, gris, froids, lugubres.

Un après-midi, Mme Maugret se sentit plus mal. Elle voulut voir son père, mais perdit connaissance avant d'avoir pu se faire comprendre. L'agonie commençait.

Il y eut une consultation, dont s'indigna le vieil homme qu'agaçaient les mines longues de ses petits-enfants. Le désordre de l'appartement, les chuchotements et l'agitation l'importunaient outre mesure.

Pourquoi cette légion de « morticoles? » Le mot, nouveau pour lui, avait reçu tout de suite son approbation.

Il entendit que sa fille s'en allait d'une maladie nerveuse.

Ce dernier coup lui manquait.

Il s'empressa de rentrer dans sa chambre, où il s'indigna jusqu'à l'heure du souper. La servante le lui apportait, à présent, en grande hâte. La cuisine se ressentait du bouleversement de l'intérieur. Il semblait que les mets eussent des goûts de drogues. On négligeait d'entretenir les feux et d'enlever les poussières.

Partir, il n'y fallait pas songer par ce mauvais temps chargé de grippes et de bronchites.

M. de Carause se couchait vers huit heures et s'endormait, invariablement, en commençant à bredouiller le texte de la fameuse reconnaissance souscrite par sa fille.

Ce matin-là, à six heures, il était sur pied, frais et dispos, décidé, une fois de plus, à se garder des anxiétés. Par la domestique, il sut que Mme Maugret reposait. Il remit donc sa visite, heureux de pouvoir demeurer dans ses pantoufles, au chaud, et de feuilleter un dictionnaire de la conversation *rédigé par une société de savants et de gens du monde*. Cet ouvrage était son *vade-mecum*. Il avait été élaboré dans le premier quart du XIXe siècle, en un esprit ultra-conservateur pour cette époque. M. de Carause voyait la société à travers ces principes. Il s'étonnait de ne la pas comprendre et de paraître un étranger dans un pays où il avait toujours vécu. Il réfléchissait à ces choses surprenantes, quand la servante accourut et cria :

— Monsieur, Monsieur ! Madame se meurt !

Il se leva, et gronda, sans se départir de son calme :

— Vous êtes folle, ma fille.

D'un pas égal, il traversa les pièces qui le séparaient de la moribonde. Se faisant violence, il poussa la porte : les rideaux étaient baissés, la lueur d'une veilleuse tremblait aux murs.

Mme Maugret venait de rendre le dernier soupir.

Longuement, M. de Carause la regarda, l'œil sec. Il se raidissait, de tout l'effort de sa volonté, contre la grosse émotion dont il craignait les suites. Enfin, il sut se mirer dans la glace de la toilette, puis, après un instant, il se rapprocha du lit, toucha des lèvres le front blême, et sortit, du même pas égal dont il était entré.

Ses petits-enfants arrivaient à ce moment. Il reçut leurs baisers et dit, d'une voix brisée malgré tout :

— Votre mère n'est plus. — Secouant la tête, il ajouta : — J'en mourrai... j'en mourrai...

Il le fit, en effet, dix ans plus tard.

VICTOR CLAIRVAUX.

LE JAPON EST-IL UN PLAGIAT DE L'EUROPE

(Suite et fin)

Avant d'entrer dans l'exposé de cette troisième partie de l'histoire du Japon, disons un mot de l'introduction du christianisme. Une fois de plus nous allons avoir un exemple de l'extraordinaire facilité d'assimilation des Japonais. En 1542, le navigateur Pinto débarque dans l'île de Kagoshima près de Kiou-Siou. Six ans plus tard, saint François-Xaxier arrive à Kagoshima avec quelques missionnaires portugais. Bien accueillis par les daïmios qui protègent leur œuvre de prosélytisme, ils ne tardent pas à voir couronner leurs efforts d'un plein succès. Au XVe siècle, le Japon compte plus de 600,000 chrétiens dont un grand nombre de seigneurs féodaux; plus de deux cents églises s'élèvent sur tous les points du territoire et les Jésuites bâtissent à Kyoto une cathédrale devant le palais même du Mikado. « Cette nation fait les délices de mon cœur », écrivait saint François-Xaxier à ses supérieurs. Les princes chrétiens, pour témoigner leur vénération et leur amour pour le vicaire du Christ, lui envoient une ambassade que Sixte-Quint, alors pape, reçoit en grande pompe.

Ce mouvement qui entraînait le Japon vers le christianisme, s'il n'avait pas trouvé d'obstacles, eût pu modifier profondément l'histoire subséquente du Japon. Les missionnaires avaient apporté avec eux les sciences et les arts européens : ils avaient ouvert des imprimeries dans toutes leurs missions et faisaient passer dans la langue japonaise les principaux ouvrages scientifiques d'Europe. On ne sait jusqu'à quel point eût pu aller cette première tentative d'européanisation du Japon, quand une réaction aussi subite que violente éclata. On a beaucoup discuté

sur les causes de cette réaction imprévue qui eut comme conséquence, pour le Japon, une réclusion trois fois séculaire. Mais aujourd'hui il est définitivement acquis que ces causes ne furent, à l'origine, aucunement d'ordre religieux, mais exclusivement d'ordre politique. Les chrétiens furent tous englobés dans une guerre civile, autour des chefs des clans de Kiushiu. L'insurrection réprimée par les Tokugawas, les chrétiens furent persécutés et exterminés, non par suite de leur qualité de chrétiens, mais bien comme insurgés contre le gouvernement établi. Le premier édit de persécution est lancé en 1614 par Yeyasu. Neuf missionnaires européens et près d'une centaine de chrétiens indigènes sont mis à mort à Nagasaki; les Portugais sont chassés et le peuple forcé d'abjurer les doctrines qu'il venait d'adopter. La persécution atteint son apogée sous les deux successeurs de Ieyasu, Hédétata et Iemitsu. Elle englobe alors tous les étrangers : défense absolue est faite aux Européens d'entrer au Japon.

Les Hollandais et les Chinois seuls conservent le droit de commercer avec les sujets du Mikado, et encore sont-ils confinés dans les deux ports d'Hirado et de Nagasaki. Volontairement, le Japon se ferme hermétiquement aux étrangers et il ne sortira de cette réclusion qu'au XIXe siècle, lorsque le canon des flottes européennes viendra faire éclater, en morceaux, ces barrières anticivilisatrices que l'ignorance du moyen âge avait fait élever.

L'histoire du Japon, dans la période actuelle, présente une certaine ressemblance avec celle de la France aux XIIIe et XIVe siècles. Le but poursuivi est celui de Richelieu et de Louis XIV: l'abaissement de la féodalité et l'agrandissement du pouvoir central. Comme les descendants d'Auguste conservèrent la fiction républicaine, les shoguns vont conserver les formes du gouvernement impérial, mais les formes seules. L'Empereur, relégué dans son palais du Gosho, n'a plus que l'ombre du pouvoir. Prisonnier au milieu de ses Kugé et de ses femmes, il est sans relation aucune avec son peuple et ses vassaux; ceux-ci ne peuvent, sous peine de confiscation de tous

leurs biens, se rendre près de l'Empereur sans y être autorisés par le shogun. Comme Guillaume de Normandie après la conquête de l'Angleterre, les Tokugawa établirent une féodalité centralisée, si l'on veut nous passer le paradoxe.

Le shogun, en nommant les titulaires des fiefs, s'était réservé le droit de les déposer, et, dans la répartition de ces fiefs, il avait montré la même clairvoyance que le vainqueur de la bataille d'Hastings. Il avait pris les précautions nécessaires pour empêcher la constitution des grands domaines et les alliances entre leurs propriétaires. Le shogun détenait lui-même le Kuanto au centre du Japon; les seigneurs du nord lui étaient tout dévoués, les clans du sud seuls lui étaient hostiles; aussi avait-il eu soin de confier leur administration à ses meilleurs amis.

Chaque année les daïmios devaient payer un tribut au shogun. Il leur était interdit de construire de nouvelles fortifications ou d'améliorer leurs châteaux-forts sans l'autorisation shogunale. Ils ne pouvaient se marier sans le consentement préalable du shogun et ils étaient obligés de laisser leur femme et leurs enfants en qualité d'otages à Yeddo, sauf à les visiter une fois par an.

Grâce à ces précautions multiples, les Tokagawas étaient parvenus à établir un régime féodal aussi centralisé que possible, ayant au sommet un pouvoir presque absolu. Sauf les restrictions que l'on vient de voir et qui avaient pour but de mettre les daïmios dans l'impossibilité absolue de jouer aucun rôle politique, ils jouissaient dans les autres domaines d'une indépendance complète; ils avaient les privilèges ordinaires des nobles féodaux: ils avaient le droit de haute et de basse justice; ils jugeaient, légiféraient et administraient sans trouver de limite à leur pouvoir autre que celle de leur bon plaisir; bref, à l'intérieur de leur clan, ils jouissaient d'un pouvoir aussi étendu que celui du shogun dans l'empire.

Les Japonais avaient vu en Yeyasu un libérateur qui venait à eux le rameau d'olivier à la main; ils l'avaient acclamé dans les termes par lesquels les

Romains, jadis, saluèrent l'intervention d'Octave : *Beatus ille qui procul negotiis*. Yeyasu tint ses promesses de joyeuse entrée. Il mit fin à la guerre civile, il ferma toutes les plaies, il releva les ruines. Mais, par contre, il exigea, avec la dernière âpreté, que l'on remplit les conditions qu'il avait mises à ses bienfaits. La servitude devint le lot de son peuple. Il gouverna — et ses successeurs après lui — comme il lui plut, sans rendre compte à personne de l'usage qu'il faisait de sa toute-puissance. Désormais il est la loi, la source de tout droit et de toute justice, le seul arbitre des consciences, l'idole suprême devant laquelle se prosterne la nation esclave. Les citoyens, parqués dans des castes que séparaient des cloisons étanches, sont privés de tous les droits essentiels à la personnalité humaine. La liberté, comme à Rome, n'est qu'une condition civile et non un droit politique. Toute activité spontanée disparaît, l'intelligence s'atrophie, le peuple japonais agit et pense désormais par procuration. L'empire du shogun est bien assis. Il n'a plus à craindre pour son autorité, car il ne règne plus que sur des automates.

Tel était le régime inauguré par les Tokugawas en 1603 et tel était-il encore au milieu du XIXe siècle. Les événements qui se passent pendant ces deux siècles expliquent la Restauration de 1868 aussi complètement que l'histoire du XVIIIe siècle en France explique la révolution de 1789 (1).

Quoi qu'on en dise et quoi que puissent prétendre certains auteurs mal informés, la révolution japonaise, loin d'avoir été une simple insurrection, une rébellion à main armée de quelques mécontents a eu, au contraire, des causes aussi profondes, aussi lointaines que la Révolution de 1789. Elle avait été préparée de longue main. Elle plongeait dans le passé par de profondes racines.

Le XVIIIe siècle fut, par excellence, un siècle de critique historique. Les lettrés japonais se mirent à

(1) On lira avec un vif intérêt, sur cette partie de l'histoire du Japon, le remarquable ouvrage du Mis DE LA MAZELIÈRE, *Le Japon*, 3 vol., Paris, Plon, 1907.

scruter les origines du gouvernement shogunal et ils n'eurent aucune difficulté à mettre en lumière son caractère usurpateur. Philosophes, historiens, littérateurs, ressucitèrent le vieux Japon et se complurent à mettre en parallèle le Japon esclave des Tokugawa, asservi à une religion étrangère, avec le Japon des premiers temps, le Japon d'Izanagi et d'Izanami, le Japon libre, descendu des dieux, gouverné par des empereurs d'origine divine. L'antiquité devint l'objet d'un véritable culte. Le mot d'ordre de tous les grands penseurs fut désormais : le retour au Japon ancien. La Révolution de 1868 ne fut que l'aboutissement logique, fatal de ce mouvement.

Les philosophes confucianistes se montrèrent particulièrement les adversaires acharnés du shogunat. Le confucianisme avait été introduit au Japon par les Chinois, dès l'avènement des Tokugawa. Philosophie positiviste plutôt que religion, les doctrines du prétendu grand sage de la Chine n'avaient pas tardé à faire des progrès remarquables.

Proclamant comme un dogme le gouvernement patriarcal ou paternel, ne reconnaissant aucun intermédiaire entre le souverain et son peuple, les tenants du confucianisme attaquaient le shogun sur le terrain politique comme tantôt les shintoïstes l'attaqueront sur le terrain religieux.

Véritable école classique, les néo-shintoïstes ne prétendaient rien moins que rétablir la société sur des bases nouvelles. Moins idéologues que les mathématiciens sociaux de la Révolution française, les Condillacs, Diderots et Condorcets japonais avaient une compréhension beaucoup plus large. Ils n'habitaient pas un monde bâti à l'inverse du monde réel; ils ne raisonnaient pas dans le vague; ils ne discutaient pas « sur des êtres abstraits, sans passé, sans parents, sans traditions, sorte d'unité mathématique ». Défenseurs de la tradition, Mabuchi, Hirata, Motori, ne voulaient pas détruire l'édifice social, ils ne prétendaient qu'en détruire les abus; ils voulaient revenir aux formes plus pures des origines. Partisans du droit divin et du pouvoir absolu, mais paternel, dans un pays oriental, ils désiraient le rétablissement de cette

religion qui consacrait ce droit divin, et c'est pourquoi on les appelait néo-shintoïstes.

L'état de misère profonde dans lequel se trouvait plongé le peuple japonais le prédisposait à prêter une oreille favorable aux projets des réformateurs.

Les famines, les épidémies, les inondations régnaient à l'état endémique. Les trois quarts du temps, le paysan japonais devait se contenter, pour vivre, de racines ou d'herbes marines. L'interdiction du commerce extérieur empêchait tout secours d'arriver du côté de l'étranger. A l'intérieur, les péages innombrables, les douanes féodales, défendaient le transport des denrées. Les plaintes et les doléances des paysans ont été consignées dans les annales de l'époque. Elles constituent de véritables cahiers. Nous pourrions en donner de copieux extraits, mais nous croyons que les deux citations suivantes suffiront : « En 1783, écrit Rakuo, Ministre des finances du shogun Genari, la famine se fit partout sentir dans le nord. Un témoin digne de foi m'a rapporté que sur cinq cents maisons d'un village, trente seulement subsistaient : les habitants des autres avaient péri. Tous mangeaient les morts, mais comme les cadavres tombaient en pourriture, beaucoup en vinrent à tuer les mourants, à mettre leur chair en terrine pour la conserver plus longtemps (1). »

» Les villes sont pleines aujourd'hui d'incendiaires et de malfaiteurs, pour la plupart des provinciaux que la misère a chassés de leurs villages... Si les provinces n'étaient pas opprimées, si l'on conservait les anciennes relations de famille, les paysans ne viendraient en ville que pour des raisons exceptionnelles ; quand ils n'y trouveraient pas de travail, ils s'empresseraient de retourner chez eux... Mais les provinces sont dans la détresse, tous se ruent vers les villes. Poussés par la mode d'un luxe extravagant, les princes, les fonctionnaires, les riches mettent des livrées à tous ces gens-là. Leurs antichambres sont remplies d'une foule de serviteurs qui ne font que

(1) DE LA MAZELIÈRE, *op. cit.*, t. III, p. 406.

boire et jouer. Les meilleurs de ces laquais se contentent de s'enivrer et de laisser le feu prendre dans la maison, les autres volent et mettent le feu pour cacher leurs méfaits. La véritable cause de ces crimes, cherchez-la dans l'insouciance des maîtres et leur luxe insensé(1). » En matière d'impôts, les misérables paysans étaient soumis au bon plaisir de leur seigneur, qui ne se faisait pas faute d'abuser de son pouvoir. Dans la plupart des clans ils payaient, sous forme de taxes, impôts, dîmes et corvées, jusqu'à 80 p. c. de leur revenu.

Les daïmios n'étaient pas dans une situation plus favorable. Dépouillés de toute autorité réelle, toutes leurs prérogatives étaient passées entre les mains des fonctionnaires du shogun. Toujours dans leurs besoins pressants d'argent, obligés par leur train de maison et le séjour à la Cour à des dépenses folles, criblés de dettes, les daïmios vivaient de la substance même du peuple.

« Les fonctionnaires, dit Kyuso, n'ont qu'un but : amasser de l'argent pour se livrer au plaisir. Pires sont encore les faiseurs d'argent et les donneurs de grandes têtes. Les fils des riches marchands ont commencé à se débaucher dans la compagnie des samouraïs et des fonctionnaires, ils passent leur temps dans les maisons publiques à boire et à s'amuser. Voici que la coutume gagne la haute classe ; même les daïmios, même les premiers magistrats vont aujourd'hui dans le Yoshiwara, et les samouraïs se font une gloire de devenir des professeurs de débauche. »

D'autre part, malgré les lois et décrets du Shogun, défendant toute relation avec les Européens, les Hollandais avaient établi des écoles à Nagasaki et par eux, les Japonais étaient mis au courant des grands événements dont l'Europe était le théâtre. On traduisait avec ardeur les dictionnaires, les ouvrages d'histoire et de sciences naturelles. Sugita, le grand naturaliste japonais, faisait passer dans sa langue natale les ouvrages d'anatomie et de physiologie que les Hollandais lui avaient apportés et, avant de mourir, dotait son pays du système de Linné.

(1) DE LA MAZELIÈRE, p. 425.

Miné par les attaques des philosophes tant confucianistes que shintoïstes, détesté par le peuple qu'exaspère une misère sans cesse croissante, méprisé par les plus éclairés des citoyens, convaincu d'usurpation, le Shogun sentait le sol lui manquer de toutes parts.

Le Shogunat oscillait sur la base et il allait s'écrouler sous les huées de la nation entière quand l'intervention européenne vint, non pas occasionner sa chute, mais jeter un voile trompeur sur ses causes, car pour d'aucuns cette intervention sera la cause primordiale, sinon unique, de la révolution japonaise. Mais c'est là prendre les causes apparentes et superficielles pour les causes réelles et profondes. Toujours, la pensée est antérieure au fait. A l'arrivée des Européens, le Japon était mûr pour la révolution. Pour s'écrouler, le Shogun n'avait besoin que d'être abandonné à lui-même. L'intervention européenne ne fut que l'étincelle qui mit le feu aux poudres.

En 1853, le commodore américain Perry, à la tête d'une escadre de quatre navires de guerre, abordait au Japon. Le gouvernement américain lui avait donné les instructions suivantes : Faire un traité avec le Japon concernant la sécurité de la personne et des biens des Américains, obtenir l'autorisation de relâcher dans un ou plusieurs ports japonais, afin de s'y ravitailler ou d'exécuter les réparations nécessaires en cas d'avaries.

La situation du shogun était très précaire : refuser d'accéder à la demande du commodore Perry, c'était risquer une guerre avec les Etats-Unis; y accéder, c'était se rendre suprêmement impopulaire, car il existait au Japon, depuis très longtemps, un parti réactionnaire important, défavorable aux étrangers. Le gouvernement de Yedo, très embarrassé, tergiversa. Il demanda un délai de quelques mois au commandant de la flotte américaine, mit l'Empereur au courant de la situation et par une circulaire envoyée à tous les daïmios, il leur demanda leur avis. Le résultat de la consultation fut que la majorité des daïmios se prononcèrent contre toute relation avec l'étranger. L'Empereur lui-même, par une lettre

autographe adressée à quelques prêtres bouddhistes et shintoïstes, leur demanda de prier les dieux et de solliciter leur concours pour l'expulsion des barbares.

Par son appel aux daïmios, le shogun s'était fait un tort irréparable, car il avait ainsi appelé à la vie politique des hommes dont les sentiments ne lui étaient rien moins que favorables. Une des mailles du système brisée, tout le système devait s'effondrer. Les daïmios, tenus jusqu'alors en dehors de toute participation effective au gouvernement, veulent prendre leur revanche. Au mépris de la loi, ils se rendent à Kyoto, tiennent des réunions où ils se concertent sur les mesures à prendre. Le Bakufu, qui sent le pouvoir lui échapper des mains, n'ose plus exercer les représailles sanglantes de jadis ; il hésite, essaie de temporiser, mais tous ses efforts sont vains, la réaction est trop forte et son existence n'est plus qu'une question de jours ; virtuellement même, il a cessé d exister.

Cependant l'effervescence du sentiment populaire contre les étrangers n'a pas diminué, bien au contraire, et le cri de « Mort aux étrangers » retentit partout.

En 1862, quatre officiers de la marine anglaise sont tués par les vassaux du clan de Satsuma. A la nouvelle de cet attentat, d'après les instructions reçues de son gouvernement, le ministre d'Angleterre envoie au shogun un ultimatum ainsi conçu : Le Bakufu fera ses excuses au gouvernement et paiera une indemnité de 100,000 livres sterling ; les assassins seront mis à mort.

Sur le refus du chef féodal d'accéder à cet ultimatum, l'escadre anglaise bombarde les forteresses de Kagoshima, le chef-lieu du clan. Un an plus tard, pour répondre aux provocations du clan de Shoshiou, l'escadre internationale détruit les forts de Simonoseki et oblige le chef féodal à payer une indemnité de plus de 3 millions de dollars.

Ces deux défaites successives furent une leçon excellente pour les Japonais. Ils comprirent la folie de leurs préjugés contre les étrangers. L'Empereur

accorda la ratification des traités et la bonne entente avec les puissances européennes fut établie dès ce jour. Le shogun, convaincu de l'inutilité d'une résistance plus longue, conscient que la seule gloire possible dans les guerres civiles, c'est celle de les déterminer le plus vite, influencé également par les sages conseils du prince de Tota, donna le 14 octobre 1867 sa démission. Il écrivit au Mikado : « Bien que la classe militaire ait constamment exercé la puissance, l'arrivée des étrangers a montré notre faiblesse et plongé l'empire dans les troubles sans fin. Partout nous voyons la guerre civile, l'est et l'ouest se combattent et les étrangers nous méprisent. Je considère que ces maux ont pour cause principale la dualité des pouvoirs. Déposer le pouvoir entre les mains de l'Empereur, voilà le seul moyen de donner au gouvernement une base solide, qui permette au pays de se développer progressivement et de devenir l'égal des autres pays. »

L'unité du pouvoir était ainsi rétablie, et le 3 février 1868 l'organisation définitive du nouveau gouvernement était proclamée.

Le Japon eut également sa nuit du 4 août; le 23 janvier 1869, les chefs féodaux des quatre clans principaux, Satsuma, Choshiou, Tossa et Hizen, renoncèrent à leurs privilèges.

La suppression de la féodalité était un fait accompli; le Japon avait effectué en dix ans une transformation qui avait exigé plus de deux siècles à l'Europe, et cette transformation s'était réalisée pacifiquement.

La restauration était devenue une révolution. Les réformateurs ne visaient que la suppression du shogunat; pour le renverser, ils avaient exploité les sentiments chauvins du peuple. S'ils voulaient la restauration impériale, c'était même parce qu'il semblait que le shogun avait pactisé avec les étrangers, et si le peuple les avait suivis, c'était surtout parce qu'il voyait dans ce mouvement le moyen d'expulser les barbares occidentaux et de leur interdire à tout jamais l'entrée du sol japonais. Bien loin de viser à la modernisation du Japon, ils prétendaient, au con-

traire, comme nous l'avons vu. revenir au Japon primitif.

Mais les événements leur démontrèrent l'impossibilité absolue d'une politique antieuropéenne. Le shogunat renversé, par un suprême illogisme, les révolutionnaires inscrivirent sur leur drapeau : vivent les étrangers ! D'adversaires déclarés des Européens ils en devinrent les admirateurs. Les plus avancés d'entre eux proposèrent l'adoption pure et simple de la civilisation européenne. Des radicaux japonais fondèrent des associations politiques dans les grands centres du pays, et, à l'instigation du comte Itagaki, ils établirent à Osaka, la Manchester japonaise, un comité central composé de trois représentants de chaque association, chargés de surveiller le gouvernement. En même temps, ils faisaient circuler des pétitions monstres dans l'empire afin de recueillir les adhésions de tous les partisans de l'établissement immédiat d'une assemblée législative. Ce fut une véritable griserie. « Il en est, disaient-ils, qui s'opposent à l'établissement du système représentatif, en disant que le système actuel des pays occidentaux est le résultat graduel des événements politiques antérieurs et qu'il est ridicule pour le Japon d'adopter ce système sans aucune considération historique. Nous sommes excessivement étonnés d'entendre cet argument de la part des personnages qui ont adopté ou plutôt encouragé les sciences, les arts, l'industrie d'origine occidentale Une simple machine à vapeur est le résultat d'études scientifiques pendant de longues années. Aujourd'hui, nous importons toutes les inventions scientifiques et artistiques des pays occidentaux sans attendre une semblable invention des Japonais. Pourquoi ne pourrions-nous pas adopter le régime représentatif seul? Doit-on attendre pour l'établissement d'une compagnie de navigation de bateaux à vapeur jusqu'au moment où un Japonais inventera la machine à vapeur, ou, pour la construction de fils télégraphiques, jusqu'au moment où un autre Japonais inventera l'application de l'électricité dans ce but? Les pays occidentaux ont mis de longues années avant d'arriver au système représentatif

actuel parce qu'ils n'avaient pas d'exemples à suivre, mais cela ne doit pas empêcher le Japon d'adopter immédiatement ce qui est utile et profitable pour le progrès général du pays. »

Une bonne partie du pays était dans l'effervescence. Okoubo, l'un des grands auteurs de la restauration, mourait, assassiné par les mécontents. Les samouraïs d'Itagaki et autres révoltés se mettaient de la partie et des émeutes éclataient dans les principales villes de l'empire. Le comte Okuma, premier ministre, s'efforça de tenir tête à l'orage, mais en vain. Le 12 octobre 1881, le cabinet tout entier donna sa démission et la situation se trouva tellement tendue que l'Empereur se vit obligé d'intervenir en personne. Un rescrit impérial vint donner satisfaction aux mécontents. Il accordait les institutions représentatives demandées, fixait la première convocation de la Diète impériale à 1890, mais, en même temps, rappelait les exaltés au sentiment de la réalité : « Quand j'étudie, disait le Mikado, l'état d'esprit de mon peuple, je constate avec regret que ses tendances le portent à vouloir réaliser des réformes radicales dans la société, au détriment de l'ordre et de la paix intérieure de mon royaume. Dans ces conditions et en raison des dispositions particulières de mes sujets, toute tentative d'agitation doit être considérée comme une atteinte à la tranquillité publique et une entrave à l'accomplissement des desseins de mon gouvernement. Le moment me paraît venu de dissiper les illusions du peuple et de le ramener au sentiment de la réalité des choses. Un châtiment sévère attendra ceux qui persisteraient à vouloir fomenter le trouble dans les esprits et à compromettre ainsi la sécurité de l'empire. Siégeant sur le trône que notre dynastie occupe depuis deux mille cinq cents ans, exerçant en notre propre nom et de par nos droits l'autorité et le pouvoir transmis par nos ancêtres, nous avions depuis longtemps en vue d'établir un gouvernement constitutionnel, afin que nos successeurs aient une règle pour se guider.

» C'est pourquoi nous déclarons que, dans la

vingt-troisième année du Meiji (1891) nous établirons un parlement pour mettre en pratique la résolution ici annoncée, et nous donnons ordre à ceux de nos fidèles sujets que nous avons chargés de nos pouvoirs de faire dans l'intervalle tous les préparatifs pour atteindre cette fin. »

Conformément à la promesse impériale, une série de réformes préparatoires à l'établissement des institutions représentatives furent introduites de 1881 à 1890. Par une ordonnance de 1885, le Cabinet fut complètement réorganisé et ses attributions profondément modifiées. Les différents départements ministériels furent définitivement établis, au nombre de neuf. Un conseil privé fut attaché à l'Empereur en qualité de conseil consultatif. En 1889, l'Empereur promulgua les lois relatives à l'organisation communale, et, en 1889 et 1890, toute une série de lois vinrent fixer et la composition et les attributions de la Chambre haute, de la Chambre basse, des conseils généraux et des conseils d'arrondissements.

Le 11 février 1889 la Constitution était promulguée.

A cette occasion, de grandes fêtes furent organisées à Tokio et dans toutes les grandes villes, en signe de réjouissance. Le gouvernement du Mikado, sorti d'une léthargie quatorze fois séculaire, avait coupé les dernières amarres qui le rattachaient au rivage du monde féodal et s'élançait toutes voiles dehors, vers la haute mer, fendant de la proue les eaux inconnues d'un nouveau monde politique.

* * *

L'histoire de l'empire du Soleil-Levant, on le voit, n'offre rien de bien original. Dans ses grandes lignes, elle ressemble étrangement à celle de l'Europe. Le Japon se constitue comme beaucoup de nations occidentales et il évolue de la même manière. Les mêmes traits d'héroïsme, de perfidie et de violence se retrouvent de part et d'autre. L'Occident tient sa civilisation des Grecs et des Romains comme les

Japonais des Chinois. Le Japon féodal, jusqu'à un certain point, est semblable à l'Europe médiévale. Mais au XVIe siècle cependant, ce parallélisme cesse d'être vrai. L'évolution de l'Occident se précipite, celle du Japon s'arrête brusquement. L'histoire de l'Europe est toujours une histoire de vie; celle du Japon devient une histoire de mort. Ce phénomène s'explique par la différence radicale des principes qui étaient à la base des civilisations occidentale et japonaise.

Tandis qu'en Europe, le type militaire de société disparaît peu à peu, que la conception de l'égalité de tous les hommes prend de plus en plus corps, que l'affranchissement politique et sociale des masses — corollaire de cette conception — s'opère graduellement, au Japon, la conception absolutiste persiste, le groupe reste toujours l'unité dont s'occupe la loi, le type militaire continue à prévaloir, le régime des classes reste intangible. Convaincus de l'origine divine de leur Empereur, acceptant comme un fait tout naturel le régime des classes, ayant perdu le sens de la liberté, incapables, par un asservissement plusieurs fois séculaire, de toute conception égalitaire, le peuple japonais s'immobilise, se fige, pour ainsi dire, dans le moule que Tokugawa Yeasu avait fondu à son usage. Jaillissant de conceptions radicalement différentes, les civilisations occidentale et japonaise vont courant sur des lignes entièrement différentes.

La Révolution de 1868 fut exclusivement le fait d'une élite. Elle vint d'en haut et non d'en bas. Le peuple n'y joua aucun rôle; s'il suivit les réformateurs, ce fut inconsciemment.

Il se prêta à tout ce que ses dirigeants voulurent. On lui accorda une Constitution, un régime parlementaire, on proclama les citoyens égaux devant la loi, mais en même temps on affirma énergiquement le caractère presque transcendental de l'autorité impériale. Nous lisons, notamment, dans le *Manuel de l'Histoire du Japon*, en usage dans les écoles secondaires et dans les écoles normales primaires, le passage suivant très significatif : « Seul de tous les

Etats qui apparaissent sur le globe, le Japon n'a jamais subi la souillure d'une conquête étrangère... Une seule ligne d'empereurs a fleuri dans notre pays depuis plusieurs milliers d'années; et depuis les origines du Japon c'est à sa bienfaisante autorité que nous sommes respectueusement soumis; c'est sa majestueuse puissance que nous révérons unanimement... Depuis le temps où l'ancêtre divin, la grande déesse Ama-térasou, fit descendre du ciel son fils Ninigi-no Mikoto, c'est sa postérité qui sans interruption pendant des myriades de cycles, a daigné de génération en génération gouverner notre pays. »

Égaux devant la loi, les Japonais n'ont jamais songé qu'il pouvait y avoir une autre égalité que celle-là et elle leur suffit amplement, bien qu'elle ne soit même pas aussi absolue que celle que proclament les constitutions modernes. Ainsi, contrairement à ce qui se passe en Belgique, l'Empereur, lorsqu'il confère des titres de noblesse, à le droit d'y ajouter certains privilèges; seuls, par exemple, les nobles peuvent être membres de la Chambre des Pairs.

Abolie légalement, la féodalité subsiste encore dans les mœurs. Elle vit dans le respect pour la noblesse que l'on considère comme une institution absolument indispensable à la monarchie; elle vit dans la constitution des cadres de la société actuelle, qui, comme au siècle dernier, est encore divisée en trois classes. Et ce dernier vestige des temps disparus est encore si fort que la loi elle-même le sanctionne en répartissant officiellement dans ces cadres tout faits, la population du vieux Nippon.

La Constitution proclame la liberté de conscience, mais il n'est pas un Japonais qui oserait nier publiquement la divinité des ancêtres de l'empereur. Il y a quelques années, le gouvernement a révoqué un professeur d'histoire à l'Université de Tokio, M. Mune, pour s'être livré à une étude critique des premiers Mikado.

De Tocqueville a écrit que le progrès de la démocratie est la caractéristique la plus universelle et en même temps la plus irrésistible de l'histoire du

monde. Cette remarque de l'éminent auteur de la *Démocratie aux Etats-Unis* est parfaitement vraie, mais elle ne s'applique qu'au monde occidental. L'histoire du monde oriental tout entier a toujours été l'histoire d'une aristocratie. Le concept de la démocratie est un concept qui a échappé pendant des siècles à l'entendement des Japonais. Cette différence, à elle seule, suffit pour créer un abîme entre les deux mondes.

Nous avons une tendance, comme le fait observer Kidd, à croire que bien des traits essentiels de la société dans laquelle nous vivons font partie des conditions naturelles et normales de vie du monde entier; qu'ils ont toujours existé, et que, suivant l'ordre des choses, ils continueront toujours à exister (1). « En dépit de l'histoire, dit Henry Maine, il est très difficile à un citoyen de l'Europe occidentale de bien concevoir cette vérité : que la civilisation qui l'entoure est une exception rare dans l'histoire du monde (2). »

Loin de nous de prétendre que le Japon ne possède pas sa culture propre ; il a eu, il a encore son art, sa culture, sa philosophie ; jamais, en aucun temps, les peuples occidentaux n'ont même donné un tel exemple d'activité intellectuelle. Nous ne croyons pas aux différences irréductibles entre les races; nous croyons à l'identité de l'esprit humain et nous ne nous rangeons nullement à l'opinion des détracteurs de la race jaune. Shakespeare a très bien dit quand il a mis dans la bouche de Shylock, le juif, ces paroles devenues proverbiales : « Quand vous nous frappez, ne le sentons-nous pas? Quand vous nous insultez, n'en frémissons-nous pas? Quand vous nous outragez, ne nous vengerons-nous pas? » Mais il est également vrai que chaque race a ses caractères propres, son génie propre et c'est ce que nous affirmons quand nous écrivons que autre est l'histoire du Japon, autre est sa manière de penser, sa manière de

(1) Voir Kidd, *L'Évolution sociale*, p. 117. Paris, Guillaumin, 1896.

(2) Henry Maine, *Ancient Law*, p. 22.

sentir et sa conception de la vie. Il est, *a priori*, impossible à un peuple de plagier la civilisation d'un autre peuple, parce que toute civilisation est la résultante de facteurs physiques, intellectuels et moraux qui sont propres à chaque nation.

Est-ce à dire cependant que rien ne soit changé au Japon! Faut-il admettre avec d'aucuns, que les transformations que le Japon a subies pendant ces trente dernières années n'ont affecté en rien l'âme de l'ancien Nippon, que la façade seule de l'édifice a changé, tel un monument que l'on restaure en collant sur ses murs extérieurs une couche épaisse de ciment, laissant l'intérieur avec sa vieille disposition et ses escaliers branlants. Nous ne le pensons pas. Nous ne croyons pas à l'européanisation du Japon, dans le sens que l'on donne à ce mot, et nous pensons avoir prouvé le bien-fondé de notre opinion. Mais, d'autre part, il serait également faux de prétendre que le Japon n'a pas subi l'influence de la civilisation occidentale.

Le Japon a emprunté à l'Europe son organisation militaire et économique, ses sciences, ses méthodes et ses programmes d'instruction. On peut même dire que les éléments matériels de notre civilisation, les Japonais se les ont assimilés en bloc. Mais quant aux éléments moraux de notre culture, qui en sont comme l'âme pour ne pas dire qu'ils en sont le tout, l'assimilation est loin d'être faite.

Dans sa magistrale étude sur *La Société japonaise*, Bellessort raconte qu'un jour au Parlement japonais, comme les orateurs citaient, à l'appui de leur opinion, Rome, la Grèce, la Révolution française, l'histoire américaine, un député impatienté s'écria : « Citez donc des exemples japonais! » Il avait raison! Mais les orateurs n'avaient pas tort, bien empêchés de fonder leur thèse moderne sur le passé du Japon. Liberté, justice, respect des droits de l'individu, idéal de l'Occident! « Nous ne te chercherions pas, si nous ne t'avions pas trouvé. » Les Japonais ne l'ont pas trouvé, nous le leur avons apporté;

(1) *Revue bleue*, « Le Japon d'aujourd'hui ». Paris, juillet 1900.

maintenant, bon gré mal gré, ils le cherchent! (1) » Et nous pensons qu'ils le trouveront. Les notions de démocratie, d'égalité, de droits individuels, liberté de conscience finiront par devenir de plus en plus familières à l'esprit japonais. Le contact du Japon avec l'Europe deviendra également plus intime et il est dans la nature des choses qu'à la longue les idées européennes s'infiltrent de plus en plus dans l'empire du Soleil-Levant Ces idées, ces notions, les Japonais ne les accepteront pas *ne varietur;* le voudraient-ils, que la chose leur serait impossible. Mais ils les adapteront à leurs circonstances particulières; ils les feront vraiment leurs comme ils ont fait leur, la civilisation chinoise; ils se rapprocheront de l'Occident tout en restant Japonais, mieux Japonais, plus Japonais que jadis. L'histoire de l'humanité n'est, d'ailleurs, comme on l'a fait remarquer à satiété, que l'histoire du rapprochement, du mélange et de la fusion des races.

L'abîme qui séparait le peuple japonais de ses gouvernants s'en va déjà se comblant peu à peu. Si nombre de Japonais parlent et agissent encore aujourd'hui comme leurs ancêtres du moyen âge, le peuple, en tant que peuple, a cessé de penser et d'agir par procuration. Graduellement, le peuple japonais prend conscience de ses droits; tenu à l'écart pendant des siècles, de la vie politique et sociale de la nation, sa participation au gouvernement est désormais une chose accomplie.

Nous croyons donc pouvoir conclure qu'il faut considérer les changements merveilleux accomplis au Japon pendant les dernières années comme constituant une des phases de l'évolution nationale. Ce n'est pas la façade seule, mais l'édifice tout entier qui a changé.

TH. GOLLIER.

---

(1) BELLESORT, *La Société japonaise*, p. 175, Paris, Perrier, 1904.

SONNETS

LE DESTIN

Quand la jeune hirondelle a traversé les mers,
Pour revenir, heureuse, à son vieux nid fidèle,
Entendez dans sa voix chanter les thèmes clairs,
Inspirés par l'amour qu'elle apporte en son aile!

Du poète il en est comme de l'hirondelle :
Il traverse les mers, les écueils et les monts,
Baigné de lassitude et de douleur mortelle,
Les yeux cernés, éteints, avides de rayons;

Il lutte avec ferveur contre une ombre obstinée;
Il laisse au vain Destin les pleurs les plus amers;
Il met, éperdument, son cœur dans sa pensée

Pour arriver au nid qui reste aux rameaux verts...
Le nid?... Il l'entrevoit à peine en sa souffrance,
Et son chant de mortel appelle une espérance!

PROFANATION

Tes cheveux ont pris l'or et le blond de nos rêves;
Tes doux yeux ont le bleu de nos cieux bleus d'été;
Et quand mon cœur se meurt du baiser de tes lèvres,
Je sens passer en moi comme un rayon sacré!...

Qu'est-il de plus profond qu'un aveu de l'Aimée?
Qu'est-il de plus divin que son regard divin?...
Qu'est-il de plus céleste au fond de ma pensée,
Quand je pose mon cœur au velours de ton sein?

Qu'est-il de plus serein que ton beau corps de femme,
Tout frissonnant des pleurs dont je sais le baigner?
Lorsqu'il met sa lumière à celle de mon âme,

Je jure que de Dieu je lui donne un baiser!...
Peut-être sera-t-il, là-haut, toute lumière,
Mais si ton Dieu m'exauce, Il rendra la Matière!

CHASTE REPOS

Dans l'herbe ensoleillée, au pied d'un puissant arbre,
J'effeuille lentement la palme que ton cœur
M'offre ce soir charmant, tout heureux, et rêveur,
En écoutant les eaux murmurer sur le marbre;

Je bois tes aveux lents, l'ombre de ton baiser,
Avec l'exhalaison des sèves printanières,
Et la félicité de mes strophes dernières
Qui murmure en ta voix lorsqu'elle va chanter!

Et sur ta frêle main — où j'ai mis tant de larmes! —
J'admire le rayon mourant d'un trop beau jour;
Je me grise, chagrin, des plus subtils des charmes,

En goûtant les parfums de ta tête d'Amour...
Je bois avidement près de ta chevelure,
Du crépuscule bleu, les rayons en murmure!

THÈME DU SOIR

Le poète mourant, sans pleurs et sans pensée,
Accoudé sur l'appui rugueux de sa fenêtre,
Suit tristement des yeux la vague caressée
Par le zéphyr naissant qui pourtant le pénètre!

Onde fraîche du soir, mollement cadencée,
Ton harmonie exquise envahit tout mon être...
Vers quels pays lointains fuis-tu, toute enchantée
De nos derniers aveux où tu me vis renaître?

Dans ta course légère à travers la prairie,
Emporte un bel adieu de notre vieux Village;
Et quand tu passeras au tombeau de Marie

Murmure-lui mon nom dans ton divin langage!
Vers le calme Océan, au cœur des pays bleus,
Emporte la clarté dernière de mes yeux!

CAMILLE FABRY.

CHEZ LES SIOUX

UN RAPT

Dans les réserves où les Indiens de l'Amérique du Nord ont été refoulés, les tribus encore existantes sont soumises au contrôle de l'Etat lequel, il faut le reconnaître, travaille aujourd'hui dans la mesure du possible à l'amélioration de leur sort, en leur distribuant des vivres, des vêtements, voire des matériaux de construction et des outils aratoires, pour les encourager à soutenir par le travail leur existence. C'est ainsi qu'actuellement bon nombre de villages indiens étalent quelques baraques, quelques timides essais de culture et une série de petites tentes parmi lesquelles chevaux, chiens et habitants forment des tableaux pittoresques. Ces modestes agglomérations, éparses dans la prairie, conservent l'aspect le plus rudimentaire ; à tout prendre, les populations qui les occupent ont très peu de dissemblance avec les générations insoumises qui les précédèrent.

Si notre pensée est capable de ressentir l'ambiance de ces parages perdus, elle pourra suivre avec intérêt une scène tant soit peu romanesque observée par un Européen initiés aux mœurs des Sioux :

Nous sommes dans le Dakota, sur la rive droite d'un petit affluent du Missouri. L'européen et quelques cowboys, ses compagnons de route, ont établi leur campement pour la nuit. Assis en cercle autour du feu, ils s'abandonnent à la béatitude du far-niente après la longue chevauchée sous le soleil brûlant. Le jour s'achève; les effluves de la brise, le frémissement frais et léger de l'herbe en fleur se répandent par l'espace et c'est un bien-être réel que cette sensation de repos et de fraîcheur embaumée. Notre Européen en éprouve la jouissance; et il sent ses paupières se fermer par instants lorsque des rires étouffés parmi ses camarades lui font relever la tête et suivre la direction de leurs regards. Il voit alors, dans l'ombre

envahissante, un cheval qui avance doucement. Suspendu par le poing au licou, par la cheville à la sangle, un corps humain est allongé comme un léopard contre le flanc de la bête; insoucieux de la présence des voyageurs, il met visiblement toute son habileté à se dérober aux regards qui pourraient venir de l'autre rive. Les cowboys ont bientôt deviné, dans ce nocturne visiteur aux allures sournoises, quelque amoureux aux aguets, il faut dire que par-delà la rivière, le talus, assez proéminent, masque complètement un petit village sioux dont l'emplacement est proche; là, sans doute, respire une jeune beauté indigène... Cessant bientôt d'avancer, le Peau-Rouge (car c'en est un), se laisse glisser dans l'herbe touffue de la berge, attache son cheval, se blottit derrière lui et prend une immobilité de pierre.

* * *

Sans s'occuper outre-mesure de ce voisinage, les voyageurs s'étaient couchés, enroulés dans leurs couvertures. Toutefois, selon la coutume, l'un d'eux avait fait la garde.

Maintenant, l'Européen était en faction; le jour allait poindre; l'herbe, rosée jusqu'aux confins des horizons, étalait sa nappe odorante et, dans l'aube incertaine, au même endroit que la veille, le Peau-Rouge et son cheval ressortaient de l'ombre. Soudain les herbes, touchées par les rayons solaires, s'allumèrent comme une flamme; l'éblouissement fut immédiat dans les cieux purs et dans la plaine immense et presque au même instant, à contre-jour, sur le talus frangé de feu, des formes apparurent. C'étaient des femmes, venues du village sioux pour puiser l'eau à la rivière. Il y avait de vieilles squaws à la face parcheminée, à la tignasse ouateuse, aux bras secs et noueux comme des branches; il y en avait de jeunes, aux pommettes anguleuses, au front étroit, aux yeux perçants, portant sur leur dos un nourrisson à l'œil déjà sauvage; il y avait des jeunes filles à la ceinture souple, au galbe sculptural. Toutes, descendant le talus, se penchaient sur l'eau et remon-

taient avec un vase plein. Leurs voix éclataient, sonores et veloutées, en un dialecte mélodieux; quelques-unes, les jambes nues, la cheville ornée d'un cercle, avaient le torse recouvert d'un veston masculin de coupe européenne, méconnaissable défroque de l'époux, utilisé par l'épouse; d'autres se présentaient, les épaules et la gorge dévoilées; d'autres encore, enveloppées de tissus bariolés. Aux poignets, des anneaux de métal s'entrechoquaient, aux lourdes tresses tombantes, des rubans rouges s'entremêlaient; des virgules de peinture bleue sillonnaient les joues, une ligne de vermillon marquait la raie au milieu du crâne; guenilles et draperies faisaient valoir les teintes brun-rouge de la peau et les reflets noir-bleu des chevelures et tout cela, illuminé par le soleil levant, semblait se mouvoir dans un orbe de pourpre.

Notre sentinelle goûtait tout à loisir la saveur du tableau. Machinalement, à un moment donné, ses yeux se reportèrent vers l'endroit où s'était embusqué le Peau-Rouge; caché derrière le cheval auquel il commandait l'immobilité par la tension de son poing de fer, l'échine aplatie, le torse nu, les cheveux pendant contre les joues, le jeune sauvage était là, en arrêt... son profil fuyant et ses membres repliés présageant un bond prodigieux...

Les porteuses d'eau avaient remarqué le bivouac des cowboys et aussi le cheval attaché au bord de la rivière; elles ne s'en étaient pas émues, les Blancs n'étant guère à craindre et le cheval attaché ne pouvant qu'être à eux. — L'Indien avait, depuis la veille, compté sur cette supposition qui enlevait fort à propos chez ses pareils le soupçon de sa présence.

Le va-et-vient se poursuivait sur l'autre rive; tout à coup, une jeune fille se dressa isolément vers le haut du talus, sa silhouette se découpa dans le ciel rouge. Elle avançait, les tresses ballantes, la taille svelte, avec cette élasticité preste et légère des antilopes. Elle entra dans l'eau jusqu'à mi-jambe, emplit un récipient...

D'un bond, l'Indien avait plongé. Reparaître à l'autre rive, saisir à bras le corps la jeune fille, l'entraîner avec lui dans le courant, reprendre pied,

sauter à cheval avec elle, filer à fond de train... ce fut fait avec une telle sûreté de mouvements, une telle rapidité, une telle force invincible que les cris des femmes restées sur le talus s'élevèrent seulement quand le ravisseur et sa proie disparaissaient en plein galop.

Les femmes poussaient de retentissantes clameurs; elles levaient les bras, elles gesticulaient. Bientôt des hommes les joignaient et, tandis qu'elles vociféraient toujours au milieu d'une agitation désordonnée, ils couraient à leurs chevaux, les poussaient tumultueusement dans la rivière, les enfourchaient sur la berge et se précipitaient tous ensemble à la poursuite des fugitifs.

*
* *

Fort désireux de voir la fin de l'épisode, l'Européen parvint à entraîner avec lui un cowboy et à leur tour ils galopèrent sur les traces de la bande.

Ils connaissaient les mœurs des Peaux-Rouges; ils savaient que certaines vertus restent inviolées chez eux. Sans autre frein que la crainte religieuse et le respect humain, le seuil du wigwam leur est sacré. C'est ainsi qu'une fois entrée dans le wigwan d'un homme, la vierge appartient de droit à cet homme. Nos amis le savaient et ils devinaient l'intention de l'amoureux fuyant avec sa capture.

Ils connaissaient aussi les préludes de la scène à laquelle ils venaient d'assister. Nous devons au lecteur un mot d'explication sur la façon dont on fait sa cour et dont on se marie chez les Sioux :

Dans les réserves, les Indiens ont gardé plusieurs de leurs anciennes coutumes, entre autres celle de se réunir entre villages voisins, de danser et de manger la viande de chien exclusivement réservée à ces sortes de fêtes; ces fêtes, pour n'être plus qu'une pâle image de l'époque héroïque, n'en conservent pas moins une forte couleur locale. Naguère, les grands sachems, nombreux et fiers, portaient de superbes costumes et des coiffures empanachées; les habitations, c'est-à-dire les wigwams, cloisonnés de peaux de buffle,

étalaient sur leurs parois des scènes de chasse artistement peintes. Tandis qu'aujourd'hui, tristes descendants d'une race déchue, les Sioux des réserves se contentent de décors et de costumes moins somptueux.

Avec la permission des agents de l'Etat, les réunions, de village à village, ont lieu tous les quinze jours durant les nuits d'été. Au centre d'une grande baraque en planches, un feu de bois flambe et la viande de chien mijote au-dessus du brasier. Lorsque la braise grésille, lorsque le fumet devient âcre, l'atmosphère suffocante et la chaleur torride, les hommes commencent à tourner à l'entour, le chef prenant la tête de la file. Ils ont toujours leurs longs cheveux pendants et la poitrine ornée de perles et d'oripaux. Ils esquissent d'abord des pas lents et saccadés en des postures de combat. Une impression de sévérité tragique s'en dégage; les faces, fièrement relevées, restent rigides; les yeux conservent la fixité des regards d'aigles. Les grands corps aux épaules droites se meuvent et se replient avec une sobriété de gestes sous lesquels la prestesse, la flexibilité se soupçonnent, redoutables à la détente. Les pandeloques, les colliers, les bracelets se heurtent en cadence et un chant guttural, grave et pénétrant s'échappe par intervalles des gosiers et flotte au gré de l'inspiration. Peu à peu, les pas s'accélèrent, les yeux s'emplissent de fureur, les voix profèrent des sons stridents, les mouvements deviennent des bonds menaçants et rapides. Et la danse s'exalte et s'échauffe pendant que les femmes, alignées au fond de la baraque, chantent en sourdine et sautillent sur place, sans jamais se joindre à la ronde.

Que se passe-t-il en ces cerveaux obscurs? A quelles impulsions lointaines, à quelles réminiscences ataviques leurs suggestions se rattachent-elles? Quel est l'inexplicable remous des sens en ces êtres dont les origines introuvables ont sombré dans les abîmes du temps?

Aux sons de la mélopée, aux évolutions des figures, des scènes effrayantes se réveillent : Scènes de carnage, cérémonies sinistres d'initiations guerrières,

de supplices et de funérailles; sites grandioses, peuplés d'une faune farouche et redoutable. Les grands pins aux cimes imposantes, les solitudes désolées, les falaises, impassibles et nues, la forêt ténébreuse, le murmure éternel de l'eau qui bouillonne sur le roc en descendant son cours, toute l'Amérique vierge, cadre intact de l'antiqne race rouge, est évoquée durant la chorégraphie dont les derniers figurants projettent le dernier reflet.

Dehors, la voûte éthérée criblée d'astres, déverse à perte de vue sa pâle et sereine clarté. Cependant, aux environs de la baraque, des ombres s'attardent. On les voit parfois s'appuyer solitaires à la cloison disjointe, braquer dans une fente leurs yeux ardents, épier les danseurs puis, brusquement, sans mot dire, entrer dans la danse.

Les autres, par la nuit pure, errent en silence. Avec la dissimulation et la souplesse des fauves, elles passent et repassent. Toutes ont le manteau rabattu en capuchon sur la tête, toutes ont l'allure féline, le pas étouffé, rampant. Un cliquetis de colliers, un frémissement de vie qui palpite et respire, se devinent seuls en leur subtile démarche. Par instants elles semblent s'aimanter, s'attirer; par instants, les coudes levés à la hauteur du front, la tête inclinée par le poids de l'étoffe, elles s'immobilisent. Sous les capuchons, les yeux se croisent et perçoivent la lueur phosphorescente d'autres yeux. Longuement, mystérieusement, ces étranges fantômes se contemplent, immobiles, muets, fascinés...

Ce sont des jeunes gens et des jeunes filles qui se recherchent...

*
* *

Vraisemblablement au cours d'une récente réunion, sous l'excitation des chants et de la danse, l'irrésistible flamme avait ainsi jailli au cœur du beau sauvage dont nous venons de voir l'exploit. Dans le clan qu'il habitait à quelques milles de la rivière, délaissant la demeure familiale, paternelle il était allé construire son wigwam. Sans donner aux siens la

moindre explication, cet acte affirmant clairement ses intentions matrimoniales, il avait fait conduire, devant la tente du père de l'élue, quatre chevaux choisis, portant au flanc la marque du troupeau paternel. Mais les événements n'avaient point favorisé ses plans dans le début.

Voici comment ils s'accomplissent en pareille occurrence : Si le père de la jeune fille, reconnaissant les marques et comprenant le sens de l'offrande, garde les chevaux, la demande en mariage est agréée, la fille est conduite jusqu'au seuil du nouveau wigwam où l'attend le prétendant, l'hymen est consommé sans autre cérémonie. Pour simple que soit la forme, l'union ainsi contractée reste indissoluble. De même, les aigles dans leur aire sont à jamais l'un à l'autre. L'Indien peut avoir en son wigwam plusieurs femmes; mais la femme, une fois conquise, appartient pour la vie à son seigneur et maître. On n'entend point parler d'adultère dans les villages indiens.

Si le père refuse le présent soit parce qu'il l'estime insuffisant, soit parce qu'il rejette la demande, le soupirant riposte par le renvoi immédiat de six, de huit, de dix chevaux; mais, si malgré tout le père demeure inflexible, l'amoureux évincé ne médite rien moins qu'un enlèvement. Nous apprenons comment il l'exécute.

***

Revenons à l'action : Consentante ou domptée, la captive, en croupe sur le cheval, a noué son bras aux reins de l'homme qui l'emporte. Aussi souple, aussi agile que lui, elle colle par les genoux aux flancs de la bête haletante. Serrés l'un contre l'autre, ivres de vitesse et la chevelure au vent, ils fendent les espaces. Déjà, le village du jeune homme, les baraques, les petits cônes de toile, sont à portée de leur vue; cependant, derrière eux, la bande attachée à leurs pas les approche...

La lutte touche à son paroxisme. Avec une furia inexprimable, le ravisseur excite sa monture. Arriver

au wigwam, y enfermer sa belle, c'est pour lui la victoire assurée... Par bonheur, montés sur leurs chevaux, les amis sortent en rangs serrés du village. Ils étaient avertis, ils avaient promis de prêter main-forte; et, tandis que les fugitifs passent comme l'ouragan, eux, tel un rempart, viennent, refermer le sillon sur leur trace.

Alors, entre les deux clans une lutte animée s'engage; elle demeure courtoise en ce sens qu'il n'y a pas de sang versé. Les assaillants cherchent à foncer sur leurs adversaires et à forcer la ligne, les défenseurs à bloquer le passage en se jetant obstinément à la tête des montures. Cette manœuvre a pour résultat de faire gagner du temps aux amoureux. Un long cri de triomphe, poussé par les femmes, annonce bientôt l'entrée du couple dans le wigwam nuptial. C'est le but final de la joute; il est atteint sans conteste.

De commun accord les combattants rompent aussitôt les rangs; les uns pour s'en retourner, stoïques et impassibles; les autres pour revenir dignement sur leurs pas.

L'Européen, ayant assisté de loin aux péripéties de l'aventure, nous devons à sa curiosité hardie d'avoir pu enregistrer un véridique roman sioux.

HÉLÈNE DE HARVEN.

ADOLESCENCE

Après avoir vécu dans son village une enfance heureuse et libre, Emile Adam, parce qu'il a fait de bonnes études primaires, entrera, malgré qu'il soit l'enfant de pauvres paysans, au collège des Jésuites de la grande ville proche. Certain matin de septembre, la mère et l'adolescent vont tenter une démarche auprès du recteur du collège.

La mère a obtenu une lettre de recommandation du curé du village.

Emile était enfant de chœur et possède un caractère pacifique.

C'est pourquoi le curé a cru discerner en lui des dispositions sacrées.

L'entrée au collège. — Le premier jour de classe.

Emile connaissait déjà certains aspects de la ville. Une fois par an, il venait y passer quelques jours dans le logis des sœurs de sa grand'mère, les « petites tantes », comme il les appelait.

La ville qu'il voyait alors, c'était une ville idéale, regardée avec des yeux que des rêves de bonheur avaient rendu grands d'émerveillement.

Par ces matins de dimanche d'été, avec les sons de cloche de ses trente églises, ses rues lavées la veille et où ne circulaient que les laitières, la ville était joyeuse et parée, comme l'était Emile pour venir vers elle.

Mais aujourd'hui, il ne reconnaît pas la cité claire et gaie de son enfance. Il y a deux ans, il a dû suivre le cercueil de son frère mort. Il se souvient que les personnes rencontrées par le lugubre cortège lui paraissaient des automates, accomplissant, dans une lumière trouble, des gestes obsédants. Et tel est, par ce matin de septembre, l'effet de la ville sur son esprit préoccupé. Le public matinal — employés ouvrières, écoliers, marchant vite et les yeux fixes — fait à ses pensées un décor de triste solitude. Il se sent perdu au milieu de la foule égoïste, indifférente à l'émoi de ce petit qui marche à côté de sa mère et dont tout le village parle.

La ville, vers quoi il vient de tout son cœur confiant, semble n'avoir cure de lui. Il a renié cependant pour elle un village frais et simple comme des fleurs coupées sous la rosée du matin, et douze ans d'un bonheur qu'il ne retrouvera jamais.

Il frissonne, se rapproche de sa mère, cherche dans le voisinage de sa robe un peu de bonne tiédeur connue. Et il regarde les yeux de sa mère. Ceux-ci se font alors doux; il sent une main presser la sienne. Un peu de courage renaît en son cœur :

« Pourtant, il me semble avoir bien lu, nous devons être dans la rue Saint-Gilles », dit la mère. Elle pense un instant, arrêtée. Puis, revenant tout à coup sur ses pas : « Il faut cependant que je m'en assure ».

Ils retournent à l'entrée de la rue; la mère cherche la plaque bleue portant le nom de celle-ci. C'est bien la rue Saint-Gilles.

Elle tire de son corsage une lettre soigneusement enveloppée d'un morceau de journal. Elle le déplie précieusement, lit cette suscription : « Au R. P. recteur du Collège Saint-Servais, rue Saint-Gilles... Tiens! il n'y a pas de numéro... Bah! ça doit être grand un collège, on le trouvera donc aisément! »

Ils font encore quelques pas, puis, de nouveau, la mère s'arrête : « Ce matin avant de partir je sentais que j'avais oublié quelque chose. Je sais quoi maintenant. J'aurais dû demander à M. le curé l'heure convenable pour nous présenter... et aussi le numéro... » Il semble tout à coup à Emile que ses espérances fuient dans un recul de plus en plus lointain. Jamais, jamais, il ne sera rien. Sa volonté s'affaisse, pend comme une loque, puis se raccroche désespérément à l'initiative de la mère.

« Cherchons le collège », dit-elle.

Il semble à Emile qu'il y a une éternité qu'ils errent. Ses pieds las font effort pour se lever. La rue est glacée, les passants sont intrigués, un chien aboie. Oh! ne plus penser à rien et retourner bien vite dans la maison familiale où on est si bien!

Et la mère ne trouve pas le collège. Déjà elle a passé deux fois devant une porte haute et large, se

demandant : « Est-ce là ? » — car rien ne l'indique — et n'osant sonner.

Elle fait soudain appel à tout son courage et s'adresse à un gros prêtre qui avance lentement sur le trottoir par petites saccades de son ventre proéminent.

— « Pourriez-vous m'indiquer le collège Saint-Servais, Monsieur le curé ? »

Monsieur le curé — pour la paysanne tous les ecclésiastiques sont des curés — sourit :

— « Venez avec moi, Madame, je vous y conduirai ».

— « Je vous y conduirai ! » — Elle sera donc finie la recherche énervante. « Ah ! il est puissant, ce prêtre », pensa Emile,

Avec une aisance merveilleuse, résolument, il sonne à cette porte devant laquelle ils sont passés. Quand elle est ouverte, il entre, sans ralentir le pas, sans baisser la tête, sous une domination mystérieuse que la mère et l'enfant sentent, eux !

— « Entrez, mais entrez donc », dit-il d'une voix qui sonne hardie et libre dans le grand couloir plein d'échos.

Ils entrent sur la pointe des pieds, craintifs, prêts à balbutier des excuses en face de la personne qui dira : « Que venez-vous faire ici ? mais ce n'est pas ici le collège ! »

— « Par ici, Madame ! »

Cette voix est cependant si franche, si forte qu'ils pénètrent à la suite du prêtre dans un petit parloir plein de la lumière blanche et froide des fenêtres que voilent des rideaux blancs.

Le prêtre s'assied en face d'une petite table sur laquelle se trouvent, à côté d'un buvard, un encrier et un porte-plumes.

— « Asseyez-vous, Madame », dit-il encore à la femme qui s'obstine à rester debout,

Mais celle-ci n'est pas complètement rassurée ; il y a, à la ville, tant de mauvaises gens qui ne demandent qu'à se gausser des naïvetés paysannes.

Très rouge, l'enfant derrière elle dans son ombre, elle prononce : « C'est au recteur du collège que je voudrais parler, Monsieur le curé ! »

— « C'est moi-même, Madame! »

Aussitôt la femme se confond en excuses, balbutie, quoique heureuse. La pièce est plus claire, plus gaie. De petits tableaux de piété ornent les murs.

— « Oh! Monsieur le recteur, pardonnez-moi... » et tout de suite : « Voici une lettre de « notre » M. le curé. »

Le recteur la parcourt vite, la rejette sur la table comme une chose de peu d'importance.

La femme est de nouveau inquiète. Ses yeux vont de la lettre au recteur et du recteur à la lettre. Le geste qu'il a eu pour jeter celle-ci ne présage rien de bon?

Emile est assis sur une chaise, le bonnet posé sur les genoux. Il est prêt à réciter ses prières, les réponses qu'on lui a dictées.

— « Comment t'appelles-tu, mon petit ami? »

— « Emile Adam..., Monsieur le recteur... », ajoute-t-il à un clin d'œil véhément de sa mère.

— « Il a l'air intelligent», remarque le recteur. « Eh bien, Madame, c'est entendu, nous sommes disposés à vous aider! Les cours recommencent demain... »

« Tu comprends, mon petit ami, tu seras ici demain à sept heures et demie. »

— « Oui, Monsieur le recteur. »

Ils s'en vont, escortés du recteur, sur lequel la femme se retourne à chaque pas pour lui dire : « Je vous remercie beaucoup, Monsieur le recteur! »

Le dénouement est si heureux, si inespéré, que la femme tâche de noyer sous les expressions multipliées de sa reconnaissance toute tentative du prêtre de revenir sur sa décision.

Enfin, la lourde porte se refermant, marque d'un sceau bruyant et solennel l'irrévocable de leur bonheur.

Ils sont heureux. Il vient tout à coup à Emile un étrange besoin de marcher vite, très vite, loin devant lui.

— « Attends-moi », lui crie sa mère qui relève la tête et dévisage avec fierté les passants.

Et elle dit à Emile : « As-tu vu comme il a été aimable? Madame, disait-il chaque fois! Il a bien vu

cependant que nous n'étions pas riches! Il a l'air intelligent! Tu as bien entendu : il a l'air intelligent! C'est de toi qu'il a dit cela! Ah! retiens-le bien pour le redire à ton père le soir!»

Le soir, dans la maison familiale, la grand'mère a un air adorablement hypocrite de personne grave se roidissant en face de joies trop naïvement traduites : «Hé! hé! vous vous étonnez... Mais comprenez donc! Ces hommes voient tant de figures que celui-là aura remarqué tout de suite qu'il avait en face de lui de braves gens. Vous croyez que ça ne se voit pas? Et puis, pardienne, ils sont heureux, ces hommes, d'avoir un garçon intelligent comme notre Emile. Mais certainement : ça fait la renommée de leur établissement! Et vous vous étonnez encore? Moi pas; non, je ne m'étonne pas, moi!»

***

Vie de collégien.

Emile ne tarde pas à être initié aux petits secrets, aux naïves conventions de la vie du collégien.

Le matin, dès que se fait entendre la cloche annonçant le départ des élèves pour la messe, les élèves des premiers bancs se précipitent, se bousculent. Il s'agit d'être le premier des rangs, celui qui aura l'honneur secret et envié de conduire la classe, la classe qui marchera vite ou lentement selon que lui-même précipitera ou ralentira le pas. Au fond, par contre, d'autres élèves s'attardent, laissent tomber, comme par mégarde, des livres. Ils les ramassent lentement. Enfin, ils sont bien contraints de s'en aller. Mais l'avant-dernier retourne tout à coup à sa place reprendre le livre de prières qu'il y a oublié intentionnellement. C'est le triomphateur.

Il sera le dernier de sa classe, c'est-à-dire celui qui à l'église sera placé le plus loin du chœur, à côté du chef de file de la classe supérieure.

Toute la hiérarchie du collège se trouve marquée pour les élèves par les places qu'ils occupent à l'église.

Plein d'un mépris apitoyé pour les tout petits qui occupent les premiers rangs de chaises, Emile se dit

en regardant derrière soi les rangs proches de la chaire de vérité : « Mon Dieu, serais-je instruit quand j'occuperai ces places ! »

Quant aux « grands » de scientifique et de rhétorique, ils arrivent au moins cinq minutes après Emile et ils sont si lointains, si prodigieusement supérieurs qu'il n'ose leur porter envie.

Un fait les grandit encore jusqu'à les déifier. Parfois, ils ne peuvent trouver place à l'église. Pendant qu'un domestique arrive vers eux, de très loin, apportant des prie-Dieu, ils restent tout au fond, les bras ballants, comme étonnés de ce qu'ils représentent de supérieur. Ils sont comme des grandes personnes égarées dans une salle de spectacle pleine d'enfants !

Le matin et l'après-midi, en attendant l'ouverture des portes, les élèves se réunissent en conseils tenus sur le trottoir.

L'ordre du jour, bien qu'il reste toujours le même : « Exécution du professeur », est inépuisable, surtout quand les devoirs sont longs et les leçons à apprendre trop nombreuses.

Chacun déclare qu'il reviendra le lendemain sans avoir écrit une ligne du devoir imposé, ni appris le premier mot des leçons.

Naturellement, le lendemain, si tous ne savent pas les leçons, tous au moins ont fait les devoirs. Seulement, ça fait tant de bien de jouer au révolté.

Deux distinctions divisent les élèves : les premiers et le dernier. Celui-ci, parce qu'il est le seul, est absolument supérieur.

Une sympathie secrète les unit tous à ceux que l'on punit sans cesse, qui se révoltent et se rebiffent devant les observations du professeur.

Mais celui-ci appelle le mépris des élèves sur « ce petit insolent qui ferait mieux d'aller paver les rues que de venir au collège ! »

Aussitôt, tous sourient aux lazzis du professeur, heureux de se concilier ses bonnes grâces et aussi de s'attribuer une supériorité sur leur malheureux condisciple.

Puis, comme honteux de s'être abandonné à un sentiment de vengeance, le professeur continue : « Car, n'est-ce pas, mes petits amis, vous supposez

que ce n'est pas pour mon amusement que je m'égosille à vous expliquer vingt fois la même chose. Il me serait bien plus agréable de rester chez moi ! »

Et les élèves conviennent *in petto* que ce raisonnement est plein de bon sens.

Tout à coup, le professeur, reprenant une figure impassible, donne trois petits coups de règle sur sa chaire :

« Maintenant, les choses sérieuses. Nous avons leçon de littérature, je crois. Prenez vos « Modèles français » à la page 46 : « Le Lion et le Moucheron ». Visart, lisez. »

L'élève interpellé tressaille, puis un rapide examen de conscience l'ayant convaincu qu'il n'a rien fait de punissable, il tousse, et commence à lire, d'une voix monotone et rapide :

— « *Le Lion et le Moucheron va-t'en chétif insecte excrément de la terre c'est en ces mots que le lion parlait un jour au moucheron l'autre lui déclara la guerre penses-tu...* »

Dans sa chaire, le professeur sourit avec pitié. De petits : *peuh ! peuh !* sortent de ses lèvres, ironiques et ébahis. Il interrompt tout à coup :

— « Halte ! Votre train, mon ami, n'est pas celui d'un sénateur. »

Et soudain indigné :

« Comment ! vous ne vous arrêtez pas dès le premier vers, saisi par la force de l'expression ! Ecoutez : »

Il brandit l'index, fixe un point de l'espace d'un œil à la fois dédaigneux et sévère :

« *Va-t'en.* Entendez-vous ? Il aurait pu dire : « ôte-toi de ma présence. » Mais non : *va-t'en* ; c'est brutal comme il convenait. »

Il plisse ensuite le nez, un nez qui méprise :

« *Chétif insecte.* Sentez-vous comme chétif est bien placé dans la bouche du lion, grand et fort. »

Et, enfin, tournant la tête de côté, avec une figure qui exprime un profond dégoût :

« *Excrément de la terre* ! Comprenez-vous tout ce qu'il y a là-dedans ? Chaque mot est pesé, pensé, mis en gradation. Dès lors, le moucheron est bien ce qu'il y a de plus vil, même cette chose que la délicatesse française répugne à nommer ! »

« M. Visart, pourriez-vous me dire le but de l'auteur en écrivant cette fable ? »

L'élève interroge le plafond mais reste coi.

Alors, le professeur scandant sa réponse de coups de crayon sur la chaire :

« Le but de l'auteur a été de nous instruire tout en nous intéressant. »

« Prenez vos cahiers et notez : « En écrivant cette » fable le but de l'auteur a été... »

Toute fable se divise en trois parties bien distinctes : l'exposition, le nœud et le dénouement.

Nous verrons prochainement au moyen de quels artifices de style l'auteur a su développer ces trois parties de la fable !

* * *

A la fin de la semaine, les élèves reçoivent un bulletin destiné à renseigner les parents sur leur travail hebdomadaire.

Emile, qui a une carte rose, la meilleure, va, tout joyeux, retrouver sa mère qui aide les petites tantes à faire « leur samedi », selon l'expression locale, c'est-à-dire rendre tout net et luisant pour le lendemain dimanche.

Pour la mère d'Emile, la carte acquiert une valeur immense parce que le recteur la signe et qu'elle porte en caractères imprimés : *Carte rose : très bien* :

— « Voyez, marraine, dit-elle, lisez. »

Celle-ci met ses lunettes, inspecte d'un air connaisseur et soupçonneux la carte qu'elle tient dans un coin de son tablier pour ne pas la salir. Sur son perchoir, la plus « petite » est toute attention de bouche, d'oreilles, de corps penché pour ce que va lire sa sa sœur si savante.

Et la carte tout entière est lue. Quand la lectrice arrive au mot : *très bien*, trois regards émerveillés se dirigent vers le petit prodige sur lequel on lit, à n'en pas douter, en grandes lettres imprimées : *très bien.*

— « Et c'est écrit, ma sœur ? » interroge la petite qui ne sait pas lire.

— « Oui, ma sœur, là, tenez, au bout de mon doigt ! »

La petite se penche, regarde fixement le point indiqué. Très bien, dit-elle enfin, en dodelinant la tête, comme si elle aussi se convainquait de la véracité des termes parlant si élogieusement du petit.

Enfin, un autre samedi — et ce jour-là le pas d'Emile fut si rapide qu'il était tout essouflé lorsqu'il entra chez les petites tantes —, il revint avec une carte rose portant pour le travail, les leçons et la conduite le maximum des points. En outre, la carte indiquait que Emile avait obtenu la première place au concours de géographie.

— « Le plus haut de tout ce qu'on puisse avoir ! » fait remarquer sa mère aux petites tantes.

Les voisines sont appelées :

— « Venez « une miette », Madame Bourgeois... Voyez donc ce que notre petit a obtenu au collège. »

La femme consulte la carte, jette les hauts cris, regarde Emile avec un étonnement admiratif. Puis se ressaisissant, elle parle à son tour d'un de ses petits neveux qui, lui aussi, apprend « tout ce qu'il veut ».

On ne l'écoute plus. Elle s'en va.

Mais voilà que le parrain d'Emile arrive. Il habite aussi la ville où il est marchand des quatre saisons. Il entend un « peu dur », bien qu'il ait l'habitude de dire qu'il a appris seul à jouer de la flûte, car il avait l'oreille bonne et retenait aisément les airs.

On lui crie l'heureux événement dans la bonne oreille. Le parrain d'Emile a conservé un fond de gaminerie qui consiste par exemple à dire aux personnes qu'il invite à goûter avec lui : « Ne mangez pas tout ce qu'il y a sur la table..., car il m'en faut encore pour demain. »

Cette fois, il dit à Emile :

— « Ah ! vaurien, tu n'es pas honteux d'être si mauvais élève ! », ce qu'il s'efforce immédiatement de corriger — c'était cependant inutile — en expliquant qu'il aime la plaisanterie et en contant, à ce propos, une des bonnes ripostes qu'il a eues le matin en face d'une de ses clientes.

Le soir, tandis qu'Emile et sa mère se préparent pour le retour, il veut absolument les accompagner.

Il les entraîne dans une série de petits cabarets où il a l'habitude de « prendre ses verres ».

« Mon filleul, Monsieur, dit-il au cabaretier, versez-lui un verre de vin..., pour moi, une grande « goutte » de genièvre ! Ça lui fera du bien..., il a besoin de forces : il étudie beaucoup. »

« Dis, Emile, montre donc ta carte à Monsieur. »

Emile, un peu ennuyé, tend sa carte que le cafetier examine longuement. Il résume son impression en ces termes :

— « Une carte comme ça, il n'y en a qu'une ! »

Comme frappé d'une lumière subite, le parrain d'Emile s'exclame :

— « En effet, vous l'avez dit, Monsieur : une carte comme ça, il n'y en a qu'une. Et c'est mon filleul qui l'a ! Versez lui un second verre... ! »

* * *

Entre la quatorzième et la quinzième année.

D'étranges transformations s'opèrent en Emile. Les parfums, la musique ont des charmes imprécis qui l'exaltent et l'énervent. Par des soirs de mai, où les parcs, comme dans le silence pâmé d'une étreinte, dégagent la pénétrante senteur des lilas, il se sent désirer une chose inconnue, mais qu'il devine troublante et alanguie, comme une convalescence.

Il se prend à aimer les romances à la mode de 1840 que chante sa mère, des romances aux airs langoureux et faciles où l'amante meurt loin de son amant; où les amoureux se promènent par des sentiers fleuris...

Un oiseau, le rossignol, qui n'est pas le rossignol qu'il a connu dans les bois de son village, mais celui que décrit Chateaubriand, l'entraîne, quand il l'évoque, dans des rêveries vaporeuses et légères. Il voudrait aller vers lui, comme un cœur gonflé d'amour, l'écouter en extase, sous des parfums troublants et l'haleine douce des étoiles.

Il éprouve des envies délicieuses d'embrasser l'univers tout entier par désir de la chose inconnue : les arbres, les fleurs — les fleurs surtout. Il a mangé des murets qui garnissent la crête du mur du jardin,

mais leur saveur fut trop précise et il s'abandonna de nouveau à ses rêveries.

Il pense à des suicides d'amants dans des golfes où l'eau calme répète autant d'étoiles qu'il y en a au ciel; aux yeux tristes et rêveurs de jeunes filles phtisiques vivant leur dernier printemps; à des poètes pâles chantant des vers d'une douceur infinie dans des rayons blancs de lune...

Il rêve de ces gravures anglaises représentant de longues et frêles adolescentes, droites et blanches comme des lys dans leur haut peignoir flou et dont les grands yeux noirs, sous des sourcils légèrement arqués, sont doux.

Il a acheté une de ces gravures. Lentement, les yeux pâmés, il l'embrasse, avec une crainte pieuse de la froisser, de casser, sur sa tige frêle, la fragile femme-fleur.

A l'église du collège, il prie la Vierge, une vierge qui, avec ses longs voiles et sa face allongée, ressemble à la femme de ses désirs troublants. Et il dit : « Marie, je vous aime! » avec le cœur remonté, gonflé qu'il aurait pour dire cette phrase à la femme inconnue de ses rêves.

Il devient tout à coup pieux, se confesse et communie plusieurs fois par mois. Il demande dans ses prières : « Mon Dieu, faites que je sois martyr pour l'amour de vous! » Puis, tout à coup, sa piétié se relâche.

Certaines associations de mots lui donnent des envies de pleurer, très douces : les mères et les petits enfants, les amants s'en allant — ô très chastes — sous des arbres pleins d'oiseaux.

Il est soudain séduit et attendri par la pensée qu'il pourrait mourir, lui si jeune encore, à la chute des feuilles, comme le malade de Millevoye. Il voit son enterrement : des jeunes filles, aux regards apitoyés, disent : « Mon Dieu, il était encore si jeune ! »

Il aperçoit déjà au cimetière son « humble » croix de pierre. Sur sa tombe, une « main inconnue » a déposé un bouquet de violettes.

Et pour ce bouquet de violettes, il consentirait à mourir !

LUCA RIZZARDI.

LA PLAGE

Là où les dunes font place
aux briques roses de la digue,
la plage, barque lasse,
trempe sous les flots verts qui sans cesse les passent,
ses brise-lames,
tels les repos armés et attentifs des rames.

Mais loin des pas des promeneurs,
fouettée de vent,
pourchassée des écumes
et soulevant,
d'un effort continu, la visière des dunes,
la plage
assume
le départage
entre les champs
et l'Océan,
et réserve pour ses chercheurs,
l'âpre douceur,
de ses lèvres gercées par le sel de la mer.

Ici tout est soleil :
A l'or bleuté du ciel, les ors blancs de la terre,
en un inoubliable et pur mois de Marie,
juxtaposent,
leur lumière.
Et n'est-ce pas, partie,

des ports cachés de la Hollande,
l'offrande
d'une île rose
venant par des flots d'argent calme,
sur un vaisseau lauré de palmes ?

Ici tout est soleil :
le vent drapé dans des velours,
passe, en frôlant les visages ;
ses mains tiennent des coquillages :
Il les approche des oreilles,
tout comme on ferait aux bambins ;
mais, de leur conque, on ne retient,
qu'un bruit soyeux qui ne vit pas en elles,
mais vient du large.

Ici tout est soleil :
Le vent encor, avec ses pages,
en lige-hommage,
offre à la plage,
l'encens frais et salin, dont on ne voit en silhouette
ni la fumée, ni les milliers de cassolettes ;
Mais dont la senteur âcre et marine,
en s'entêtant,
dans les narines,
fait rejaillir
du plus profond du souvenir,
le goût d'un fruit verjus mordu à pleines dents.

Ici tout est soleil :
Et le vent,
qui fait claquer les voiles blancs des femmes,
en oriflammes,

anime leurs jupons, dont tous les plis
ont des roulis,
d'ombre bleue et mobile
qui frissonne et flotte aussi,
sur le sable ductile,
où l'empreinte des pas s'effrite et s'emplit d'eau.

On longe ainsi, pendant longtemps,
le bord festonné des écumes,
et tout à coup, on s'aperçoit qu'une lagune,
ambrée de sable et de lumière,
tient
la promenade prisonnière,
rien
qu'entre ses mains nouées à la marée montante.

Puis on revient.
Et midi plante,
au cœur brûlant des sables vagabonds,
l'ardente et souple illusion
de ses rayons,
impondérable éclosion,
de lianes arborescentes.

JULES BOCK.

L'HOMME EN NOIR

MONODRAME EN VERS (TROIS SCÈNES)

Faim et Amour gouvernent le Monde.

SCHILLER.

... Quand on manque de tout, on lutte quelque temps,
Puis le courage tombe :
Le plus vaillant chancelle et le faible succombe.

PONSARD.

... Dépourvu d'aliments, dépossédé d'amour,
j'étouffe ces besoins dans mon être malade !
Hélas, les deux fureurs renaissent tour à tour...
Oh, sauvage délire où l'humain se dégrade !

(Scène III.)

Si les besoins principaux dont dépend l'intégrité de l'organisme humain n'ont point satisfaction, l'être sombre dans la déchéance. Tel est bien le cas lorsqu'au déchirement sentimental s'ajoutent des privations d'ordre physique : les dons les plus nobles, les plus hautes capacités s'avilissent. Au déchaînement de ses instincts et de ses sens, aiguisés par l'orgasme, la victime peut-elle opposer la puissance de ses acquisitions intellectuelles ou morales? Un atavisme inférieur git dans tous les cerveaux, même sous les apports les plus remarquables : un trouble venant affecter la substance grise, les associations normales sont perturbées, l'élément inférieur sort de l'état quiescent, s'isole et tend à prendre le dessus; cette psychose, qui n'est pas de la démence, engendre des hallucinations de la sensibilité, et facilite la production d'images anormales dans le champ de la conscience.

Cette lutte, cette agonie, étaient à dépeindre.

Le croissant désarroi de l'être qui n'a plus de but, plus d'appui, plus de forces, se traduit par la suractivité convulsive de ses nerfs, de ses sens — cerveau et sexualité — en un « sauvage délire ». Et ce malaise donne naissance aux phantasmes. Le nécessitant *vit* ses hallucinations; il les extériorise *plastiquement*, peut-on dire. En ses moments de lucidité, il se

rend compte de son double tourment — faim, désir — et des figurations que sa fièvre enfante; mais est-il encore capable de revenir à des idées plus saines, à des sentiments plus dignes?

Si les maux perdurent, le bouleversement s'empire. Tel est le cas exposé dans ces pages : après les apparitions de la psyché issue de souvenirs encore palpitants, une intelligence dévoyée constate son illusion vésanique : la victime aperçoit la Mort elle-même et des réflexes, destructeurs de l'instinct de conservation, précipitent ses mouvements vers sa propre extermination.

Il était intéressant d'objectiver par la fiction dramatique cette vue psychologique.

Le scénario s'indiquait à l'esprit : il suffisait de montrer un homme distingué, en proie aux privations totales de l'âme et de la chair. La rapidité de l'action s'imposait pour la vraisemblance; l'imprécision de temps et de lieu renforçait l'effet de généralisation déjà marqué par l'impersonnalité du héros.

Celui-ci se présente à l'imagination sous l'aspect du tragédien de Max dans le rôle de Hamlet. Notre personnage porte une broigne de fourrure sombre sur un bliaud de soie noire; il est coiffé d'une toque de poil, couvert d'un manteau noir, flottant, et armé d'une rapière.

L'Ombre n'est éclairée qu'à sa partie supérieure.

La pièce se jouera dans un mouvement soutenu, les suspensions étant réduites au minimum de durée.

L'auteur aimerait que le poème fût souligné par de la musique de salle et de scène. Il y aurait, selon le procédé wagnérien, des thèmes dominants : le Désir et la Faim, souvent confondus, l'Amour et la Mort, finalement enlacés.

SCÈNE PREMIÈRE

Salle haute, de style féodal.

A gauche : porte; table et deux chaises; miroir; cheminée sur le manteau de laquelle brûle une lampe à huile.

A droite : placard; lit à colonnes torses et à rideaux; à la tête du lit, un siège sur lequel est jetée une robe de femme.

Au fond : arcade avec baie, ouverte. Siège long à coussins; un meuble de toilette; un rouet.

— Vers le soir. Le châtelain se tient debout devant la fenêtre et parle au dehors. On entend monter, vagues, des chants scandés de sons de cloche et l'on voit passer de faibles lueurs.

Trois jours? Je sais, je sais ; trois jours sans nourriture...
Ils sauront bien attendre un peu, mes appétits !
Vous, les derniers, gens de la sépulture,
adieu !... Mes serviteurs, un à un, sont partis,
chacun ayant compté le dû de ses ouvrages...
Tout est donc net. Je vais quitter ces lieux.
Nul ne me verra plus errer dans les parages
où, des siècles durant, hantèrent mes aïeux...

Il soupire profondément.

Je prends le dur chemin des longs pèlerinages...

Quelques pas vers la rampe.

Un cœur amer et sombre, un Poète, a chanté
de la Mort secourable une haute louange...
Je me souviens... Il m'apparaît hanté
du besoin de se fuir par une voie étrange... (1)
Puisqu'il nous faut, dit-il, ici-bas voyager,
n'est-ce point le meilleur, après maint grand danger,
revenant au pays, de revoir son rivage?
Puisque l'on est contraint d'accomplir un voyage,
n'est-ce pas le meilleur d'en voir bientôt la fin?
Pour rentrer au logis, abrégeons le chemin.
La route de la Vie est fâcheuse, pénible,
rude, maussade et diverse au possible.
Mais, d'abord large et, pour finir, étroit,
le chemin de la Mort est un chemin tout droit,
et facile à tenir : l'homme qui n'y voit goutte,
loin d'y perdre ses pas, n'en manque point la route.
Je te salue, heureuse et profitable Mort,
des extrêmes douleurs guérison et confort !
Quand mon heure viendra, déesse, je te prie,
garde-moi de languir longtemps en maladie,
tourmenté dans un lit; et, puisqu'il faut mourir,
donne-moi que soudain je te puisse encourir...

Pause.

Naguère aussi, j'ai caressé la Lyre...
Céleste don ! Divin soulagement !
Vers un Ailleurs de Rêve emporte ce délire :
le Poète affligé se console en rimant...

Les bruits extérieurs ont cessé.

(1) Le passage qui suit est une adaptation de l'*Hymne à la Mort*, de P. de Ronsard.

Toute oraison est dite. On étouffe les torches...
Meurent les voix en funèbres lambeaux...
Silence et Nuit!... Ils ont franchi le porche...
Ils ont fait retomber la pierre des tombeaux...

Pause méditative.

Je ne veux pas du Ciel implorer l'assistance.
Tant que je serai fort, lucide et résolu,
je saurai mépriser une vaine espérance,
aux cœurs tremblants mirage bienvoulu...
Je ne vois point, aux célestes demeures,
les Immortels goûtant mille plaisirs,
sans mesure ou durée : aux cœurs simples ces leurres!
Je ne dois plus revoir Celle-de-mes-soupirs...
Le Ciel ne subit point l'influence des astres
qui, roulant sur nos chefs, entraînent l'Ici-Bas
dans un fou tourbillon de chocs et de désastres :
leur aveugle inconstance ourdit nos embarras...
Oui, je conçois que Dieu gouverne le plérome,
que le monde s'effondre au feu de son courroux;
mais est ce une victime à ces augustes coups,
une humble créature, un insecte, un atome?...

Il ferme la fenêtre.

A mon tour... Elle est morte et tout meurt...
Que j'aille loin, fort loin... Que ces murs séculaires
restent sans hôtes : rien, pas la moindre rumeur,
ne doit troubler la Morte au blanc suaire...
Oui, qu'à mon tour je parte... Ici, tout m'est cruel,
et je souffre — j'ai faim! j'ai mal! — Ma vie
est en suspens... Non pas : elle dévie,
ayant perdu l'appui d'un axe mutuel!
... Ces faibles bras, de grâce et de lumière,
en me désenlaçant, m'ont rué dans la Nuit!
Je reste seul, — seul dans un cimetière...
Je demeure éperdu, dans l'abandon qui nuit...
Que faire céans? Non : que sur l'heure je parte!
Vivre ici, c'est tomber en fièvres et tourments.
Je dois aller ailleurs; de ces lieux tout m'écarte :
il n'est plus rien, ici, voire plus d'aliments...
J'ai mal! — Partout j'aurai sa mémoire fidèle!
Je suis autre que hier; que serai-je demain?
Une bête en moi hurle... elle hurle de faim!
Le mal est plus aigu quand le mal s'encastèle...

Dehors! Va-t-en! La nuit et ses dangers,
le jour et ses devoirs, te donneront des heures
où de pressants appels, peut-être mensongers,
te déprendront, souffrant, de ces maux que tu pleures!
Et, dans la solitude, alors, moins affolé,
les regrets renaîtront en tristes songeries...
Mais le monde, sitôt, avec ses tromperies,
bannira ton image, ô castel désolé!
Ici, je n'aurais plus que noire amaritude...
J'y laisserai l'écho de mes sanglots,
j'y laisserai la Morte en sa blanche attitude,
et nul ne rouvrira les huis que j'aurai clos!
Serrures et verroux, mieux scellés par la rouille,
seront couverts de feuillages grimpants;
jusqu'aux mâchecoulis, parapets et gargouilles,
l'assaut du lierre et ses rameaux tombants
feront double courtine aux antiques murailles!
La mousse verdira les remparts et les tours;
mille herbes sur les toits formeront des broussailles;
et le passant, craintif, cherchera des détours
loin des lieux malvoulus où son esprit se trouble...
Il faut partir... Tirés les lourds battants,
comme deux boucliers dont l'effort se redouble,
je fixerai la barre au portail, pour des temps...
Oui, je veux un désert, un aspect de défaite,
un silence de mort, pour notre nid, à nous...
Oui, car je souffrirais et je serais jaloux
qu'autre amour que le nôtre eût ici sa retraite!
Adieu, choses, adieu! — Las, j'ai le front cerclé...
Pour sortir, je prendrai la route souterraine;
puis, ayant refermé la grille à lourde chaîne,
au fond d'un puits banal j'en jetterai la clé...
Adieu, vieille demeure où toute ma lignée
a reçu l'être et gît dans les caveaux!
Votre paix à mon sort n'était point assignée...
Digne castel, vainqueur de tes rivaux,
nul étranger ne foulera tes marbres!
Je vous quitte, vieux murs, je te quitte, mon fief!
Mais un rempart de monts et de torrents et d'arbres,
fera fuir les intrus en crainte de méchef...
Et les larges fossés et les portes bardées,
sont des épouvantails — et puis, le mauvais sort!

Le siècle ignorera quel fabuleux trésor
gardent pieusement ces pierres lézardées...
Las ! comment toute jeune et si riche d'appas,
comment périt ma douce Châtelaine ?...
ô Vous, muets témoins, revoyez ces combats
et vous ressouvenez qu'à la mort souveraine
jusqu'au dernier instant je disputai mon bien !...
Quand vaincu s'avoua l'art imparfait du mire,
je crus que de l'Amour un vigilant soutien
pouvait mieux succéder... Ce fut double martyre !
ô Tombe ! ô ma Lumière ensevelie en toi ! ..
Aux peines que j'endure il n'est point d'allégeance.
Il n'a fait que passer, le bonheur, sous mon toit :
ce fut, d'un sort mauvais, la courte négligence...
Non, c'en fut la suprême et rouge cruauté !
Une Femme apparut, claire, pure, en ma vie :
ainsi, dans l'Univers, le Jour et sa beauté !
Puis, d'un geste brutal, elle me fut ravie,
et l'astre de mon être aux abîmes roula...
Raccroché follement à l'épave d'un Rêve,
j'ai lutté sans espoir : c'est Charybde et Scylla !
Tout gronde en moi, sans me donner de trêve ;
c'est de la Mort que j'attends mon salut !
Dans une affreuse mer je m'épuise — et je sombre
avec le rêve où mon cœur se complut...
L'amour ? La vie ? Une ombre sœur d'une ombre...
... Tout est défunt. La Morte, en son caveau,
repose toute blanche : on a baissé la pierre !
Contre un âpre destin nul effort ne prévaut :
il reste à s'incliner... — ou, tirant sa rapière...

Il dégaîne et tourne la pointe
de l'arme vers sa poitrine.

Irai-je au bout du monde, et même par-delà,
combattre les dragons dans une île escarpée ?...
Oui, naguère, en la lice, où l'honneur m'appela,
plus d'un brave connut le poids de mon épée...

Le fer s'échappe de ses mains.

Non, je ne choirai point dans l'éclat d'un estour,
mais je me vois errant, comme un gueux sans patrie...
Je me vois loin, très loin, sans esprit de retour,
seul, avec le fardeau de ma loque meurtrie

et l'ombre du Passé gisant dans un linceul!
Je me vois exilé, le cœur sec, l'âme aride...
Trop longue est une vie où l'on chemine seul,
l'esprit, le cœur perclus, toute allégresse en bride!
— Et la furie au corps! — Ah! plus de jours heureux,
plus de ravissements dans la fraîche nature,
plus d'heures d'abandon, plus d'ébats amoureux,
plus de tendres propos, de chansons, de lecture...
Elle est morte en mes bras!... Vainement j'attendis
ce qui me la rendrait, fût-ce même un miracle!
Elle est morte — je vis : déjà trois jours maudits,
mon âme se cheville au charnel habitacle!
Oui, j'aurais dû, là-même, à ses côtés, périr,
comme frappé du foudre, et partir avec Elle...
Ma démence, obstinée à la vouloir guérir,
me jeta dans l'erreur de la croire immortelle!
Trois jours, deux nuits, je veillai son sommeil,
admirant de son front la blancheur liliale
et ne pouvant douter de son joyeux réveil...
J'attendis à genoux... La pompe ecclésiale,
avec de sombres chants, fit jour en ma raison...
Oui, morte! On me la prit! Et je ne pus la suivre!
Je respire! Et pourtant quel est pire poison,
le tourment de tout perdre ou celui de survivre?...
Vais-je traîner longtemps encor des jours aigris?
Chère, ta vie était la manne de ma vie!
Pour obsèques reçois mes larmes et mes cris,
que la route du deuil soit jusqu'au bout gravie...
Déchu de la hauteur de mes rêves altiers,
je suis une souffrance énorme, sans remède,
qui se souffre sans peur, s'aiguise volontiers,
et n'attend rien, nul réconfort, nulle aide!...
Ton âme de clarté, loin des revers humains,
rayonne en Saintes-Fleurs, au rang le plus sublime!
Moi, je suis en détresse et manicles aux mains,
comme un coupable et n'ayant point de crime...
Tout m'est épine au cœur, tout m'est plaie en la chair,
tout me blesse, me broie et me porte bissêtre...
Mais je les veux, ces maux! Mon désespoir m'est [cher!
De ce culte d'horreur je m'investis le prêtre!...

Il se presse les flancs et tombe assis.

D'une main de bourreau, ô Sort, tu me frappas !
Oh, mon corps... Il a faim ! Quoi ! Cela m'indispose !
S'il faut un tel secours à raffermir mes pas,
les larmes de mon deuil peuvent bien peu de chose !

Il se redresse.

Chacun poursuit un rêve heureux :
l'atteindre est la palme du sage.
Or, toujours, un cœur amoureux
aspire au bonheur en partage :
un doux échange, en nous comblant,
fait mieux goûter les fortes joies,
accroît l'amour en le doublant
et donne au plaisir mille voies...

Avec chaleur.

Qui du ciel eut jamais des regards plus voisins !
Je les rencontre et mon cœur m'admoneste
qu'on peut trouver des regards assassins
dans le minois d'une fille modeste !
Je la vois et je l'aime ! Elle pare son front,
cette blanche vertu qu'à la ronde on renomme
et qui, bien qu'à nos sens elle soit éperon,
va jusques à rougir des seuls regards d'un homme...
Mais si quelque galant, vassal ou suzerain,
s'ingère de tenter à lui dire fleurette,
la candeur de l'enfant à ce zèle est un frein
et tarit des propos qu'à l'instant on regrette.
Une noble pudeur, à tout ce qu'elle fait
donne grand air, sans en gêner la grâce,
et d'un Roi sa naissance eût comblé le souhait.
Ma planète voulut que je la rencontrasse...
La maligne attirance où l'on glisse en rêvant
et les respects émus que l'innocence inspire
m'attachèrent aux pas de l'adorable enfant
et sur mon cœur fondèrent son empire...
Elle est, pour le début, cible de mes regards ;
ces discrets serviteurs ont bien fait leur office...
Bientôt elle prend goût à mes tendres égards
et moi, je n'attends plus à prendre bénéfice :
de ses ajustements, des nœuds et des fermaux,
je vante la beauté... puis de sa chevelure,
de son front, de ses yeux, — et ma voix lui murmure :
« Je vous aime et mourrai sans redire ces mots ! »

La réponse me vient : des perles en sourire...
« Pour ma Dame, toujours, ô mon âme, soupire ! »
ce m'écriai-je, fier, et les plus chauds serments
échangés dans nos cœurs firent de nos promesses
tout un avril fleuri sous un ciel de tendresses...
On put connaître alors les plus heureux amants !
Qui dira la splendeur de ta jeunesse ailée,
la musique charmeuse en ta voix recélée ?
Qui dépeindra tes attraits féminins,
espérés, pressentis en de longs baisemains ?
L'attente n'a point trop mon âme travaillée...
Un matin, au milieu des offrandes de fleurs,
mes gens font, sous tes pas, une route émaillée
et je te vois émue à laisser choir des pleurs !
Les plus fameux blasons célèbrent l'hyménée :
des fêtes, des festins, se donnent au manoir...
Par la rampe, menant ta lente haquenée
entre les preux rangés au promenoir,
tu reçois de leurs voix un hommage enthousiaste :
et les cris de nos gens sous les murs font écho !
Enfin, plus de clameurs, plus d'hôtes, plus de faste :
de la broigne d'atour on revient au surcot
du fringant destrier au mulet débonnaire,
et des jeux en public aux douces privautés...
Ah, brûlant souvenir, feu que rien ne modère !
Oh, charmante compagne aux exquises bontés !
Avec respect de ta pudeur tremblante,
ma flamme contenue et mes vastes désirs
ont su te révéler toute l'œuvre galante
et trouver récompense en tes chastes plaisirs !...

S'enflammant.

Que de fois t'ai-je dit et répété « je t'aime »,
ce propos éternel des cœurs énamourés ?
Si je le redisais pour quelqu'autre — anathème ! —
je serais traître à des serments sacrés !...
Car c'est Toi mon amour, ma passion fervente,
et je me sens le cœur broyé dans cet étau...

Egaré.

Une forme en linceul... une femme en manteau
met ses pas dans mes pas, ainsi qu'une suivante...

Il se roidit contre l'obsession naissante.

...Las, ne puis-je entrevoir qu'éternels déplaisirs?
Tout est-il mal pour ceux qu'un désespoir traverse?
A vouloir du passé repeupler ses loisirs,
sans suborner le sort, de ses jours on malverse.
Mettons-nous en repos. La Mort n'a pas tout pris...
La Dame-de-céans pourrait encor renaître...

Il regarde alentour; puis il s'approche [d'un meuble.

Voici les deux flacons ; ce sont parfums de prix :
respire-les, ma belle, et pâme de bien-être...

Avisant le siège long.

Je trouve en ces coussins la forme de ton corps...
en ces linges, les plis de ton habile ouvrage...

Devant le rouet.

Tes doigts restent marqués aux fils que tu détors...
et là, dans le miroir, persiste ton image...

Ailleurs.

Le coffret à bijoux recèle mille feux :
cela chatoie en vive bigarrure!
Viens adorner ton col d'une claire parure
ou mets un diadème au soir de tes cheveux...

Ouvrant le placard.

J'aime ta robe azur, d'une fraîcheur céleste,
et tu portes si bien ton mantel de samour...
Le lustre de la soie est divin, sous ton geste
de simple majesté, mon idole d'amour!

Touchant la robe sur le siège.

Voici ton vêtement... cette robe légère,
dégrafée à la hâte : elle est du meilleur goût...
Ce tissu te provient d'une hanse étrangère
et l'artisan d'ici, surpris, quand il y coud,
vante sa qualité de matière et de trame...
Voici ton clair béguin à la ganse d'orfroi,
tes mules de velours, avec le monogramme...

Il prend ces objets et les porte aux lèvres.

C'est une douce geôle où se loge à l'étroit
de tes pieds si mignons la frayeur chatouilleuse...
Quand, au sortir du lit... Et le voici, tout blanc!
L'oreiller garde encore une empreinte soyeuse...

De la main, il caresse les draps.

Mes astres, m'a-t-on dit, ont un signe troublant...

Pris de fièvre.

Quoi ? Qu'est-ce ? Le trépas ? Et la morte est
[vivante !!...
On me brise la tête à grands coups de marteau !...

Médusé.

Non, j'entends... c'est l'appel d'une voix émouvante...
Elle sonne joyeuse en ce morne château !
Tu me reviens !... Sois bonne et me regarde...
Mon salut, je l'attends de ton prochain retour...
Prends pitié de mes pleurs ! L'angoisse me poignarde !
Je resterai céans jusques à demain jour...
Ensemble nous fuirons... A-t-on heurté la porte ?
Ai-je entendu des pas ? Qui m'appelle à mi-voix ?...
Ah, tu viens ! Répondant à celui qui t'exhorte...
Ma fièvre... Se peut-il ?!... Tu vis et je te vois !!...
Oui, tu dois être ici ! Ton absence m'affame !
Je ne puis rester seul... Reviens-moi, je le veux !...

Une forme spectrale apparaît derrière lui.

Pourrais-je être vivant, dans ces murs, sans ma
[Dame !
Tu m'es rendue enfin ! Tu viens combler mes vœux !

L'apparition s'accuse mieux :
il la contemple avec des regards fous.

C'est joie... oubli... que ton réveil m'apporte...
Oh, suprême bonté ! Retiens-moi... j'obéis,
fidèle à mon amour, ma race, mon pays...
ô Merveille ! ô prodige ! Elle n'était pas morte !!...

L'Homme en Noir tombe à genoux
et baise les pieds du blanc fantôme.

SCÈNE II.

Même endroit.

Le châtelain, tête nue et manteau bas, ouvre la fenêtre : le clair de lune entre obliquement.

... Cette nuit très claire est pleine d'aromes...
La lune a tout l'air d'une énorme fleur
ouvrant au jardin sa frêle pâleur...
Des astres éclos les rayons embaument...

En cette clarté, le dessin des tours
les fait apparaître, il semble, plus grandes;
leurs ombres tombant, de mur en mur, s'épandent
et leurs derniers plis se perdent dans les cours...
Quelle fraîcheur! Le suave effluve!
Quand l'air est doux, pouvions-nous rester
en ce logis aux lourdeurs d'estuve?
La Nuit, qui parle bas, j'aime à l'écouter,
et parfois j'entends bien un large silence ..
Il semble qu'on perçoit, du secret des nids,
le sommeil combattu par la vigilance.
et qu'au fond du ciel, nuages unis
ont des frôlements de harpes sonores...
Entends-tu ces lointaines rumeurs de l'obscur?
Je le sais, en ton âme d'envol, tu l'adores,
la Nuit rêveuse au rêve pur...

Un temps. Signes de malaise.

Si bonne à ma fièvre était cette brise :
déjà se corrompt le souffle calmant...
Une haleine chaude, un subtil ferment,
alourdissent l'air et son odeur grise...

Il referme la fenêtre. Puis il dirige ses regards vers la table et parle à un être supposé.

Tu me restes présente et me rends au bonheur!
En vain, pour te jouer, tu veux m'être invisible...
Je te vois! je te vois!... Un galant rançonneur
n'exige rien qui ne soit exigible...
Tu ris déjà! J'ai toujours adoré
ta bouche, fleur de chair, en rire épanouie!
Par ta sereine humeur et ton charme avéré,
tu fus une merveille à ma vue éblouie!
Eh, qu'est-ce? Tu souris? Je ne suis pas flatteur :
je te dis vrai, sans t'en vouloir confuse...
Moi, troubadour?... C'est alors toi la Muse :
oui, l'âme reconnaît son ange inspirateur!
Si tu pouvais te voir, en tes lumineux voiles,
tu verrais, comme moi, la suprême beauté...
Et quiconque t'a vue admet ta primauté!
Sous tes cheveux de soir, tes yeux sont des étoiles!

A lui-même.

Je possède une femme aux mérites charmants :
elle rit, elle parle, elle est vive, elle est preste,
et tout son être, en nos épanchements,
désire à chaque mot, se donne à chaque geste !

A sa vision.

Mon cœur s'échauffe à te dire son feu !
Viens dans mes bras : d'amour je me sens ivre...
Ton cœur éprouve, à ce millième aveu,
le vertige d'aimer, en la douceur de vivre !...

Assis. Il s'imagine prendre une main dans les siennes et la caresser.

Ton sourire est ciel et soleil, ton regard !
J'admire les plis de ta robe ténue...
Elle est indiscrète...? Oh, j'aime ce hasard
qui découvre un peu de ta rose chair nue !
Nous sommes bien seuls : tout dort et nous
[veillons...

Debout. Il s'approche de son interlocutrice imaginaire.

Maintes fois déjà, dans une ombre complice,
nous avons senti les mêmes aiguillons
ainsi préluder un amoureux délice...
Viens donc... Il fait nuit... Je t'aime ! Sois à moi !

Il se heurte à la table.

A table ? C'est bien : de suite on y pourvoit...
Manger !... Tout s'accorde : amour et bonne chère !

Il se rassied en riant.

A table ! C'est prêt... Nous tuons le veau gras !

Il fait le simulacre de servir, de manger, de boire.

Tes plats favoris ! Pour moi ? Tout se digère !
Si j'ai faim ? Oui, faim ! faim pour mille repas !
Non, je plaisante... A peine une fringale...
J'ai besoin... bast ! — Une aile de chapon ?
Tu goûteras aussi de ce rose jambon...
Vois donc : je me sers bien ! Morbleu, quand on
[régale...!
Ah mais, buvons ! Hé, je connais ton goût !
Il est certain nectar... et souvent tu l'exaltes...
Tu ne devines point ? Or ça, lampons un coup
de ce breuvage exquis : le vin de Rivesaltes !

Oh, oh, gourmande! Elle court au péché!
Intempérance! ô Comble de l'opprobre!
Ton rire est beau! Je suis un débauché
qui, cette nuit, en rien ne se montrera sobre!
Boire! Manger! manger! – De la crème? des fruits?
Choisis toi-même... Eh, non : c'est ton affaire!
Du raisin? A merveille! Avec quelques biscuits...
Moi, tu sais, la cerise est ce que je préfère...
Nous devisons gaîment; le vin nous rend bavards!
Parle, mon amour, parle : il n'est point de musique
plus douce que ta voix et tes rires épars!
Parle : ce que j'entends est suave, magique...

Extasié.

Le chant de la fauvette ou du rossignolet
sous un charme aussi pur jamais ne nous entraîne...
Ainsi devait sonner l'appel de la Sirène
dont le navigateur, autrefois, s'affolait...
Je t'écoute, m'amie : il est doux de t'entendre!
Certes, si tu le veux, je te joue un baiser!
Aux échecs? Soit : aux dés. Sache bien te défendre!
Et, d'ailleurs, en jouant, on peut encor jaser...
N'as-tu plus faim? Faim! faim! — Mais tous les plats [sont vides :
sommes-nous gloutons! — A mon tour, cette fois!
Je veux te faire entendre... eh, c'est toi qui décides :
poèmes ou chansons? Je me rends à ton choix.
... Je te dirai de belles fableries,
des chants de ménestrels en leurs tensons d'amour,
ou le noble récit des exploits de bouhour,
ou des farces à rire, avec des diableries...
Mieux! Nous déroulerons de très vieux parchemins.
Ce sont les fabliaux que ton âme préfère :
on n'y voit s'agiter que des héros humains,
même s'ils ont commerce à licorne ou chimère...

Debout. Il se recueille.

Un jour, des Paladins, courtois émulateurs,
luttaient de beau langage aux pieds d'une Princesse,
promise au plus brillant des improvisateurs.
Un seul des chevaliers montra de la simplesse.
Sur son chapel d'argent, en un large vol d'or,
une Aronde brillait... Sur le pommeau du glaive,
une même effigie éployait son essor...

Taciturne, pensif — éperdu vers quel rêve? —
le jeune et beau Seigneur, en ce galant tournoi,
n'eut, à son tour venu, qu'une petite phrase :
« Je vous aime ! » dit-il, et l'ardeur de sa foi
dans ses yeux éblouis mettait toute une extase...
On sourit du novice et d'autres, plus verbeux,
d'un art sûr, abondant, donnèrent la mesure.
Quand il fallut élire un discoureur pompeux,
l'adorable Princesse, oubliant la censure,
dit le nom de ce preux qui, par de simples mots,
avait de tout langage épuisé la richesse...
Hélas, les soupirants, vains comme des grimauds,
rompirent par leurs cris le choix de la tendresse !
Et le Prince-régnant, arbitre solennel,
désigna pour son gendre un sire de faconde...
La douce enfant pâlit sous l'ordre paternel
et son Amant s'en fut à l'autre bout du monde !
Dolente fiancée au funeste languir,
tu sombres dans l'humeur où s'abîme une veuve...
Nul déduit, désormais, n'a l'heur de te blandir,
et Dame-la-Mort vient, sans que son pas t'émeuve...
Or, comme la Princesse à tous fait ses adieux,
sentant se retirer la chaleur de la vie,
le bruit vibrant d'un vol, qui passe dans les cieux,
se rapproche soudain — et, de clameurs suivie,
une troupe d oiseaux entre dans le Palais...
Et c'est, avec l'Avril, les arondes fidèles,
ayant peine à trisser, pour avoir, sans délais,
maints jours et maintes nuits, battu l'air de leurs ailes !
Ramenant une Sœur au large éploi doré,
l'essaim fait quelques tours devant la moribonde,
puis, dans un dernier vol, lent, muet, éploré,
laisse choir un cimier figurant une aronde...
C'était bien là ton signe, ô tendre Disparu !
Le fol-d'amour, chercheur de guerre et de querelle,
par cette gent constante à sa fin secouru,
à sa Dame apprenait qu'il était mort pour elle...
La Princesse baisa le saint emblème d'or.
Puis, regardant au ciel s'enfuir les messagères,
vierge-veuve, elle dit les suprêmes prières,
et, dans un long soupir, mourut comme on s'endort...

Il tombe assis en larmoyant ; puis il divague.

Du sommeil noir... la nuit sous les paupières !
Un château-fort s'érige sur le mont,
et notre amour est tel qu'un mur de pierres,
fort et durable, — et le fleuve, en amont...
Souffrir... Ma mère ! Au cœur une blessure...
et quand la tour est encore debout,
malgré les ans, vois-tu, la pierre est sûre,
dans le récit de l'Ogre et du Hibou...
Le cœur qui saigne et chante encore !
Je me souviens : pourquoi, demandait-il,
la rouge fleur dont le mur se décore?

Il se frotte les yeux, le front.

Un autre conte?... Attends : j'en ai le fil...

Debout. Il se ressaisit, mais parle avec de visibles efforts de tête : répète-t-il un texte appris ou improvise-t-il une complainte?

Pourquoi? demandait le passant,
pourquoi l'écusson du castel
a-t-il un cœur si rouge, tel
qu'une fleur de sang?
Pour ce, répondis-je, frissant,
pour ce qu'une belle est morte
en trouvant à sa porte
un pauvre cœur en sang !
... Il vient, le Trouvère aux yeux doux,
de par ailleurs, on ne sait d'où...
Un matin le voit apparaître
devant le manoir, et sa voix,
par-delà les hauts murs pénètre,
avec l'accord du luth : souventes fois,
la mélodie est si délicieuse
que la maison silencieuse
à ces rumeurs s'ouvre à demi :
le pont descend, la herse monte,
on sort, on écoute, on frémit ;
et quand il a chanté son conte,
on l'accueille en aménité,
on le flatte, on l'acclame...
Parfois le Sire, ou bien sa Dame,
lui baille l'hospitalité...

C'est de l'affable bonhomie.
Et puis le Trouvère aux yeux doux
repart ailleurs, on ne sait où...
Quand un espoir a son âme affermie,
advient qu'Amour le fiert
et s'ensuit qu'il conquiert
douce merci de tendre amie...
Pour don suprême — où suis-je ici ? —
... Messire Jean, de sinistre mémoire,
— puissé-je achever mon récit ! —
de ses fureurs emplit tout un grimoire...
Aimant la guerre et les butins,
et les tournois et les festins...
Exécré des manants qu'il gruge,
il ne pourrait se plaindre que de druge...
Il est félon, cruel, menteur...
ô Châtelaine, qui minaudes,
crains tout pour le chanteur,
s'il t'adresse des laudes
en virelais d'amour...
Oh, garde-toi qu'un traître
te surprenne à la tour !
Mais tu n'as plus de maître,
si grandissime est ton émoi
en face du joueur de lyre !
Son âme s'exhale vers toi !
Toutes les fleurs de ton sourire
grisent le Trouvère aux yeux doux...
Et vois : il se jette à genoux !
Ecoute la voix qui t'adule :
un cilice d'amour le brûle !
Il dit ses fièvres, son ardeur,
il vante tes yeux, ta splendeur,
— après avoir dépeint ta robe...
Et le chant s'est tant prolongé
qu'il n'a fini qu'à l'aube...
Un doux serment fut échangé
« devant l'écusson dont les armes
portent un cœur sur champ de ciel »...
Las ! l'écho d'un baiser peut être fait de larmes !
La coupe du bonheur peut contenir du fiel !

Qu'à jamais on méprise
les hommes cœurs-de-loups !
La belle fut surprise
par un servant jaloux...
Notre seigneur, cessant la guerre,
gronda sa terrible colère
qui jamais ne connut pardon !
Et le perfide eut son guerdon...
... Faut-il qu'un beau soir nous séduise !
Comme le jour, à son déclin,
offrait l'heure plus qu'autre exquise,
— fond de pourpre au ciel de vélin —
le chanteur disait sa tendresse,
et ses propos, comme caresse,
avaient le pouvoir de griser
la Dame rêvant aux étoiles...
Or, la nuit ramena le seigneur abusé.
Et craintive, la belle, en agitant ses voiles,
essaima dans la brise un trésor de baisers...
... La troupe rentre. Hélas, des larmes rouges
luisent au large fer des vouges !
Et le brutal seigneur, étranger au remords,
à table racontant ses méfaits, ses exploits,
parla de morts, obstinément, de morts...
Pauvre Dame en sentit la glace des effrois !
« Je veux fêter, dit-il, une insigne victoire :
mon adversaire, et le pire, est perdu.
Cet ennemi, s'il nous fallait l'en croire,
c'était gentil mouton, et tontaine et tondu...
Qu'est-ce un coup d'ongle appliqué sur un heaume
ou bien un coup d'estoc à travers un fantôme ?
Non ! Mais en pleine chair, j'aime à voir pourfendu
le méchant, redoutable aussi longtemps qu'il bouge !
Or donc, je le surprends : il râle, terrassé,
et mon fer, comme un soc, le laboure et le fouge !
Son corps est en pâture aux poissons du fossé...
Pour que cette leçon profite à ses compères,
pan ! comme on cloue aux murs les vampires des nuits,
les aigles menaçants, les loups et les vipères,
j'ai voulu que son cœur, enferré sur mon huis,
ornât, encor saignant, les armes de mes pères !

Demain, c'est grand'chasse et randon :
au sortir de céans, ma belle qu'on acclame,
je veux vous le montrer, ce glorieux blason,
nouveau trophée aussi beau qu'oriflamme!
Allons, mes gens! La joie escorte le danger!
Après le sang vineux, répandons le vin rouge!
Sachons nous esbaudir et sachons nous venger...
Le fût s'allège?... Eh bien, qu'on le rembouge! »
... Ho, ho! La première aube amène le veneur,
la meute clabaudante et le pas des montures;
la noble chasseresse et ses pages d'honneur
ont revêtu leurs plus belles parures...
Le maître attend sa dame au parvis du château :
« Le reconnaissez-vous?... » ricane le bourreau!
La belle choit aux bras d'un subalterne,
blanche, les yeux fixés à ce cœur tout saignant,
percé d'un fer, à l'écu de poterne...
Tout proche, un luth résonne faiblement
— car l'âme encore y vibre! —
et pauvre Dame entend
le pauvre Cœur chantant
l'hymne à l'Amour qui reste grand et libre!
Chanta le cœur percé, la rouge fleur de sang...
Et c'est pourquoi la Belle est morte
en trouvant à sa porte
le cœur de son Amant...

Il retombe assis, défait, les yeux fixes.

Tristes récits... De perdre ce qu'on aime...

Debout.

Mais quoi! Des pleurs? Des pleurs en tes beaux yeux!
Hé, sensible enfant, ce n'est qu'un poème,
un récit fictif, cher à nos aïeux...
Je te fais pleurer, voulant te distraire?
Ah, je me punis d'être maladroit!
Oublie! Il n'est rien... Rions, au contraire!
Follette, aux romans est-ce que l'on croit!

Comme s'il aidait une femme à se lever
et qu'il la pressât contre lui.

Lève-toi, viens ici... Oublie et pardonne...
Ta lèvre est rieuse et je suis absous!
Faisons bon échange? Eh oui, je rançonne :
t'ai-je pas au jeu gagné quelques sous

de cette monnaie aux amants si riche?
C'est l'or le plus pur, le rare métail!
Ta grande bonté n'en est jamais chiche...
Mon cœur sonne haut, cloche au fort batail!
Il frappe à grands coups, il sonne à volée!
Tocsin de mes désirs, il agite en mon sang
tous les esprits de vie, ardents en leur mêlée,
et fait vibrer ma chair d'un frisson renaissant!
A nous la joie! A nous l'essaim des rires!
Et n'ayons plus que des propos joyeux!
Ai-je ri, l'autre jour! Or, il faut te la dire,
cette histoire d'hier, digne de nos aïeux...

Il conte avec une gaîté grossie à dessein.

Le gros vidame est maître à la godaille.
On rit partout de ses fameux exploits.
Grand chercheur de plaisirs et bourreau de futaille,
il sait vivre et galler, sous d'indulgentes lois...
Mais tout s'expie et le voici frappé
d'un mal subit qui provoque l'alarme :
on le relève inerte, on le couche crispé,
on lui dépêche un mire, on mande même un carme...
Bref, le vidame est sauf, tant saigné que béni...
Ses guérisseurs, alors, profitant de l'affaire,
condamnent les excès dont il se voit puni
et soulignent le mieux qu'un seul jeûne confère :
« Le vin, lui disent-ils, vous mine la santé;
nul ennemi, pour vous, n'est aussi redoutable! »
Le gros vidame a l'air désenchanté
et déjà l'on prévoit un repentir durable...
Mais le mal tient son homme et ses esprits mourants
lui font sentir que son heure est venue...
On voit alors la chose inattendue!
Le malade s'adresse à l'un de ses parents :
« La religion, dit-il, veut qu'on réconcilie
avec leurs ennemis ceux qui vont trépasser;
or, pour me mettre en paix, il faut une ordalie »...
Il hume un peu de vin, puis s'en fait reverser,
se ranime, se lève, — et continue à boire!
« Mon ennemi, dit-il, vient de me caresser,
et dans l'épreuve Dieu m'a donné la victoire! »

Riant à gorge déployée.

Ah, ah! Qu'on a bien ri! Qu'est-il de plus plaisant!
Ta joie éclate et tes yeux étincellent!
Ris, ris encore! Ah, hi! le trait est amusant!
Hi, hi! ho, ho! Les larmes t'en ruissellent!...
Je t'aime ainsi... je t'aime en ta gaîté!
Ta bouche aux blanches dents... Donne! Je te désire!
A quels régals mon appétit aspire!
Que ton retour soit chaudement fêté!
Transports d'amour! Oh, les faims sensuelles!
Appel des corps... délire... pâmoisons!
Echange intime... étreintes mutuelles...
baisers, caresse et milles déraisons!...

Croyant entraîner sa femme vers l'alcôve.

Que se répande encore, en fougue, notre sève!
La Vie est tout Amour et toute Volupté!
Ce frisson, que je cueille à ta bouche, s'achève
en mon être de sang et de virilité!
Renouons-les, ces étreintes lascives
où le désir bouillonne et déborde à torrent!
Il nous promet le bien des ardeurs successives
et la trève alanguie où le sommeil nous prend...

Penché sur le lit.

J'ai faim d'amour! J'ai faim de chair, de lèvres,
de récris, de folie et de toute impudeur!
Je brûle! Je désire, affolé par mes fièvres,
safre de ta chair nue, ivre de ton odeur!...

Haletant.

Qu'à tes émois mon élan prend de force!
Je te sens là, pâmée en long frémissement,
et tes plaisirs sont la plus vive amorce
à me reprendre encore, infatigable amant!
Ah, baisers éperdus, propos qu'on balbutie,
œuvres de passion, ivresses, nudités!
ô Femme, qu'à l'amour ma chaleur initie,
livre-toi, défaillante, aux folles voluptés!...

Pris d'une fureur érotique,
il se tord sur le lit.

Je t'aime! Ton corps chaud... tout à moi! Viens, [qu'importe?
Serre-moi, sois heureuse... Ah, mourir en tes bras..!!
Je t'adore... et je meurs...

Il roule du lit sur le parquet, entraînant avec lui la robe qui se trouvait sur un siège. Il reste là, un moment, inconscient.

Ah, tes divins appas...

Il voit alors le vêtement, en palpe le vide et se ressaisit tout d'une fois.

Quel maléfice...? Non! Elle est morte! elle est [morte!!...

Il éclate en larmes et s'enfouit la tête dans la défroque.

SCÈNE III.

Salle de pierre à voûtes basses.

A l'avant-plan, une stalle de marbre en forme de prie-dieu.

Au fond, dernières marches d'un escalier.

De chaque côté, en coin-coupé, une porte grillée. Près de celle de gauche, de gros cierges achèvent de se consumer; du même côté, à un plan plus rapproché du public, une pierre mobile, avec charnières et agrafe de fer.

A droite, un monument funéraire avec deux gisants. Au bas des murs, des enfeus.

L'Homme en Noir descend l'escalier en s'appuyant aux murs; il est livide, chancelant. Il a son manteau et son bonnet. Ses gestes expriment l'obsession qui le domine : ils sont ceux d'un homme qui serait pris dans un filet.

Dans ma chaîne, affolé, sans le voir, je m'enroule...
J'ai l'âme inextricable et les sens pervertis...
Dans l'illusion mauvaise un besoin me refoule :
bestiale, une faim corrompt mes appétits...
Dur châtiment de ces affreuses veilles,
des jeûnes longs, des songes envoûtants!
Au lieu de t'écouter, Douleur qui me conseilles,
que n'ai-je pu m'enfuir et me sauver à temps!...

Mais je sors d'un logis de mémoire nuisible...
Dehors, la nuit règnait avec sérénité...
La lune, pâle et morne, est-ce un témoin sensible
des maux où se débat la pauvre humanité...?
... Semblable au ver à soie, enfoui dans sa coque,
je vis enveloppé, captif, dans les tissus
ourdis par ma folie et follement j'évoque
la Forme chère à mes espoirs déçus...
... A jour faillant, quand l'ombre, en la vallée,
de ses voiles soudain vient défaire les nœuds,
une haute montagne, encore ensoleillée,
dresse dans la ténèbre un faîte lumineux...
De même, dans ce deuil, une image voilée
domine le trépas, et son clair regard luit...
Mais l'heure avance : à la fin, tout est sombre,
le sommet d'or s'efface dans la nuit,
et le visage aimé se dissipe dans l'ombre...
... Quelle invisible main, dans ces lieux me conduit ?
... Je vis des naufragés la tragique aventure :
dans la détresse, à l'épave accrochés,
battus des flots qui hurlent en manture,
ils ont l'esprit brûlant — subite calenture —
et par de froides mains se sentent arrachés...
... Je me réveille encore, après ces épouvantes...
Puissé-je enfin ne me réveiller plus !
Un lourd surcroît de peines décevantes
est la rançon du rêve où, fol, je me complus !
... Quel occulte pouvoir a mon âme saisie ?
La faim ? l'amour ? lequel de ces besoins
m'a fait tomber dans cette frénésie ?
Si mon égarement avait eu des témoins,
ils m'eussent à bon droit cru frappé de folie...

Il tombe assis dans la stalle.

Il me faut à présent résoudre l'un des deux :
ou bien d'ici mourir, après tout ce que j'aime,
ou de me conserver (espoir tout hasardeux)
en tendant à la vie un subtil stratagème...
Espérer du relâche ? A moi l'adversité !
Tout mon être se meurt de toute une souffrance !
J'ai faim ! j'ai jaim ! Mon corps, débilité,
par tous ses nerfs tendus est près de choir en transe !

J'ai faim ! j'ai faim ! De son jeûne excédé,
faute d'épanchement, mon triste cœur succombe...
J'ai faim de chairs à mordre, à posséder,
et je viens défaillir en cette catacombe...
Dépourvu d'aliments, déposédé d'amour,
j'étouffe ces besoins dans mon être malade !
Hélas, les deux fureurs renaissent tour à tour...
Oh, sauvage délire où l'humain se dégrade !...

Debout. Son manteau reste étendu sur le siège.

Les cierges lourds achèvent de brûler...
De tous nos morts voici le territoire...
Entre ces murs, où tout vient s'annuler,
les regrets éperdus trouvent un oratoire...
On a prié, souvent, de ce siège où je suis :
la pierre s'est usée aux gestes de mains jointes...
Pourquoi...? La Terre entend le vœu que je poursuis
et le Ciel est trop haut pour l'appel de mes plaintes !
Chimère de nos cœurs, de voir Dieu près de nous,
occupé de nos maux, sensible à nos détresses !...
Le Divin ne voit pas les hommes à genoux :
il règne haut et loin, sans ires ni tendresses.
La parfaite harmonie en Toi se résolvait,
âme de choix, allée aux sépultures !
Verrait-on de ces maux, si le Ciel observait
des ornements humains les formes les plus pures?...
Un Dieu n'est point l'auteur d'aussi féroces lois !
Je vois l'enfant, sur moi son œil se lève,
et mon cœur sent, en ses nobles émois,
qu'avant d'être en ma Vie, elle était en mon Rêve...
Tu souris à mes vœux, tu fermes le chaînon,
et l'amour nous soutient de son aile divine...
Tu m'es donnée et je t'apporte un nom
que la gloire a sacré dès sa noble origine.
Notre bonheur connut la grâce d'un printemps !
Puis, soudain, en un jour, tout, tout, tout, tout s'ef-
[fondre !
Une beauté charmante est défunte à vingt ans !
A quel but cette fin peut-elle correspondre?...
A quoi la Providence a-t-elle donc visé?...
Non ! L'œil de l'Eternel ignore nos misères
et s'il daignait les voir, le Mal serait brisé...
Le Hasard seul, absurde, atroce en ses mystères,

nous frappe aveuglément et nous assujettit!
Sous les voûtes des morts, je m'approche du gouffre :
il ne rend rien de ce qu'il engloutit...
En vain je crie, en vain je souffre :
rien ne répond, ne compâtit...
Une autre issue au mal obvie...

Il regarde le sarcophage, se découvre et s'en approche.

Quelle paix, quel repos vous sont donnés, gisants,
et que votre sommeil à mes yeux fait envie!
Auprès de cette mort aux gestes reposants,
se traîne, à l'abandon, ma déplorable vie...
Oui, le Silence est doux, mais verse-t-il l'Oubli?
Il n'est point de refuge, il n'existe de trêve
qu'en la Douleur défunte et le Vivre aboli!...
Mon cœur est une fosse où gisent de beaux rêves...
Dormez tous deux, côte à côte, dormez...
Un même air de bonheur est en vous, il me semble :
les nœuds jadis rompus sont ici reformés...
Vivre la même vie — et la quitter ensemble...!

Tourné vers la grille de gauche.

ô Chère qui me tiens sous l'adorable joug,
je te viens, seul, dire l'adieu suprême...
Ton rapide trépas a frappé double coup :
ma fin, en te pleurant, pleure sur elle-même,
et ce tombeau devait rester ouvert...
ô Destins, corrupteurs de nos rêves, j'assure
que pour fournir sa proie à la Mort, qui vous sert,
vous ne pouviez me faire une pire blessure!
Dans le néant s'écroule une splendeur...
Mourir : être insensible à toutes les alarmes,
rester inerte et froid quand passe le malheur...
Vivre, c'est espérer, et je n'ai que des larmes!
Que suis-je? Une ombre, un souvenir ancien,
fantôme de la nuit, revenant au front blême...
Je n'ai qu'une apparence, et je ne suis plus rien,
car là, celle qui dort était l'autre moi-même!
Quelques mois de bonheur, à peine... Et las, depuis...!
Je me trouve à pleurer, en face d'une tombe,
l'extase de mes jours, l'ivresse de mes nuits...
... Féru de coups mortels, il faut que je succombe!

J'évoque ta blancheur, ta jeunesse aurorales,
je te vois, je te sens, et suis seul, étonné,
mordu par le regret d'étreintes augurales,
n'ayant pas tout reçu, n'ayant pas tout donné...
Et tout m'accable en un fatal cumul
et rien ne me défend, pas même quelque feinte...
Mourir ! Etre aux abois... réduit à cet accul !

Tourné vers l'escalier.

Et la lampe, là-haut, à bout d'huile, est éteinte...
Seul... je reste seul... Mot vide, sans écho,
qui jure avec le feu de mon ardeur intacte !
Je suis tout seul... Et toute une ombre enclôt
une vie où n'est plus de sens pour un seul acte...
Si ! Tout m'enjoint de ne plus m'attarder
ni de survivre à la mort qui m'entoure :
cette froideur tombale est pour me décider
à n'attendre plus rien qui m'aide ou me secoure...

Devant la pierre.

Non, pour nous il n'est plus de recommencements,
et le mensonge, où je faisais revivre
le sauvage désir de nos enlacements,
était une chimère impossible à poursuivre...
Ceux qui sont là ne peuvent plus sortir :
avec des nœuds de fer l'issue en est fermée !

Il lève les attaches.

Du dehors, cette pierre, on peut la dénantir
du lourd fermail dont elle est conformée ;
mais du dedans, tout effort serait vain,
quand la dalle, en tombant, a noué ses ferrures...
Du monde irrévélé jamais nul ne revint ;
le trépas s'accomplit sans détours ni ruptures...
Mes parents m'ont conté que, dans ces sépultures,
un homme des communs avait trouvé sa fin...
Il osait, ce pillard, découvrir les dépouilles,
hyène profanant la sainteté du lieu !
Il retenait la dalle au moyen d'un épieu,
et ses mains de rapine entreprenaient des fouilles
pour vous dévaliser, pauvres morts enrichis
d'une vaine parure... Or, des gens de la garde
avisent, vers le soir, le rôdeur qui s'attarde...
Il est dans le caveau quand nos hommes, surgis,

en rabaissent la pierre! — Et la noire géhenne
rendit un mort affreux : on l'eût dit étranglé...

Devant la grille de droite.

... Pour mon départ, tantôt, j'avais tout bien réglé.
Vais-je donc fuir?... La route souterraine...
Oui, j'en refermerais la grille à lourde chaîne
et dans un puits banal j'en jetterais la clé...
Aller où? Vers quel but? A la folle aventure?
Je songeais à partir sur un noir auferrant,
devers plaines et monts chevaucher belle allure
et rêver aux exploits d'un paladin errant...
Qui cherche ainsi la mort aime encore la vie :
on court sus au danger, mais on s'arme le bras...

Retombant assis.

Pour moi, tout est perdu; la force m'est ravie;
je ne me défends point... Bientôt, tu me verras,
Femme-de-mes-soupirs, car je veux te rejoindre!
Rien ne nous rendra plus notre félicité...
Entre les maux la mort est encore le moindre,
et je cède, mourant, à la fatalité...
Hélas, tout est défunt, ici, tout est posthume,
et mon vœu persistant s'aheurte en ce caveau...
Ma Lumière est éteinte : en rêve, je n'allume
qu'une flamme illusoire; or, un trépas nouveau
vient aussitôt frapper la vaine recouvrance,
et ma Compagne meurt une seconde fois!
L'erreur où je tombai n'est que cendre et gravois :
la Mort, qui règne ici, sera ma délivrance!
... La vie au loin, le temps, peut-être, à mes effrois...
Trop tard! J'échoue ici... Non! rien ne me délivre :
à vouloir fuir mon deuil je m'en trouve plus près!
En vain irais-je même en le fond des forêts,
je n'empêcherais pas la Douleur de m'y suivre...

Il regarde fixement la pierre.

Je n'étais pas présent aux funèbres apprêts,
et longtemps en ce lieu je me suis fait attendre...
Lâche dans mon devoir, ingrat dans ma douleur,
j'ai laissé d'autres mains que les miennes te prendre,
dans ce trou noir, sans adieu, te descendre,
et fermer le caveau, peut-être sans un pleur!

... Même un vivant s'il était sous la dalle,
n'en pourrait dénouer les fers : aucun effort
ne le ferait sortir de la sinistre salle...
Même un vivant! Qu'y ferait mieux un mort?...

Signes de souffrance physique.

Souffrir!... La malefaim de ses crocs aigus mord...
L'animal m'est pareil : il hurle avant qu'il crève!
Tous les maux à la fois! Lequel d'entre eux [m'achève?
Silence! Obscurité! serviteurs de la Nuit,
assistez ma souffrance ou bien m'en donnez trêve..!

Sursautant.

Qui vive ici!! Qu'est-ce?... D'où vient ce bruit?!...

Hagard.

Vais-je faiblir?... Tout à l'heure, la brise,
puis la fraîcheur de ce lieu souterrain,
avaient couvert les feux de mon esprit chagrin...

Se prenant la tête à deux mains.

Mais tout brûle à nouveau! Tout brûle en moi... La [crise...
Je voulais de la paix, funèbre pèlerin...

Frissonnant.

On vient!! Mon Dieu, prends-moi sous bonne garde!
Qui va là?... Qui? J'ai peur? Nous sommes chez les [morts!
Est-ce l'heure où, sous la lune blafarde,
passent les revenants?.. Fuis, misérable, sors!!...

Il va se jeter contre la grille de gauche, s'accroche à ses barreaux et lance des regards épouvantés vers l'escalier.

Qu'ai-je entendu?. . Qui marche sous la voûte?...
Tout est désert là-haut... les ponts sont relevés...
Et quelqu'un bouge ici... Suis-je seul? Non : écoute...

De l'autre côté de cette même grille, se dresse le spectre : la face, voilée, est peu distincte et l'éclairage est faible. L'homme se retourne, voit reste pétrifié.

Oh, toi, toi!.. C'était toi! Tous mes espoirs sauvés..

Tu me reviens... ce n'est plus un mensonge...
C'est le miracle, et la fin de nos maux...
Je ressuscite aussi! Je sors d'un affreux songe...

Il passe les bras entre les barreaux
et touche la forme blanche.

Tu respires... tu vis... plus d'esprits anormaux...
Je te retrouve enfin, je te sens, je t'enlace!...
L'impossible se fait, l'erreur est vérité!
Souffre que mon regard, en contemplant ta face,
puise dans ton regard pleine tranquillité...

Il cherche à soulever les voiles
qui coiffent le spectre.

Tes yeux diront à l'amant qui supplie
qu'une tendre compagne, avec mille douceurs...

Le voile tombe : la vision, vivement éclairée,
montre un masque squelettique.

Ah!! Le cadavre!! horreur de ma folie!!...

Il recule et s'affaisse en se cachant la face.
C'est sur la pierre du caveau qu'il est
tombé. D'un mouvement fébrile, il lève la
dalle dont les fers sont restés dénoués.

C'était la Mort, la Joie!... ô Lumières, Noirceurs!!...

Il se jette dans la crypte : la pierre tombe sur
lui avec un bruit sourd, et les fers se
renouent. La vision, qui s'était fondue en la
pénombre disparaît au même instant.

1908. GEORGES RENS.

LES FIANÇAILLES AU BEAU PAYS DE ZÉLANDE

Zevo Duisbourg est allé chez son oncle de Klevenskerke faucher le colza. Il revient cheminant sur la digue, l'épaule chargée du clair outil. Le soir tombe à l'horizon du fleuve.

Zevo ralentit sa marche, songeur, car le crépuscule inspire les fortes pensées et la douce méditation.

Zevo a les yeux bleus, le nez pur et droit de sa race ingénue et cette élégance virile presque aristocratique qui est l'apanage des jeunes hommes de Zélande.

Duisbourg est renommé le plus habile coureur de bagues de la contrée et si l'on en croit les jolies filles d'Arnemuiden, il n'a pas son pareil les jours de marché pour mettre genoux en terre et leur présenter à boire, le pied du verre entre les dents, la liqueur du « parfait amour ».

Ai-je dit que Zevo avait dix-neuf ans ?

Si à cet âge le Zélandais reste pensif devant le fleuve, à l'heure où le soir opère sa radieuse transfiguration et chuchote au cœur des pilotis, c'est qu'il doit avoir dans l'âme quelque chose de plus fort que la mort.

Oui, certes, car un camarade *rijshoofder* (ouvrier en fascines) salue au passage sans obtenir réponse du promeneur distrait.

Soudain, de l'Oranje polder part une voix douce : « Dag, Mijnheer Zevo. »

Il s'arrête, le cœur bondissant. Devant lui, dans la prairie, Elsje, debout, sourit sous sa coiffe ailée. Auprès d'elle la vache blanche tachée de roux, résignée, attend d'être traite.

Zevo, entraîné par une irrésistible bravoure, descend agilement le versant occidental de la digue et s'arrête devant la jeune fille, le chapeau à la main. Ils rougissent tous deux. Elsje, pour cacher son embarras, s'est rassise sur son petit banc et, massant le pis de l'animal, fait tomber le lait écumant dans le seau vert.

Le silence est adorable. Zevo, allongé sur l'herbe, attend que le récipient déborde pour s'offrir à le porter à la ferme dont on aperçoit le toit de chaume parmi les colzas d'or.

Avec ton doux visage aux pommettes éclatantes sous l'ombre bleue du bonnet clair armé d'antennes d'or, avec ton collier de corail et ton fichu à ramages indiens, douce, saine Elsje, tu couronnes une fête de lumière, de couleur et de béatitude!

La jeune fille repousse la vache d'une tape amicale, pose le banc sur sa tête et saisit l'anse du seau fumant de tiédeur animale. En cet instant, il semble au jeune homme que Elsje hésitante, jette de son côté un malicieux regard. Zevo s'offre à la seconder.

Si la jeune fille consent à se décharger de son seau, c'est, ainsi le veut la coutume zélandaise, un acquiescement tacite à se laisser courtiser.

Sans doute un rayon égaré du soleil qui meurt là-bas dans sa pourpre impériale, vient-il à ce moment frapper Elsje au visage, car elle accepte rougissante.

« Ja wel, mijnheer Zevo. » « Parfaitement, monsieur Zevo. »

Le jeune homme, d'une main vigoureuse, saisit le seau. Ils marchent un certain temps sans mot dire, le regard perdu dans le couchant. Et, près de la ferme basse, ombragée de tilleuls, Zevo, interrogeant le ciel chargé de nuages roses, constate avec gêne :

« Windt voor morgen, jufvrouw. » « Il y aura du vent demain, mademoiselle. »

*
* *

C'est dimanche au village. Zevo, le doux Zevo, a mis son gilet de soie brodée, sa ceinture aux grosses boucles d'argent et son petit chapeau de feutre mou. Zevo espère, Zevo est ivre de bonheur. Il sourit aux passants, il sourit au ciel léger et profond, il sourit à lui-même.

Devant l'église où les fidèles se pressent pour l'office, Zevo s'arrête un instant indécis, puis s'engage avec leurs groupes chuchotants sous les voûtes de l'édifice.

Qui cherche-t-il à reconnaître, parmi les coiffes blanches comme des colombes eucharistiques dans le clair obscur des chapelles latérales?

Agenouillés devant l'autel, une vieille paysanne en robe de satin vert et un vieillard débonnaire lui sourient. Zevo les salue avec une déférente douceur et sort.

Où se dirige-t-il à cette heure?

Peut-être va-t-il chercher son livre de messe oublié au logis paternel pour assister en pieux chrétien à l'office divin?

Nullement. Zevo traverse la place du village et rejoint la route ombragée de Klevenskerke.

Des prairies surchauffées par l'ardeur de midi s'élève une blonde et grisante poussière de pollen. Le bétail paresseux rumine et bave. Il fait lourd, torpide et la campagne s'assoupit, repue. A Klevenskerke Zevo croise un homme qui lui lance au passage dans son zélandais sonore : « Beau temps pour lupper un *potje bier* (petit pot de bière), n'est-ce pas, camarade? »

Cette réflexion suggestive altère comme une vision de Tantalide.

Son cœur bat puissamment quand il s'engage dans le « koolenpaadje » (chemin cendré) qui relie la ferme des parents d'Elsje à la route provinciale.

La maison sommeille derrière ses écrans de tulle bleu. Zevo frappe à la porte ouvrant sur le jardin, seule accessible pendant le service religieux.

La porte s'ouvre. Le frais visage d'Elsje sourit dans la pénombre dorée de la salle aux volets clos.

Il s'approche alors de la jeune fille et lui pose la question d'usage :

— « Meisje, mag ik mijn peipje aansteken ? »

« Mademoiselle, puis-je allumer ma pipe, s'il vous plaît ? »

Elle n'ignore pas que Zevo s'est parfaitement muni d'un briquet et que c'est là une formule polie pour solliciter l'autorisation de continuer une cour discrète. Elsje tend au jeune homme une allumette souffrée et lui présente un siège.

Zevo s'assied, souriant et gêné. Elsje, debout devant lui, les paupières baissées, tourmente les franges de son tablier de soie.

Dans le silence une abeille s'encolère aux fenêtres. Zevo hésite. Il faudrait bien se décider pourtant.....

— Elsje ; Elsje, supplie-t-il...

Elle, laisse glisser sa douce paume dans sa loyale et vide main.

Au cadran du coucou de Frise s'écoule le temps en bleu.....

***

Les parents informés et tacitement complices assistent chaque dimanche à l'office du matin. Le clair vol des cloches dominicales descend doucement sur les toits de Klevenskerke, appelant les fidèles à l'église.

Zevo traverse le village et s'arrête devant la ferme des Kreebs, traverse le petit potager où embaume la fève des marais et heurte doucement la porte ouverte. Une ombre légère glisse sur le carreau. Elsje... Zevo, les bras tendus, la couronne d'adoration.

La jolie Zélandaise l'invite à s'asseoir devant la table où la lumière tranquille du samovar de cuivre rouge éclaire de petites flammes roses la vaisselle de faïence aux fleurs indigos.

Elsje s'affaise. Le fourneau du poêle orfévré comme une châsse, rayonne, bolide incandescent. De bon-

nes choses appétissantes s'y élaborent dont l'odeur vanillée flatte agréablement la sensualité de Zevo.

La bouillotte chante pour le thé. Elsje fait frire le sucre candi brun, qui forme une sorte de caramel dur nommé : *suikerblokjes*, *spekjes* ou *babelaars*. Elle offre cette confiserie paysanne à Zevo qui s'en délecte.

On se régale, on cause, on se regarde, on s'aime. Le bonheur fuit entre les mailles de l'heure. Une heure sonne au clocher. Il faut partir (1).

EUGÈNE HERDIES.

---

(1) A Goes la jeune fille demande à ses parents l'autorisation de se laisser aimer sans préciser le nom du galant. Dans l'affirmative, le jeune homme prévenu se rend le samedi à la saunerie (bakkeet), four à pain attenant à la ferme. Il s'est muni d'un pain d'épice (zoetekoek) qu'il offre de partager avec la demoiselle. Si elle accepte, il peut espérer voir se réaliser ses vœux. En cas de refus, il doit s'abstenir de toute démonstration après la quatrième expérience.

Les plaisants disent alors qu'il est retourné au logis avec son gâteau sur la tête (met de koek op het hoofd te huis komen).

(CH. DE COSTER.)

LES THÉATRES

Monnaie : *Le Bal masqué*, opéra en 5 actes de Duprez, musique de Verdi (15 avril). — M. Clément dans *Werther* et dans *Carmen*.

Parc : Représentations de M. de Féraudy (13-27 avril). — *Modestie*, pièce en 1 acte de M. P. Hervieu (15 avril). — *Le Marché*, pièce en 3 actes de M. H. Bernstein (22 avril).

Galeries : Reprise du *Roi* (8 avril).

Alcazar : *Marthe*, pièce en 3 actes de M. H. Kistemaeckers (30 mars). — *Béguin de Roi*, opérette en 4 actes de MM. M. de Marsan et L. Nunès (10 avril).

Molière : Reprise des *Brigands* (10 avril).

Matinées classiques des Galeries : *Le Tartufe* (6 avril) et *L'Ami Fritz* (23 avril).

Matinée G. Dupuis au Molière : Œuvres de M. Charles Mélant (15 avril).

***

Le Bal masqué. — Richard, un prince quelconque du royaume que vous voudrez, à une époque dont le millésime n'a aucune importance, aime Amalia, la femme de son ami et serviteur fidèle Renato. Celui-ci surprend qu'une conspiration est ourdie contre son prince ; il précède les assassins et vient avertir et sauver celui qui doit être frappé pendant un rendez-vous d'amour. La femme qui est avec Richard est voilée. Renato l'accompagnera dans sa fuite et ne saura jamais quelle elle est. Malheureusement, la fureur des conjurés survenus menace la vie de Renato. Amalia ne peut le sauver qu'en découvrant son visage. C'est le crime de trahison dévoilé. Le mari outragé par son prince et son ami ne connaîtra de repos qu'il n'ait assouvi sa vengeance. C'est au milieu d'un bal masqué qu'il frappe Richard. On se demande du reste pourquoi il faut qu'il choisisse cet instant, puisque l'identité du criminel est tout de suite fatalement révélée.

Serait-ce pour donner prétexte à une scène animée et pittoresque, à un ballet chatoyant? Ou serait-ce encore pour fournir à l'auteur un titre à son œuvre? L'une et l'autre de ces raisons me paraissent insuffisantes.

Il y a encore dans cette pièce une affreuse sorcière qui prédit à Richard qu'il mourra assassiné par celui qui, le premier après cette entrevue, lui tendra la main. C'est évidemment Renato qui fait le geste fatal.

On se demande encore si c'est pour donner à la contralte un rôle expressif et pour faire se passer un acte dans l'antre de la mégère que l'auteur a introduit ce farouche personnage d'Ulrique?

Quoi qu'il en soit, ce livret sombre ne vaut ni mieux, ni pire — ne vaut pas mieux, surtout — que beaucoup d'autres. Il n'a pas empêché Verdi d'en traiter les scènes, les trios, les duos, les airs, les ensembles avec une verve abondante. On s'étonne bien parfois que les acteurs chantent des choses lugubres ou poignantes sur des rythmes plutôt enjoués. Mais il y a tant de franchise, de spontanéité, et souvent d'inspiration originale dans cette musique généreuse qu'on perd de vue l'inharmonie du total.

M. Laffitte sait se dépenser; il n'a pas été avare de ses belles notes aiguës dans le rôle de Richard. Il n'a pas non plus manqué d'y montrer la pauvreté de son registre bas et la difficulté de ses demi-teintes. M. Lestelly, de belle prestance, très dramatique, fit un excellent Renato. Mlle Seroen est une Amalia aussi frêle que fut frêle l'Elsa qu'elle nous offrit au début de la saison. La Monnaie exige plus d'ampleur et d'autorité dans le jeu comme dans la voix.

Mlle Lucey, sinistre sorcière, ne subira jamais de pareils reproches. Mlle Eyréams, remplacée bientôt pour cause d'enrouement par Mlle Berelly, égrena les ritournelles que Verdi a confiées à la voix pure et souple d'un aimable page. L'une et l'autre, Mlle Eyréams et Mlle Berelly, se firent applaudir, comme aussi MM. Artus, Danlée, La Taste, etc., dans des rôles épisodiques.

***

M. Clément, toujours enfant gâté des Bruxellois, est venu chanter *Werther* et *Carmen*.

Il n'y a rien de nouveau à dire de la voix de M. Clément.

Elle est restée pure, forte, charmeuse, souple, et continue à faire du délicieux ténor un des chanteurs les plus accomplis qui soient.

Mais il est intéressant de considérer la compréhension que l'artiste se fait de ses rôles.

Le Werther de M. Clément est « renfermé ». Sa passion, sa fougue, sa jeunesse ne se dépensent point, ne s'extériorisent guère. Il souffre, il laisse voir sa souffrance. Mais rien ne révèle — à part les paroles prononcées bien entendu — qu'il s'agit d'une souffrance d'amour.

C'est peut-être très germanique ; ce n'est guère romantique, me semble-t-il. Et j'aimerais mieux un jeu plus chaleureux ; il pourrait néanmoins être tout aussi tragique ; il s'apparierait en tous cas beaucoup mieux à la sincérité émouvante qui émane de tout le cœur torturé de cette impressionnante et si belle Charlotte que réalise Mlle Croiza.

Le don José de M. Clément est plus naturel que son Werther. Mais aussi l'âme du pauvre dragon, amant jaloux et bafoué, est-elle beaucoup moins compliquée que celle du rêveur sentimental chevauchant sa douloureuse chimère et torturé par ses inutiles regrets.

C'est Mlle Bailac qui faisait Carmen. Si la voix est bonne, sonore, riche, le jeu ne présente rien de très original. Beaucoup de détails seraient même contestables. Nous avons eu souvent mieux à la Monnaie ; mais nous avons, bien entendu, parfois eu pire.

* * *

Modestie ; Le Marché. — Pour terminer une brillante et laborieuse saison, M. Victor Reding nous a offert le régal d'une série de représentations au cours desquelles il nous fut donné de voir M. de Féraudy camper avec maîtrise des personnages absolument disparates. Et c'est bien la merveille de ce grand talent tout fait de vérité, d'observation scrupuleuse, d'expression naturelle avec un maximum de fidélité, de se montrer aussi photographiquement authentique, — disons plutôt, puisqu'il y a mouvement et vie : cinématographiquement authentique, lorsqu'il s'agit d'être plaisant que lorsqu'il s'agit d'être empoignant, formidable ou menu, sentimental ou caricatural, cynique ou joyeux.

M. de Féraudy nous a présenté le Perrichon bonhomme, ambitieux, naïf, qu'il vient de faire entrer au répertoire de la

Comédie Française. Et ce fut parfait de rondeur, de suffisance parvenue, d'innocente vanité bourgeoise.

Il nous offrit ensuite une silhouette désopilante d'Eugène, l'inénarrable interprète de l'*Anglais tel qu'on le parle*.

Il fut, aux côtés de Mlle Berthe Cerny, de MM. Numa et Dessonnes, le mari heureux et confiant de cette *Parisienne* inconsciente en sa coquetterie et sa perversité méchante que Becque marqua de traits incisifs.

Nous le retrouvâmes dans le formidable et tragique Isidore Lechat qui demeure une des seules figures solides de l'œuvre brutale de M. Mirbeau. Et là surtout il donna l'impression de la totale maîtrise.

Un autre soir, il prit la physionomie agitée d'Adolphe Dubois, l'infortuné mari de cette Léontine tenue à juste titre pour une des plus plaisantes créations de M. Capus.

Il déchaîna le rire en jouant avec l'accorte et joyeuse Mlle Betty Daussmond cette saynète de spirituelle gaîté : *Quart-de-Soupir* dont il est l'auteur et où il nous apparut en galant serveur de cabinet particulier.

Enfin, nous lui dûmes la primeur de *Modestie*, un tout récent petit acte de M. Paul Hervieu et d'une version nouvelle du *Marché* de M. Henri Bernstein.

Modestie est une courte bluette à trois personnages : une jeune veuve en mal d'épousailles et deux prétendants. Elle souhaite un mari qui la domine et ne lui mâche pas ses vérités; mais elle choisit celui qui, n'ayant pas suivi son conseil, la vante et la flatte. C'est joliment écrit; mais ce n'est qu'un badinage blanc, une saynète de paravent, échantillon quelconque d'un genre que l'auteur vigoureux des *Tenailles* et de la *Course du Flambeau* devrait laisser aux « auteurs mondains ».

M. de Féraudy ne jouait pas dans *Modestie*; mais ce lever de rideau, délicieusement interprèté par Mlle Provost, MM. Numa et Dessonnes, formait l'appoint des trois actes assez brefs de la *Parisienne*.

Le *Marché* procura peut-être au grand artiste l'occasion de son succès le plus chaleureux.

On se souvient que M. Antoine joua, il y a deux ans, sur cette même scène du Parc, cette œuvre des débuts du puissant dramaturge. Pourquoi, me suis-je même demandé, prétendit-on avec tant d'insistance que la pièce était inédite à Bruxelles?

L'auteur y a bien apporté quelques modifications. Il en a allégé et serré le dialogue. Il a atténué quelques brutalités.

Il a visé surtout à rendre plus sympathique le personnage de Forou, le maquignon enrichi, gauche et amoureux. Mais l'essentiel de l'œuvre n'a point changé et il s'agit toujours des louches compromissions de l'amour et de l'argent, de l'épouse qui se vend, des amants qui l'achètent... C'est le thème favori de M. Bernstein. A ne point assez le renouveler, l'auteur tombe dans le piège de se répéter.

Ce *Marché*, notamment, a pris quatre formes pour le moins. Ses trois versions propres d'abord, dont nous venons de connaître la dernière, et cette autre qui fut intitulée *Samson*. Ne pourrait-on même en ajouter une cinquième qui aurait pour titre la *Rafale?*

Forou, le rustre à la fois brutal et timide, cynique et sentimental, s'est donc immensément épris de la jolie Mme Certier. Le ménage Certier est dans la gêne. Le mari est un insouciant, presqu'un complaisant, sans énergie. Sa femme est d'une autre trempe. Elle est jolie, mais elle est pratique aussi. Bien qu'aimant sincèrement un mari qui ne le mérite guère, elle se vend à quelques familiers de la maison, un M. Simonnein d'abord, un comte de Prancey ensuite, qui tous la lâchent quand le moment est venu de consentir aux gros sacrifices cependant promis.

Forou voit toutes ces vilenies. Il en a l'âme torturée, son âme fruste, à la fois méchante terriblement pour les indignes, mais douce avec candeur, et bonne, et pitoyable pour les malheureux. Il aime Germaine Certier, il la vénère, il l'adore... Comment lui proposera-t-il à son tour le *Marché*, le marché qu'il sent infâme de la part des autres, mais qui est toute bonté, toute pitié, tout respect de sa part?

Il le fera avec une gaucherie souffrante qui est presque touchante. Il le fera avec tant d'humble sincérité qu'après un premier geste, un premier cri de révolte et de dégoût, Germaine réfléchit, s'attendrit, consent à donner un vague espoir...

Et Forou sauvera le ménage de la débâcle. Et peut-être cessera-t-il d'être haï, d'être méprisé de Germaine?

Peut-être. Car M. Bernstein ne conclut pas. Et ce n'est qu'un morceau de pièce qu'il nous a offert, qu'un incident du drame dont nous voudrions connaître l'issue.

Tout ce qui a fait, depuis, l'originalité du théâtre de M. Bernstein est ou bien en germe avec hésitation, ou en épa-

nouissement avec une insistance outrée, dans ces trois actes de psychologie assez conventionnelle et d'enchaînement scénique souvent malhabile. La violence du langage, la laideur des âmes, le culte du tout-puissant argent, la sympathie pour le parvenu (il y en a un dans la *Griffe*, il y en a un dans *Samson*, il y en a un dans *Israël*), la dégradation de l'amour sont des spécialités que l'on n'envie pas au jeune dramaturge incontestablement vigoureux; mais on doit reconnaître qu'il use d'elles avec une dextérité impressionnante.

Le personnage de Forou prend, sous les traits de M. de Féraudy, une ampleur magistrale. J'aime surtout que fut accentué en lui le côté de douloureuse sentimentalité. Il en devient presque sympathique parce que, seul parmi les hommes et les femmes qui l'entourent, nous le voyons sincère. Le dessein qu'il a, la volonté même plutôt d'enlever une femme à son mari est méprisable. Mais Forou ne trouve-t-il pas une excuse en ceci, que c'est plutôt à des amants qu'à un mari qu'il arrachera Germaine?

MMmes Fériel et Osborne, MM. Chautard, Mauger, Richard, Bender secondèrent parfaitement M. de Féraudy. On se plut surtout à retrouver le jeu élégant et aisé de M. Mauger qui composa un Certier très désinvolte. M. Chautard donna très grand air au comte de Prancey. Mlle Rafaële Osborne joua avec plus d'émotion nerveuse que de charme souverain ; mais Germaine Certier n'a-t-elle pas à se mesurer avec le destin hostile plutôt qu'à s'abandonner aux élans de son cœur ?

***

Le Roi. — Trois cents représentations n'auront pas épuisé le succès parisien de l'amusante et spirituelle pièce de MM. de Flers, de Caillavet et Arène. Deux séries d'un mois chacune n'auront vraisemblablement pas épuisé son succès bruxellois.

Le Roi, avec M. Huguenet dans le rôle de plaisante Majesté en voyage d'agrément, a retrouvé toute la vogue qui l'avait accueillie en octobre dernier. Si Mlle Félyne a repris, avec sa grâce majestueuse et sa beauté élégante, le rôle de Thérèse Marnix; si M. Darcey a reparu, avec rondeur et naturel, en Bourdier ambitieux; si M. Frémont est toujours le dédaigneux et hautain marquis de Chamarande, c'est M. Gildès, cette fois, qui fait Blond, le policier parodique, et c'est Mlle Eve Lavallière

qui reprend le rôle, créé par elle à Paris, de Marthe Bourdier.

M. Gildès n'a pas la souple fantaisie, les trouvailles facétieuses de M. Gabin son prédécesseur. Mlle Lavallière « voit » You-you tout autrement que la « voyait » Mlle Lantelme. Et beaucoup, dont je suis, préféraient le ton et les façons plus raisonnables et logiquement mieux éduqués de celle-ci, à l'outrance, évidemment désopilante, mais peu naturelle, de ce gavroche impénitent, de ce trottin pas corrigé du tout qu'est restée l'ancienne amie complaisante des canotiers d'Argenteuil, même après qu'elle fut devenue Mme Bourdier, millionnaire et presque ministresse.

***

Marthe. — Malgré qu'ils aient l'intention de se consacrer au théâtre en musique, MM. Théo et Paulet continuent à faire alterner les revues et les opérettes avec les comédies. Des contrats antérieurs à leur direction les y obligent. Il faut trouver d'autant plus méritoire la façon dont sont montées des œuvres qui sortent désormais du cadre que se sont assignés les pilotes de l'Alcazar.

Tel fut le cas pour *Marthe*. Le drame poignant et sobre de M. H. Kistemaeckers a été vraiment joué de manière à mériter tous les éloges.

On se rappelle l'intrigue attachante qui nous montre Marthe, épouse sans amour du vieux marquis d'Aiguerose, s'éprenant de Georges d'Espar et en venant à tuer son mari le jour où celui ci découvre que l'amant qu'il surprend n'est autre qu'un ancien légionnaire d'Afrique, lequel a déserté pour échapper au châtiment assuré pour des coups portés à son chef, le lieutenant d'Aiguerose lui-même. Frappé à mort par la balle que sa femme affolée lui a envoyée, d'Aiguerose a l'héroïque pensée de simuler un suicide. M. Kistemaeckers aime ces noblesses de cœur à l'antique.

C'est Mlle Jane Myriell, la créatrice du rôle de Marthe, à Paris, qui vint lui prêter ici toute son émotion très dramatique. MM. Laurel et Duvernay se montrèrent excellents en d'Espar et en d'Aiguerose. M. Cueille, M. Robert, Mmes Andral, Jane Bergé, Darlot, et d'autres, assurèrent une interprétation très homogène.

***

Béguin de Roi. — Puis ce fut le fou rire déchaîné par une de ces facéties au gros sel, que les boîtes à musique de Paris exportent chaque hiver pour la plus joviale édification de l'univers sur le compte de l'esprit et des mœurs actuelles de la capitale de la France, — cœur, cerveau et... bas-ventre du monde.

Béguin de Roi est la parodie du *Roi* tout court. C'est, en charge énorme, l'aventure d'un monarque de Balkanie en goguette qui cherche en vain à supplanter dans le cœur — ou plutôt dans le lit — de la capiteuse Juliette de Romainville, Roméo, garde municipal ventripotent, rougeaud et roublard.

L'Alcazar a monté cette pochade aux plaisanteries souvent lourdes avec un luxe de décors et de figuration somptueux. Il a chargé la toute belle Mary Perret d'aguicher le roi pas très convaincu, que silhouetta M. Cueille et d'être accueillante au « cipal » inénarrable, dont M. Sulbac nous exhibe les rondeurs, l'accent villageois, les yeux polissons et l'uniforme astiqué.

* * *

Les Brigands. — Pendant deux semaines, la rue du Bastion a retenti d'un « bruit de bottes, de bottes, de bottes... » et, si les Carabiniers de Meilhac et Halévy y sont chaque soir arrivés trop tard, la foule accourut bien à temps pour se réjouir à leur défilé cocasse et pour s'intéresser aux amours de la belle Fiorella, la « fille du bandit ».

Ces *Brigands*, comme tout ce que nous a laissé la sacro sainte trinité de la belle humeur, du rire, de la farce et de l'entrain, conservent leur joyeux prestige. Nos fils en fredonneront les refrains irrésistibles comme les ont fredonnés nos pères. Et Falsacappa mènera la ronde en exaltant les jeunes imaginations en prétentaine d'aventures.

C'est M. Servais, toujours morose, mais mieux à sa place ici cependant que dans les rôles pimpants d'amoureux qu'on lui a trop souvent confiés, qui faisait le bravache chef de bande. M. George, avec sa bonhomie comique familière, était Piétro, le cambrioleur impénitent, presque maniaque — nous dirions aujourd'hui kleptomane. Mlle de Brasy portait crânement le chapeau de feutre, le cotillon, les bottes et la carabine de

Fiorella. Mlle Deschamps lui donnait avec vivacité la réplique en Fragoletto, et Mlle Suzel apparut ravissante dans le coquet travesti du petit prince de Mantoue.

* * *

Matinées classiques. — M. Huguenet nous a présenté, pour la seconde fois cet hiver, le rôle de Tartufe qu'il doit bientôt jouer chez Molière.

Il m'a beaucoup mieux plu sur la scène des Galeries que sur celle du Cercle Artistique. Ce n'est plus *un* hypocrite, un banal écornifleur qui, très cynique quand il se sent démasqué, le prend de haut. Ce n'est plus *un* faux dévot quelconque, très vivant d'ailleurs, très naturel, très pris sur le vif. Mais le personnage s'est amplifié; il a acquis, par son expression autrement imposante, par son autorité bien plus large, une signification générale, j'oserai presque dire éternelle. Il symbolise la duplicité ; il est cauteleux, insinuant, fourbe et malin. L'autre était trop franc encore et il fallait trop de bêtise naïve à un Orgon pour se laisser duper.

Et voilà comment un grand comédien, par son travail attentif et son observation intelligente sans cesse éduquée, peut atteindre chaque jour à un peu plus de perfection que la veille.

Après le *Tartufe*, M. Huguenet jouera aux Français : *L'Ami Fritz*. Nous avons donc eu la répétition générale de cette interprétation du célèbre héros d'Erckmann-Chatrian. La pièce a remporté un succès considérable. Sa franche cordialité, sa belle humeur sincère, sa douce sentimentalité ont conquis des spectateurs lassés par l'actuel répertoire acide, ou brutal, ou superficiel.

Le bon Fritz Kobus, amoureux de la petite Suze jolie et jeunette et qui l'épouse après tant de tergiversations vis-à-vis de soi-même, n'est pas fort compliqué et son cœur simple et franc prête peu aux minuties sentimentales, aux hésitations psychologiques. M. Huguenet n'a eu donc qu'à se préoccuper d'être cordial, sympathique et vrai. On sait combien il y excelle.

Ces deux intéressantes Matinées, les dernières de la saison, ont été données avec le concours des artistes habituels de la

maison. Une seule exception : pour Mme Simon-Girard, autrement dit Mme F. Huguenet, transfuge, comme son mari, de l'opérette, qui joua avec une pittoresque vivacité le rôle de Dorinne du *Tartufe*.

Mlles Jane Delmar et Dépernay, MM. Gildès, Mauger, Mertens, Jacques, Frémont, etc., complétèrent d'excellentes distributions.

* * *

Matinée G. Dupuis. — M. G. Dupuis, professeur de chant, a consacré une matinée, au théâtre Molière, à l'audition d'œuvres de M. Charles Mélant. Avec le concours de Mlles Jenatzy, de Ryon, Hodiamont et Piron, M. Dupuis joua *La Part du Feu* et *La Main gauche*, deux petits opéras-comiques dont les livrets pimpants et de poésie bien tournée sont de M. Henri Liebrecht.

Il fut donné, une fois de plus, d'apprécier le talent distingué et de féconde inspiration du sympathique compositeur.

Les *Adaptations mélodiques* de poèmes de MM. Lucien Solvay, Verhaeren, Gilkin, Le Roy, Séverin, etc., soulignant, par des phrases musicales d'un caractère toujours originalement approprié, les vers récités de parfaite façon par Mlle Hodiamont et M. P. Achard, remportèrent leur habituel succès considérable.

PAUL ANDRÉ.

LES SALONS

Le fronton du Palais du Roi, par M. Thomas Vinçotte. — **Vie et Lumière au Cercle Artistique** : Mlle Maria De Bièvre et M. Louis Reckelbus.

Le maître Thomas Vinçotte, qui vient d'achever le modèle du fronton qu'il a été chargé d'exécuter pour le Palais du Roi, conviait, récemment, la critique à l'examen de son œuvre.

La destination de cette œuvre en dictait, nécessairement, le sujet; un de ces sujets tirés du répertoire des allégories officielles qui, dans la majeure partie des cas, n'a fourni à l'art que des thèmes à développements académiques : *La Belgique entre l'Agriculture et l'Industrie*. Ce seul titre suffit pour réveiller dans le souvenir d'innombrables œuvres peintes ou sculptées, grandiloquentes et mornes, où l'on voyait, sur des gradins, des figures drapées dans l'insignifiance du style consacré, portant des palmes, des caducées et autres ustensiles destinés à permettre au spectateur de déchiffrer le rébus monumental que l'on proposait à sa sagacité. Et le spectateur, c'est une justice à lui rendre, regardait ces ouvrages avec un grand respect mélangé d'une indifférence plus grande encore. Cependant, si peu que l'on aime cet art emblématique, qui cherche la dignité dans la froideur des généralisations et tient inévitablement, comme sentiment, de la cantate ; comme forme, du protocole, on serait embarrassé de trouver d'autres modes aux glorifications idéales que, d'ordinaire, il se propose.

Et, peut-être, M. Vinçotte qui, en sculpteur conscient de sa force, se complaît aux tâches difficiles, s'est-il plutôt réjoui de la banalité du programme qui lui était proposé. Il n'y était presque aucun élément qui pût prévenir la pensée ou la séduire. Tout, dès lors, dans la traduction plastique de cette conception, devait être de l'artiste. Ces vieilles figurations, glacées dans leur solennité ; ces images que nous avons revues si souvent, momifiées dans leurs bandelettes classiques, il devait les galvaniser,

les tirer de leurs attitudes compassées, leur arracher leurs attributs académiques ; les recréer, pour tout dire, les remodeler sous un aspect émouvant, pour les faire surgir, vivantes, dans la lumière de la vie...

Nous marquons ainsi tout à la fois les difficultés de l'œuvre que M. Vinçotte avait à réaliser et la façon décisive dont il en a triomphé. Avec sa compréhension profonde des exigences de la statuaire monumentale et, spécialement, des nécessités imposées par le style de l'édifice que ce fronton doit dominer, il a ordonné les figures de celui-ci avec une clarté et dans un rythme admirables. Tout parle dans ce bel ouvrage, parce qu'il n'y est pas un mot oiseux ou surperflu.

La *Belgique*, sous la figure d'une jeune femme à la physionomie de force et de franchise, trône au milieu du tympan, dans une attitude en même temps majestueuse et naturelle. A gauche et à droite, les figures, féminines également, de l'*Industrie* et de l'*Agriculture* dessinent la ligne harmonieuse de leurs corps souples sur l'ensemble du groupe que chacune d'elles commande : D'un côté, des engins mécaniques environnés de travailleurs juvéniles; de l'autre, un char sur lequel s'étalent, ainsi que des trophées pacifiques, les fruits et les produits de la terre belge, celle d'ici comme celle des tropiques Aux extrémités de l'entablement, deux figures étendues, les fleuves, l'*Escaut*, vieillard robuste et barbu, le maitre puissant et laborieux des plaines agricoles et des trafics maritimes; la *Meuse*, souriante adolescente qui se repose d'avoir traversé, en vagabondant, les montagnes pittoresques et douces de la Wallonie...

On pressent, pour autant qu'une analyse sommaire de cette sorte puisse communiquer une idée d'une œuvre plastique aussi considérable quelle parfaite simplicité M. Vinçotte a su donner à celle-ci. Des figures de fleuves, couchées dans les angles, aux figures de l'*Industrie* et de l'*Agriculture*, et de ces dernières à la figure centrale, la signification du relief court, pour ainsi dire, de figure vivante en figure vivante... L'œuvre par la gradation savante de ses reliefs, par les jeux de ses vides et de ses saillies, par l'heureuse distribution des lumières et des ombres qui créent l'atmosphère colorée où apparaissent les trois figures principales, entraîne, en quelque sorte, la pensée et la conduit, d'un mouvement naturel, de la base au sommet du fronton ; de l'*Industrie* et de l'*Agriculture*, images partielles des puissances d'activité de la Belgique à la *Belgique* elle-même, jeune de son

éternelle jeunesse et de la conscience hardie et volontaire où elle est de ses destinées...

***

La salle d'exposition du Musée où les cercles et les sociétés d'artistes viennent, tour à tour, soumettre annuellement au bon public les derniers travaux de leurs membres, sont un peu comme l'antichambre de la consécration et de la gloire, le préambule de ce Musée dont la porte voisine, si elle est au large ouverte pour les gens, ne s'entrebâille qu'avec précaution pour les œuvres. Les candidats à l'admission sont légion, foule, multitude; les élus, rares et clair-semés, du moins parmi ceux dont la maîtrise s'est affirmée de la façon la plus révolutionnaire, en ce dernier quart de siècle. MM. Claus, Van Rysselberghe et Ensor sont représentés, déjà, au Musée, mais point, par exemple, M. Georges Lemmen dont l'exposition de *Vie et Lumière*, qui a succédé à celle de la *Libre Esthétique*, mettait de nouveau en évidence le grand et savoureux talent.

Il y avait une série de portraits de femmes (*Dame aux mimosas*, *Tête de femme*, le *Madras jaune*, etc.), frais, lumineux, où le charme de la vérité subtilement observée était rehaussé par l'exécution la plus harmonieusement colorée. M. Lemmen avait, en outre, deux sites urbains, *Hiver* et *Automne*, d'une grande délicatesse et des *Anémones*, charmantes dans les fines teintes changeantes de leur épanouissement. Il semble que les qualités de l'art de ce peintre, un art à la fois raffiné et simple qui ne cherche pas d'éléments d'émotion en dehors de la réalité étudiée et rendue avec ferveur, se soient rendues particulièrement apparentes cette fois, à *Vie et Lumière*, car, à ne considérer que les ouvrages de nos compatriotes, ces quelques toiles primaient en intérêt la plupart des autres.

Pourtant, dans une conception toute différente, éprise non d'analyses, mais de synthèses lumineuses; non du détail savoureux mais du contour décoratif, et, pour tout dire, de la ligne nuancée plutôt que de la couleur, l'envoi de M. Rodolphe De Saegher était singulièrement attrayant. Ce sont, dans des tons dilués et fondus de lavis, des évocations de paysages pris dans les neiges ou les glaces de l'hiver, enveloppés de brouillards ou qui étendent leurs espaces silencieux, leur immobile sérénité sous le ciel où la lumière du couchant féériquement se décompose. Et les peintures de M. De Saegher, avec leurs eaux

bleues et froides environnées de prés verts ou de terre rougeoyante, et leurs arbres, silhouettes grêles dans l'hiver, fantômes d'ombre chatoyante dans la brume, sont d'un artiste sensitif, habile à traduire la réalité — ou à en prolonger l'impression — sous les aspects du rêve.

M. Alfred Hazledine s'adonne, de préférence, à l'étude de sites urbains, par la raison, probablement, qu'il y excelle. Parmi la demi-douzaine de tableaux qu'il avait à *Vie et Lumière*, ses belles visions de Londres attiraient principalement l'attention, surtout *Charing-Cross bridge*, la *Tamise le soir* et *Saint-Paul*, avec la silhouette violacée de son dôme se profilant dans l'atmosphère humide et diaprée du crépuscule. M. Georges Buysse, dans sa *Vieille maison en Flandre* et son *Vent du large* est toujours le fin luministe que nous connaissons depuis longtemps. Veere continue à inspirer agréablement Mme Anna Boch. Mme Paule Deman, à côté de notations, crues et violentes de couleur et de dessin, de paysages méridionaux, nous montre de bonnes perspectives embrumées du pays liégeois.

Il suffit d'écrire le nom de M. Emile Claus et de signaler particulièrement ses magnifiques *Hortensias*, frais et éclatant comme le matin. M. Ensor, auquel Verhaeren vient de consacrer une étude magistrale, comme Lemonnier avait fait, il y a quelque temps, pour M. Claus, M. Ensor était représenté au salon par trois toiles, dont, pourrait-on dire, deux natures-mortes : l'une remplie de fruits et de légumes, dont un chou énorme et éblouissant; l'autre de *Squelettes se disputant un pendu*, squelettes et pendu vêtus, de même que les spectateurs à têtes de masques qui assistent à cette joûte macabre, de costumes carnavalesques.

L'exposition qui comprenait, de plus, des œuvres intéressantes de MM. Osc. Coddron, Marcel Jefferys, Oleffe, Henri Roidot; de Mmes Montigny et De Weert, était complétée par un choix assez considérable d'ouvrages du maître marseillais Monticelli. « Monticelli, écrivait le poète André Fontainas, dans la belle *Histoire de la peinture française au XIXe siècle*, publiée, il y a trois ans, au *Mercure de France*; Monticelli est épris d'un rêve de clarté joyeuse et dansante comme aux meilleures féeries de Diaz. Il recherche l'éclat, et dans des parcs profondément ensoleillés, auprès des pièces d'eau où nagent des cygnes blancs, il excelle à réunir des personnages de légende en vêtements tout chatoyants de lumière et de pierreries. Mais le sentiment enivré d'un coloriste fougueux peut demeurer, Monticelli le montre, de

regret et de mélancolie : la douceur des récits évoqués, un songe pieux hante sa pensée, qui se glorifie par la vie universelle et féconde... »

Monticelli, dont la naissance remonte à 1824, fait, en effet, figure de précurseur, sinon pour le sentiment, qui est en réalité romantique, du moins pour les procédés techniques de son art. Pour emprisonner la lumière dans ses toiles et donner à celles-ci la somptuosité scintillante qu'il recherchait, il empâtait terriblement la couleur. Certaines de ses œuvres semblent modelées en relief et on peut se demander, en examinant l'aspect qu'elles ont acquis aujourd'hui, ce que, les décompositions chimiques aidant, il en restera dans un siècle. Dans certaines des œuvres que l'on voyait à *Vie et Lumière*, l'*Impératrice à Saint-Cloud*, la *Leçon d'amour*, *Maternité*, notamment, les fonds se sont, si l'on peut dire, engloutis dans l'excès de la couleur, et maints personnages ont pris l'apparence de lueurs vacillantes et prêtes à s'éteindre.

Mais, Monticelli a-t-il jamais prétendu représenter des êtres réels dans les œuvres de cette sorte?... Quoi qu'il en soit, à présent il semble que ce soient des revenants, des ombres, les doubles ou les reflets, vêtus de costumes magnifiques et singuliers, de héros de la fable ou de la poésie. Une étrange irréalité habite ces pages. Les sites confus, où brillent des éclats sombres et dans lesquels apparaissent le fantastique trio de la *Dame rose entre deux dames vertes*, ou celui de *Méphisto*, *Marguerite et dame Marthe*, sont évidemment hantés. C'est le royaume du mystère et du maléfice, le cadre naturel des créatures parées de velours, de soie et de joyaux que l'artiste y fait surgir, et qui, avec leurs physionomies vagues ou enfantines et leurs yeux pleins de ténèbres, ont toute la semblance des acteurs de quelque moderne *Triomphe de la mort*... Car, à la vérité, la vie, avec la fraîcheur de ses souffles et l'impromptu de ses paroles et de ses gestes, est absente de cette œuvre ou, du moins, de la plus grande partie de ce qui nous en a été montré. Et, sans doute, ne faut-il point s'en étonner : Monticelli ayant vécu solitaire, incompris, refoulé toujours davantage en lui-même par la moquerie, son art a dû finir par s'éloigner de la vie qui ne voulait pas de lui. L'isolement peut être une force pour certains artistes, tandis qu'il exerce sur d'autres une sorte d'envoûtement et transforme peu à peu leur originalité, insuffisamment retrempée dans la réalité, en manie et en artifice.

Au surplus, la relation que l'on pourrait établir entre la manière de Monticelli et celle de maîtres tels que Manet et Monet ne peut être, on le voit aisément, que superficielle. La couleur et la lumière, bien qu'elles fussent l'objet de son étude passionnée, n'étaient encore pour lui, ainsi qu'il paraît dans ses ouvrages, que des moyens d'expression, des éléments de mise en scène. De sorte que si, comme coloriste et, peut-être, pour ses intentions plutôt que pour ses réalisations, il fait passer, à la fois, dans l'esprit le souvenir de Turner et, surtout, de Diaz et de Ziem, la nature de ses principales conceptions porterait à le rapprocher, à certains égards, de Gustave Doré, de Félix Bracquemond et de Gustave Moreau; à lui faire une place modeste à côté de ces grands et fastueux évocateurs de la légende et du passé prodigieux...

***

Au *Cercle Artistique*, Mlle Maria de Bièvre a exposé une quinzaine de cadres, fleurs, fruits, coins d'intérieurs, d'une facture excellente : *Rhododendrons* et *Tulipes* ou *Azalées ; Hortensias*; *Roses de Nice*, d'une légèreté de rendu remarquable et, surtout, *Violettes de Parme*, ces dernières dans toute la grâce de leur beauté humide et sombre.

Au *Cercle*, également, de M. Louis Reckelbus, de nombreux paysages et types de Flandre, des coins de ville, des sites d'ancienneté et de paix, dont l'artiste retrace l'image avec un talent compréhensif et ému. Nous citerons, parmi les meilleures de ces bonnes pages : *Petit canal sous la neige*, *Matinée de septembre*, et une belle impression d'élégance noble et surannée, le *Pavillon Louis XIV*, avec ses fins profils architecturaux reflétés, en même temps que les arbres défeuillés, dans l'eau immobile et luisante d'un étang sur lequel flottent nonchalamment des cygnes.

ARNOLD GOFFIN.

LES CONCERTS

Récital Norman Wilks (23 mars). — Récital Sauer (24 mars). — Concert Bildstein (26 mars). — Sixième Concert Ysaye, *Anton Van Rooy* (28 mars). — Quatuor Zimmer (29 mars). — Concert Bach (31 mars). — Concert extraordinaire E. Ysaye (25 avril). — Deutscher Gesangverein (27 avril).

M. Norman Wilks précédait d'un jour le pianiste déconcertant (ironie des mots) qu'est Emile Sauer. Nous ne commettrons pas l'erreur artistique qui consisterait à comparer deux artistes. M. Wilks possède, à côté d'un mécanisme des plus estimables, la bonne interprétation : qualité composée d'acquis et d'inné, de science et d'art, de raison et de sentiment. M. Wilks perfectionnera encore son talent, nous n'en doutons pas ; l'âge et la vie corseront la compréhension et le rendu dont ce jeune pianiste a déjà fait preuve dans un programme où figuraient la sonate de Beethoven, intitulée l'« Aurore », le caprice en *si* mineur et la ballade en *ré* majeur de Brahms, douze études symphoniques de Schumann et la Rhapsodie Hongroise (nº 6) de Liszt.

***

M. Sauer étonne par le brillant de son jeu, le brio, l'allure endiablée, la pureté du son, un mécanisme extraordinaire et unique. Il aborde sans la moindre appréhension la fameuse sonate en *si* mineur de Liszt, déclarée, paraît-il, injouable par des virtuoses de moyenne force. Le succès remporté par M. Sauer prit les proportions d'un triomphe.

***

Un violoncelliste de fort bonne école, possédant de la chaleur communicative, de la légèreté et de l'émotion tout à la fois, se rencontre en M. Bildstein, dont l'élégance et la souplesse du coup d'archet sont sans contredit les qualités les plus apparentes. Mlle Van Horen ne mit pas dans « le Printemps » de Grieg, tout ce qu'avait fait espérer l'accompagnement discret de la sonate de Haëndel ; il y a dans cette mignonne, fraîche, et gracieuse aqua-

relle du fin et sentimental auteur de Peer Gynt, beaucoup plus de nuances, de phrases émues et d'intentions. Mlle Bonny a tort de choisir de grands airs d'opéra solennels, pathétiques et même parfois ampoulés et désuets : il existe tant de délicieuses mélodies dont s'accommoderaient infiniment mieux le timbre et le calibre de voix de cette agréable cantatrice. Malgré ces quelques remarques, la soirée se passa le mieux du monde.

* * *

M. Anton Van Rooy illustrait le sixième concert Ysaye : ce chanteur, de fort belle envergure, fait songer aux incomparables interprétations wagnériennes que l'on rencontre à Bayreuth et à Munich. M. Van Rooy a toute l'ampleur, la majesté, la force, l'autorité nécessaires pour aborder un répertoire uniquement composé de saine, belle et grande musique.

Les adieux de Wotan et la scène finale de la Walkyrie ont enthousiasmé au plus haut point l'auditoire. Et, certes, je ne pus me défendre d'un souhait : voir figurer M. Van Rooy au tableau de la troupe de la Monnaie pour la saison prochaine : il est vrai que ces vœux chimériques sont tout à fait gratuits.

Eugène Ysaye avait passé la baguette de chef d'orchestre à M. Van der Stucken, tandis que notre bel artiste allait se produire à l'étranger pour la plus grande gloire de notre pays. M. Van der Stucken dirigea sans la moindre défaillance l'ouverture d'*Egmont*, de Beethoven et la *Symphonie en ut mineur* de Brahms, ce génie classiste à la fois discuté par les uns, apprécié et divinisé par les autres.

* * *

M. Zimmer s'est généreusement dépensé ces derniers temps : tout d'abord en dirigeant et organisant le troisième concert de la Société Bach. Le ténor berlinois que nous présentait M. Zimmer est une personnalité du plus vif intérêt, qui comprend le génie de Bach, et fait revivre l'âme et l'esprit du maître par une interprétation artiste, fouillée, complète et expressive de ses œuvres. Disons, du reste, que M. Walter fut tout à fait à la hauteur de sa tâche, étant doué d'une voix forte, souple, d'un timbre mâle et sympathique ; il fut chaudement applaudi dans la « Cantate » pour ténor solo, chœurs et orchestre « Ich, armer Mensch, ich, Sündenknecht », ainsi que dans cinq « Geistliche lieder ».

Le concerto en *ut majeur* pour trois pianos et orchestre d'archets, est rarement exécuté faute d'éléments de valeur suffisante ; cette fois les solistes dont disposait M. Zimmer : Mlle L. Derscheid, MM. G. Minet et M. Laoureux, permirent de savourer une petite merveille de précision artistique, un des joyaux de l'écrin classique.

A côté d'une grande souplesse et d'un style irréprochable, nous avons en vain cherché de l'accent et de la vigueur dans la Sonate en *ré majeur* de Bach, qu'était chargé de nous interpréter M. Edouard Jacobs, le professeur bien connu du Conservatoire de Bruxelles. Chœurs et orchestre ont déployé une activité vraiment louable et beaucoup d'honneur en revient à M. Zimmer et à son initiative désintéressée.

Peu de jours après, nous le retrouvions à la Salle Allemande, se montrant virtuose et excellent musicien, conduisant avec ensemble et unité son quatuor composé d'artistes tels que MM. G. Ryken, Louis Baroen et E. Doehard ; ceux-ci réunirent tout leur talent en un élan de bien faire, soucieux d'art et d'esthétique. Ces interprètes perpétuent dans notre ville une agréable tradition : l'existence d'une société de musique de chambre : vraie jouissance du dilettante, qui s'y repose, des morceaux de concert toujours les mêmes et dont les virtuoses en renom (le violoniste en « *Ski* » et le pianiste en « *Off* ») se sont arrogé l'obsédant monopole.

* * *

Depuis nombre d'années déjà Ysaye affirme son talent, s'élève de plusieurs coudées au-dessus de tous les violonistes de l'époque : et il s'en trouve néanmoins encore qui le discutent, analysent et soupèsent son art et comparent avec l'obstination naïve d'un orfèvre mal avisé qui voudrait se convaincre malgré tout que l'or a moins d'éclat que l'alliage qu'il vient de composer.

Car, disons-le sans tarder, Ysaye est inimitable, il projette d'un geste dans la poussière les hordes d'acrobates qui lui disputent à coups de tam-tam et de réclames américaines, la renommée mondiale à laquelle il a seul pleinement droit. Caractériser une fois de plus le talent de ce maître serait à coup sûr une redite, d'autant plus inutile que la plume est impuissante à caractériser ce talent vraiment prodigieux. Jeunes violonistes qui cherchez le secret d'émouvoir, n'allez pas le poursuivre au

bout du monde : mais regardez Ysaye, comprenez-le, saisissez l'éloquence et la sincérité de son archet ; jamais peut-être vous ne verrez ni entendrez rien de plus beau. Si d'autres sont plus virtuoses, ont plus d'ingéniosité, d'habileté, personne n'est plus émouvant, plus artiste, plus expressif, plus consciencieux. Car quoi de plus superbe que l'élan d'un homme, qui se donne tout entier, qui laisse deviner son tempérament, ses douleurs, ses joies, ses aspirations, toute sa vie en un mot, dans l'interprétation, tour à tour joyeuse, triste, morne ou passionnée, d'une page de belle musique, de cette harmonie dont Musset disait : Harmonie, harmonie, langue que pour l'amour inventa le génie...

Et je ne crains pas de répéter qu'Ysaye fait songer à cette parole du grand poète...

Le concerto grosso (*A la Nativité*) de Corelli fut empreint de beaucoup de solennité et de gravité. Dans le concerto pour trois violons de Vivaldi, MM. Deru et E. Chaumont secondèrent avec tact et à propos Eugène Ysaye. Enfin, dans le Viotti et le Bramhs celui-ci donna libre carrière à sa fougue toujours sagement continue par les exigences du style et du caractère de l'œuvre.

M. Théo Ysaye dirigeait l'orchestre avec tout le savoir qu'il serait inconsidéré de ne point apprécier.

* * *

La Société chorale mixte : *Deutscher Gesangverein* donnait, à l'occasion de la célébration du centenaire de la naissance de Mendelssohn, une des grandes œuvres de ce maître : *Elie*, oratorio pour soli, chœurs et orchestre. Assurément, cette composition n'est pas de Mendelssohn l'ouvrage que je préfère. Les exécutants firent de leur mieux pour remédier à l'inévitable monotonie inhérente à l'oratorio : Citons en première ligne : Mme Crommelin (soprano); Mlle Dervillier, de Brême (alto); M. R. Batz, de l'opéra de Cologne, et M. Kase, un baryton qui a, paraît-il, acquis à l'étranger une renommée en rapport avec la voix mâle, sympathique et bien timbrée. M. Welker a veillé avec un soin tout particulier à ce que l'orchestre et les chœurs fussent à même de concourir à un ensemble des plus recommandables.

EUGÈNE GEORGES.

LES BARBARES

O ces pas inconnus, pesants, autoritaires
Et venant de si loin, à travers l'infini,
Qu'on aurait dit
Qu'ils allongeaient la terre;
Et ces brusques départs, et ces flux dévorants
Et ces marches profondes
Et ces rythmes qui tous partaient de l'Orient
Et que semblait scander le cœur même du monde!

Là-bas,
Parmi les Don, les Dnieper et les Volga,
Où la bise éternelle, à rude et sombre haleine,
Durcit la plaine;
Et puis, là-bas encor,
Où les glaçons monumentaux des Nords
Bloquent, de leurs parois hiératiques,
Les bords
Du fiord scandinave et du golfe baltique;
Et puis, plus loin encor, plus loin toujours,
Sur les plateaux d'Asie
Où les rocs convulsés dressent leur frénésie
Jusqu'à barrer le jour,
Les barbares rêvaient d'on ne sait quel mirage
Tenace et obsédant
Qui les hélait vers l'Occident,
De route en route et d'âge en âge.

Apres, hardis, aventureux,
Ils s'attaquaient d'abord, et se chassaient entre eux;

Ils dévastaient le steppe, et ravageaient la plaine;
Ils se volaient des chars, et des peaux, et des laines
Et repartaient au loin vers de nouveaux dangers.
Des foules se joignaient à l'appel passager
Qu'ils lançaient aux échos du haut de leurs montures;
Les chefs étaient de haute et compacte stature :
Leurs crins et leurs cheveux flottaient dans le vent fou,
Ils se disaient issus des aurochs ou des loups.
Oh! ces pas et ces pas sur la terre sonore
Que suscitait le soir, que réveillait l aurore,
Ces blocs errants et lourds de peuples rassemblés
Et ces trots des chevaux sur des pays brûlés
Et ces rapts dans la nuit, sous la lune et les astres
Et ces rires dans le carnage et les désastres
Et tout à coup
Tous ces fourmillements et ces tumultes fous
Laissant crouler leurs montagnes de bruits et d'hommes
Vers Rome.

Ils la virent, un soir, dormir sur ses deux bords :
Ses collines la soutenaient lasse et vieillie,
Mais le soleil jusqu'où sa gloire était jaillie
Couvrait ses toits sacrés de grands boucliers d'or
Comme pour la défendre à cette heure dernière.
Le Capitole étincelait dans la clarté
Et, malgré tout, dardait encor sa volonté
De rester ferme et droit et pur sous la lumière.
Les barbares se désignaient dans le lointain
Le palais des Césars où vivait Augustule
Et parmi les frontons ardents du Janicule
Les hauts gestes des Dieux barrant le ciel latin.

Ils hésitaient devant la suprême bataille :
Leur esprit trouble et lourdement mystérieux
Sentait comme un effroi brusque et contagieux
Sortir des blocs fendus de l'antique muraille.
Des prodiges semblaient marcher sur les maisons ;
Des nuages soudains et pareils à des aigles
Volaient de l'ouest à l'est, effrénés et sans règle
Et, tour à tour, quittaient et gagnaient l'horizon.
Et quand, enfin, la nuit emplit la voûte éteinte,
De toutes parts, sur les terrasses et les tours,
Des jeux multipliés restaurèrent le jour
Et maintinrent au cœur des Hérules, la crainte.
Ils ne retrouvaient plus, en leurs muscles, l'élan
Qui les portait, depuis les temps tumultuaires
Qu'ils avaient dû quitter l'autre bout de la terre ;
Leur corps s'alanguissait torpide et indolent ;
Ils erraient par les monts et les forêts tranquilles
Ne cherchant qu'un abri sous les arbres épais
Et qu'à flairer de loin, dans le vent qui passait
L'énorme et chaude odeur qui montait de la ville.

La faim
Les fit sortir des bois et les rendit enfin
Maîtres des destinées.

La victoire sans grand effort fut moissonnée.

Déjà
Ils parcouraient la ville avec, en main, la flamme
Qu'encor, ils ressentaient dans le fond de leur âme
La frayeur d'être là ;
Mais les vins épanchés sur les venaisons crues,
Mais l'odeur dont Subure emplissait l'air des rues,

Mais les ors flamboyants de palais en palais
Leur donnèrent soudain l'audace qu'il fallait
Pour abattre l'orgueil millénaire de Rome.

O cette heure qui clôt une ère et la consomme !
Et qui surveille, et qui écoute, et qui entend
Chaque empire tomber plus lourd au fond du temps !
O ces siècles armés qui tout à coup s'écroulent !
Ces flux et ces reflux de rages et de foules
Et ces fracas de fer et d'or sous le soleil !
O ces coups de marteaux sur des marbres vermeils
Ces corniches de gloire et de beauté vêtues,
Broyant, en s'abattant, les cris de leurs statues,
Et ces coffres vidés et ces autels fendus,
Et ces bras dans le meurtre et la terreur tordus
Et ces viols et ces râles contre des portes,
Et ces amas encor tièdes de vierges mortes,
Et leurs yeux révulsées et leurs bouches gardant
Des poils roux arrachés dans l'étau blanc des dents,
Et par-dessus la mort, tant de flammes brandies
Et lançant jusqu'au ciel des meutes d'incendies.

O cette horreur nécessaire qui apparaît
Au temps fatal où le monde succomberait
Sans le soudain afflux des forces violentes ;
O printemps rouge et largement dévastateur
A travers l'hiver pâle et ses plaines dolentes
Et le mourant éclat de ses vieilles lueurs ;
O cris, sursauts, élans, réveils, marches profondes
Que scande, avec terreur, le cœur même du monde !

EMILE VERHAEREN.

TROIS TYPES DE BRIGANDS-GENTILSHOMMES

I

Dans l'ordre des réalités contingentes comme dans l'ordre esthétique, il n'y a pas, je pense, de faits qui, d'emblée, passionnent aussi vivement le public que les faits relevant des tribunaux et des Cours d'assises, c'est-à-dire les crimes et spécialement les meurtres. Un grand procès criminel a le don d'illustrer aussitôt l'assassin et souvent ses victimes; la veille encore on ne parlait pas de lui; personne ne le connaissait; il vivait obscur, ignoré, confondu dans la foule; et, aujourd'hui, son nom est dans toutes les bouches; on s'arrache littéralement les journaux qui parlent de lui; on donnerait de l'or pour le voir, l'entendre parler. N'en avons-nous pas la preuve dans ce qui se passe encore à l'heure actuelle? L'affaire Steinheil (pour n'en citer qu'une qui, encore, loin de mettre au jour des détails nobles et touchants, est d'aspect bien véreux et sordide), n'a-t-elle pas eu un retentissement inouï, instantané, immense?

Si nous nous plaçons au point de vue littéraire, il est aisé de constater, ici encore, que les pièces de théâtre ou les romans qui nous font assister à des scènes de meurtre, à des aventures étranges ou périlleuses, à des exploits de bandits, enthousiasment le public — j'entends surtout le gros public — au delà de toute expression. Muet, anxieux, palpitant, le spectateur suit les diverses péripéties du drame qui se déroule sous ses yeux; et son attention fiévreuse se soutient, avec la même intensité, jusqu'aux derniers mots qu'il entend prononcer.

Il existe une corrélation évidente entre les faits matériels, palpables et ce qu'on peut appeler les événements littéraires. Une pièce de théâtre (tragédie ou comédie) n'est ordinairement que le reflet plus ou

moins fidèle, l'expression plus ou moins idéalisée de ce qui se passe autour de nous. Et cela doit être. Car une pure abstraction, sans rapport avec les concrètes ambiances, n'aurait pas, sauf génie exceptionnel peut-être, le don de nous intéresser, de nous émouvoir.

Ce principe une fois admis, il n'est pas téméraire, je crois, si l'on veut remonter aux *causes générales* de la criminalité, de prendre pour guide la littérature dans quelques-uns de ses chefs-d'œuvre. Car tous nos grands écrivains sont en même temps de profonds et fins psychologues ; ils ont étudié l'âme humaine dans ses replis les plus cachés, dans ses arcanes les plus mystérieux ; ils savent analyser tous les actes avec une minutie étonnante. Considérer les chefs-d'œuvre littéraires, c'est considérer le monde dans son expression la plus vivante, la plus noble et la plus forte.

Sans prétendre ici formuler des principes généraux, il nous semble qu'en adoptant cette base, on peut établir dans la criminalité trois sortes de grands courants, classer, si l'on veut, les criminels sous trois chefs :

Il y a, d'abord, les *criminels par amour*, et c'est peut-être la catégorie la mieux représentée. Les natures vives, ardentes, emportées, aiment avec une frénétique passion ; elles en viennent à faire de leur amour l'unique objectif de leur vie, le centre lumineux autour duquel pivotent tous leurs rêves, leurs espérances, leurs ambitions. Contrariés avec persistance dans leurs fougueux désirs, ces gens se mettent à haïr mortellement cet être qui leur barre le chemin de la félicité ; si, par une lutte tenace et vigoureuse, ils ne font pas triompher les bons instincts, leur haine, quelque jour, les portera au crime. A notre époque, particulièrement quand il s'agit de meurtriers féminins, on met assez facilement les crimes de ce genre sur le compte de l'hystérie. Qu'il y ait de l'hystérie dans certains cas, nous voulons bien l'admettre. L'hystérie est une affection d'ordre pathologique, mais elle n'exclut nullement la responsabilité individuelle. Les hystériques sont souvent des personnes qui ne se sont pas exercées à lutter, à

résister à leurs désirs et qui, à force d'avoir laissé agir la passion, se trouvent presque dans l'impossibilité de la combattre. Elles ont eu tort de ne pas lutter, voilà tout.

D'autres, hommes aux instincts bas, vils, grossiers, deviennent criminels par cupidité. Convoitant un riche héritage, une brillante fortune, ils font de ce désir une idée fixe qui devient obsédante. S'il faut du sang pour s'assurer l'opulence rêvée, ils finiront par le verser. Virgile ne s'est-il pas écrié :

Quid non mortalia pectora cogis,
Auri sacra fames?

Et le grand poète avait cent fois raison.

D'autres, enfin, sont amenés au crime par la soif de vengeance. C'est tantôt par un individu, tantôt par la société tout entière qu'ils sont ou se croient lésés. Ils n'ont pas trouvé dans le monde l'estime, la situation honorable et lucrative à laquelle ils avaient droit. Ce sont des ambitieux déçus ou parfois... des génies méconnus. Pris d'une haine farouche, ils déclarent la guerre à la société et deviennent bandits, brigands, assassins, se faisant un âpre plaisir de vivre en conflit manifeste avec toutes les lois.

Nous n'allons pas, évidemment, jusqu'à soutenir que tous les crimes qui se commettent sont dictés par l'un ou l'autre de ces trois mobiles. Il en est, parfois, qui semblent inspirés par la perversité pure et simple; il en est d'autres qui relèvent plutôt de la pathologie : tel, par exemple, le cas bizarre de la fameuse Jeanne Weber, qui étranglait par plaisir; elle éprouvait, paraît-il, une sorte d'étrange volupté à sentir la vie s'en aller sous l'étreinte meurtrière de ses doigts. Ensuite, il ne faut pas, dans ces sortes d'analyses, négliger le facteur de l'hérédité, de la dégénérescence, ni celui de l'éducation.

Voyons maintenant comment les trois types indiqués ci-dessus se retrouvent dans nos littératures européennes. Trois drames bien connus représentent avec plus ou moins de fidélité ces divers courants; c'est d'abord la *Dévotion à la Croix* du poète espagnol Caldéron de la Barca; puis les *Brigands* de

Schiller et *Hernani* de Victor Hugo. Avant d'étudier les caractères des héros-bandits respectifs, rappelons, en une sommaire esquisse, l'intrigue des trois pièces.

II

Commençons par le drame espagnol, le premier en date.

Un jeune homme, Eusèbe, aime une jeune fille de la noblesse, Julie, fille de Curcio. Bien que cette affection soit payée de retour, Curcio ne veut pas d'Eusèbe comme gendre parce que le prétendant n'est pas — du moins il le croit — de noble extraction. La réputation de la jeune fille étant compromise par ses rapports avec Eusèbe, Lisard, frère de Julie, prétend venger l'honneur de la famille par un duel, mais Eusèbe le tue dans ce duel, et désormais le mariage devient tout à fait impossible. Une barrière de sang se dresse entre les amoureux. Julie elle-même dit à Eusèbe qu'elle ne peut plus le revoir. Curcio va plus loin: il confisque les biens du jeune homme et le fait poursuivre comme assassin. Saisi d'un désespoir furieux, le jeune homme devient chef de brigands; il pille et tue pour se venger de cette société qui l'a rejeté hors de son sein.

Cependant, sa passion pour Julie reste toujours vivace. La jeune fille étant, dans l'intervalle, entrée dans un couvent, il conçoit le coupable dessein de l'enlever. Les murs sacrés du monastère ne l'effraient point; par une nuit obscure, il franchit l'enceinte et pénètre jusqu'à elle, dans sa cellule. Epouvantée, Julie refuse tout d'abord de se prêter aux desseins d'Eusèbe; puis, vaincue par ces instances et par le souvenir de son amour, elle cède. Mais Eusèbe a pâli tout à coup; il vient d'apercevoir, sur la poitrine de la religieuse, la croix divine, cette croix sous la protection de laquelle, à sa naissance même, a été placée toute sa vie. Cette croix le rappelle à son devoir; il s'enfuit, suppliant Julie de rester dans son couvent.

Mais la jeune fille, entraînée à son tour par la passion violente, n'écoute point les prières d'Eusèbe, et,

sans qu'il le sache, elle descend l'échelle peu d'instants après lui. Ne trouvant pas tout de suite le jeune chef de bandits, elle s'éloigne un peu du couvent. Sur ces entrefaites, les compagnons d'Eusèbe reviennent enlever l'échelle. La jeune fille, prise momentanément de regrets, veut rentrer dans la maison ; le chemin lui est coupé. Dès lors, elle désire se venger, par des crimes redoublés, de ce qu'elle appelle « les dédains et les cruautés de Dieu ». Elle aussi pille et tue à tort et à travers.

Le vieillard Curcio apprend la fuite de sa fille; accompagné de ses serviteurs, il la cherche de tous côtés. Il trouve enfin Eusèbe et s'apprête à se battre avec lui; mais un sentiment de sympathie irrésistible arrête son bras. Le duel est à peine commencé que les deux champions, attendris, rengaînent et s'embrassent. Malheureusement, un des serviteurs de Curcio, en l'absence du maître, vient à blesser mortellement Eusèbe, le croyant toujours ennemi du comte. Curcio accourt, découvre la poitrine du blessé et reconnaît dans Eusèbe son fils, né mystérieusement dans la forêt et qu'il avait considéré à tort comme le fruit d'une trahison de son épouse. Julie arrive à son tour, au moment où Eusèbe, qui vient de se confesser, exhale son dernier souffle; elle aussi, regrettant ses désordres et ses crimes, rentre dans le monastère.

Le drame de Schiller ressemble par certains côtés au premier; mais l'intrigue est plus touffue.

Maximilien de Moor, comte régnant de Saxe, a deux fils : Karl et Franz. Outre cela, il a recueilli dans son château une jeune orpheline, sa nièce, Amélie d'Edelreich. De tendres sentiments se développent bientôt dans le cœur des deux fils pour cette belle et pure jeune fille; celle-ci, à son tour, s'éprend de Karl. Franz, le cadet, qui se voit évincé est dévoré par une jalousie qui, dans son âme basse et abjecte, prend de terribles proportions. Arrive pour Karl le moment de quitter le foyer paternel; il se rend à Leipzig pour y suivre les cours de l'Université, tandis que Franz demeure toujours au château avec son père.

Au contact de la jeunesse estudiantine un peu

légère et frivole, Karl se livre à quelques folles équipées dont Franz exagère aussitôt l'importance. Le perfide profite de la vieillesse du père pour accaparer la direction de la maison et intercepter les lettres de Karl. Poussant plus loin la scélératesse, il rédige lui-même des missives contenant des rapports totalement faux sur la conduite de son frère, l'accusant de tous les crimes et de toutes les infamies. Puis, simulant tous les ménagements, il donne au vieillard lecture de ces messages vraiment homicides qui minent peu à peu les forces du vieux comte.

Le scélérat ne néglige pas, d'autre part, de faire une cour assidue à la belle Amélie qui repousse ses offres avec dédain. Franz, furieux de se voir ainsi méprisé, veut faire porter à Karl tout le poids de ces humiliants refus : ajoutant une nouvelle infamie à toutes les autres, il écrit lui-même à son frère au nom du vieillard, lui disant qu'il n'y a plus de pardon à espérer, que tout est fini entre eux.

Karl reçoit cette lettre odieuse au moment même où il vient d'adresser à son père une missive touchante pour solliciter le pardon de ses légèretés ; la lecture de ce message cruel auquel il est loin de s'attendre, le rend fou de douleur et de colère. C'en est fait : sur le conseil diabolique d'un de ses compagnons — Spiegelberg, un vrai scélérat, celui-là ! — il se fait bandit et s'insurge ouvertement contre la société.

Cependant Franz, voulant consommer son crime, charge un de ses affidés, Hermann, de se présenter sous un déguisement devant le vieux comte pour lui apprendre le soi-disant trépas de Karl, mort glorieusement sur le champ de bataille de Prague, mais tué par la malédiction de son père plutôt que par les balles ennemies. A cette nouvelle, Maximilien de Moor est saisi d'un furieux désespoir et se maudit lui-même; puis resté seul, il tombe dans une sorte de léthargie voisine de la mort. Franz, feignant de croire à son décès, fait mettre le corps dans un cercueil. Mais Hermann, qui est chargé de l'exécution de cet ordre monstrueux, s'apercevant tout à coup que le vieillard vit encore, s'attendrit malgré lui. Alors Franz survient ; et ensemble, pendant la nuit, les deux com-

plices transportent le corps dans les caves d'un vieux château délabré afin d'y laisser l'infortuné mourir d'inanition. Mais Hermann qui n'est pas, après tout, dépourvu de bons sentiments, va porter tous les jours, à l'insu du despote, un peu de nourriture au malheureux. Celui-ci, durant trois mois, prolonge cette misérable existence.

Karl cependant, devenu chef de bandits, pille, ravage et acquiert une terrible renommée. Dans une lutte sanglante contre la police armée, un de ses sujets les plus dévoués, Roller, succombe. Mais cette perte est vengée d'une manière éclatante par l'immolation de plus de cent hussards. Karl Moor, reconnaissant, jure de ne jamais quitter ses compagnons.

Néanmoins, depuis quelque temps, le jeune homme se sent pris de nostalgie; il voudrait contempler une fois encore son pays natal, son père, sa douce Amélie. Obéissant à cette impulsion, il reprend le chemin de sa patrie, fait camper les brigands à quelque distance du château et s'y présente lui-même en étranger. Il voit sa fiancée d'autrefois, lui parle; sans le reconnaître, la jeune fille, à l'aspect de ce bel étranger, sent vibrer son cœur d'une suave émotion: mais elle se reproche aussitôt cette sympathie, la considérant comme une trahison vis-à-vis de son Karl bien aimé. Cette entrevue est un des passages les plus touchants et les plus pathétiques du drame.

Mais Franz, lui, toujours aux aguets, toujours défiant, s'aperçoit bientôt que le comte étranger n'est autre que son frère. Aussitôt, il ordonne au vieux domestique du château, Daniel, de le faire périr sournoisement. Mais le serviteur, foncièrement honnête, refuse de commettre ce crime.

Karl Moor s'éloigne du château et, vivement ému de cette entrevue qui lui donne la certitude à la fois douce et torturante d'être aimé, il s'en va retrouver les bandits dans la forêt voisine. En son absence, un des brigands, l'infâme Spiegelberg, avait projeté d'assassiner le capitaine pour devenir chef à son tour. Mais Schweizer, dévoué partisan de Karl Moor, plonge son poignard dans le cœur du traître.

Les brigands s'endorment; Karl seul veille pen-

dant cette nuit sombre. Tout à coup il entend un bruit de pas qui s'approchent, un murmure de voix provenant du vieux château en ruines qui se trouve précisément à proximité. C'est Hermann portant au vieux comte ses aliments quotidiens. Karl, intrigué, s'approche, force la serrure de la grille, et... le pauvre vieillard, tout souillé de la boue de cette infecte prison, sort du fond de la cave. Stupéfait, atterré, le jeune homme reconnaît son père; le vieux comte, du reste, lui fait le lamentable récit de sa captivité et de ses souffrances. Au comble de l'indignation, révolté de l'abominable conduite de Franz, Karl n'a plus qu'un désir : châtier ce monstre. Il dirige toute sa bande vers la demeure comtale. Mais Franz, averti par le tumulte, effrayé déjà par un songe affreux, s'étrangle avant l'arrivée des bandits. Ceux-ci s'emparent néanmoins d'Amélie qu'ils conduisent dans la forêt devant Karl et le vieux comte. La jeune fille, cette fois, reconnaît son oncle et son fiancé de jadis. Mais, au moment où le jeune chef déclare qu'il est capitaine de brigands, le vieillard, terrifié, affaibli déjà par les longues privations et les violentes émotions, exhale le dernier souffle. Karl songe un instant à goûter encore la félicité que lui permet d'entrevoir l'amour d'Amélie, mais les bandits, avec dureté, lui rappellent ses serments. Moor, pour empêcher que la jeune fille ne soit déshonorée par ses compagnons, la tue lui-même; puis, spontanément, honteux de sa conduite passée, il va se livrer entre les mains de la justice. C'est ainsi que se termine la pièce.

Le héros de Victor Hugo peut être comparé, sous certains rapports, au héros de Schiller. Hernani, gentilhomme espagnol, a vu périr son père par ordre du père de Charles-Quint (1) ; lui-même a été proscrit, Il hait mortellement Charles-Quint ou plutôt Don Carlos (car ce monarque n'est point encore empereur) d'autant plus que le jeune souverain est son

(1) Ce père est en réalité Philippe le Beau ; mais il n'est pas douteux que Victor Hugo ait voulu désigner ici Ferdinand d'Aragon, grand père de Charles-Quint. Philippe le Beau, mort très jeune, n'a guère laissé de trace dans l'histoire.

rival en amour : Hernani, en effet, aime Dona Sol qui répond à sa tendresse. Moitié pâtre, moitié bandit, il mène une existence vagabonde; craignant toujours, du reste, de tomber entre les mains des sbires, il ne peut voir son amante qu'en cachette. Dans une de ces entrevues, il rencontre Don Carlos; il le provoque; mais, celui-ci refusant de se défendre, il l'épargne. Une seconde entrevue devient fatale pour Hernani. Il arrive au moment où le vieux duc Ruy Gomez de Silva, l'oncle de Dona Sol, est sur le point d'épouser sa nièce qu'il aime. Hernani, en ce moment, déguisé en pèlerin, sollicite l'hospitalité du duc; en réalité, il est poursuivi par le roi. Ruy Gomez l'accueille; mais, étant sorti quelques instants, il le retrouve dans les bras de sa fiancée. Sur ces entrefaites, le roi frappe à la porte du palais ducal. Le vieillard, surmontant sa colère, cache Hernani, parce qu'il est son hôte. Don Carlos entre et comme Ruy Gomez refuse de livrer le proscrit, il enlève Dona Sol. Alors Hernani, sortant de sa cachette, supplie le duc de lui donner sa part dans la vengeance contre le souverain. En retour, il lui promet de se mettre à sa disposition dès qu'il entendra le son d'un cor qu'il remet à don Gomez.

Tous deux se rendent ensuite à Aix-la-Chapelle où Carlos brigue la couronne impériale; de concert avec quelques nobles, ils forment une conspiration contre lui. Les conjurés se rassemblent dans les caveaux qui renferment le tombeau de Charlemagne. Mais la conspiration est découverte par le souverain qui, mis au courant, s'est caché dans le tombeau même. Il vient d'être, en ce moment, proclamé empereur. Ses soldats s'emparent des conjurés. Mais Charles-Quint, usant de générosité, ne veut tuer « que ce qui peut être duc ou comte », croyant, de la sorte, épargner Hernani. Celui-ci, brusquement, se fait connaître comme duc d'Aragon. Alors Dona Sol intervient et, les larmes aux yeux, demande la grâce d'Hernani. Le monarque vaincu, l'accorde, et, de plus, consent à ce que le jeune homme s'unisse à Dona Sol. L'heureux hymen s'apprête. Hélas! au moment où ils sont dans les bras l'un de l'autre, le

son d'un cor se fait entendre. Peu d'instants après, Don Gomez paraît, apportant une fiole pleine de poison qu'il présente à Hernani. En vain Dona Sol redouble d'instances et tombe à genoux devant le vieillard; celui-ci reste inexorable. Désespérée, la jeune fille partage le poison avec son amant et, ensemble, ils expirent sous les yeux du duc. Celui-ci, dans une crise de repentir tardif, se donne la mort à son tour.

III

Les trois drames que nous venons d'analyser brièvement offrent à coup sûr, en ce qui concerne la conception dramatique, l'intrigue et les caractères, de manifestes et profondes divergences. Rien d'étonnant, du reste, puisqu'ils sont le produit de trois écrivains d'époques et de nationalités très diverses. Il y a pourtant une grande idée commune aux trois pièces : Elles nous présentent toutes dans leur héros le spectacle d'un homme qui se sent victime d'injustices ou d'outrages et qui, plein de fiel, se révolte contre la société. Dans la *Dévotion à la Croix*, il s'agit d'un amoureux dédaigné par le père de la jeune fille; et ce prétendant devient criminel par amour. Dans *Les Brigands*, il s'agit d'un jeune homme indignement et jalousement frustré de ses droits de famille; le héros devient criminel par désir de vengeance. Dans *Hernani*, Victor Hugo nous présente, lui aussi, un jeune noble qui a vu son père expirer sous le glaive du bourreau par ordre du souverain, Hernani aussi devient criminel par soif de vengeance.

Il y a, d'autre part, dans les *Brigands*, un scélérat ignoble, hideux, vrai démon, qui obéit à tous les instincts les plus bas, les plus dépravés : cupidité, sensualité, soif de jouir. Ce criminel est Franz; il fait partie de notre troisième groupe.

Nous aurons donc dans les *Brigands* deux personnages à considérer.

Si nous examinons d'abord la genèse de la crimi-

nalité dans les trois drames, un phènomène curieux nous frappe au premier coup d'œil. Le mobile qui pousse Eusèbe au crime est dû à un fait réel : ce jeune homme a été *réellement* repoussé par le père de celle qu'il aime et cela dans des conditions très humiliantes pour lui. Dans les *Brigands*, ce mobile repose sur un fait purement supposé. Karl croit tout simplement, sur la foi d'une missive mensongère, fabriquée de toutes pièces, que son père l'a maudit pour toujours et lui a interdit la maison paternelle; or, cette malédiction n'existe pas; Maximilien de Moor aime toujours tendrement son fils. Dans *Hernani*, le mobile qui pousse le héros à vivre en conflit avec toutes les lois repose sur une réalité : son père a été vraiment tué. Seulement, la vengeance du jeune gentilhomme, logiquement, n'a plus d'objet puisque l'ordonnateur du meurtre est mort depuis plusieurs années; Hernani poursuit de sa haine Don Carlos; mais, au fond, ce dernier ne peut être rendu responsable d'un crime que son aïeul a commis.

Voilà ce qu'on peut dire du mobile immédiat ou direct. Mais n'y a-t-il pas à côté de cela d'autres causes plus lointaines déjà et qui n'en agissent pas moins?

Eusèbe, d'abord, a toujours mené une vie errante. Né dans une forêt, il s'y est vu abandonné. Son enfance et sa jeunesse se sont écoulées dans les solitudes sauvages; personne ne s'est occupé d'une façon sérieuse de son éducation; il n'a eu pour le guider ni les soins vigilants d'un père, ni la tendre sollicitude d'une mère. Dès lors, il n'a point appris à mettre un frein à ses passions désordonnées, à brider ses désirs tumultueux; tout ce qu'il veut doit s'exécuter, fût-ce au prix d'un crime.

Karl Moor, bien qu'il ait été élevé sous les yeux d'un père tendre, n'a pas bénéficié, lui non plus, d'une éducation saine et raisonnée. Et tout d'abord il ne paraît pas avoir connu sa mère; car (détail frappant!) ni lui ni Franz ne font dans aucun passage allusion à la femme qui les porta dans son sein, et le vieux comte garde, lui aussi, un silence complet à ce sujet. Pas une exclamation, pas un mot

ne lui échappe pour regretter ou simplement mentionner son épouse défunte. Il faut en conclure, avec Wulffen (1), que Mme de Moor était morte depuis longtemps déjà, alors que les fils étaient encore au berceau et qu'elle n'avait pu, par conséquent, exercer une influence quelconque sur leur éducation.

Il est probable, d'autre part, comme le fait encore observer Wulffen, que le vieux comte n'avait pas trouvé en sa compagne l'idéal de ses rêves de jeunesse et qu'il n'avait donc pas éprouvé pour elle une de ces affections immuables qui survivent à la tombe. Cette particularité expliquerait le silence absolu du vieillard par rapport à tout ce qui touche son épouse. Car il faut bien admettre que cette sorte de mutisme, chez un poète comme Schiller, ne peut être l'effet du hasard; il est intentionnel. Cette hypothèse concorde, d'ailleurs, parfaitement avec le caractère turbulent et emporté des deux fils; aucune influence féminine n'a agi sur eux; de là, manque complet d'équilibre et de pondération.

D'un autre côté, Maximilien de Moor ne semble pas avoir été doué des qualités nécessaires au bon éducateur. Il est, en général, faible, hésitant; à part quelques accès de fureur aussitôt suivis d'un abattement absolu, nous le voyons toujours débile, languissant, indécis. Sans réagir, sans protester, il laisse accaparer la direction du château par Franz, lui remet avec une confiance naïve le soin des correspondances et ne s'assure de rien personnellement. Plus tard, quand il se voit relégué par l'ingrat dans un sombre cachot, voué à toutes les ignominies, il ne trouve pas une parole pour flétrir l'infâmie de ce fils indigne. Cette faiblesse résignée, cette éternelle patience qui accepte tout, n'est-elle pas exagérée?

Il n'est pas croyable pourtant, semble-t-il, que Schiller ait voulu nous présenter comme père de deux fils fougueux, pleins d'aspirations désordonnées, un homme manquant tout à fait de ressort vital et

(1) Voyez la savante dissertation : *Psychologie et psychopathologie dans les Brigands de Schiller*, du Dr E. Wulffen, Dresde, 1907 (en allem.), p, 21.

d'énergie. Il nous faut donc encore admettre que le vieux comte, par cette résignation patiente, veut en quelque sorte expier les fautes commises durant une jeunesse peut-être orageuse. Nous l'entendons plusieurs fois citer des passages de la Bible; il en fait aussi donner lecture par Amélie. Il prie à haute voix. Peut-être encore veut-il, dans une vieillesse pleine d'humiliations et de pénitence, réparer des iniquités commises par ses ancêtres?

C'est à des fautes de ce genre, en tout cas, que Karl fait allusion, inconsciemment sans doute, lorsqu'il voit le vieillard surgir d'une façon si imprévue, hors des profondeurs du caveau (Acte IV, scène V) :

Fantôme du père Moor ! qu'est ce qui a troublé ton repos au sein de ta tombe? As-tu emporté dans l'Au-delà quelque faute qui te barre l entrée du Paradis?... As-tu enfoui sous le sol l'or des veuves et des orphelins?... La vision de cet or te poursuit-elle à cette heure nocturne et te fait-elle hurler de douleur?

Un grand tort imputable au vieux comte et qui a dû considérablement entraver l'œuvre éducatrice est encore sa prédilection trop marquée pour Karl, son aîné, le plus avantagé, du moins physiquement. C'est là le premier point de départ de la jalousie toujours grandissante de Franz. Il en fait grief à son père (Acte Ier, scène Ire) :

Franz. — Vous ne cessiez de dire : La lumineuse intelligence qui flamboie dans cet enfant et qui le rend si sensible pour tout attrait de beauté, de grandeur — la loyauté candide qui fait que toute son âme se reflète dans ses yeux — cette sensibilité délicate qui le fait fondre en larmes de compassion au récit de toute misère — ce mâle courage qui le fait monter jusqu'à la cime de chênes séculaires, qui lui fait franchir des fossés, des palissades, des torrents rapides, cette ambition infantile, cet entêtement invincible et toutes ces belles et brillantes qualités qui germaient dans ce fils de prédilection, feront un jour de lui l'ami dévoué d'un ami, un excellent citoyen, un héros, un homme incomparable. Voyez, père, comme cette merveilleuse intelligence s'est épanouie et porte des fruits magnifiques; voyez comme cette candeur naïve est tournée en effronterie, voyez comme cette sensibilité délicate s'allume à la vue d'une mondaine !... Voyez, d'autre part, cet être prosaïque, cet homme froid, sec comme un morceau de bois ; enfin, je ne me rappelle plus tous les titres gracieux que vous inspirait le contraste entre lui et moi, quand, assis sur vos genoux, il vous caressait les joues; ce Franz

mourra un jour dans son territoire ; il sera bien oublié quand la gloire de son frère, de ce génie universel courra d'un pôle à l'autre.

Franz n'a pas, à tout prendre, lieu d'être satisfait : Fort disgracié de la nature (et c'est là pour lui un sujet perpétuel de dépit) il se voit partout éclipsé par Karl : affection paternelle, perspective de la plus grande part d'héritage, amour d'Amélie, tout sourit à l'aîné, il ne reste rien pour le cadet. La constatation de cette inégalité flagrante aigrit encore ce naturel pervers et développe les instincts bas et méchants qui sommeillent au fond du cœur. A un moment donné, sous la poussée des influences extérieures et des occasions, tout ce qu'il y a en lui de vil, de grossier, de perfide, de cruel, fait éruption avec violence. C'est la lave du Vésuve qui, trop longtemps contenue, déborde et sème autour d'elle la destruction et la mort.

Bref, si nous résumons d'un mot les considérations que nous venons d'émettre et que nous approfondirons plus loin, nous dirons que nous sommes ici en présence d'une race moralement déchue, d'une famille autrefois grande et noble, mais maintenant frappée de dégénérescence. C'est à la lumière de ce principe qu'il faut juger les caractères de ce drame (1).

Nous avons cru devoir nous arrêter quelque peu sur le facteur éducatif dans les *Brigands*, parce que ce facteur a une importance considérable et qu'il éclaire d'un jour nouveau les personnages de la pièce.

Quant à Hernani, il n'est guère question des influences ancestrales qui peuvent avoir agi sur le héros, ni de l'éducation qu'il a reçue. Cependant, comme il est tout jeune (vingt ans à peine) et que son père est mort depuis plusieurs années déjà, que, d'autre part, il ne parle point de sa mère, il en résulte que l'influence des parents n'a pas eu le temps de s'exercer efficacement sur lui. Comme Eusèbe, Hernani a passé sa jeunesse au fond des solitudes mon-

(1) Voyez E. Wulffen, ouvrage cité, p. 22.

tagneuses de la Catalogne, vivant comme il pouvait, en pâtre ou en bandit. Mais le souvenir de son père assassiné l'a suivi partout comme un spectre muet. Il le dit à Dona Sol (Acte Ier, scène II) :

Mon père
Est mort sur l'échafaud, condamné par le sien.
Or, quoiqu'on ait vieilli depuis ce fait ancien,
Pour l'ombre du feu roi, pour son fils, pour sa veuve,
Pour tous les siens ma haine est encor toute neuve!
Lui, mort, ne compte plus. Et, tout enfant, je fis
Le serment de venger mon père sur son fils.
Je te cherchais partout, Carlos, roi des Castilles!
Car la haine est vivace entre nos deux familles.
Les pères ont lutté sans pitié, sans remords.
Trente ans! Or, c'est en vain que les pères sont morts!
Leur haine vit. Pour eux la paix n'est point venue,
Car les fils sont debout, et le duel continue.

D'autre part, la constatation pénible, navrante de ce qu'il *aurait pu être*, grâce à sa haute naissance, et de ce qu'il *est de fait*, par suite du décret de proscription, remplit son âme à la fois d'une profonde indignation et d'une amère tristesse. Ecoutons-le encore plaçant sous les yeux de sa bien-aimée le triste tableau de son existence opposée à son origine (Acte Ier, scène II) :

Moi, je suis pauvre, et n'eus,
Tout enfant, que les bois où je fuyais pieds nus.
Peut-être aurais-je aussi quelque blason illustre
Qu'une rouille de sang à cette heure délustre;
Peut-être ai-je des droits, dans l'ombre ensevelis,
Qu'un drap d'échafaud noir cache encor sous ses plis
Et qui, si mon attente un jour n'est pas trompée,
Pourront de ce fourreau sortir avec l'épée.
En attendant, je n'ai reçu du ciel jaloux
Que l'air, le jour et l'eau, la dot qu'il donne à tous.

IV

Une autre question se pose à présent : au moyen de quels éléments les trois poètes ont-ils constitué leurs héros? Quelles influences étrangères ont agi sur eux ou de quels souvenirs se sont-ils inspirés?

Il est fort rare, en effet, qu'un type de tragédie, de comédie ou de roman sorte tout entier de l'imagina-

tion de l'auteur; il faut toujours faire la part des réalités ambiantes ou des souvenirs de lecture de l'écrivain.

Le héros de Calderon, Eusèbe, présente manifestement des traits du héros national de l'Espagne, de l'illustre Rodrigue autrement dit le Cid qui, sous le règne d'Alphonse VI, se distingua si glorieusement dans les guerres contre les Maures, mais qui fut immortalisé par Guilhem de Castro et par Corneille plus encore que par son épée.

Chez Eusèbe comme chez le Cid, nous trouvons la même vaillance généreuse, la même impétuosité chevaleresque, la même ardeur passionnée : ils ne tremblent pas devant les dangers les plus terribles; des adversaires dix fois plus nombreux ne les font pas reculer, la perspective même d'une mort certaine ne met point la pâleur sur ce front d'airain.

Ensuite, tous deux aiment et sont aimés. Mais le destin est contre eux : Eusèbe tue en duel Lisard, le frère de sa fiancée qui l'a provoqué; Rodrigue est obligé, en vertu du principe d'honneur alors si rigoureux, de tuer le père de Chimère lequel avait gravement offensé le sien. Ainsi, une barrière de sang se dresse, de part et d'autre, entre les familles.

Eusèbe le sait; c'est pourquoi il vient, tout à fait comme Rodrigue, s'offrir spontanément à la vengeance de Julie. Qu'on nous permette de citer un fragment de cette scène aussi belle, aussi pathétique que celle de Corneille :

Eusèbe. — Si tes yeux sont les juges et qu'ils prononcent ma sentence, elle sera nécessairement une sentence de mort. Mais la renommée alors dira : cet homme meurt parce qu'il a aimé. Car mon seul crime est de t'aimer. Je ne songe pas à me disculper; ne crois pas qu'on puisse excuser une aussi grande faute. Je ne veux qu'une chose : que tu me tues et que tu te venges. Prends ce poignard et perces-en un cœur qui t'offense; prends une âme qui t'adore et verse un sang qui est à toi...

Julie. — Arrête, et puisque j'ai consenti à te parler si longtemps, fais ce que je te dis.

Eusèbe. — J'y consens.

Julie. — Alors, va-t'en, là où tu pourras sauver ta vie. Tu as de la fortune et des gens qui pourront te défendre.

Eusèbe. — J'aimerais mieux n'en pas avoir; car, si je vis, il sera impossible que je cesse de t'aimer, et tu n'y seras pas, quoique ta vie soit assurée dans un couvent.

JULIE. — Veille sur toi ; moi je saurai me défendre.
EUSÈBE. — Te reverrai-je?
JULIE. — Non.
EUSÈBE. — Est-ce donc impossible?
JULIE. — Ne l'espère pas.
EUSÈBE. — Enfin, me détestes-tu déjà?
JULIE. — Je tâcherai de te détester.
EUSÈBE. — M'oublieras-tu?
JULIE. — Je ne sais.
EUSÈBE. — Te verrai-je?
JULIE. — Dans l'éternité.
EUSÈBE. — Et cet amour passé?...
JULIE. — Et ce sang présent?... On ouvre la porte, Eusèbe, va-t'en.
EUSÈBE. — Je m'en irai pour t'obéir. Je ne dois pas te revoir?
JULIE — Tu ne dois pas me revoir. (Acte Ier, scène IX)

Si le Cid trouve un stimulant de bravoure dans son généreux patriotisme, il n'en est pas de même pour Eusèbe; son amour méconnu l'a fait ennemi des lois, ennemi par conséquent de la patrie. Nous l'entendons dire (Acte II, scène II) :

Enfin, mon destin cruel a fait de moi un chef de brigands. Mes crimes arriveront à être, comme mes douleurs, sans nombre. Comme si j'avais assassiné traitreusement Lisard, ma patrie me poursuit avec rage... Ils m'ont enlevé ma fortune, confisqué mes maisons et me montrent tant de rigueur qu'ils me refusent de quoi vivre. Mais qu'un voyageur ne se hasarde pas aux abords de cette forêt; sinon il y perd et son argent et sa vie.

De même que Calderon, Schiller a utilisé, pour constituer ses héros, certaines données de la tradition ou certains souvenirs de lecture.

En ce qui concerne Maximilien de Moor (nous n'avons pas pris comme tâche d'étudier ici ce caractère, mais nous ajouterons cette observation comme complément de ce que nous avons dit plus haut sur le vieillard), le poète a certainement songé, en le dessinant, au roi Lear de Shakespeare. Ce vieux roi, si douloureusement éprouvé, si accablé par les afflictions et les tortures de tout genre, est en dernière analyse lui-même cause, du moins partiellement, de ses infortunes : aveuglé par la vanité, il n'a écouté que la voix insinuante de ses deux filles aînées, perfides créatures; il a repoussé la loyale et candide Cordélia qui ne savait pas flatter; plus tard il en est

cruellement puni. De même, si Maximilien de Moor est malheureux, c'est un peu par sa faute; lui aussi s'est rendu coupable de partialité manifeste pour son aîné; plus tard, le second prend une terrible revanche.

Pour ce qui est de ce dernier, Schiller a encore trouvé son prototype dans Shakespeare. Richard III, le fameux héros du poète britannique, se présente à nous à la fois comme un scélérat et comme un génie; mais c'est le génie du mal qui enfante des prodiges de méchanceté. Lui aussi, comme Franz, est bossu, contrefait, d'une laideur repoussante. « Les chiens eux-mêmes, dit-il, quand ils me voient passer en boîtant, aboient comme devant un épouvantail. »

Franz, mécontent de sa disgrâce physique, exhale plus d'une fois sa bile dans le langage rude et grossier qui le distingue :

J'ai bien des droits d'être irrité contre la nature, et sur mon honneur, je les ferai valoir. Pourquoi ne suis-je pas sorti le premier du corps de ma mère? Pourquoi pas tout seul? Pourquoi la nature m'a-t-elle endossé ce fardeau de laideur? Précisément à moi?... C'est à peu près comme si, pour me faire sortir du néant, elle n'avait employé que de méchants restes. Pourquoi est-ce justement à moi qu'elle a donné ce nez de Lapon? Cette... gueule de nègre? ces yeux de Hottentot? Vraiment, je crois qu'elle a réuni en un tas ce qu'il y a de plus hideux chez les diverses espèces humaines pour me fabriquer au moyen de ces éléments. Mort et sang! Qui lui a donné le pouvoir d'accorder une chose à l'un et de la refuser à l'autre? Est-ce qu'on pourrait déjà la flatter avant de naître, ou l'offenser avant d'être soi-même? Pourquoi cette partialité? (Acte Ier, scène Ire.)

Si la beauté leur manque à tous deux, à Franz comme à Richard, ils ont, à un degré surprenant l'intelligence, la faculté d'inventer, d'associer, de combiner, mise au service exclusif de la perversité. C'est pour eux un moyen de se venger du dédain de la nature.

Si Maximilien et Franz sont, peut-on dire, d'origine shakespearienne, il n'en est pas de même, semble-t-il, de Karl. Le poète a plutôt songé ici à un type célèbre des littératures méridionales, Don Quichotte immortalisé par Cervantès (1). Les deux

(1) Voyez encore E. Wulffen, ouvrage cité, page 60 et suivant.

héros ont, en effet, certaines analogies dans le bizarre et l'incohérent. Don Quichotte prétend réformer la société qu'il trouve mal constituée; Karl a les mêmes visées, c'est un révolutionnaire. Il déclame contre la cupidité, l'avarice, les trésors mal acquis; il fait largement l'aumône à de pauvres étudiants, mais c'est au moyen d'argent volé; il soutient les veuves et les orphelins, après avoir souvent... tué les pères et maris dans des luttes meurtrières.

Karl Moor a aussi un tempérament d'artiste. Il joue du luth pour charmer ses loisirs et pour essayer d'apaiser ses remords. Il évoque ainsi devant nous la figure des fameux bandits-artistes italiens — tel Rinaldini — qu'on se représente toujours avec la harpe à côté de l'épée.

Quant à Hernani, le poète lui-même nous apprend qu'il faut en rechercher la clef dans le *Romancero general* des Espagnols (1). Il y a dans le héros de Victor Hugo des souvenirs manifestes du *Cid*. Nous en reparlerons, du reste, tout à l'heure. Mais il y a aussi, à teintes peut-être plus prononcées, la peinture du type morbide et blasé de la fin du XVIIIe siècle, la description de l'homme malade volontairement, ennuyé, las de vivre. Hernani montre, en plus d'une circonstance, cette mélancolie sombre, désespérée, qui se réflète par exemple dans *René*, dans *Werther* (2); mais il a, lui, une note plus sincère, plus tragiquement farouche. Hernani se croit voué à la malédiction, et à certains moments, il renonce à lutter contre ce qu'il considère comme une invincible fatalité, comme une Furie qui le poursuit, obsédante, implacable.

Faisons observer enfin que Hernani, comme Karl Moor, nous apparaît à certains points de vue comme une reproduction d'un type célèbre, fréquemment imité aux XVIIIe et XIXe siécles : l'*Hamlet* de Shakespeare. Tous trois se croient investis d'une haute mission vengeresse; tous trois sont convaincus de leurs éminentes qualités personnelles. Ils montrent

(1) Victor Hugo, *Préface d'Hernani*, page 10.
(2) E. Gilbert, *Le Roman au XIXe siècle*. p. 32.

aussi, tous trois, cette mélancolie sombre, amère, qui est presque du désespoir, ce dégoût de la vie qui est encore une des formes de l'orgueil. Sans doute, Hamlet dans l'ordre du temps, précède de loin les deux autres héros; mais Shakespeare n'a pas prétendu nous donner dans *Hamlet* une image du XVIe siècle. Il est fort possible, comme le dit Stapfer (1), que le grand poète ait eu comme une vision lointaine de ce que serait la société deux siècles après lui, et que, avec cette sagacité merveilleuse que donne le génie, il ait voulu en présenter, par anticipation, un premier spécimen à ses contemporains.

V

Dans les pages qui précèdent nous avons essayé de déterminer ce que nos trois poètes, pour l'esquisse de leurs héros, doivent à certains devanciers, et nous avons fixé, dans ces caractères mêmes, les influences que l'on pourait appeler ancestrales. Voyons maintenant les différents types tels qu'ils sont définitivement constitués par nos écrivains.

Eusèbe, d'abord, est l'enfant du hasard, il ne connaît pas son père; il nous dit, du reste, lui-même de quelle manière se passèrent ses années de jeunesse :

Je ne sais qui fut mon père, mais je sais que mon premier berceau fut le pied d'une croix et mon premier lit une pierre. Ma naissance fut étonnante, ainsi que le racontent les bergers qui me trouvèrent sur la pente de ces montagnes. Ils disent que durant trois jours ils entendirent mes vagissements, mais qu'ils ne se hasardèrent pas dans la solitude où je me trouvais, par crainte des bêtes féroces. Aucune cependant ne me toucha; qui peut douter que ce ne fût grâce à la croix qui me gardait sous sa protection ? Je fus trouvé par un berger qui était venu accidentellement dans ce lieu sauvage pour y chercher une brebis égarée. Il me porta à la ferme d'un campagnard nommé Eusèbe lequel, heureusement, était chez lui et lui raconta ma naissance extraordinaire. La bonté du Ciel inspira la sienne; il m'éleva comme son fils. Je suis Eusèbe de la Croix, du nom de mon bienfaiteur et de celle qui fut ma première sauvegarde et ma première gardienne. Je portai les armes par goût et je m'occupai des lettres en guise de passe-temps. Eusèbe vint à mourir en me laissant héritier de sa fortune. (Acte Ier, scène II.)

(1) P. Stapfer, *Shakespeare et les Tragiques grecs*, page 200 et *passim*.

Cette éducation « rustique » donnée par un montagnard qui ne s'entendait pas, certes, à former les caractères, à épurer les sentiments, cette éducation privée d'influence féminine (car il ne semble pas qu'Eusèbe ait connu une autre femme que la nourrice qui l'allaita) laissa se développer dans le jeune homme à la fois ses bons et ses mauvais instincts, en leur gardant toute leur spontanéité primitive, leur vivacité primesautière et fougueuse. L'amour devait être chez lui passionné, débordant, presque invincible; car Eusèbe n'avait point appris à maîtriser ses désirs, à refréner ses transports. Aussi aime-t-il Julie avec une intensité délirante, une ardeur sauvage; cet amour est tel qu'une fois contrarié, Eusèbe recourt au crime. Il devient criminel par amour.

Et ce n'est pas seulement en volant et en tuant les voyageurs sur les grand'routes qu'il se montre criminel; c'est aussi par le rapt sacrilège qu'il veut commettre sur la personne de Julie. Il importe, ici, de noter un trait caractéristique qui différencie Eusèbe d'avec les héros de Schiller et de Victor Hugo.

Si épris que soit Karl Moor, si amoureux que soit d'autre part Hernani, jamais l'idée ne leur vient d'enlever de force leur fiancée. Si Dona Sol, à un moment donné, songe à s'enfuir avec le pâtre-gentilhomme dans les montagnes pour partager sa misérable existence, ce n'est pas — tant s'en faut! — que le jeune homme lui ait imposé ce sacrifice; c'est bien spontanément, avec toute l'énergie d'une résolution librement prise, qu'elle s'écrie: « Je vous suivrai partout. » Hernani n'a rien fait pour l'entraîner, encore que cette décision flatte ses secrets désirs; il a plutôt essayé de l'en détourner en lui dépeignant son existence aventureuse sous les couleurs les plus sombres et les plus rebutantes.

Karl Moor, non plus, n'essaie point, lors de son retour au foyer paternel, d'emmener Amélie; il ne se fait même pas connaître. Peut-être cependant, s'il avait voulu, l'entreprise n'eût pas été difficile; il n'eût eu qu'à risquer un mensonge. Mais sa fierté lui défend de tromper Amélie.

Eusèbe, lui, en vrai Espagnol fougueux, bouillant, n'a qu'un désir : posséder celle qu'il aime. Et pour y arriver, rien ne l'arrête. L'amour le contraint, dit-il, à recourir à la violence, à rompre la clôture, à violer l'asile sacré. Il y a plus. La séquestration de Julie dans un monastère est même un stimulant à la passion désordonnée du jeune homme, quoiqu'il sache reconnaître que dans la femme la vraie beauté est sa chasteté même.

Tout est extrême pour moi, mon amour, ma douleur et ta cruauté ; elles vont aujourd'hui triompher de moi. Avant de t'avoir vu enfermée ici, j'ai souffert, avec une espérance assurée. Mais en voyant ta beauté perdue, j'ai foulé aux pieds et le respect d'un asile sacré et la loi de la clôture. Que ce soit un droit ou une justice, c'est notre faute à tous les deux. J'ai pour moi deux mobiles puissants, la force et le désir. Le Ciel ne peut pas s'irriter contre mon dessein. Avant cette tentative, tu étais mariée en secret, et l'on ne peut joindre dans la même personne le mariage et les vœux de religion. (Acte II, scène XII.)

Julie a beau lui répondre qu'en faisant des vœux de religieuse elle est devenue l'épouse du Christ; cet argument ne l'arrête pas. Mais quelques instants après, en voyant briller la croix sur la poitrine de la jeune fille, son ardeur farouche s'éteint tout à coup ; il ne veut plus enlever Julie ; il s'enfuit éperdu. Mais le démon, cette fois, est entré dans l'âme de la religieuse. C'est elle qui veut quitter le monastère et s'attacher aux pas d'Eusèbe.

L'amour est le premier sentiment chez celui-ci ; c'est le plus fort, le plus violent ; il domine tous les autres. L'amour lui donne une vaillance invincible ; l'amour lui inspire aussi la haine contre ceux qui le contrarient. Lisard est un obstacle à ses désirs ; Eusèbe le blesse en duel ; il veut l'achever quand Lisard le supplie au nom de la croix ; alors sa colère s'évanouit.

Le héros de Calderon, malgré ses égarements et ses folies, a le sentiment de la famille ; la voix du sang s'élève en lui à la vue de Curcio ; ces cheveux blancs, cet air noble et digne font naître chez lui une sympathie mêlée de respect. Il jette son épée et tombe dans les bras du vieillard qui est aussi ému que lui.

Eusèbe est donc avant tout un tempérament érotique; il n'en est pas de même de Karl Moor.

Chez celui-ci, ce qui prime c'est le désir de briller; il veut jouer un grand rôle, reconstituer le monde sur de nouvelles bases; il se croit appelé à une mission d'importance capitale. Et ce n'est pas seulement à la suite des perfidies de Franz qu'il veut entreprendre sa haute tâche réformatrice (bien que les méchancetés de son frère hâtent sa décision en lui donnant un prétexte immédiat); déjà, avant d'avoir été victime d'une duperie quelconque, nous l'entendons formuler d'âpres critiques sur la société contemporaine; c'est, selon lui, le siècle de la veulerie, de la phraséologie fanfaronne; beaucoup de mots, pas d'action; c'est aussi le siècle de l'hypocrisie et du fanatisme religieux, c'est le siècle des lois arbitraires et tyranniques qui mettent des entraves au génie.

Sans doute, dans ces plaintes il y a des choses justifiées, il y a aussi des allusions manifestes à une époque pénible de la vie de Schiller, pendant laquelle il subissait le despotisme du duc Charles-Auguste. Néanmoins, on trouve dans les paroles du héros une exagération voulue par l'auteur, exagération qui devient plus évidente lorsqu'il conclut qu'il faudrait transformer l'Allemagne en une vaste république dont lui serait le chef!

Du reste, Karl Moor a caressé ses rêves de grandeur depuis ses plus jeunes années. Tout enfant, il se sentait enthousiasmé tellement par les récits de batailles, qu'il organisait des simulacres de combat, dans lesquels il prétendait imiter Alexandre de Macédoine ou Annibal. Franz lui reproche même un jour hypocritement de ne pas lire la Bible, au lieu de se délecter constamment des ouvrages de César et de Plutarque. Cette admiration vive et spontanée pour les célèbres conquérants, les illustres capitaines de l'antiquité, n'a fait que grandir et se développer avec l'âge. Karl veut devenir un grand homme; il veut léguer son nom à la postérité.

Aussi, quand arrive la lettre perfide de son frère, il saisit la balle au bond. Il exhale d'abord sa fureur en termes violents, acerbes, protestant avec une âpreté

farouche contre la cruauté de ce « père au cœur de tigre ». Il ne se demande ni alors ni plus tard si la lettre vient bien de son père, s'il n'y a pas là quelque infernale machination de Franz, dont il ne peut pourtant ignorer le naturel perfide. Non, aucun doute ne surgit dans son esprit. Il montre ici un défaut de raisonnement, un manque de logique manifeste, et c'est là un des traits qui le dépeignent et caractérisent comme type dégénéré.

Lorsqu'un de ses compagnons, Schwarz, lui suggère ensuite l'idée de se faire bandit et assassin, il accueille ce projet avec de véritables transports, le qualifiant *d'inspiration divine!* Il s'écrie, exalté, presque délirant (Acte Ier, scène II) :

Oui mes yeux se dessillent! Fou que j'étais de vouloir retourner dans cette prison. Mon esprit a soif d'action, j'aspire à la liberté. Assassin, brigand! Ce mot met les lois à mes pieds! Les hommes ont renié l'humanité à mon égard quand je faisais appel à leurs sentiments d'humanité. Loin de moi donc, sympathie et ménagement! Je n'ai plus de père, je n'ai plus d'affection, le sang et la mort me feront oublier que quelque chose a pu m'être cher autrefois. Venez, venez!

Une fois devenu brigand, il met au jour des idées particulières. Il se considère comme une sorte de grand justicier ayant pour tâche de corriger les abus, de redresser les griefs. Mais sa conception de la justice est, si je puis employer ce mot, un peu *donquichottesque*. Il veut défendre les opprimés, soulager les miséreux, assister les veuves et les orphelins ; mais dans les luttes meurtrières qu'il livre, il égorge ou fait égorger des hommes par centaines, privant ainsi les femmes de leurs maris, les enfants de leurs pères.

En chef généreux, il dédaigne de prendre sa part du butin ; il laisse ses compagnons piller et voler.

Par moments cependant, il souffre de l'existence misérable qu'il s'est choisie ; il a de beaux mouvements de regret, de repentir ; l'innocence qui ornait ses premières années et qui se trouve à jamais engloutie dans l'abîme des excès et des désordres, lui arrache des larmes amères. C'est ainsi que nous l'entendons dire (Acte III, scène II) :

Mon innocence! mon innocence! Voyez! la nature entière se réchauffe aux doux rayons du soleil printanier ; pourquoi toutes

ces joies célestes me font-elles endurer un enfer à moi seul? Tout est heureux, tout fraternise dans un esprit de paix! Le monde entier n'est qu'une famille qui a son Père là-haut. Ce n'est pas mon père, hélas! Je suis repoussé, moi seul, écarté des rangs des justes... je ne puis porter le doux nom d'enfant... je ne me délecte pas du regard caressant de la bien-aimée... ni des baisers de l'ami. Je suis entouré d'assassins... de vipères qui sifflent... je suis rivé au vice par des chaînes de fer... je m'en vais chancelant, sur le fa ble roseau du vice, je m'en vais vers le gouffre de la perdition... hélas! je suis un Abbadonne hurlant au milieu des fleurs de cet heureux monde!... Que ne puis-je retourner, rentrer dans le sein de ma mère et renaître mendiant... pour devenir journalier comme un de ceux-là! Oh! je me fatiguerais à suer des gouttes de sang! Je payerais d'un travail acharné le plaisir d'une heure de repos calme!

Il y a encore pourtant, même dans cette crise de désespoir, un retour de fierté. En voyant le soleil se coucher, radieux, dans un nuage de pourpre, Karl Moor s'écrie :

C'est ainsi qu'expire un héros! Spectacle adorable! Lorsque j'étais enfant, mon plus cher désir était de vivre et de mourir comme *lui!* (Acte III, scène II.)

Tous ses raisonnements, même sur des questions abstraites, ont toujours comme *substratum* une pensée d'orgueil. Lorsqu'il pose le grand problème de l'existence de la vie future, il est, un instant, sur le point de se suicider; c'est encore une fois l'orgueil qui l'empêche d'exécuter ce projet. Nous ne résistons pas au plaisir de citer ici ce passage, digne pendant du célèbre monologue de Hamlet : Etre ou ne pas être, voilà la question. (Acte IV, scène V.)

Qui pourrait me garantir cela?... tout est si ténébreux, ce sont des labyrinthes compliqués... pas d'issue, pas de phare lumineux. Si, avec notre dernier souffle, tout était fini... fini, comme un vulgaire jeu de marionnettes! Mais pourquoi cette soif ardente de félicité? Pourquoi ces aspirations vers un idéal de perfection qui ne s'atteint pas? Pourquoi l'ajournement de projets inexécutés?... Si la misérable pression de ce misérable instrument il met le pistolet en joue rend le sage semblable à l'insensé, le lâche pareil au brave, l'homme loyal pareil au coquin, quoi alors?... Il y a une si divine harmonie dans la nature inanimée, pourquoi y aurait-il discordance dans la nature raisonnable?... Non, non, il y a quelque chose de plus que la matière, car je n'ai pas encore été heureux.

Croyez-vous que je tremble? Fantômes de mes victimes! Je ne tremblerai pas. (Il est pris de tremblements violents.) Vos

gémissements d'agonie, vos figures noircies par la strangulation, vos plaies horriblement béantes ne sont que des parties d'une chaine indestructible du sort, ce sont, en dernière analyse, des résultantes de mes soirées de fête, des caprices de mes nourrices, de mes précepteurs, du tempérament de mon père, du sang de ma mère. (Il frissonne. Pourquoi la fatalité a t-elle fait de moi un bœuf expiatoire destiné à faire rôtir l'humanité dans mon sein brûlant? (Il reprend le pistolet.) Temps et éternité, rivés l'un à l'autre par un seul instant! Effroyable clef qui ferme derrière moi la prison de la vie et qui ouvre devant moi les demeures de l'éternelle nuit, dis-moi, oh! dis-moi, où, où vas-tu me conduire?... Dans une région étrangère, jamais parcourue! Vois, l'humanité s'alanguit à cette vision; la tension du fini, du matériel diminue, et l'imagination, ce singe mutin et capricieux des sens, place devant notre crédulité d'étranges mirages...Non, non! un homme ne doit pas chanceler. Sois tel que tu voudras, Au-delà mystérieux, pourvu seulement que mon *moi* me reste fidèle. Sois tel que tu voudras, si je garde seulement mon identité. Les choses extérieures ne sont que l'enveloppe de l'homme; je suis pour moi-même mon ciel et mon enfer.

Ne pourrais-tu pas me laisser quelque coin de la terre, réduit en cendres, que tu as banni de ta vue, un coin où la nuit solitaire et l'éternel désert seraient toute mon espérance?... Alors je peuplerais cette solitude muette des produits de mon imagination, et j aurais à ma disposition toute l'éternité pour analyser l'image confuse de la misère universelle. Ou veux-tu peut-être, par des incarnations toujours nouvelles, par de nouveaux spectacles de misère, me faire descendre d'échelon en échelon jusqu'à l'anéantissement? Ne puis-je pas rompre les fils de la vie d'Au-delà aussi facilement que ceux-ci? Tu peux me réduire à néant; mais cette liberté-ci tu ne peux pas me la prendre. (Il charge le pistolet, puis s'arrête soudain.)...Est-ce que je mourrai par crainte d'une vie pleine de tourments? Est-ce que je vais laisser à la misère la victoire sur ma personne?... Non, je veux supporter la vie. (Il jette le pistolet au loin.) Que la souffrance tombe devant mon orgueil!

Karl Moor a peur de l'éternité; ce problème angoissant l'effraie tout comme un autre homme; ses tressaillements nerveux le montrent assez. Mais, par orgueil, il ne veut pas avoir l'air de trembler. Et, par orgueil encore, il veut endurer toutes les misères humaines.

Karl aime Amélie sincèrement, avec toute l'ardeur de la jeunesse. L'image de la jeune fille est toujours associée aux regrets de ses désordres. A un moment donné, lors du récit du jeune Kosinsky qui, lui aussi, a été victime d'une trahison d'amour, le héros est vraiment obsédé par le souvenir captivant de sa bien-

aimée; il faut qu'il retourne au foyer paternel, se délecter de sa vue béatifiante, ne fût-ce que pour quelques instants.

Cependant cet amour, si intense qu'il soit, ne suffit pas au bonheur du jeune homme; la possession d'Amélie n'a tout son charme que si Karl est appelé à jouer un grand rôle dans la société.

Plus tard il reconnaît que son orgueil l'a entraîné trop loin, que le rôle de justicier, de vengeur, revient à Dieu seul; il avoue s'être rendu coupable d'une présomption ridicule. Cet aveu repentant nous réconcilie avec lui.

Il prend alors la résolution de s'offrir lui-même en victime aux lois, non par un suicide qui serait, dit-il, une faute morale irréparable, mais par une démarche spontanée, une remise volontaire de sa personne aux mains de la justice. Il veut même faire bénéficier un pauvre journalier de cette résolution, sachant que sa tête est estimée mille louis d'or.

Wulffen fait observer que c'est là voler l'Etat, puisque ce journalier n'est qu'un intermédiaire inutile entre le brigand et la justice. Nous pensons que, s'il y a vol, c'est certainement le vol le moins inique de tous ceux que Karl a pu commettre.

Wulffen trouve en outre qu'un suicide pur et simple eût suffi pour en finir. Nous regrettons de ne pouvoir être de cet avis, pour la raison que le héros lui-même énonce (nous l'avons vu plus haut). Il dit explicitement (Acte V, scène II) :

> Vous croyez que je vais me tuer? Insensés, condamnés à l'aveuglement éternel! Pensez-vous qu'un péché mortel soit une compensation de péchés mortels antérieurs? Croyez-vous que l'harmonie du monde puisse gagner quelque chose par cette impie dérogation à la morale?

Cette fois, le refus de se suicider est dicté par un motif plus noble que tout à l'heure. Le héros disparaît de la scène en se signalant par un beau trait de générosité qui doit racheter bien des fautes.

Occupons-nous maintenant, pour quelques instants encore, de Franz. Lui aussi prétend jouer un rôle important; irrité de la position secondaire dans laquelle le hasard l'a placé, il veut se venger de la destinée.

Il veut dominer, il veut être maître malgré ses disgrâces physiques, malgré le désavantage de sa position familiale. « Tout ce qui m'empêche de dominer, dit-il, doit être écarté. Je dois devenir maître, afin d'imposer par la force ce que je ne puis obtenir par une grâce aimable qui me fait défaut. » Il veut aussi posséder Amélie.

Deux obstacles se dressent sur son chemin : son frère aîné Karl et son père lui-même. Il faut briser ces obstacles.

Etant donnée la nature basse et perverse de Franz, il ne peut hésiter sur le choix des moyens. Ces moyens seront des crimes, mais des crimes dissimulés.

Songe-t-il à tuer Karl? Non; c'est dangereux et peu pratique. Mieux vaut chercher à le déshériter; et pour y arriver, il jette le discrédit sur son frère, entasse calomnie sur calomnie afin de faire prononcer par son père la malédiction contre ce « fils dénaturé ».

La lettre qu'il envoie à Karl est de nature à détruire toutes les espérances de celui-ci. Remarquons cependant que, malgré son adresse, le scélérat ne parvient pas à pallier sa grossièreté naturelle. Il lui échappe ce trait (Acte I, scène II) :

> Tu ne peux attendre de pardon du père, à moins que tu ne veuilles te résigner à séjourner dans le caveau le plus sombre de sa tour et à vivre de pain et d'eau jusqu'à ce que tes cheveux aient grandi comme des plumes d'aigle et que tes ongles soient devenus comme des griffes d'oiseau de proie.

C'est de la vulgarité bouffonne; le père Moor ne se serait pas exprimé de la sorte. Avec un peu plus de clairvoyance, Karl ne se serait pas laissé duper. Franz montre ici un des symptômes de la dégénérescence.

Le perfide songe ensuite à tuer le père non par le glaive (il est retenu par la crainte de la justice, ou peut-être... par un reste de scrupule) mais par le repentir et par le remords. Il imagine alors cette fable digne d'un écrivain, et qui atteste un véritable génie inventif : Le trépas glorieux de Karl à la bataille de Prague. Tout y est combiné avec une

astuce diabolique, d'abord pour faire mourir Maximilien de Moor, ensuite pour enlever à la belle Amélie toute espérance par rapport à l'aîné et, ainsi, l'attirer à lui. Il fait même montrer par Hermann, son affidé, un glaive sur lequel sont écrits avec du sang ces mots : « Franz, ne quitte pas mon Amélie ! La mort toute puissante annula tes serments, Amélie ! »

Merveilleuse conception, chef-d'œuvre d'astuce, puisqu'Amélie avait répondu bien des fois à Franz que des serments inéluctables l'enchaînaient à Karl !

L'essai du cadet des Moor pourtant, à part l'évanouissement du vieillard, n'est pas couronné de succès Maximilien ne meurt pas. C'est alors que le mécréant prend l'horrible décision de faire transporter le vieillard dans un affreux cachot pour qu'il y périsse de faim. A la place du comte, le cadavre d'un chien est mis dans le cercueil et déposé dans le caveau de famille. Nous savons qu'ici encore la tentative de Franz est déjouée par Hermann. Néanmoins, le jeune Moor devient maître et gouverne en tyran.

Karl arrive inopinément, déguisé en étranger. Amélie ne le reconnaît pas ; mais Franz, plus observateur, le reconnaît. Il imagine alors de le faire tuer et pour cela, s'adresse au plus loyal, au plus honnête de ses serviteurs, au vieux Daniel. Comme si cet homme intègre pouvait, même par l'appât d'une somme folle, se laisser entraîner au meurtre ! Ici encore, nous trouvons dans Franz un symptôme de dégénérescence.

Si le scélérat aime Amélie ou s'il prétend l'aimer, c'est que sa vanité se complaît à étaler aux yeux du monde une femme parée de toutes les grâces du corps et de l'esprit, alors que lui-même est un véritable épouvantail ; il voudrait la posséder aussi pour satisfaire ses appétits grossiers, ses instincts charnels.

Peu de temps après le départ de Karl, Franz fait un rêve épouvantable qui lui montre le « Jugement dernier » et qui lui fait entendre sa propre damnation. Lui, l'impie, l'athée, le matérialiste, se trouble et

s'effraie; le manque d'équilibre dans ses facultés s'accentue. Il se sent envahi par une angoisse mortelle. Il craint l'éternité; c'est en vain que, par de ridicules sophismes, il cherche à se persuader de l'inanité du songe. Sa terreur redouble encore quand le vénérable curé Moser lui dit que les deux plus grands criminels, ceux que la justice divine châtie avec le plus de rigueur sont le parricide et le fratricide.

Mais les mauvais instincts sont trop ancrés dans son âme ténébreuse pour ne pas reprendre bien vite le dessus. Franz n'est pas homme à éprouver un vrai repentir. Il essaie un instant de prier; mais sa prière n'est qu'une parodie grotesque.

« Tout est aride et désert chez moi, dit-il en finissant. Non, je ne veux pas prier; le ciel n'aura pas ce triomphe, l'enfer ne se moquera pas de moi! »

Il voit alors le château en feu, les vitres voler en éclats; il entend le tapage des brigands qui assiègent la porte et, ne voulant pas tomber entre leurs mains, il s'étrangle.

Si Franz incarne le pire des scélérats, le plus perfide et le plus impie des quatre criminels que nous étudions, *Hernani* est, par contre, le moins bandit des quatre; mais c'est aussi, comme nous allons nous en convaincre, le moins héros.

Le drame français ne fait allusion à aucun crime antérieur d'Hernani, sauf celui de vivre en conflit avec les lois et la société.

D'autre part, ce qu'il y a de plus beau chez ce personnage, c'est sa sincérité complète vis-à-vis de Dona Sol. Il l'aime éperdument; tout son bonheur se concentre en elle. Mais pour rien au monde il ne voudrait lui faire une image trop flatteuse de son existence; il exagère plutôt la note sombre et triste; il rend le tableau plus lugubre, plus effrayant encore qu'il n'est.

Cette perspective n'épouvante pas Dona Sol dont l'amour généreux est invincible. Le contraste entre les peintures, grossies à dessein, d'Hernani et le dévouement spontané de sa fiancée donne lieu, dans

la pièce, à de magnifiques antithèses. Qu'on en juge :

HERNANI

Parmi les montagnards libres, pauvres et graves
Je grandis, et demain trois mille de ces braves,
Si ma voix dans leurs monts fait résonner ce cor,
Viendront... Vous frissonnez. Réfléchissez encor...
Me suivre dans les bois, dans les monts, sur les grèves
Chez des hommes pareils aux démons de vos rêves.
Soupçonner tout, les yeux, les voix, les pas, le bruit,
Dormir sur l'herbe, boire au torrent, et la nuit
Entendre, en allaitant quelque enfant qui s'éveille,
Les balles des mousquets siffler à votre oreille,
Etre errante avec moi, proscrite et s'il le faut,
Me suivre où je suivrai mon père, — à l'échafaud.

DONA SOL

Je vous suivrai.

HERNANI

Le duc est riche, grand, prospère.
Le duc n'a pas de tache au vieux nom de son père,
Le duc peut tout. Le duc vous offre avec sa main
Trésors, titres, bonheur...

DONA SOL

Nous partirons demain
Hernani, n'allez pas sur mon audace étrange
Me blâmer. Etes-vous mon démon ou mon ange ?
Je ne sais, mais je suis votre esclave. (Acte Ier, scène II.)

La réponse de Dona Sol est, de tout point, admirable. Hernani a placé sous ses yeux d'un côté sa propre misère, les dangers perpétuels de sa vie errante et de l'autre l'opulence, le luxe, la gloire dont jouit le duc. Que de femmes, même amoureuses, eussent été ébranlées ! Dona Sol ne trouve que ce mot, héroïque dans sa simplicité : Nous partirons demain (1).

Hernani évoque devant nous, à certains moments, la physionomie martiale des anciens preux de race castillane. Il en a toute la vaillance ; il en a aussi la fierté. C'est ce que prouve notamment sa mâle

(1) M. Léon de Monge, *Histoire de la littérature française*, p. 160, compare ici la situation de Dona Sol à celle de Junie (dans *Britannicus*) elle aussi recherchée à la fois par Néron et par Britannicus.

réponse à Don Carlos qui lui demande son nom (Acte Ier, scène II) :

> Je le garde, secret et fatal pour un autre,
> Qui doit un jour sentir, sous mon genou vainqueur,
> Mon nom à son oreille, et ma dague à son cœur !

Malheureusement cette bravoure, dans le drame, n'a pas tout le relief désirable, et ici nous touchons aux points défectueux du caractère d'Hernani. De nos trois personnages, avons-nous dit, c'est lui qui est le moins héros.

Dans les deux premiers drames, la figure du personnage principal émerge avec une intensité lumineuse. Eusèbe, comme Karl Moor, nous intéressent du premier moment jusqu'au dernier ; absents ou présents, ils nous occupent et sollicitent continuellement notre attention. Jamais un autre personnage ne vient leur disputer la prépondérance, au point de vue de l'intérêt dramatique, ni les reléguer à l'arrière-plan. C'est, du reste, une des conditions principales de succès, dans l'épopée comme sur le théâtre.

Or, *Hernani* n'a pas l'avantage de nous intéresser assez vivement. « Si, comme poème, l'œuvre étincelle de sublimes beautés, il faut bien avouer que, comme drame, elle est mal composée ; les personnages ne se tiennent pas, ils ne ressemblent à rien qu'on ait vu vivre et agir en aucun temps (1). » Ce jugement, si sévère qu'il paraisse, est juste au fond, rien qu'à considérer le héros.

S'il éveille notre sympathie au début, il se trouve bientôt effacé d'abord par le vieillard, ensuite par Don Carlos. Lorsque, déguisé en pèlerin, il vient solliciter l'hospitalité du duc, celui-ci la lui accorde ; et chose admirable, même après l'avoir vu entre les bras de Dona Sol, Ruy Gomez dompte son ressentiment et, esclave d'un rigoureux devoir, il protège Hernani contre le roi Don Carlos au prix même de sa vie. Une pareille générosité vis-à-vis d'un ennemi, d'un rival, grandit le vieux gentilhomme et l'élève tout à coup à

(1) Petit de Julleville, *Leçons de littérature française de Corneille à nos jours*, p. 250.

la taille prestigieuse d'un héros, mais cela au détriment d'Hernani dont le rôle baisse à mesure que celui du vieillard monte.

Dans la suite, c'est Don Carlos qui arrive au premier plan et concentre sur lui toute l'attention. C'est contre lui que la conjuration est tramée, il est donc victime possible et, dès lors, gagne en sympathie. Hernani n'est plus qu'un conspirateur, un homme des ténèbres.

La sympathie pour Don Carlos devient de l'admiration lorsque nous le voyons à son tour refouler sa juste colère, pardonner aux conjurés et, pour mettre le comble à sa générosité, rendre à Hernani ses titres de noblesse et lui accorder la main de Dona Sol.

Toutes ces circonstances enlèvent au héros de Victor Hugo une grande partie de son intérêt. D'un autre côté, si plus tard il devient victime de la rancune de Ruy Gomez, c'est un peu sa faute. Le duc lui avait offert de lui rendre le cor fatal s'il voulait lui laisser le soin de la vengeance et lui abandonner à lui seul la personne de Don Carlos; Hernani, aveuglé par la haine, refuse. Son ressentiment triomphe de tout, même de son amour. Ce trait, encore une fois, est de nature à le discréditer.

Bref, Hernani n'est héros qu'au début de la pièce; dans les trois derniers actes, son rôle a quelque chose de déplaisant. L'écrivain n'a pas su lui conserver la sympathie qu'il avait fait naître au commencement.

Nous pouvons donc dire, d'une façon générale, en reprenant nos constatations sur les différents personnages, qu'Eusèbe est un érotique qui est entraîné au crime par l'amour; Karl Moor est un ambitieux qui veut jouer un grand rôle, mais un ambitieux dégénéré; Franz Moor, dont la dégénérescence s'accuse beaucoup plus, est à la fois cupide, sensuel et rancunier; il veut se venger des disgrâces de la nature et des partialités de son père; enfin, Hernani est un désespéré qui veut venger la mort de l'auteur de ses jours; c'est un homme qui aime et qui hait, et c'est pour avoir trop haï qu'il est malheureux en amour.

HENRI GLAESENER.

SONNET

L'EXPRESS QUI PASSE

L'express accourt, d'un cri déchirant l'air tranquille...
Courbé sur son sillon, mais soudain redressé,
Un paysan regarde, en un songe, immobile
Et la bêche au menton, fuir le monstre pressé...

Un soupir est monté de son cœur oppressé :
Que ne peut-il, aussi, voler de ville en ville,
Vers le fiévreux plaisir qu'en son rêve inutile
Il n'a jamais connu, mais toujours caressé?...

A l'instant, dans l'éclair de ce bruyant vertige
Où tout — bois, monts, clochers, — à contre-sens voltige,
L'œil las d'un voyageur a rencontré le sien...

Et le passant, au front creusé d'inquiétude,
Envie au laboureur sa chaste solitude
Et son calme bonheur, — dont lui seul ne sait rien.

GÉRARD HARRY.

MISS PRICKETTY

Nous venons de finir notre thé. Mary-Ann tourne autour de la table sur la pointe des pieds et enlève discrètement les petites tasses fines, le plat à couvercle rond contenant les muffins, la vieille théière d'argent toute bosselée, la grande urne brune au robinet en forme de tête d'oiseau... Miss Fanny Pricketty s'installe dans son grand fauteuil de velours rouge au coin de la cheminée et je m'assieds à ses pieds sur le long tabouret étroit occupant toute la largeur du foyer que les doigts agiles de Miss Pricketty ont brodé, quand elle était petite fille, de roses et de lis au petit point; elles sont bien fanées les pauvres roses et des générations innombrables de mites ont rongé la laine, montrant çà et là le canevas jauni.

Miss Pricketty est en grande toilette : tous les soirs avant le thé, elle revêt une belle robe de soie noire, puis elle se pare des objets précieux qui lui ont été légués par tous les Pricketty du temps passé. Ses poignets sont ornés des manchettes finement brodées par la vieille maman Pricketty il y aura bientôt cinquante ans. L'austère platitude de son buste de vieille fille est dissimulée sous les plis d'une belle écharpe de dentelle de Carrickmacross; c'est la même écharpe qui est drapée autour du cou de tante Bella dans son portrait, où elle minaude en face de moi; mais alors que tante Bella, qui est jeune, jolie et potelée, porte l'écharpe de façon à montrer la courbe gracieuse des épaules et la retient par une simple rose, Miss Pricketty l'attache bien haut, la transperçant d'une solide broche de pâles améthystes d'Irlande.

C'est une broche bizarre, en forme de boussole : quatre pointes, puis quatre plus petites, puis huit toutes petites; elle a dû bien sûr appartenir au grand oncle Georges, le capitaine au long cours qui a rapporté de ses voyages la plupart des curiosités qui

remplissent la maison. C'est de lui que Miss Pricketty tient l'exquise croix de Malte en filigrane d'or qu'elle porte pendue à une lourde chaîne enroulée deux ou trois fois autour du cou.

Miss Pricketty ne porte pas de bonnet : « Je sais bien, Dearie, m'a-t-elle dit un jour, que beaucoup de vieilles demoiselles trouvent convenable de se couvrir la tête chez elles, mais Mamma considérait que cette coiffure était l'apanage de femmes mariées et que c'était une impertinence, pour une vieille fille d'oser s'en revêtir ». Donc les cheveux gris de Miss Pricketty, bien brossés, bien tirés, sont simplement enroulés en un très petit chignon tout rond, à demi caché sous un nœud de velours noir, traversé d'une boucle carrée en vieil argent, sertie de cristaux ternis.

Miss Pricketty ne m'a jamais dit d'où lui venait cette boucle et j'ai été ravie de la découvrir un jour sur le soulier de l'arrière-grand-père Pricketty dont le portrait, grandeur nature, occupe tout le panneau au-dessus de la cheminée. Le vieux Pricketty, assis dans l'identique fauteuil à oreillettes de Miss Fanny, en habit bleu, gilet brodé, culotte jaune, bas blancs et souliers à boucles, a dû être un bien désagréable vieux gentleman de son vivant ; sa petite figure ridée, surmontée d'un haut toupet de cheveux blancs, sort, jaune comme un coing, d'un immense col qui lui monte jusqu'aux oreilles. Les sourcils froncés, les lèvres serrées, il brandit de la main droite un rouleau de papier comme s'il voulait vous le jeter à la tête. Le jour où j'ai découvert que Miss Pricketty portait une de ses boucles, j'ai découvert aussi que l'arrière-grand-père en était fort en colère et qu'il considérait qu'il était encore bien plus impertinent pour Miss Pricketty de se mettre sur la tête sa boucle de soulier qu'un petit bonnet de vieille dame. Quand Miss Pricketty est assise à sa place favorite, au coin du feu, le regard irrité de ses petits yeux bruns tombe droit sur le sommet de la tête de Miss Fanny ; il me semble que ce regard devient de plus en plus furieux et je puis presque prévoir le soir où l'arrière-grand-père, incapable de se contenir plus longtemps, s'élancera

hors de son cadre et, empoignant la vieille demoiselle par le chignon, lui arrachera violemment sa boucle.

Miss Pricketty ne se doute nullement du danger qui la menace, elle est rêveuse ce soir, et, après un long silence, elle me demande d'une voix pensive :

— Dearie, avez-vous jamais douté des paroles de l'Ancien Testament?

Nous parlons souvent religion : En bonne protestante, qui lit un chapitre de sa Bible, soir et matin, les histoires merveilleuses des Ecritures lui sont toujours présentes à l'esprit et les citations bibliques lui montent naturellement aux lèvres; dans nos conversations j'accepte toujours, sans discuter, l'opinion de Miss Fanny. Ebranler par quelques futiles objections la foi si naïve de ce cœur candide me paraîtrait une chose cruelle et sotte.

Je réponds diplomatiquement par une autre question : « Pourquoi donc me demandez-vous cela? »

La figure de Miss Pricketty s'attriste : « C'est qu'il me semble que les jeunes gens d'aujourd'hui ne sont pas aussi religieux que ceux de ma jeunesse. J'ai eu une longue conversation avec Charley Brown, et il m'a dit des choses, oh! mais des choses... à vous faire frémir! »

Je maudis tout bas Charley, qui n'a pas mes scrupules : « Que vous a-t-il dit, je suis sûre que ce sont des sottises? »

— Il a commencé par me déclarer qu'il ne voulait rien croire de ce qu'il ne comprenait pas.

— C'est cela, je savais bien que ce serait des sottises! Et qu'est-ce que Charley comprend à ce « monde de mystères » où nous vivons? Sait-il comment il se fait que nous naissons, que nous mourons? Il voit, sait-il seulement ce que c'est que la lumière?

Miss Pricketty m'arrête tout court; elle n'est pas dépourvue d'humour et sait vous raconter des histoires fort amusantes, mais elle n'aime pas qu'on se moque d'elle.

— Il me semble, dit-elle sévèrement, que c'est vous qui dites des sottises. Pourquoi Charley ne saurait-il pas ce que c'est que la lumière, mais voilà ce que c'est. (Elle me désigne de la main la haute

lampe au grand abat-jour jaune, placée sur un guéridon et qui éclaire d'une lueur douce et indécise la grande chambre aux meubles démodés.)

Je n'insiste pas. Revenons à Charley.

— Charley, continue Miss Pricketty, dit que c'est absurde de croire que le monde a été créé en sept jours. Chacun de ces jours, dit-il, représente des milliers, peut-être des millions d'années. Avez-vous jamais entendu dire rien de pareil?

— Certainement; l'argument de Charley n'a rien d'original.

— Oh! il l'admet; il m'a dit qu'il pourrait me citer une douzaine d'évêques anglicans qui croient et enseignent la même chose. Je lui ai répondu, s'écrie Miss Pricketty en s'échauffant, que cela m'était bien égal, et que je mettais la Bible bien au-dessus des évêques : « Le Ciel et la Terre passeront, dit le Seigneur, mais mes paroles ne passeront point. » Or, la Bible dit : Et il y eut un soir et il y eut un matin, ce fut le premier jour. Cela veut dire *un jour* et non des millions d'années.

— Certainement, je suis persuadée que c'est ce que croyaient les vieux Juifs qui ont écrit la Genèse.

— Les vieux Juifs! Jeannie. Est-ce que ce sont les vénérables patriarches de l'Ancien Testament que vous appelez des vieux Juifs?

Je me hâte d'offrir mes excuses aux patriarches. Ce ne sont pas des vieux Juifs.

— Charley, naturellement, ne veut pas croire que Jonas ait été avalé par une baleine et je dois dire que moi-même... Miss Pricketty hésite et rougit ... j'ai trouvé quelque difficulté à croire que vraiment... vous savez, on dit qu'une baleine a le gosier si étroit.

— Chère miss Pricketty, ne vous inquiétez pas de Jonas! Il n'est pas au monde un seul esprit se croyant fort qui ne vous jette son histoire à la tête, et qu'est-ce que cela peut bien faire à qui que ce soit que Jonas ait ou n'ait pas été avalé par une baleine? Mais c'est une histoire tellement invraisemblable que je pense que le Seigneur ne l'a mise dans la Bible que pour éprouver notre foi.

— C'est bien possible, dit Miss Pricketty, je ne suis qu'une pauvre vieille fille ignorante : « J'ai parlé et je ne comprenais pas ; ce sont des choses trop merveilleuses pour moi et je ne les connais point. » Mais ce n'est pas tout : Il a ricané, oui ricané en parlant de Josué. Ce n'est pas le soleil qui tourne autour de la terre, m'a-t-il dit, mais la terre qui tourne autour du soleil ; alors comment Josué a-t-il pu arrêter le soleil ?

— Mais le soleil tourne aussi.

— Vraiment ?

— Oui, tout tourne, tout se meut, le soleil et son petit système de planètes s'en vont, Dieu sait où, dans la direction de la constellation d'Hercule.

Miss Pricketty n'est pas satisfaite. La constellation d'Hercule lui paraît avoir un son païen.

— Hum ! fait-elle, c'est possible, je n'en sais rien, mais Charley a osé s'attaquer à la Sainte-Trinité : Il n'y a rien dans l'Ancien Testament, dit-il, qui prouve cette doctrine-là. N'avez-vous pas honte, Charley, lui ai-je dit, vous qui avez eu des parents chrétiens, d'oser dire des choses pareilles ! Je m'étonne que les pierres mêmes du chemin ne crient pas contre vous. Et quand même elles crieraient, a dit Charley, cela ne prouverait pas la Trinité. Mais je l'ai confondu tout de même. Ah ! vraiment, lui ai-je dit, vous trouvez qu'il n'y a pas de preuves de la Trinité dans la Bible ! Mais ouvrez-la à la première page ; Qu'y trouvez-vous ? Et Dieu dit : « Que la lumière soit. » A qui parlait-il si le Fils n'était pas là pour l'écouter ? Il n'a rien trouvé à répondre à cela !

Et toute rassérénée, en se rappelant la déroute honteuse de l'ennemi, Miss Pricketty se lève, prend l'énorme Bible de famille sur la première page de laquelle sont écrits les noms, la date de naissance et la date de la mort de deux cents ans de Pricketty, elle la met sur ses genoux et l'ouvre avec respect à l'endroit où nous en sommes restées ce matin, marqué par les lunettes d'or qu'elle s'ajuste au bout du nez, puis elle commence à lire :

« Que Dieu se lève et ses ennemis seront dispersés

» et ceux qui le haïssent s'enfuiront devant lui. Tu » les dissiperas comme la fumée se dissipe, comme la » cire se fond au feu; ainsi périront les méchants » devant Dieu. »

. . . . . .

« Certainement, Dieu écrasera la tête de ses enne- » mis, le crâne chevelu de celui qui marche dans ses » forfaits.

» Le Seigneur a dit : Je les ramènerai de Bassan, » je les ramènerai des profondeurs de la mer.

« Afin que tu plonges ton pied dans le sang de tes » ennemis et que la langue de tes chiens en soit » rougie... »

Je me représente Joé, le vieux chien de Miss Pricketty, qui ronfle sur son coussin, relèchant « les débris palpitants et les membres affreux » de Charley l'impie, et je me réjouis. Puis je pense à ma chère Miss Pricketty si droite, si simple, si bonne ! Et tandis qu'elle continue à lire, d'une voix pieuse et pleine d'onction, les féroces actions de grâce du roi David à Jéhovah. le dieu des batailles, ce sont les paroles du Christ que je murmure tout bas : « Laissez venir » à moi les petits enfants, car le royaume du ciel est à ceux qui leur ressemblent »

JEANNE ROUSSEAU.

LE CARNET D'UN MÉDECIN DE VILLAGE

I. — SYLVIE AU JARDIN

Quand vint son tour, le Dr Pierre N... conta : Voyages lointains, villes d'eaux, littoral, je m'en moque! Je ne goûte de vacances vraies que là-bas, à mon village... Là seulement j'éprouve un peu de rémission à la dure vie de toute l'année... Et je ne retrouve d'encouragement à m'y atteler de nouveau en octobre, que si j'ai pu passer quinze jours parmi les choses de mon enfance, et boire l'eau lustrale des fontaines où, gamin en sabot, je pataugeais entre deux maraudes.

L'été dernier, je trouvai enfin l'occasion de m'en retourner à la maison natale.

Une après-midi, ma promenade m'ayant porté de l'autre côté du bois, je reconnus tout à coup la vieille ferme des *Trois-Peupliers*, où, quand mon oncle était encore sencier, je passais jadis le meilleur du temps que je pouvais soustraire à l'école.

Le bonhomme était mort; c'était son fils qui continuait, m'avait-on appris, d'exploiter tant bien que mal le domaine.

Du chemin planté de sorbiers où je passais, je le reconnus dans un champ. A voir sa taille herculéenne, ses larges épaules arrondies sous les petits plis de sa blouse; ses cheveux rouges que ne parvenait pas à écraser son chapeau de paille commune enfoncé sur la nuque; son nez en bec de corbin; ses yeaux clairs, fixes, terribles et rieurs, j'éprouvai un immense plaisir. Ce paysan de mon âge, auquel cependant aucune sympathie ne me liait, m'apparaissait comme le parfait modèle d'une race dont je n'étais plus que l'avorton intellectualisé.

Lui, cependant, sans prendre la peine d'arrêter la

herse où il se tenait juché, calé par son bâton de cornouiller, me cria :

« Ah! cousin docteur! »

Comme je m'approchais, il me tendit l'index de sa main gauche, un doigt gros comme un poing d'enfant, râpé par la terre sèche, et couvert sur le dessus de poils roux qui brillaient comme des mèches d'or. Je serrai l'objet d'ailleurs en toute cordiale naïveté et en courant pour accompagner la machine secouée sur les mottes de glèbe dure, au pas solide des deux chevaux.

Mais cette politesse accomplie, le souffle d'ailleurs me manquant, je crus pouvoir renoncer à le suivre. Il continuait, haussant la voix à mesure qu'il s'éloignait :

— Hé donc, couseau? Tandis que tu seras à la ferme, regarde à voir un peu ce que la Noire peut bien, diable, avoir dans le corps! Elle tousse jour et nuit... Elle ne profite plus depuis quasiment plus d'un an...

— Qui, la Noire? questionnai-je. Est-ce une vache malade?... Et me prends-tu pour un vétérinaire, espèce de broquegniole?

— Ah! mâtin di nom di Dios! hurla le cousin, tapant sa cuisse de la main qui serrait les cordes des rênes, et ruant sur son charroi du plaisir que lui causait ma grossière méprise. C'est Sylvie, la Noire, donc!... Sylvie!... Tu te rappelles bien, la petite de Landelies qui gardait déjà les vaches ici quand nous brûlions ensemble les genêts au pré du Trou des Renards, hé!... Ah! ah!... Mâtin di nom di Dios?... La Noire, une vache!... Un pauvre petit « créquion », tout au plus, à cette heure!... Même que je commence joliment d'en avoir mon soûl, de ce paquet d'os!... Ah! nom d'là!...

— Bon! Compris! On y regardera! Salut!

— Hue, vous deux les feignants! Hardi à la montée!...

Je le vis, guidant ses chevaux à grandes saccades, gravir la côte, ferme sur ses jambes écartées, son sarreau gonflé dans le dos, vers la petite maison au bout du champ tout là-haut, où le sabotier, quand

j'étais gamin, travaillait déjà ses rondins de bouleau qui sentent la vanille.

Je poursuivis ma route. La ferme m'apparut dans son creux avec ses toits de tuiles et d'ardoises mêlées; ses murs et son verger de petits arbres à têtes rondes qu'on craint toujours de voir se déranger sur la pente de la colline, comme des jouets sur une table trop penchée... Puis, les haies du jardin qui dessinent des angles... Où l'on ne voit rien, entre les saules chevelus, c'est l'eau de la mare. Et derrière le haut pignon de la grange, ces houppes claires, si doucement vertes qu'à peine elles sont visibles dans le bleu du ciel, ce sont les cimes des peupliers. Ils sont plantés sur la route devant l'entrée. Vus d'ici, ils demeurent cachés tout entiers, moins leur sourire.

Cette Sylvie, dont les brutales paroles du paysan m'avaient, un instant, ravivé le souvenir, je n'y pensais déjà plus. Remettant à plus tard ma visite au logis, au lieu de pousser jusqu'au porche de la basse-cour, je m'engageai dans le jardin par la porte à claire-voie qui tout d'abord se présentait.

Ah! le bon vieux jardin négligé! Je le retrouvais sale et gai, désordonné et amical, tel qu'en mon imagination je le revoyais sans cesse; plein de fruits, de pauvres fleurs et de légumes rustiquement confondus.

Je caressais le mur de l'écurie aux briques d'un ton si chaud, qui abrite les espaliers dont les pêches n'ont jamais rafraîchi que les mulots. Avec quel plaisir je reconnaissais l'abondante désinvolture des fraisiers lançant les grêles filets de leurs racines, à travers la bordure de buis, jusqu'au milieu du sentier où mes pieds les écrasaient! A peine si les touffes de groseilliers avaient grandi. Les plates-bandes des choux, des poireaux et des salades dormaient aujourd'hui, comme toujours, douces dans la paix de tous leurs tons de vert...

A l'ombre des ramilles où les pois attachaient leurs cosses fraîches vernies et où les fleurettes flottaient pimpantes comme des papillons retenus aux prises, je retrouvai le banc de branches tressées. C'était le tondeur de haies qui jadis l'avait construit.

Ici, j'avais dormi tant de mes sommeils d'enfant, aux torrides après-midi des mois d'août anciens!

Délices du passé! Ecoutez, un coq chante de sa voix claire comme un sabre brusquement tiré au soleil. Une machine agricole crie au loin, dans un champ, de ses roues mal graissées. La grosse servante qui cueille le souper du ménage essuie, du dos de la main qui tient une salade, son front emperlé de sueur... Doux temps, où ces choses passaient devant mes yeux comme des images n'ayant rien d'amer, dans un enchantement sans pensée...

Je m'étais assis à l'ombre verte et tendre des pois ramés. Le livre, que tantôt je feuilletais pieusement en marchant, s'ouvrit sur mes genoux. Dans la douceur radieuse de cette vie végétale et muette, je me mis à lire... Je me mis à lire parce qu'en ce moment, sans doute, le voulait ainsi le démon de la pensée écrite; le démon qui veille jalousement, dès que nous savons nos lettres, à ce que plus aucune de nos joies ne demeure pure de la tristesse des pauvres hommes qui ont souffert avant nous.

C'était le volume des Pensées de Pascal. Sur la page étalée, je lisais à haute voix :

« Le dernier acte est sanglant, quelque belle que » soit la comédie en tout le reste; on jette enfin de la » terre sur la tête, et en voilà pour jamais. »

Oh!... Dans le jardin où dormaient les jours de paix de mon enfance, ce fut comme si ces mots terribles avaient tout à coup ébranlé les tintements pressés et redoublés d'un tocsin.

« On jette enfin de la terre sur la tête, et en voilà pour jamais. »

Dans le jour ensoleillé où resplendissait l'août triomphant, la voix du grand mort qui jadis s'affola aux écoutes de l'effrayant et éternel silence des espaces infinis, la voix du Livre m'étreignit d'une si pénible angoisse; mon cœur se mit à battre si douloureusement que je fermai les yeux.

Est-ce une seconde, est-ce une minute que dura cet étouffement? .. Tout à coup, je perçus un parfum de fleur. J'ouvris les paupières.

Debout, dressée devant moi, une grande fille pâle,

aux cheveux noirs réunis en masses épaisses sur les tempes, de ses immenses yeux caves me regardait. Elle tenait la tête projetée en avant dans la pose de quelqu'un qui tend l'oreille. Ses lèvres étaient serrées, ses narines frémissaient comme chez quelqu'un qui écoute et qui entend... Tordant vers le sol, ses bras réunis, elle tenait à deux mains une rose rouge, d'un rouge sanglant et large épanouie.

Du premier coup d'œil, j'avais vu qu'elle était profondément malade ; j'avais vu que son état était désespéré. Jamais la maladie qui ravageait sa poitrine n'avait, sur visage de femme, marqué de traces plus déchirantes...

Jamais de tout son aspect, de l'éclat de ses yeux, de la fièvre de ses lèvres, phtisique n'avait crié diagnostic plus net de la consomption qui l'empoisonnait.

Je me levai. Je criai :

— Sylvie?

— Pierre!

J'avais à peine jeté ce nom que la brûlure d'une honte atroce me monta à la tête... Un tourbillon de pensées qui sembla m'aspirer tout le sang du cœur me faisait trembler. J'étais près de tomber.

Sylvie m'écoutait-elle, quand je lisais ces mots qui devenaient pour elle plus terribles que le glas du *Dies iræ* qu'on chante à l'office des morts?... Voilà, voilà, ce qu'il me fallait immédiatement savoir!...

Ces paroles d'horreur, du triste livre que je lisais trop haut, les avait-elle comprises?

Sylvie!

Etait-ce ici ce qui restait de la fillette aux membres élastiques, qu'en nos jeux passés, jamais aucun petit paysan ne pouvait fatiguer; preste à la course, comme vive à l'escalade ; jetant des pierres plus loin que nous ; franchissant des buissons de ronces avec l'agilité d'une chevrette?

Dieu de pitié? Etait-ce ici la paysanne dont la force et la gaieté giclaient naguère par les yeux ardents, comme une clarté par les fenêtres de la maison ; dont la voix tirelirait, toute la divine journée, inlassable en sa joie comme l'alouette dans l'azur?

Dieu de nous tous? Devant moi, avais-je bien la noiraude dont les lèvres, plus rouges que le sang des mûres, mordaient mes lèvres sous les mûres? Celle qui avait une odeur de menthe dans l'haleine, et dont la peau de la nuque, sous les cheveux, sentait le pain frais. Est-ce toi, Sylvie de mes seize ans?

Ah! que j'aurais voulu fuir!... Mais il était trop tard... Elle avait lu, dans l'épouvante de mes regards, son arrêt de mort...

— Sylvie!

Deux flots de larmes tombèrent de mes yeux. Qu'elle était belle encore!

— Sylvie!

Dans ma poitrine, je sentais une main, une main révoltée qui me tordait le cœur comme elle eût pris à la gorge le destin impitoyable.

— Sylvie, ma pauvre Sylvie!

J'ouvris les bras. Toute droite, sans un mot, elle y tomba; ses lèvres sur mes lèvres, les yeux fermés, raide comme une morte, telle qu'une morte déjà.

Dans les larmes, sur son corps où ne brûlait que sa bouche, un instant douloureux et violent comme un coup de couteau, je possédai à nouveau ma jeunesse.

... Je la couchai sur le banc. A genoux devant elle, je soufflais mon haleine sur les yeux qu'elle ne voulait plus rouvrir. Elle me dit lentement, en son wallon doux chantant dans la gorge :

— Ligel co! — Lisez-le encore!

D'un mouvement de la tête elle montrait le Pascal. Elle ne savait point lire. Elle montrait le livre d'où était monté, vers elle, l'appel de la Mort. Tandis que l'humble jardin vétuste où s'avançait le soir, mêlait autour de nous le parfum des herbes et des roses.

Cette nouvelle a obtenu le premier prix au Concours organisé par le *Correspondant médical* de Paris, directeur M. Dalloz, et auquel avaient pris part 350 concurrents.

II. — FLORENCE DE PÊCHANT

Un matin d'avril, comme je prenais au clou le sécateur pour visiter mes rosiers, un coup de sonnette retentit, dans le corridor, à faire croire que le Nouveau-Philippe, l'aubergiste d'en face, avait attelé ses cinq chevaux au cordon.

Noir, le chien se mit à aboyer comme un perdu. au fond de la cour. Le chat *Pelotte* sauta de la cheminée avec une mine scandalisée. Et la grosse Phine, en train de tourner la pâte du pain, dans le fournil, cria :

« Vingt-cinq milliards de goddons ! Y a-t-il du bon sens à saisir ainsi les gens ? »

Je me préparais à savourer le joli compliment dont ma domestique allait savonner l'irrupteur. Car les héros de l'Iliade, et les bougres des Mille et une Nuits paraissent timides dans leurs invectives, pour qui a entendu ma femme de ménage développer sa verve injurieuse, quand la colère l'échauffe.

Un second coup de cordon arracha le ressort à la muraille, brisa net le fil de fer, laissant la sonnette berliquotante à son clou.

Phine atteignait la porte.

« Fils de truie ! Pourriture de cochon !... » hurlait-elle en déclanchant le verrou.

Un homme, qui devait peser de toutes ses forces au dehors, entraîna l'huis, renversa Phine et se mit à répéter en bégayant :

« A la ferme du Plein-de-Chênes ! Vite ! Accourez !... Tués tous les deux ! »

Je me montrai.

« Qui ça, tué ? demandai-je...

— Les maîtres ! Nom d'là ! Venez donc ? Je cours au curé !...

— Mais s'ils sont morts ?

— Non, me répondit l'homme qui déjà piétinait la pierre du seuil pour s'élancer. Non !

Il fit le geste d'épauler un fusil. Les yeux lui sortaient de la tête. Il avait à la bouche une écume verte mêlée des débris de branche qu'il mâchait. Il s'élança

vers l'église et disparut au galop de ses semelles ferrées.

Phine s'était ressaisie. En se massant le bras meurtri par le choc de la porte :

« Salaud de varlet du diable » ! criait-elle. « Reviens-y, pour voir, fils de bouc ! Je veux être pendue si tu n'as pas le *Noir* à tes trousses !...Tenez ! Tenez ! Mais c'est qu'il a fait sauter le fumier de ses bottines jusque sur les murs !... Pour deux hommes tués ? Est-ce une raison ? »

J'achevai ma toilette à la hâte.

Je me souviens ! C'était un quinze du mois. C'était le quinze d'avril. Au coin de la grand'route, je me revois tombant sur une pleine charrettes de nourrins qu'un marchand de cochons de Lobbes amenait au marché. La voiture avait versé. Toutes les couennes roses s'agitaient dans un grouillement d'où montait une musique de grognements qui excitait la joie des gens de Leernes.

Peuh ! J'avais ma trousse en poche et des pastilles de sublimé. Le temps était délicat. J'avais la perspective d'un beau cas... J'étais heureux. Aux dernières maisons du village, goulûment j'allumai ma pipe de bruyère. Pourquoi le cacherais-je ? Je n'ai jamais pensé qu'un client dût nécessairement être plus mal soigné et plus tard guéri, pour avoir reçu la visite d'un médecin qui a fait, vers lui, route de bonne humeur... Donc j'allais. Il y a trois quarts d'heure de marche, de ma maison à la Ferme du Plein-de-Chênes.

Arrivé à hauteur de la maison du garde, aux trois sapins, soudain je perçus, venant de l'autre côté des arbres qui me cachaient la ferme, un hurlement si lamentable si prolongé, et d'une voix si aiguë que j'en gagnai la chair de poule. Je fourrai instinctivement ma pipe en poche, pris mon chapeau à la main ; et autant que me le permettaient mes vieilles jambes, je me mis au pas de course.

La ferme du Plein-de-Chênes — c'est-à-dire, exactement, du Plan de Chênes — tourne le dos à la route de la Maison-au-Bois. Elle gît tout entière, avec ses communs et ses dépendances, dans une enclave

du bois d'Hourpes, le plus somptueux manteau des collines de la Sambre.

De loin, je distinguais la niche de planches pourries où le chien, muet sans doute d'avoir trop crié, tournoyait et bondissait en haletant A un mur, une herse triangulaire pendait, portant à chaque dent de bois un de ces petits picotins d'osier pelé où l'on tasse le fromage blanc. Pas une âme vivante. Et cependant toujours, sans cesse, j'entendais ce hurlement suraigu, monotone, et comme sans espoir, qui de loin dans les champs m'avait terrifié.

Enfin, j'atteins aux deux piliers de pierres qui sont tout ce qui subsiste d'un porche en ruine. De là, je vois, au fond la cour, assise sur le seuil de la maison, le dos au mur, les bras tordus de guingois comme une marionnette au repos, la tête renversée sur la nuque et touchant les briques par tout le dessus du crâne; la bouche au large ouverte et poussant ce cri lugubre vers lequel je courais depuis cinq minutes comme dans un cauchemar, Florence de Pêchant, la servante de la ferme.

Les douleurs de malades se comprennent... Après quelques années du harnais, le médecin trouve vite la consolation à dire. D'ailleurs, il faut si peu pour calmer ces malheureux !... Mais la souffrance trouvée dans la vie qui bat à pleine force; l'angoisse qui étreint la santé; le malheur sous les traits de la jeunesse, sous le brillant de la beauté !... Moi, cela me donne mal au cœur...

La jeune femme, ici affalée et criant, je la connaissais depuis de longues années. Je l'avais vue toute enfant, puis devenir jeune fille, et puis ceci... Florence de Pêchant... La plus belle fille à trois lieues à la ronde. Dans les reproductions des œuvres les plus sublimes de l'Art, je n'ai jamais vu physionomie qui me donnât cette impression de douceur et de gaîté mêlées, d'ardeur et de naïveté qui me ravissaient dans le visage rouge et couleur de miel de cette paysanne. Si ! Une Vierge de Dürer, une Vierge qui porte le Bambin sur un bras, et tient une poire, m'a montré quelque chose comme le grand front bombé de Florence, ses sourcils haut arqués; son

nez mince, droit, fin du bout; sa bouche, telles deux prunelles conjointes, serrées sur elles-mêmes dans un baiser. Son cou long s'attachait à ses épaules étroites et tombantes, suivant la ligne de deux mains jointes pour la prière. En voyant Florence dans une cour de ferme, parmi le pittoresque rude et grossier de l'alentour, la première fois on ressentait une sorte d'agacement. A la deuxième rencontre on était ravi, et c'était pour toujours.

Aujourd'hui, dans ce matin d'avril plus léger qu'un fil de lin, plus bleu qu'un son de clochette, Florence gémissait sur la pierre du seuil, échevelée, débraillée. C'était terrible. C'était affolant.

A genoux devant elle, j'eus beau la presser de questions. Il me fut impossible d'en tirer un mot de réponse. Je voulus rafraîchir ses lèvres d'un peu d'eau. Elle rejetait le liquide sans vouloir avaler, ni s'arrêter de crier. En tout ce corps, il n'y avait plus apparence de vie intelligente que dans les yeux. Tandis qu'elle conservait sa tête renversée et comme assujettie au mur derrière elle par son propre poids, dans le coussin de ses nattes éparses, ses yeux se tournaient convulsivement vers la porte ouverte de la maison.

Le messager n'avait point menti. Quelque chose avait dû se passer ici. Etait-ce le drame qu'il avait annoncé?... Je me redressai sur le pas de la porte, et tendis l'oreille. Mais les cris de Florence me gênaient. Je lui enfonçai mon mouchoir dans la bouche. Dans le silence, je n'entendais clairement rien. Cependant j'entendais qu'il y avait là-dedans autre chose que du silence. Enfin, je laissai la jeune femme dont la vie ne me paraissait courir aucun danger, et je m'engageai dans l'allée.

Ici, rien non plus. Je poussai la porte de la chambre de devant. Sur les carreaux de terre cuite, des seaux, des baquets. Sur la table de chêne jaune, des jattes, des pots, un pain. Pas de feu dans la cheminée. Tout ici, était d'hier soir.

En me voyant pénétrer dans la maison, subitement Florence s'était tue. J'entendais bien, ici, des mouches voletant aux vitres de la fenêtre; mais au loin, je percevais un bourdonnement sourd et confus, que

j'aurais dit formé de deux vols d'abeilles se mêlant, se poursuivant. Appuyé au mur, retenant mon haleine, j'écoutais de toutes mes forces. Ce murmure venait du fond de la maison. Etait-ce de l'étage?... Les deux fermiers avaient-ils été tués dans le grenier?... Mais alors, qu'est-ce que j'entendais?... Qu'est ce que j'allais trouver là-haut?...

Un instant j'eus peur. J'étais seul. A tout hasard, je développai ma trousse, y pris un scalpel, et ainsi armé, je me dirigeai, le cœur battant, vers la pièce du fond.

J'entrai. Je me trouvais dans une chambre à coucher dont je me souvenais, pour y être déjà venu, qu'elle prenait jour sur le jardin. Mais le volet était fermé. A peine une lampe à pétrole, brûlant sur la tablette de la cheminée, éclairait mes premiers pas. Je distinguais les minces raies blanches du soleil giclant des fentes de la fenêtre Je reconnaissais de plus en plus clairement le bruit de deux respirations, fortes et pressées. Une odeur fade emplissait la pièce, mêlée à la puanteur du lumignon. Je fis quelques pas. Mes semelles se collaient aux carreaux et se décollaient avec un bruit de clappement.

« Je suis dans la chambre du crime me dis-je. Mais eux, où sont-ils? »

Je poussai vers la fenêtre et séparai les deux volets en redressant la traverse du crochet. Tout m'apparut.

Se touchant par les pieds, les deux hommes gisaient à terre, couchés sur le dos. C'étaient le fermier et son fils. Le vieillard était vêtu d'un costume de velours brun à grosses côtes et chaussé de bottines terreuses, munies de guêtres. Sa casquette était enfoncée sur sa tête. Entre la visière et le poil gris et dru de la barbe, des sourcils et des houppes floconnant aux tempes, c'est à peine si je distinguais un peu de sa face bleue, luisante et mouillée de sueur. Avec un air de placidité parfaite, on eût juré qu'il dormait, n'était sa respiration haletante et courte. Couvrant toute sa poitrine, une cuirasse faite du sang qui avait empesé et noirci le velours du gilet, fumait.

Le jeune homme avait le buste recouvert d'une chemise toute remontée sous lui et qui laissait son

dos et ses jambes nus. Il gisait sur le ventre, les bras étendus en croix. Sa tête, qui se présentait de profil, semblait un ivoire encadré dans une peluche sombre. Ce velours, c'était un large et épais caillot de sang, où le souffle des narines levait des bulles d'air. Un ruisseau, de dessous la poitrine, avait coulé au loin dans la chambre. C'était là-dedans que je m'étais senti patauger en entrant.

« Mais, mais ! me disais-je, cela ne va pas si mal ! Ils vivent tous les deux... Hem !... Le pouls du vieux est bien petit, il est vrai !... Enfin !... Allons au plus pressé.

Je leur injecte donc, avant de poursuivre aucune nouvelle investigation, à chacun deux bons centimètres cubes d'huile camphrée et je retourne à la cour jeter un coup d'œil sur Florence. Je parviens à lui faire avaler un peu de cognac trouvé dans une armoire. Je la calle entre deux chaises, et je reviens à mes assassinés.

« Que peut-il s'être passé ici ? » me demandais-je. Quand, debout, retenu par la roue d'une machine à coudre, dans le jour de la fenêtre, j'aperçois un fusil. Et couché le long de la plinthe, où l'obscurité me l'avait dérobé, un second Lefaucheux. Sur les bretelles de cuir des armes, tracées en petits clous de cuivre, quatre lettres : L. P. sur l'une ; P. P. sur l'autre. Les initiales des deux noms : Louis Piret, Pierre Piret... Le père, le fils. Deux fusils déchargés. Et la belle Florence de Pêchant qui clame à la porte l'horreur de ce qu'elle a vu...

« Ah ! les pauvres, les pauvres malheureux », m'écriai-je.

— Dites misérables pécheurs, docteur !... Ah ! ah ! les voilà donc à terre, ceux du Plein-de-Chênes ! me répondit une voix terrible.

C'était le curé qui entrait, ramené par le valet de la ferme. Celui-ci, sans prononcer un mot, était tombé assis sur une chaise. Ayant saisi sur la table un pot, il buvait à même, les deux poings levés. Et le café, en tombant dans son gosier, faisait un glouglou de pompe détraquée.

« Le domestique m'a tout raconté en chemin, docteur, continua le prêtre... Les impudiques !... ILS

ne prenaient même plus la peine de cacher leur honteuse passion d'amour, ni leur dégoûtante jalousie pour leur servante... Ah!... Florence de Pêchant est bien coupable!... Mais qu'y a-t-il à faire ici, docteur, pour vous aider?

— Voilà qui est mieux parler! Monsieur le curé, il y a tout à faire encore...

Bravement, mon compagnon releva aussitôt ses manches, troussa sa soutane sur ses reins et posa ses lunettes sur son nez.

« Je suis à vos ordres, commandez! » dit-il.

Ensemble nous étendîmes les blessés sur des matelas, et nous les dévêtîmes pour les panser. La plaie du père Piret était grave. D'après les lésions, les deux hommes avaient dû décharger l'un sur l'autre leurs fusils à bout portant.

C'était, en effet, ce qui s'était passé.

« Il pouvait être deux heures du matin, nous conta le valet rafraîchi, quand je suis descendu cette nuit, ouvrir au Vieux qui sifflait pour avoir la porte. Il revenait de Charleroi, par le dernier train. Sans doute il avait bu quelques chopes au village.

— Tiens, tiens? dit-il c'est toi qui ouvres, Festu? qu'il me dit sur le seuil, en me faisant des yeux de loup. Et où est Florence?... qu'il me dit.

» Mais sans m'écouter, il court dans la chambre de devant, décroche son fusil à la cheminée, d'un coup d'épaule enfonce la porte du fond. Je n'ai entendu qu'un seul coup de feu Mais je veux être pris du diable si je n'ai pas pensé que la ferme sautait, tant il fit du bruit.

» J'entre. Ils étaient là, à deux, comme ça... Est-ce qu'ils sont morts à présent?... Comme ça dure, Seigneur!... Florence, elle, était à genoux dans le lit. Elle tenait le bénitier à deux mains...

— Il était temps, interrompit le curé, de penser à l'eau bénite... Mais, en vérité, y en eut-il jamais ici?

Il s'approcha du lit saccagé, trouva dans les draps le bénitier de faïence à fleurs bleues, et frottant un doigt dans la coquille :

« Bah! fit-il. C'est encore mouillé! Il y en avait donc?... C'est bien étonnant...

— Alors? demandai-je au domestique.

— Alors, moi, acheva le valet, pensant qu'ils étaient tués morts, j'ai tourné une couverture autour de Florence et je l'ai portée dans la cuisine. Elle s'était mise à trembler et tout son corps sautait comme une carpe qu'on vient de pêcher. Je ne pouvais la tenir, même en m'y mettant de toutes mes forces. A la piquette du jour seulement, elle s'est calmée. Quand le soleil a été tout clair levé, je l'ai assise sur le pas de la porte pour une mie la rafraîchir. Et je suis couru vous demander... »

Avec des draps de lit, nous avions confectionné des bandes. Le pansement du père Piret put être achevé proprement. L'huile camphrée semblait donner. Mais c'était bien plus dans la complexion herculéenne du vieillard, que dans mon intervention, que j'avais mis mon espoir!... Enfin, le cœur battait! C'était le principal. .

« A la grâce de Dieu! dis-je en piquant la dernière épingle au bandage.

— Heu! répondit le curé. Quand le diable les abandonne, il faudrait que vînt le bon Dieu...

— Bast, curé! Vous voyez bien qu'il vient tout de même, si tard qu'on l'appelle... Je suis bien heureux de vous avoir, quant à moi!

Nous couchâmes, enfin, le père Piret dans la chambre voisine, sur un lit bien chauffé. Nous établîmes le valet près de la couchette avec ordre de surveiller son maître et ne bouger de sa chaise sous aucun prétexte. Et nous revînmes, dans la chambre de malheur, nous occuper du fils.

« Paillard, fils de paillard! criait M. le curé, en frappant à pleine et large main sur les fesses nues du jeune homme. Salaud!

— Continuez, lui disais-je, en riant. Vous avancerez la réaction... Ça le fera peut-être revenir..

— Oui, revenir à son vomissement!... Pouah!... Ils vivaient comme des chiens, ils meurent comme des loups...

Tout en bougonnant, le digne prêtre ne perdait pas une seconde. Il courait d'une chambre à l'autre, chercher de l'eau chaude, vider les cuvettes, déchirer des bandes, faire des solutions de sublimé. Puis, dans l'entretemps, il passait la tête dans la chambre du

père Piret, allongeait le poing vers le lit et criait :
« Paillard, comment respires-tu?... »

Chez le fils, la plaie pénétrante de l'épaule droite avait intéressé les vaisseaux du creux de l'aisselle. De là l'hémorragie, à présent tarie d'ailleurs, qui avait inondé le pavement. Le cœur battait à cent-vingt. Mais la respiration n'était pas mauvaise. Le diagnostic était donc favorable, même au prix d'une amputation éventuelle du membre hâché à sa racine.

Et voilà le fieu Piret, toujours pâle comme un linge, les yeux clos, muet, mais vivant, établi bien au chaud dans un second lit que nous venions de dresser ici...

M. le curé se trouvant avoir le temps libre jusqu'au « Salut » du soir, nous décidons qu'il passera ici la journée pour mettre au courant de l'office de garde-malade, le premier voisin de bonne volonté que je pourrai rencontrer sur ma route et lui envoyer.

« Bien! dit le bonhomme. Je vais donc profiter de l'occasion. Pendant qu'ils sont cloués ici, le père et le fils, je leur donnerai un peu de bréviaire sur la tête! Car, dans quinze jours, s'ils en réchappent, je suis sûr que les bougres n'en voudront plus! »

Donc il s'installe près de la fenêtre, son livre sur le ventre; et moi, je vais à la pompe dans la cuisine, me laver les mains. Le bras de fer de la machine criait comme une oie. Pourtant, tout à coup, j'entends dans la chambre du père Piret un bruit de lutte, des cris d'appel. Je me précipite.

De la cuisine, je vois, l'espace d'un éclair, debout dans l'encadrement de la porte de sa chambre, le vieillard au torse bandé, inondé de sang, les yeux en feu. La peau de son front, ses lèvres, ses narines sont contractées dans un effort sauvage. Il braque un fusil à deux mains et sans qu'il ait visé une détonation retentit, tandis que tiré lui-même en arrière, par les épaules il tombe à la renverse dans sa chambre comme un arbre abattu à la lisière du bois se perd dans la futaie.

La fumée de la poudre cachait tout. Enfin je distingue le curé sur sa chaise, immobile, raidi d'épouvante, les yeux fixes. Je cours à lui, m'attendant à le trouver tué. Mais il se lève sur ses pieds, me

prend les mains et tournant la tête, me montre d'un geste du menton vers le lit où je n'avais pas encore songé à regarder, le fils Piret, la face réduite en bouillie, raide mort.

Le valet, accroupi dans un coin de la pièce la bouche béante comme un fou, serrait à deux mains le fusil du crime qu'avait arraché son maître à la muraille au-dessus du lit où il agonisait.

En moins de dix minutes, l'hémorragie pulmonaire avait raison du fermier Et il ne fallait plus ici qu'une double déclaration de décès « par suites de blessures par armes à feu ». Prenant le curé par le bras, je l'entraînai et nous sortîmes.

Florence de Pêchant n'était plus sur le pas de la porte. Sur le moment même, ni moi ni le curé, nous ne pensâmes à nous inquiéter de ce qu'elle était devenue.

« Elle sera retournée à Pêchant, chez sa mère, dis-je. »

— C'est, me répondit mon compagnon, ce qu'elle aurait de mieux à faire. après un bon acte de contrition...

Or, Florence n'était point rentrée chez elle. Le lendemain on la trouva, la tête la première, enfoncée, parmi les grands roseaux typhas, dans la vase du vivier de la Taille.

Le village entier pleura quand on apprit sa mort. Longtemps après, si l'on venait à parler des deux Piret de la Ferme du Plein-de-Chênes, c'était la fin de la petite servante qu'on leur reprochait, mais non, père et fils, de s'être entre tués pour elle !

Et moi, ce que je me rappelle toujours, c'est le vêtement léger comme de la lumière que les fusées des typhas avaient jeté sur les loques boueuses de son cadavre. De ses cheveux emmêlés, jusqu'à ses bas de laine rude, radieusement elle était couverte d'innombrables petites graines aux houppes soyeuses, couleur d'or clair.

Le linceul de la pauvre et belle Florence, ainsi, c'étaient les baisers du vieil été passé ; c'étaient les amours doux et muets des plantes du marais qui l'avaient tissé.

LOUIS DELATTRE.

UNE REVENDICATION FÉMINISTE A BRUXELLES EN 1790

La Révolution brabançonne fut pour les imprimeurs des Provinces une véritable bonne fortune. Le nombre de brochures, pamphlets, opuscules, adresses, qui sortirent de leurs presses est incalculable. On eût dit que l'esprit des Belges, endormi depuis plus de deux siècles, se ruait maintenant vers la lumière. Chacun voulait donner son avis sur la chose publique Ces avis, naturellement, différaient suivant les opinions. S'il y en eut de très bons, il y en eut de très mauvais aussi. N'importe, c'était un très réel effort et c'était la preuve que tous les citoyens comprenaient enfin que chacun d'eux, du plus faible au plus puissant, avait voix au chapitre.

Mais les hommes ne furent pas seuls à conseiller et à réclamer, puis à confier au papier leurs réflexions pour les publier ensuite. Quelques citoyennes brabançonnes se sentirent entraînées par l'exemple et subirent la contagion de l'intense fièvre de réformes qui régnait. Elles voulurent comme leurs époux, leurs pères, leurs frères, émettre leurs idées et elles formulèrent des revendications, les unes très justes, les autres hardies et originales. Et, puisqu'il était question, à ce moment-là, de transformer le Congrès des Etats belgiques-unis en Assemblée nationale, ces citoyennes en profitèrent pour réunir leurs revendications en une petite brochure de huit pages, qu'elles intitulèrent : *Réclamations des citoyennes de Bruxelles, tant démocrates qu'aristocrates*, dont elles confièrent la rédaction à l'une d'entre elles, qu'elles nommèrent leur secrétaire.

C'est cette brochure que nous avons sous les yeux et que nous allons analyser.

Le début n'est pas mal. Jugez :

« On parle beaucoup, Messieurs, d'une assemblée

» nationale. Nous serait-il défendu, en qualité de » citoyennes, de contribuer au grand œuvre de la » régénération? La nature nous a refusé les forces » physiques; mais elle nous en a dédommagées par » les talents, par tous les moyens de plaire et de » charmer, et ne nous a pas refusé le don de juger et » même d'éclairer. Nous craignons seulement d'être » trompées dans notre attente, en nous rappellant » deux proverbes intéressants : *Qui trop embrasse,* » *mal étreint, et qui court deux lièvres, n'en prend* » *point.* Mais nous croyons cependant devoir pro- » fiter des circonstances, pour faire passer à nos sou- » verains maîtres et maris, frères, cousins, beaux- » pères, enfin à toute la race des souverains de ces » pauvres femmes, les réclamations que nous avons » le droit de faire. La sagesse innée de ces Messieurs » voudra bien les examiner au poids de la justice et » de l'équité, nonobstant tous usages contraires. »

La « sagesse innée de ces Messieurs »! Assez adroit, le petit compliment, mais peut être un peu ironique. Après le petit compliment, nous allons avoir la petite menace :

« Il y a plus de dix-sept siècles que nous gémissons » sous l'abus de l'autorité masculine; les révolutions » en tous genres nous annoncent que notre règne » arrive. Cependant, nous prions nos compatriotes, » nos frères et nos maris, de croire que nous ne vou- » lons pas abuser des circonstances, comme beaucoup » d'honnêtes démocrates. Puissent-ils apercevoir dans » l'esprit qui a dicté nos observations, l'amour de la » justice, de l'ordre et du bien public qui nous a » dirigées! »

Puis la note juste, la note vraie :

« Nous sommes toutes femmes et mères, ou » destinées à le devenir. Femmes et mères de citoyens, » c'est dans notre sein qu'ils ont puisé la première » force du courage qui les anime, des vertus et des » talents qui les distinguent. Ce principe ne justifie- » t-il pas nos droits aux hommages et aux égards des » hommes. Combien n'en acquérons-nous pas, en » remplissant d'une manière estimable les devoirs de » mère et d'épouse? »

En effet, citoyennes, c'est le devoir le plus sacré de l'homme que de respecter, d'honorer et de protéger la femme en général et les mères et épouses en particulier. Vous le dites très noblement et très simplement, et nous sommes tout à fait d'accord.

Eh bien, pourtant, il est des hommes, des savants même, assez barbares pour méconnaître ce principe. Ecoutons la suite :

« Rougissez, Messieurs; ouvrez l'ouvrage d'un de » vos jurisconsultes célèbres, vous y trouverez un » article ainsi conçu : « La femme n'a d'autre pro- » priété que sa toilette et son fuseau » : *Institutions* » *des droits*, par SOHET. »

Ce Sohet, Dominique Sohet, avocat et professeur, était né près de Givet, en 1728. De 1770 à 1781, il fit paraître à Liége et à Namur différents ouvrages de droit, entre autres ces *Institutions*. Il mourut en 1811.

Ah, ce pauvre Sohet, va-t-il en attraper!

« Sohet n'aima jamais. S'il eût aimé, il aurait » élevé, ennobli l'être qui lui aurait fait connaître le » bonheur? S'il eût jamais été échauffé du feu sacré » qui semble s'être conservé dans le cœur des » femmes, il eût senti la nécessité de cette influence » précieuse que nous aurons toujours sur les » hommes. Il eût senti la nécessité de tempérer » l'excès de leur énergie, par la douceur qui est notre » partage; leurs emportements, par notre modéra- » tion, et les fureurs de l'ambition, par les faiblesses » de l'amour. Il eût reconnu la nécessité d'amalga- » mer sans cesse les deux sexes pour leur bonheur » commun! »

Mais le cœur de Sohet est « paralysé ». Sohet est un « orgueilleux » qui ne pense qu'à abaisser et à avilir la femme, qui, selon lui, ne doit passer son temps qu'à se parer et à filer.

Mais ce n'est pas tout! Le malheureux jurisconsulte ne dit-il pas dans l'article 1er du premier chapitre de ses *Coutumes :*

L'homme est déclaré maître absolu des biens, meubles et immeubles, crédits et actions de sa

femme, encore des biens obvéans et acquis devant le mariage; permis d'en disposer comme du sien propre, sans l'aveu ni consentement de la femme.

Ici, la citoyenne chargée de la rédaction par le comité des réclamantes, la « secrétaire du comité femelle » comme elle s'intitule assez malheureusement, fulmine certainement avec raison contre l'injustice de ce principe. Elle demande des modifications aux lois, des garanties pour la femme et les enfants, modifications très naturelles et très légitimes, et qui ont été appliquées depuis. « L'époque » où l'homme s'unit à la femme, dit-elle, doit être » celle où ils sacrifient de part et d'autre une partie » de leur liberté, parce que ce sacrifice réciproque » devient nécessaire à leur bonheur commun et à » celui des enfants qui naîtront d'eux. Dès ce mo- » ment, la fortune de chacun est un dépôt entre » leurs mains, dont la loi doit être conservatrice. »

Le sujet change alors, après une transition au tour plaisant :

« Mais nous abusons du seul privilège qu'on ne » nous dispute pas, celui de beaucoup parler! »

Du tout, citoyenne secrétaire et citoyennes du comité, du tout! Jusqu'ici vous n'avez dit que des choses très justes et très raisonnables! C'est maintenant que vous allez légèrement dérailler, ou plutôt vous égarer, pour employer un mot plus conforme à votre temps, et moins moderne.

Poursuivons le texte.

« Nous revenons à l'objet de nos réclamations. » Nous allons vous les présenter en peu de mots, en » vous conjurant de les méditer profondément.

» Article premier. — Nous demandons la réforme » des lois qui ont porté atteinte à nos propriétés et à » notre liberté : nous venons d'en prouver l'in- » justice.

» Art. II. — Nous demandons qu'on admette dans » l'assemblée nationale (si elle a lieu) toutes les » femmes mariées qui ont deux enfants, et toutes les « filles majeures qui n'ont rien à faire. En occupant » ces dernières d'une manière utile, vous les sauveriez

» des distractions possibles et funestes à l'innocence
» que vous cherchez à conserver. Nous ne nous
» dissimulons pas que les vices de notre éducation
» nous ont empêché d'acquérir les connaissances
» nécessaires à l'administration ; mais nous savons
» aussi que c'est l'effet naturel de la jalousie des
» hommes et de la crainte de la rivalité. Nous avons
» étudié mieux que personne les principes du droit
» naturel!... Nous avons quelques idées du juste et
» de l'injuste. »

Une parenthèse : Pourquoi admettre à l'assemblée les filles majeures qui n'ont rien à faire — il serait préférable de dire, qui n'ont rien de mieux à faire. En admettant que le principe soit accepté, pourquoi aussi exclure les femmes mariées qui n'ont qu'un enfant, alors que les « jeunes » filles obtiennent le droit de légiférer?

Quant au droit naturel, un gros mot, on nous explique ensuite comment on le comprend.

« C'est lui qui nous dit que la justice parle au
» cœur de tous les hommes, et qu'on aime toujours
» la raison quand les passions n'égarent pas... »

Ici la coquetterie reprend ses droits :

« ... En fait de passions, vous concevez, Messieurs,
» que nous ne pouvons vous pardonner que celles
» que nous inspirons. Elles ont aussi leur excès,
» mais il est passager. »

D'une douce philosophie, cette dernière réflexion. Passons à l'article troisième.

« Art. III. — Comme nous savons par expé-
» rience (?) que les assemblées nationales les plus
» nombreuses sont les plus avantageuses au bien
» public (!!) nous demandons que l'assemblée natio-
» nale soit composée de six cents personnes, et qu'on
» y admette trois cents femmes ou filles, ayant les
» qualités requises. Et nous exigeons, pour les
» femmes, qu'elles aient toujours conduit leur inté-
» rieur avec sagesse et économie, l'ordre dans ses
» propres affaires annonçant la première disposition
» nécessaire à l'administration des affaires pu-
» bliques. »

Très juste, aussi bien pour les hommes que pour les femmes, mais difficile à mettre en pratique ! Sinon, quelle garantie !

« Art. IV. — Nous demandons qu'il soit admis un » tiers de femmes dans les deux États séculiers, et » qu'elles le soient dans la même proportion dans la » magistrature et dans tous les tribunaux. »

Ici, ce n'est plus la moitié, c'est un tiers ! Il est vrai que c'est moins amusant !

L'article V confirmait le précédent, en le renforçant. Il devrait y avoir également des femmes dans la magistrature suprême.

L'article VI est sujet à caution.

« Art. VI. — Nous demandons que l'assemblée » nationale se divise par bureaux, où il y aura » toujours la moitié de votants femelles, pour » entretenir l'esprit de douceur et d'aménité, si néces- » saire à inspirer en temps de révolutions. »

Heu ! Heu ! Je dois vous avouer que je suis perplexe ! Et que, somme toute, j'aimerais mieux apaiser une querelle d'hommes qu'une querelle de femmes. Soit dit en passant.

Nous reproduirons les articles VII à X sans commentaires. Ils sont assez éloquents par eux-mêmes.

« Art. VII. — Nous observons que toute propriété devant être respectée, tout homme connu pour avoir été infidèle à sa femme, doit être puni sévèrement, l'homme devenant une propriété sacrée pour la femme à laquelle il s'est lié.

» Art. VIII. — Nous demandons qu'il soit formé un tribunal composé entièrement de femmes, pour la distribution de tous les objets de grâce : cette juridiction leur appartenant de droit naturel.

» Art. IX. — Que tout homme qui aura porté atteinte à la réputation d'une femme par sa conduite ou ses propos, ne pourra posséder aucune charge, aucun emploi, et ne sera jamais susceptible d'aucune grâce.

» Art. X. — Qu'aucune charge quelconque, dans la magistrature, la finance, le civil ou le militaire ne

pourra être possédée que par un homme marié : ce nouveau régime pouvant seul détruire l'abus du célibat et ses suites. »

Les articles XI et XII prévoyaient la création de deux Académies uniquement composées de femmes. L'une pour « la langue française, l'éloquence et la » poésie, ces trois objets étant du ressort des femmes ; » la véritable éloquence étant celle qui parle au cœur, » et l'imagination qui fait le charme de la poésie, » étant particulièrement le partage des êtres les plus » sensibles. »

L'autre académie jugera « les ouvrages les plus » utiles à l'éducation du sexe, pour s'occuper des » moyens de donner aux hommes la politesse et » l'aménité qui font le charme de la société. »

L'article XIII n'est pas le moins intéressant de tous. Tout d'un coup, sans transition, l'on passe de la menace aux alarmes. Pauvres petites citoyennes, les voilà tout effarouchées de ce qu'elles ont demandé ! Elles ont peur d'une chose « terrible » ! Ecoutez plutôt.

« Hélas, Messieurs, comme les révolutions ne res- » pectent rien, et que le bouleversement général, » quelque heureux qu'il soit, peut amener les change- » ments les plus étranges dans les choses les plus » naturelles, nous sommes frappées de crainte, en » pensant que l'amour verra peut-être aussi renverser » son empire : que s'il survit au tourbillon qui » menace tout ce qui existe, ce ne sera qu'aux dépens » de ses grâces, et de tout ce qu'il avait d'enchanteur.

» Ne croiriez-vous pas intéressant, Messieurs. de » vous occuper à conserver son culte dans toute sa » pureté. Il serait important de garder toujours dans » l'attaque les formes anciennes, les nuances et les » ménagements qui en font les délices : car s'il est » doux de céder après avoir bien combattu, il serait » affreux d'être prises d'assaut, et nous avons tout à » craindre d'un changement inattendu dans l'an- » cienne manière de séduire ! »

Voyez-vous les mijaurées. Eh bien, citoyennes, c'est ce qui serait arrivé si l'on vous avait écoutées, et

c'est ce qui arrivera fatalement si jamais l'on écoute des réclamations de ce genre. Ce qui fait le charme, la grâce, la séduction de la femme c'est sa douceur, sa modestie, sa réserve. Enlevez-lui tout cela, en la mêlant aux luttes publiques, et l'homme n'aura plus pour elle les égards auxquels la nature lui donne droit. Elle même perdra de sa sensibilité native et la vie humaine, dont elle a fait tout l'agrément, jusqu'à présent, s'écoulera sans joie et sans plaisirs. La vie de famille, aux satisfactions si pures et si consolantes, disparaîtra. La brutalité de l'homme, n'étant plus tempérée par la douceur de la femme, règnera partout!... En effet, citoyennes, vos craintes étaient légitimes!!

Retenons, du reste, les réflexions qui terminent l'opuscule, et qui sont un aveu.

« Observatrices par goût, par état, et par nécessité, nous devons à ce rôle muet auquel on nous a » réduites, la connaissance d'observations suivies qui » pourraient servir peut-être à éclairer certaines parties du grand ensemble, si nous étions appelées à » parler. L'espèce de mépris que marquent les » hommes pour notre capacité de gouverner, n'a pu » diminuer en rien les talents, la sagacité, la justesse » d'esprit que l'être suprême a accordés également aux » deux sexes. Ce mépris est pour nous un ridicule » qui sert de flambeau pour éclairer les fautes de ceux » qui veulent nous réduire à l'état de nullité. Il » éclaire leurs faiblesses et leurs défauts, nous donne » souvent la connaissance des causes qui produisent » les grands événements; mais n'ajoute rien à notre » orgueil, parce que nous savons que l'indulgence » est la première et la plus nécessaire de toutes les » vertus. »

Comme c'est vrai! C'est parce que la femme est éloignée de la vie publique, parce que l'homme comprend qu'elle n'est pas faite pour ces luttes souvent décevantes, qu'elle conserve la pureté de son âme et la clairvoyance de son esprit. Et lorsqu'il faut à l'homme le bon et le salutaire conseil, l'avis sincère autant que nécessaire, point n'est besoin à la femme

de le chercher longtemps, son cœur est là qui le trouve à l'instant.

Pour en revenir à nos Bruxelloises de 1790, ou plutôt pour terminer avec elles, il est fâcheux que l'histoire ne nous ait pas rapporté leurs noms. Modestes autant que belles (nous n'en doutons pas), elles ont eu soin de ne pas signer leurs « réclamations ». C'est dommage, surtout pour l'aimable « secrétaire » du comité, qui devait être majeure, ce que la pauvre a l'air de considérer comme très important, mais qui devait être jolie et gentille aussi, et avoir au cœur une amourette contrariée.

Souhaitons que, dans la suite, elle vit cette contrariété disparaître et ses vœux accomplis et gageons que devenue épouse et mère, elle ne pensa plus, absorbée par les soins du ménage et embellie encore par les joies pures de la famille, aux fameuses « Réclamations des citoyennes de Bruxelles, tant démocrates qu'aristocrates ».

JULES DELHAIZE.

TANTE ANGÉLIQUE

Il est amer et doux pendant les nuits d'hiver,
D'écouter près du feu qui palpite et qui fume
Les souvenirs lointains lentement s'élever
Au bruit des carillons qui chantent dans la brume.

CH. BAUDELAIRE.

I

Ses longs cheveux d'or fauve répandus autour d'elle, Nini calligraphiait une lettre de nouvel an.

Les majuscules s'étalaient en courbes fignolées au commencement des lignes remplies d'une écriture menue que déparaient les lettres *d* et *t* trop hautes. L'ensemble présentait néanmoins un aspect joli, flattant le goût de cette fillette de douze ans.

Contente et fière d'avoir mené à bonne fin son ouvrage difficile, Nini redressa la tête : l'or de sa chevelure que la clarté d'une lampe-suspension n'éclairait plus, fonça, veloutant le teint rosé d'un visage avenant où des yeux mutins étincelaient.

« Eh bien, tante, ne sera-t-il pas content, mon petit parrain? Viens voir la belle page que je lui destine. »

L'enfant interpellait une femme d'un âge mûr qui, la tête penchée de côté, les mains étendues sur les bras d'un fauteuil, fixait un feu de bûches.

Tante Angélique n'entendit pas l'appel de sa nièce et garda son immobilité de rêveuse. Son visage bronzé par les reflets de l'âtre, portait une expression soucieuse.

Nini la regarda un instant, puis, sur la pointe des pieds, elle s'approcha et avec vivacité :

« Tante, tu ne te réveilles donc plus! »

Tante Angélique eut un sursaut, mit les mains sur la poitrine et tendrement grondeuse :

« Comme tu m'as effrayée, méchante! ne sais-tu donc pas...? »

Mais, Nini par des baisers éperdus, incontinent imposa silence.

Ces deux femmes enlacées formaient un motif pictural intensément coloré que le silence de la chambre approfondi par le grésillement du feu, et le tic-tac d'une pendule l'enveloppait d'une atmosphère d'intimité touchante.

« Allons, petite folle, fais-moi voir ton travail. »

Nini, d'un geste triomphal, présenta la lettre.

La tante l'examina tandis que Nini, devant la glace d'une garde-robe s'essayait à une variété d'attitudes plastiques : elle pliait ses hanches avec une souplesse de jeune chatte, raidissait d'un jet hardi sa structure gracile...

« Coco, ici une faute d'orthographe. »

La fillette quitta la glace, vint se pencher sur l'épaule de sa parente.

« Oh ! une *s* de trop ! Je la gratterai avec un canif, dit-elle nonchalamment.

Aussitôt elle retourna mirer ses allures.

« Mais ici, Nini, c'est plus grave. L'effaceras-tu aussi facilement ?

— Eh bien ! tante, quoi encore ? demanda la fillette d'un air d'ennui. »

A cet instant, le miroir refléta ses traits renfrognés, la turquoise assombrie de ses prunelles.

« Petite étourdie, tu as écrit le mot *père* au lieu de *parrain*. Il faut recommencer toute la lettre !

— Ça, jamais, tante, jamais de la vie ! »

Une grimace boudeuse séparait ses lèvres.

« Non, tante, jamais ! Je ne pourrais pas, car je sens déjà la migraine m'assaillir. Regarde. »

Elle s'était placée vis-à-vis de tante.

« Regarde ! »

La main droite fit le service d'un peigne assemblant les cheveux en gerbes de blés mûrs, dénudant un front d'un modelé parfait.

« Regarde, tante, regarde ! »

Une grosse veine saillait, très bleue sous le lait de la peau.

La gamine mettait tant d'ostentation à cet étalage que l'observateur exercé en aurait vite découvert

l'artifice, mais tante, naïve malgré ses trente ans, fut dupe de ce simulacre; et elle condescendit bienveillante et placide :

« Nous l'effacerons, petite Nini. Parrain d'ailleurs n'est pas si sévère. »

Nini laissait pendre les bras : les gerbes de blés mûrs se dénouèrent lentement autour de sa frimousse devenue souriante et sereine.

Tante fixant la lettre murmurait intérieurement le mot père; sa figure trahissait des pensées tristes.

Soudain elle sursauta au double coup de sonnette qui retenti :

« Parrain est là, Nini! Cache vite la lettre, vite, vite! »

Elle arrangea fébrilement les plis de son peignoir mauve, passa rapidement ses doigts sous ses bandeaux, mais sa physionomie restait sombre.

« Déjà on lui a ouvert. C'est toi, parrain?

— Oui, Nini, c'est moi. »

Une voix rauque répondit au bas de l'escalier.

Sur la marche supérieure, Nini attendait son parrain qui montait clopin-clopant.

« Ouf, ça y est, cette goutte maudite!... »

L'enfant sauta au cou d'un monsieur de stature et de corpulence moyennes.

Son parrain?

Il était méconnaissable, engoncé dans une houppelande fourrée, la tête couverte d'un feutre mou aux larges bords rabattus.

« Comme tu es bizarre ainsi attifé, mon petit parrain. N'es-tu pas le loup du Chaperon rouge? »

Elle lui appliqua deux baisers sur chaque joue, lui prit le bras et sautillant comme une agnelle l'introduisit.

« Voici, tante, notre bien-aimé parrain. »

Après les accolades habituelles, Nini s'empressa de décoiffer Parrain, Tante prit sa canne, lui enleva sa pelisse et le conduisit jusqu'au « sac arabe », près de la cheminée où le foyer digérait une nouvelle pitance avec des ronrons de chat repu.

Chacun s'installait.

— Ça ne va pas bien, Tante Angélique, proféra

Parrain d'un ton maussade. Je me morfonds indiciblement chez moi. Quel dommage que je ne puisse pas te recevoir à la maison. Ce serait ma longévité. Oh! cette mère! Elle est bonne pour moi, aux petites prévenances jalouses, je l'accorde, mais son entêtement stupide, ses préjugés inflexibles me navrent et je me sens trop faible, moi homme de quarante-cinq ans, pour lui imposer ma volonté ».

Tristement il hocha la tête, une ride verticale creusée à la racine de son nez aquilin, entre deux sourcils noirs, touffus, qui donnaient à sa figure rase une expression de dureté étonnamment adoucie par des yeux verts.

— Parrain, tu es encore une fois à ton chagrin, interrompit brusquement Nini. N'y pense donc plus, et toi, Tante, ne parle plus des maux de parrain; il les oubliera. Ecoute, petit Parrain, je vais te jouer ma dernière leçon de piano, une rhapsodie de Liszt.

— Non, Nini, pas de piano. Tu sais bien que papa dort; il est de service à la gare, cette nuit.

— Ça tombe à merveille, chère Tante. Je vais le réveiller. Il est déjà huit heures.

— Je te le défends, Nini, insista la Tante. Maman dirait que c'est ma faute si son homme était parti une heure trop tôt et avait couru les estaminets.

— Obéis, Nini, intervint Parrain mollement.

— Que faire alors? soupira l'enfant.

Elle prit de l'humeur, ferma le clavier avec fracas, trépigna un instant sur place, puis s'en fut devant le miroir, elle imprima des mouvements de rotation à sa tête et ses cheveux ruisselèrent le long de ses joues. Pleine de joie, elle lança des rires en fusée.

— Veux-tu donc cesser ce jeu, farceuse? admonesta la Tante.

— Mais je m'ennuie, Tante. Que faire? répliqua l'enfant avec brusquerie.

Elle se mit à faire le tour de la chambre, boudant, la tête basse; puis, arrêtée, et fixant une seconde les bûches ronronnantes :

— Parrain, raconte-nous ta chasse au braconnier dans les sapinières de Bonheyden?

Elle bondit sur les genoux de Parrain et l'embrassant tumultueusement :

— Hein, petit Parrain, tu veux bien raconter, n'est-ce pas ?

D'abord, il ne répondit rien. Il aimait de faire durer les ondes de bonheur parcourant son âme sous les caresses de sa filleule. Il la respirait comme une fleur capiteuse longuement, avec délices.

— N'est-ce pas, Parrain, tu raconteras ?

— Je suis fatigué, ma petiote.

— Allons, Parrain, une fois encore, tu veux bien ? Je serai tranquille et ne taquinerai plus jamais Tante Angélique, plus jamais, entends-tu, chère Tante ?

Elle lui prit la tête dans ses mains, se pencha sur ses yeux dont le jaspe réflétait les lueurs fauves du feu.

— Tu vas raconter, n'est-ce pas, Parrain ? supplia-t-elle.

Elle se tenait pendue à son cou, follement embrassait ses yeux, son front, sa bouche. Il ne pouvait résister à de si ferventes cajoleries ; il sentit se briser son cœur, des larmes jaillir de ses yeux...

Alors doucement il l'écarta :

— Ecoute, Nini, je te raconterai encore une fois la chasse à l'homme.

Il raconta.

Le pli vertical de son front avait disparu. Ses prunelles pétillaient, moins d'inquiétude plissait son front.

Le Parrain de Nini était doué d'un rare talent de narrateur. Il savait faire vibrer l'âme des personnages, rendre la juste valeur aux mots ; il avait l'entente des détails, pouvait faire ressortir un fait, effacer un autre pour mettre en évidence une scène dans ses couleurs réelles, interpréter exactement un état d'âme selon le diapason des impressions.

Depuis longtemps il avait fini.

Il regardait les bûches mourantes, cependant les deux femmes communiaient en rêve aux angoisses de ce pauvre braconnier traqué, pris comme un sanglier

après une heure de pourchasse à travers des bruyères et des bois... sans issue...

Tout à coup, dans le silence de la chambre, s'épandit la musique du carillon de Saint-Rombaut.

Il était dix heures.

II

— Tante Angélique revient déjà ! Sûrement elle entrera ici.

Ce soir, la veuve Deweert et sa fille se trouvaient dans la petite place contiguë à leur épicerie. Ce réduit restreint servait de poste d'espionnage. On n'y faisait jamais de la lumière afin de suivre le va-et-vient des voisins sans être aperçu par eux.

— Où peut-elle bien être allée, tante Angélique? demanda l'épicière.

— Probablement chez M. Dieudonné, son ami très malade, répondit la fille de la marchande.

— Ecoute, Lisa, nous allons le savoir; elle entre.

La sonnette de la boutique retentit.

— Bonsoir, mademoiselle Angélique, vous êtes si seule en promenade, s'empressèrent l'épicière et sa fille.

— Il le faut bien, hélas! M. Dieudonné va si mal.

— On nous avait assuré qu'il allait mieux.

— Non, Lisa. Son état s'aggrave. La paralysie qui déjà lui a enlevé toutes ses facultés pensantes menace le cœur. Le curé vient d'être requis d'urgence, m'a dit la servante, parla tante Angélique d'un ton d'amertune.

— Comment, la servante ! Vous ne pouvez donc pas l'approcher? s'exclamèrent simultanément la veuve Deweert et sa fille.

— Pas du tout, madame Dieudonné me défend l'entrée de sa maison. Puisque Eugène ne demande pas cette demoiselle, m'a-t-elle fait dire, je ne veux pas lui causer des impressions pénibles en l'introduisant...

Tante Angélique soudain se tut, suffoquée par des sanglots. Elle leva rapidement sa voilette, se moucha pour dissimuler son trouble.

A ce moment, la sonnette du magasin tinta : Mme Cabess, une voisine, entra, pesante. son corps massif à l'abandon dans une robe marron.

— Donnez-moi encore une demi-livre de figues, se hâta de dire Mlle Angélique.

Elle descendit sa voilette, cachant ainsi sa physionomie aux regards fureteurs de Madame Cabess.

La patronne servait Mlle Angélique et Lisa l'autre cliente. Comme à l'ordinaire celle-ci cherchait à bavarder. Les deux bras accoudés au comptoir elle entama la conversation :

— Il ne fait guère froid, n'est-ce pas, mademoiselle Angélique? Le printemps sera précoce comme nos enfants.

— Oui, madame Cabess, répondit-elle distraitement, et prenant le paquet de figues, elle s'en alla.

— Comme Mlle Angélique semblait agitée, l'avez-vous remarqué, Lisa?

— Je ne trouve pas, madame Cabess.

— Comment? Elle a toutefois des raisons de l'être. Se voir expulsée quand elle vient s'enquérir de l'état de santé de son amoureux!

— Et par qui, madame Cabess?

— Faut-il le demander? Mais par la veuve Dieudonné. Or, j'estime qu'il y a lieu de remercier Mlle Angélique d'avoir si bien soigné M. Dieudonné fils, qui sans la sollicitude de cette bonne demoiselle serait mort depuis longtemps. Incorrigible fêtard, sa santé était très compromise quand il se présenta chez Mlle Angélique. Celle-ci le reçut, avec bienveillance, apitoyée sur le sort de cet homme de quarante ans qui malgré sa richesse ne pouvait trouver des joies apaisantes.

Il lui exprima le remords de sa vie de dissipation, lui raconta ses aventures. Le jugeant de condition supérieure, elle crut en lui par préjugé d'intelligence fruste et dans l'abandon de sa personne, elle ne mit aucune réserve. Ayant la certitude qu'il ne la quitterait jamais, elle ne connut point le regret de s'être donnée.

Ils s'aimèrent gravement. L'existence de tante

Angélique s'écoula limpide comme un ruisseau entre des rives fleuries de primevères et d'anémones.

Cependant les amis de M. Dieudonné le ridiculisèrent de s'être amouraché d'une femme de cabaret friant la trentaine, d'une Agnès ne possédant rien de leurs maîtresses voluptueuses. M. Dieudonné trop heureux ne se laissa pas circonvenir. Il désira se marier. Sa mère s'y opposa menaçant de le déshériter si jamais il commettait cette mésalliance. Songez donc ! Selon cette bourgeoise, une demoiselle de café est une fille. Orpheline, Mlle Angélique continua de gouverner avec sa sœur mariée le cabaret de ses parents.

Si M. Dieudonné ne se mariait pas, il n'abandonnerait jamais Mlle Angélique.

Ayant fait reprendre le café il installa son amoureuse... »

Mme Cabess racontait avec des inflexions de voix pathétiques.

L'épicière et sa fille écoutaient charmées.

La commère savait que ses récits étaient attrayants; aussi faisait-elle de longues stations dans les boutiques et particulièrement ici, chez la veuve Deweert.

Ce soir, très en verve, elle se disposait à commencer une autre histoire, le roman de son père, quand une fillette entra. La pointe d'un châle grenat jetée sur la tête laissait déborder des frisettes blondes.

— Nini !

— Lisa, Tante a dit qu'il nous faut encore une demi-livre de figues. Elles sont tellement délicieuses.

Ce disant, l'enfant sortit sa main de la poche de sa jupe et mit une grosse figue entre ses lèvres, fit une pirouette, marcha jusqu'à l'extrémitédu comptoir, y tourna deux fois le bras en cuivre d'un grand moulin à café, puis, se cambrant, les mains aux hanches nerveusement :

— Marcel dort déjà, Madame Deweert?

— Oui, Nini, il est neuf heures et demie. Tu sais bien que mon fils va toujours se coucher à huit heures.

— Sage garçon. Bonsoir tout le monde.

Sur ces mots lancés d'un ton chantant, elle quitta l'épicerie.

— Cela deviendra quelqu'un, sentencia Mme Cabess, qui n'avait rien perdu des gestes et paroles de la filleule de M. Dieudonné.

— C'est possible, répondit l'épicière évasivement. Bonsoir Madame Cabess. Au revoir et merci.

La veuve Deweert et sa fille avaient déjà repris leur poste d'espionnage quand cette cliente par trop prolixe ferma la porte de la rue.

— En voilà une scie, n'est-ce pas, mère?

— Certes, Lisa. Et pour ses six *cens* de riz! Fermons vite les volets. Un malheur n'arrive jamais seul. Nous pourrions encore avoir Mme Cheville.

— Oh, alors, nous serions pincées jusqu'à minuit!

La seule boutique de la rue des Pauvres-Claires à Malines étant fermée, cette rue s'étendait comme un couloir désert, noyé d'ombre indigo, au bout duquel s'érigeait la masse noire de la Tour de Saint-Rombaut avec au milieu, la lueur jaunâtre de la lanterne du veilleur.

III

Sept ans s'étaient écoulés depuis la mort de M. Dieudonné, l'ami de Tante Angélique.

Les bandeaux de celle-ci étaient devenus gris; sa physionomie portait une expression de résignation pénible.

Elle ne se vêtait plus de peignoirs mauves; des robes de deuil invariablement enveloppaient son corps amaigri. Elle habitait le même appartement, chez sa sœur, rue des Pauvres-Claires. Nini partageait sa vie recluse, car selon les dernières volontés exprimées par Parrain, Tante devait accomplir l'éducation de la « chère filleule ». A ces fins, il leur légua une rente viagère de 2,000 francs. Grâce à elle, Nini pouvait s'acheter une nouvelle robe toutes les saisons et satisfaire ses goûts de coquette. Ses sœurs la jalousaient. Elles répondaient dédaigneusement: « Oh! de notre demoiselle nous ne nous occupons pas » quand des personnes s'informaient.

Les manières distinguées de Nini ne pouvaient s'harmoniser avec celles grossières de ses trois sœurs

façonnées dans les ateliers de modiste et de couturière; son langage grave et choisi se heurtait à une frivolité de trottin, à un patois de petites gens.

Très souvent sévissaient des querelles, que ses parents ne cherchaient point à apaiser. Ils avouaient à l'égard de Nini comme une abdication des devoirs et des droits paternels; en vérité, ils ne la considéraient plus comme leur enfant.

Nini finit par ne les plus voir et par se confiner dans les chambres de Tante Angélique.

Cette dernière était devenue l'amie de l'épicière Deweert. Trois fois par semaine elle venait lui tenir compagnie. Souvent Nini l'accompagnait. Les femmes s'entretenaient des menues nouvelles de la ville, cependant que Nini et Marcel déchiffraient des « quatre-mains. »

Très habile virtuose, la jeune fille se complaisait à poser au professeur de piano, à initier le fils de la veuve Deweert aux difficultés du doigté. Marcel était étudiant en médecine et comptait vingt ans. D'un naturel sensible, il rêvait longuement des yeux de turquoise de sa maîtresse de musique, de ses cheveux d'or noués en grosse torsade sur une nuque gracieuse, de sa poitrine bombée, des souples ondulations de ses reins, de sa chair fleurant la violette, de ses mains longues, blanches et caressantes. Il lui dédiait des poésies qu'il balbutiait avec des frissons inconnus. Les deux jeunes gens recherchaient des lieux solitaires. Un soir d'été il l'embrassa éperdûment sur la bouche; elle réciproqua. Depuis lors ils se « courtisaient. »

Tante les accompagnait à la promenade. La veuve Deweert et sa fille Lisa consentirent à ces fiançailles, raisonnant selon leur simplicité optimiste :

— Ma foi, puisque notre Marcel n'aura que sa position de médecin, le marier à Nini ne serait pas un mauvais parti...

Hélas! elles escomptaient, inconscientes de l'inéluctable des destins...

Très capricieuse, Nini cherchait à rompre ses relations amoureuses. Elle espaçait ses visites chez la veuve, se montrait sèche à l'égard de Marcel et s'abstenait de jouer au piano.

Tante Angélique s'efforçait de la faire revenir sur sa détermination.

D'un accent de sincérité émouvante elle lui dit un soir :

— Nini, ta froideur fait souffrir Marcel et le trouble profondément. Ce jeune homme ne peut trouver les raisons de ta versatilité. Sois plus généreuse, Nini; et ne badine pas avec le cœur de Marcel.

— Tante, je ne puis rien changer à ma conduite. Je ne me sens pas née pour un sentiment sérieux. Pourquoi vouloir tromper Marcel! Au surplus, l'existence à Malines m'excède, il y fait trop morne. Nous devrions aller habiter Bruxelles.

— Aller habiter Bruxelles. Nini, n'y songez jamais! s'écria Tante Angélique avec surprise.

— Et Parrain n'a-t-il pas écrit quelques jours avant sa mort : « Tante, pour vivre tranquille désormais avec notre chère filleule, retirez-vous à la Grand'ville. » Comment, Tante, oublies-tu si vite? insinua malicieusement la jeune fille.

Tante Angélique tressaillit. Un heurt douloureux ébranla le mystère de son être. Elle eut la vision brusque de son ami disparu, songea :

« C'est vrai. Eugène m'a donné souvent ce conseil. Je ne peux pas douter de sa clairvoyance. Grâce à lui n'ai-je pas savouré l'étonnement heureux des joies profondes? Les souvenirs de nos amours sont les baumes de ma solitude. Il faut croire en toi, Eugène. Il le faut... »

L'image de son ami défunt flottait nettement sous ses yeux. Et la crainte d'offusquer ses mânes, lui fit dire avec humilité :

— Enfin, Nini, puisque ce cher Parrain le voulait, nous irons habiter Bruxelles.

Nini sourit au-dedans d'elle-même, car elle était décidément affranchie de tutelle. Sa nature volage aspirait à aller libre vers l'inconnu.

Avant son départ de Malines, Tante Angélique répandit d'abondantes larmes : les forces obscures de son âme se traduisaient en malaises vagues acidulés de tristesse; seulement l'avertissement de ces troubles lui échappait.

IV

Depuis le matin, Tante Angélique errait dans Malines. Personne ne la reconnaissait. Etait-elle donc devenue tout à fait méconnaissable le long des cinq années douloureuses passées à Bruxelles? Les choses cependant lui réservaient une physionomie d'amitié accueillante. A déambuler, un sentiment neuf, d'une douceur profonde, nuançait sa mélancolie. Elle ne ressentait plus les angoisses qui, toutes les nuits, agitaient ses insomnies. Les souvenirs de sa vie passée ici trempaient dans une rêverie charmante. Elle se revoyait dans ses appartements, puis chez la veuve Deweert. Elle éprouvait le besoin de revoir les anciennes connaissances de la rue des Pauvres-Claires, et notamment l'épicière. Mais passant par là, elle s'aperçut que la boutique n'existait plus. Elle poursuivit son chemin, songeant :

« Marcel serait-il établi médecin à Malines? Aurait-il réussi? »

Elle demanda à un porteur de télégrammes l'adresse de M. le Dr Deweert.

« Il habite la plus belle maison du square Van Beneden », répondit l'adolescent.

Tante Angélique s'achemina dans cette direction, envahie d'un trouble étrange.

Elle se dit avec inquiétude :

— Pourquoi y vais-je? Voilà cinq ans que je n'ai pas donné de mes nouvelles. Et pourquoi suis-je venue à Malines, puisque aucun lien ne m'y attache plus, depuis le départ de ma sœur pour Esschen? Et comment m'excuserai-je? Et que dire de Nini?

Nini? Rouge de honte, elle se fâcha d'avoir prononcé ce nom.

L'ingrate Nini! Elle avait dissipé les trois quarts de la petite fortune de Tante Angélique et menait à présent sa vie de coquette dans un milieu interlope de Paris.

Tante Angélique n'osera jamais révéler cette déchéance à l'ancien ami d'enfance. Au surplus, elle ne se jugeait pas innocente de ce qui était arrivé. Pourquoi l'avoir tant gâtée? Elle sentit soudain pour

sa nièce un fond de colère et de haine; s'accusant, elle dit :

« Il me pardonnera et me comprendra. J'y vais. »

Pleine de confiance, elle se mit à considérer les lieux.

A l'entrée du square Van Beneden, deux gros marronniers rutilaient, et le soleil automnal faisait vibrer des gammes de grenat, de jaune, de cuivre, de bronze parmi les ramures entourant l'attitude méditative de la statue de l'illustre savant mort.

L'habitation du docteur Marcel Deweert tranchait sur l'uniformité banale des demeures édifiées dans ce quartier moderne de Malines.

Elle était construite en retrait sur l'alignement avec deux balcons à terrasse, garnis de roses. Elle n'avait qu'un étage. Les trois larges fenêtres qui perçaient son pignon rouge en escalier avaient un aspect d'intime cordialité avec leurs brise-vue en satin orange rayé de dentelles. Des marches en pierre bleue menaient à la porte d'entrée, blanche et d'ornement sobre comme la robe d'une première communiante.

De chaque côté de cet escalier était aménagé un jardinet qu'une grille basse fermait du côté de la rue. Les parterres de ces jardinets étaient fleuris de chrysanthèmes. Leurs corolles penchaient frileusement au bout des tiges inclinées avec une grâce languide.

Aux balcons, des roses étalaient des pétales d'onyx veinulés d'azur entre le léger tissu des feuilles...

Cependant elle n'aperçut pas le docteur Marcel qui derrière sa fenêtre l'épiait. Cette étrangère l'intriguait. Il l'examinait avec minutie.

Elle était vêtue de noir; une épaisse voilette couvrait son visage, descendait d'un petit chapeau-toque sans garniture, d'aspect pauvre, infiniment. Il aurait été difficile de préciser son âge; un ample manteau de mérinos roussâtre célait ses formes.

Il la vit s'approcher de sa demeure, monter le perron.

Elle sonna.

La servante ouvrit. Marcel écouta.

« Ne pourrais-je pas voir M. le docteur Marcel Deweert?

Il lui sembla reconnaître le timbre de cette voix brisée.

— Qui dois-je annoncer, Madame?

— Une vieille amie d'enfance.

Alors il ne douta plus : c'était tante Angélique.

— Faites entrer, Alice, cria-t-il du palier.

Il descendit fébrilement.

— C'est toi, tante Angélique.

Elle ne dit rien, leva le tulle noir de sa voilette, puis lentement abaissa la tête.

Longuement il la considéra : quelle infinie lassitude exprimait sa physionomie, quelle souffrance respiraient ses joues creuses, quelle misère accusaient ses atours râpés.

Une impression pénible le saisit, et d'un accent stupéfait il balbutia :

— C'est toi, toi, tante Angélique! Et comment va Nini?

— Nini, soupira-t-elle.

Il vit un brouillard couvrir ses yeux secs et cernés, ses paupières s'entrefermer et ses traits se contracter sous d'âpres ressentiments.

— Nini! Nini est une ingrate! gémit-elle.

Dans l'étourdissement de cet aveu accompli, son esprit sombra. Son pauvre corps émacié eut des secousses successives. Elle chancela et tomba évanouie dans les bras de Marcel qui, l'enveloppant de baisers et de larmes, murmura :

— Pauvre tante Angélique, tu resteras habiter chez nous.

Envahi d'une tristesse profonde il se mit à la ranimer, évoquant l'image de Nini, la vie charmante de leur adolescence, et leurs communes espérances...

JEAN LAENEN.

LE FILS DE MA FEMME

ROMAN

CHAPITRE PREMIER

Le fils de ma femme, c'est Jimmy.

Clarance était veuve lorsque je l'épousai. Je l'aimais. Douce folie! Au temps, lointain déjà, où je lui faisais la cour, cet enfant fut pour nous le sujet de plus d'une conversation attendrissante. Elle me disait en me prenant la main : « Vous ne l'aimerez pas, mon ami. Je sens que vous ne l'aimerez pas. » Et moi, j'avais beau protester le plus tendrement du monde, affirmer que cette petite chose blonde me serait aussi chère qu'elle-même, elle hochait la tête d'un air triste, et continuait à m'affirmer doucement : « Si, si, vous verrez, vous ne l'aimerez pas. » Et c'est vrai, elle avait raison, grâce à elle il m'est devenu tout à fait insupportable.

— Mais ma chère amie, il ne fait rien de bon.

— Sans doute, si vous aviez un fils vous l'élèveriez beaucoup mieux.

— J'en suis certain.

— Malheureusement vous n'en avez pas.

Ceci se dit avec un sourire mielleux et ironique, qui signifie bien des choses.

La basse jalousie est du reste le fond de mon caractère. Quant aux autres sentiments aussi peu recommandables qui me poussent de temps à autre, ma femme les devine à chaque pas que je fais. Armée de l'arsenal compliqué de la psychologie moderne, cette chère Clarance épie mes attitudes, dissèque mes fatigues et mes bonnes humeurs, et de la sorte, sait tout ce qui se trame dans la noirceur de mon âme et l'abîme de ma dépravation sans limite.

Elle écoute le récit que je fais de l'emploi de mes journées avec un sourire sceptique. Non pas qu'elle soit jalouse! Dieu merci! Ainsi qu'elle me le fait remarquer avec justesse, j'ai presque soixante ans. Je les porte alertement c'est vrai, mais ma barbe

taillée en pointe, est d'un gris fort clair, et mon front commence des travaux de pénétration dans la forêt vierge de mes cheveux. J'ai un teint stupidement frais? Soit. Mais. à mon âge, n'est-ce pas plutôt ridicule. Quant à mes yeux verts qui rient, l'un à l'air libre, l'autre plus insolemment encore derrière un monocle, n'indiquent-ils pas uniquement la perversité profonde de mes intentions? Et puis, cette pauvre Clarance en a tant vu! Sa jalousie est bien usée, et si elle me pince encore dans le bras chaque fois que je regarde passer une jolie fille, c'est plutôt par habitude et par souci de sa dignité que pour tout autre motif.

Il faut vous dire aussi que nous vivons complètement séparés. Vers l'âge de trente ans, forte de l'appui de toute la littérature contemporaine, ma femme prit un amant. C'était une chose simple, logique, peu intéressante en somme, comme on en voit faire partout. J'eus le tort de m'en apercevoir, et cela elle ne me l'a jamais pardonné.

Depuis, nous vivons chacun à notre guise. J'aurais peut-être mieux fait de la quitter tout à fait. Beaucoup me l'ont conseillé. Tout conseil qui n'est pas très énergique n'est pas un bon conseil. Celui qui n'en suggère de pareils se croit déshonoré. Mais, lorsque l'on a souvent recommencé sa vie, on se soucie moins de se livrer à des expériences nouvelles. On est habitué à voir l'intégrité de son existence se déformer, à voir naître les infirmités et se diminuer la perfection de notre organisme. Aussi les réactions morales se font moins violentes. Une antique voûte se détruit-elle, on ne la rebâtit plus, on comble les vides, on l'étaye, et quand elle se désagrège par trop, tout tranquillement on attend qu'elle s'écroule.

Et puis, vient-il des déchirements ! L'amitié profonde que j'avais eue pour ma femme s'était écoulée, douloureusement d'abord, les premiers heurts sont toujours pénibles, mais quand ils se renouvellent on finit par les moins sentir, on va d'incompréhension en incompréhension, de scène en scène, de compromis en compromis, jusqu'à ce que l'on sente qu'il est nécessaire qu'un événement survienne.

L'événement survint. Il établit des situations nettes.

Clarance a quarante-deux ans maintenant. Elle passe la plus grande part de son temps à soigner sa personne, pour pouvoir s'entendre dire qu'elle est bien conservée. Elle a des consultations avec sa corsetière, se fait masser régulièrement, se teint les cheveux en jaune, se met du rouge, de la poudre, du Kohl, et ne se sépare jamais d'un réticule où se trouvent rassemblés les multiples accessoires nécessaires à l'entretien de sa beauté.

Elle me fait un peu l'effet d'un de ces vieux navires de guerre qui ont encore grande allure, sortent gaillardement pour faire des évolutions le long des côtes, mais ne peuvent s'éloigner beaucoup de leur port d'attache, parce que leurs machineries sont sensibles et demandent fréquemment des réparations.

Cette lutte continuelle pour maintenir l'équilibre de son aspect extérieur, influe sur la stabilité de son caractère. La moindre mèche qui vole, la moindre coque qui s'affaisse, le plus petit nœud qui se défait, la mettent de fort méchante humeur et lui créent des sujets de violente impatience.

Au fond ce n'est pas une méchante femme. Elle vit. Elle vit bruyamment, voilà tout, d'une façon un peu encombrante, avec le grand souci de ses prérogatives et de la libre expansion de sa personnalité. Nous nous accommoderions fort bien, s'il n'existait une foule de questions sur lesquelles nous ne pouvons nous entendre. Jimmy en est une, et à son sujet nous nous perdons en d'éternelles discussions. Il est entendu que Clarance ne me consulte pour rien de ce qui le concerne, elle se contente de me faire remarquer tous ses faits et gestes, tantôt en les admirant d'un air triomphateur, tantôt en me les reprochant lorsqu'ils tournent mal. En toutes choses elle est la providence qui préside à la naissance des bonheurs qui nous viennent, moi je suis le génie malicieux qui fait surgir les événements désagréables.

Pendant sa tendre enfance, Jimmy fut considéré comme un être délicat dont il fallait ménager la

santé. Il lui était ordonné de se promener beaucoup, de manger solidement, ce dont il s'acquittait à merveille, de même que de battre ses compagnons de jeu, de voler des pommes, de casser les carreaux et de lapider les passants. Ces occupations récréatives avaient pour résultat d'amener dans mon bureau une foule hostile qui venait m'en rendre compte et demander réparation. Malheureusement, une seule chose lui était réfractaire : c'étaient les études, et quoi qu'on fît, il resta éternellement un cancre. D'où Clarance conclut que si elle fait tout son devoir en mettant au monde un bel animal humain, moi, de mon côté, j'ai été absolument incapable de diriger son éducation. Les conseils ne m'ont pas manqué pourtant, car les notions que Clarance possède sur ladite éducation sont intéressantes et variées, elles changent en rapport directement inverse avec les miennes, suivant ainsi les lois fondamentales de la logique féminine, qui se trouve pleinement satisfaite lorsqu'elle a prouvé à l'interlocuteur qu'il est dans son tort.

Habitué à être ballotté entre nos décisions contraires, Jimmy a conquis une philosophie sereine et positiviste. C'est un grand garçon fort, musclé, mince pourtant. Parfois encore il a l'air d'un jeune chien de chasse qui va le nez au vent, les pattes lourdes et l'air distrait, mais on sent que plus tard il sera de bonne race. Il a fini tant bien que mal de vagues humanités. Il s'habille à l'anglaise, parle peu, fait beaucoup de sports, et ne consulte en toutes circonstances que son bon vouloir.

CHAPITRE II

Vous désirez savoir comment j'ai connu ma femme? Je vais vous le raconter. Tout d'abord, il faut que je vous donne quelques aperçus sur ma jeunesse. Et voici que vous pensez en vous-même : « Lui aussi va me dire : mon âme était rêveuse et tendre. » Hélas! depuis que les femmes se sont emparées de la littérature, par galanterie nous

sommes obligés de leur abandonner ces mérites touchants. Un profond discrédit en rejaillit sur nous. Mon enfance ne fut ni rêveuse ni tendre. Jamais un inquiétant personnage ne descendit de quelque vieille tapisserie pour visiter mes songes. Je n'eus pas non plus de compagne de jeu qui daigna mourir d'une maladie de langueur afin de me laisser de son affection précoce un délicieux et triste souvenir. Tout le monde ne peut être orphelin, comme l'a dit si justement Poil de Carotte.

Je m'appelle Fauconpré, mon père habitait Verviers. Il était courtier en laines. Ses affaires étaient peu considérables, mais rapportaient assez pour que nous vivions dans l'aisance lui, ma mère et moi. Lorsque j'arrivai à l'âge de trente ans, le pauvre homme s'éteignit et sa compagne le suivit bientôt dans la tombe. A ce moment-là j'étais seul au monde, et tout comme un autre j'eus pu devenir un artiste et mourir de faim. L'idée ne m'en vint même pas. Que voulez-vous, je n'avais pas d'imagination. Je repris les combinaisons paternelles. J'en supprimai les défauts qui avaient eu leur utilité à de certains moments, et qu'on avait négligé de corriger dans la suite par insouciance ou dilettantisme. J'agrandis, je modifiai, je perfectionnai cette œuvre que je comprenais mieux n'ayant pas dû la créer. Je fis si bien que je me mis à gagner beaucoup d'argent. Pour en arriver là j'avais, il est vrai, négligé de scruter mon moi-même et de disséquer la plupart de mes états d'âme. Je vivais sans me rendre compte de rien. Il n'a pas encore été prouvé que ce ne soit pas la meilleure manière.

Au point de vue sentimental, car tout homme si peu lettré qu'il soit possède son roman, j'aimais ma cousine, la seule femme un peu bien que j'eusse jamais approchée. Cela me suffisait. Elle ne s'en souciait guère, et je dois l'avouer, moi non plus. Elle s'était mariée, avait mis au monde une fille; tous ces événements m'avaient surpris, choqué, mais je n'en avais pas moins continué à avoir pour elle un sentiment très tendre, très admiratif et très lointain. Si à ce moment le sonnet d'Arvers m'avait été révélé, il m'eût arraché des larmes.

Tout cela ne m'empêchait pas de temps à autre de sacrifier sur les autels de Vénus impures et tarifées, petites divinités bien bourgeoises, des bras desquelles je sortais sans remords, avec un sentiment de don Juanisme modéré qui suffisait à me donner une meilleure opinion de moi-même. Malgré que ce ne fussent que des débauches souriantes et bon enfant, elles me remplissaient d'orgueil et me faisaient me comparer à quelque délicat des grands siècles. Les boudoirs qui formaient le décor de ces aventures galantes me fortifiaient dans cette idée, m'ouvrant de larges vues sur le luxe des tentures soyeuses et des lustres modern style. J'avais un peu de ventre en ce temps-là, et la vue que je devais offrir, enfoncé dans un pouf rose, peinant à remettre mes bottines à élastique ma chemise empesée bombant et craquant sous les efforts, auraient dû me rendre plus modeste. J'y ai songé depuis, mais dans l'action on se voit si mal. J'étais semblable à celui qui marche à côté d'un militaire, et se croit par là même couvert d'habits somptueux.

J'avais loué à Bruxelles un appartement très peu confortable. Hanté par les portraits de famille de mes hôtes, prétentieux agrandissements photographiques encadrés de l'or le plus pur, il ne m'avait que peu séduit tout d'abord. Je l'avais pris en attendant mieux, comme on fait... toute sa vie. Sur la cheminée s'étalait, afin que nul n'en ignore, la corbeille de fleurs d'oranger, gage sacré donné à la maîtresse de céans le jour de ses noces. Pour le préserver de la poussière et des mites un énorme globe en verre le recouvrait, orné à sa base d'une chenille amaranthe. Je n'osais, par timidité, prier qu'on enlève ces touchants souvenirs, mais ils faisaient mon désespoir. Partout où je m'asseyais me poursuivait la physionomie de celui qui avait cueilli ces prémices, le défunt mari, gros homme orné par la légende de toutes les qualités du cœur et de l'esprit. La veuve, elle, se contentait de lire mes lettres et de me faire endurer toutes les petites tracasseries qu'une femme laide, sèche et acariâtre peut imaginer. La suite en est longue.

Néanmoins, quand au bout de quelques années d'incertitude je résolus de la quitter, elle, son globe et ses photographies, tout à coup, elle ne put se décider à se séparer de moi. Prétendant que je ne l'avais pas prévenue dans les délais voulus, elle me fit un procès, lequel eut un grand retentissement dans mon existence. Voici comment.

Mon avocat s'appelait maître Krême. C'était un homme de petite taille, au nez pointu, aux cheveux plats et jaunâtres. Il avait les yeux bleus, de longues mains effilées et de longs pieds minces, ses discours étaient fort longs aussi et son esprit des plus minces. Mis toujours avec une grande élégance, il semblait marcher dans la vie d'étonnement en étonnement. Rien n'était simple pour lui. Lorsqu'il parlait, il levait à tout moment un sentencieux index vers les cieux.

Je l'avais choisi parce qu'il habitait tout près de chez moi. La femme de l'épicier m'avait dit aussi que c'était un homme fort distingué. A dire vrai, je n'y avais mis aucune malice; cette affaire ne me paraissait pas intéressante. Mon avocat me prouva bientôt combien j'avais tort.

Dès cet instant je devins sa chose, son bien, sa propriété. D'abord, il me convoqua chez lui à des heures où j'avais tout autre chose à faire. Depuis le moment où mon coup de sonnette retentissait jusqu'à celui où l'on m'introduisait dans la salle d'attente, sa maison me semblait pleine d'un bruit de chuchotements et de pas étouffés. Au bout d'un quart d'heure on me livrait aux entreprises d'un compagnon de cage, une sorte de vieux domestique qui engageait la conversation, me disait qu'il venait aussi pour un procès, et me chantait les louanges de maître Krême. Je vins trois fois, trois fois je le vis, trois fois aussi je m'entendis raconter les interminables racontars de ma propriétaire. Je compris que je faisais partie d'un système et je m'éclipsai.

Il y eut un moment d'arrêt. De timides lettres de rappel vinrent seules troubler mon repos. Mais après une semaine, ne pouvant plus y tenir sans doute, le disciple de Thémis vint chez moi. Il me semble

encore le voir entrer. Loin de son plancher il était moins à son aise. Son attitude me faisait songer à celle d'un canard qui se hasarde sur un parquet. C'était la même démarche incertaine, le même regard interrogateur. Lorsqu'il vit pourtant que je ne lui sautais pas à la gorge, il finit par se rassurer, et de nouveau ce fut un déluge de paroles inutiles. En désespoir de cause, je finis par lui indiquer l'heure où je lisais mon journal, après le déjeûner de midi. Ainsi je ne perdais pas de temps et le bourdonnement de ses oraisons m'empêchait de m'assoupir, habitude mauvaise pour ma santé d'après l'avis de la faculté.

Il vint bien régulièrement. Il avait une femme et un fils, je le savais, je les voyais souvent, sa femme était même fort jolie. Souvent je voulus l'aiguiller sur ce sujet. Peine perdue. C'était l'affaire Barnutte Héloïse qui l'intéressait. Cette affaire avait des coins, des recoins, des ramifications dont je ne me doutais pas moi-même. Peu importait d'ailleurs. C'était à présent un compte à régler entre maître Krême et la susdite Héloïse; et celle-ci n'en menait pas large.

Il fit tant et si bien que je perdis mon procès.

Est-ce le coup que cela lui avait porté? S'était-il trop échauffé en plaidant? Qui pourra le dire! Toujours est-il que trois jours après cet événement le pauvre homme s'alita. Une sévère pneumonie s'était emparée de lui; et malgré les soins de plusieurs savants qui avaient découvert pourtant quel était le coccus qui le tourmentait, au bout d'une semaine il rendit son âme à Dieu.

Je fus ému en apprenant cette nouvelle. Je m'étais habitué à me laisser ennuyer par lui, il me manqua quand il ne fut plus là. Ainsi nous sommes faits que lorsque des gens entrent de force dans notre existence, nous maugréons avant de leur faire place, et puis nous ne pouvons plus nous en passer.

Je résolus d'aller porter mes compliments de condoléance à sa veuve. Les jolies veuves sont celles qui en ont le moins besoin, pourtant c'est à elles qu'on en porte le plus volontiers. Notre pitié est de telle sorte qu'il faut qu'elle suive toujours les mêmes

grands chemins, et qu'elle préfère s'exercer à l'égard des êtres qui dans la société peuvent encore servir à quelque chose. Or, il est certain que les jeunes veuves peuvent encore servir à quelque chose.

J'avais préparé aussi les honoraires que je devais au défunt. J'avais rangé quelques beaux billets dans une enveloppe, et la serrant sur mon cœur, je me louais en secret de la délicatesse de mes sentiments.

Je revis le petit salon salle d'attente, mais au lieu d'y voir apparaître la silhouette cérémonieuse du juriste, j'y vis surgir tout à coup une jeune femme en deuil qui vint tomber en sanglotant dans mes bras. Peut-être les gens plus accoutumés que moi aux circonstances étranges de la vie se fussent comportés d'une manière plus habile que je ne le fis. Je les envie. Moi je restai fort gauche.

Mes mains ne s'étaient pas assouplies au geste noble de soutenir un corps de femme plongée dans la désolation. Et de peur qu'habituées à de tout autres exercices elles ne finissent par s'égarer, je raidissais mes doigts, les écartant en patte de grenouille. La situation était embarrassante. Je finis par demander : « C'est bien à madame Krême que j'ai l'honneur de parler. » Une cascade de sanglots fut la seule réponse. Madame Krême avait des cheveux blonds bien lissés et ondulés. Des peignes d'écaille pâle y décrivaient la courbe gracieuse de leurs arcs, maintenant à découvert la nuque ronde et blanche.

Cela m'engagea à dire encore quelques douces paroles. Hélas ! elles furent l'occasion d'une nouvelle explosion. Je me le tins pour dit, et dirigeai cette créature désolée tout doucement vers une chaise, je l'assis et, me plaçant non loin d'elle, je lui servis les quelques phrases qui viennent naturellement à l'esprit dans ces circonstances, comme : « Soyez calme. » « Ne pleurez plus comme cela. » « Je sais bien qu'il est mort. » « C'est un affreux malheur... ». Pendant que je lui prodiguais ces torrents d'éloquence, je m'attardais à serrer ses mains dans les miennes, ce qui n'était désagréable en aucune manière.

Après s'être mouchée, elle me dit enfin :

— Ah! vous ne savez pas ce que vous étiez pour lui. Il vous aimait tant.

Je me doutais bien que j'étais son seul client, mais je me sentis tout attendri de savoir qu'il ait eu vraiment tant d'affection pour moi.

Clarance, car c'était elle, avait le bout du nez rouge, ses lèvres étaient tremblantes et ses yeux gonflés. Nous parlâmes de l'affaire Barnutte.

Je revins deux jours après demander des nouvelles de sa santé. De nouveau je sentis tout son corps secoué de sanglots contre ma poitrine. Je rentrais mon ventre autant que je le pouvais par souci de l'élégance du groupe que nous devions former. Puis, à la suite de ces effusions, nous eûmes de nouveau un long entretien et, lorsque je partis, elle me pria de revenir encore pour parler du cher disparu.

La troisième et la quatrième fois, cette scène touchante se reproduisit. J'ai toujours aimé les pures émotions et je commençais à très bien m'y habituer. Aussi, lorsqu'à ma visite suivante, Clarance me regarda avec des yeux secs et froids, ah! les ai-je revus depuis ces yeux de tempête, lorsqu'elle me parla d'un ton dédaigneux du temps qu'il faisait, de la sottise des gens, du mauvais goût de nos compatriotes, je fus consterné. Je sentis le sol me manquer sous moi. J'essayai de parler d'Héloïse, les mots s'étranglaient dans ma gorge. Je fis une retraite piteuse et la vie tout à coup devint sombre devant mes pas. En vain je me torturais l'esprit pour deviner mes torts, peine perdue. Ce furent des jours pénibles, et si j'avais reçu du ciel le don de poésie, certes les échos eussent retenti des clameurs de ma désolation. Quelque temps après, je revins comme un chien battu. Grâce à Dieu les effusions recommencèrent. Je la retrouvais. C'était comme un renouveau dans les branches.

Ainsi, les visites alternèrent. Des unes je sortais les oreilles chaudes, des autres le cœur en détresse. Si bien qu'un jour, soit que je l'y aie poussée, soit que nous ayons glissé, nous nous retrouvâmes parmi des coussins en désordre, sur un sofa.

Ce jour-là, Clarance me dit en soupirant : « Mon

ami, vous devriez porter des souliers vernis. » Je regardai mes modestes souliers d'honnête homme, et j'en rougis, tel Adam après la faute. Je fis l'acquisition d'escarpins pour la fois suivante et ainsi, de chute en chute, j'abandonnai mes cravates de coton blanc, ma chaîne de montre à breloques, ma jaquette noire, mes cols à coins cassés, mon chapeau haut de forme lui-même, ce vieil ami et jusqu'à mon parapluie à bec de canne. Finalement j'abandonnai ma liberté.

Entre nous, si vous parlez à ma femme de l'affaire Héloïse Barnutte, elle vous dira qu'elle ne sait pas ce que vous voulez dire.

CHAPITRE III

Pour la lutte qu'elle a à soutenir contre mon ignorance des choses du monde, Clarance a cherché des appuis à l'extérieur. Dans ce but, elle a réuni une sorte de tribunal.

Ce tribunal est composé tout d'abord de la tante Armandine de Poyon-Fossé, vieille et maigre personne à l'aspect revêche et aristocratique, puis de la grosse madame Gaillard-Cheval, femme du substitut du procureur du roi. On y voit aussi la chanoinesse d'Anion, dernière du nom, en qui meurt l'ultime descendante d'une noble famille, qui, si elle fut aux Croisades, n'en a malheureusement conservé aucun souvenir. Le côté des hommes est représenté par Monsieur Sainte-Avertance, un homme étrange et précieux qui aimerait que l'on prît l'habitude de se tromper et de changer son nom en « de Sainte-Avertance ». Lui-même, pour rien au monde, n'opérerait cette mutation d'orthographe, de peur des cancans d'abord, puis aussi parce qu'il trouve un manque complet d'élégance à faire supposer qu'il voudrait être plus que ce qu'il est. Il n'est rien d'ailleurs. C'est le conseiller au bridge et, pour résoudre les questions sentimentales les plus délicates, il n'a pas son pareil. Je dis le conseiller, parce qu'en amour comme au jeu il préfère ce rôle effacé

au risque d'engager quelque mauvaise partie. Il porte des cravates aux teintes fanées, des gants toujours frais. C'est tout un personnage.

Dès que deux membres du tribunal se rencontrent, ils préparent les causes à juger en commun. Ces causes sont les plus diverses ; ce sont tantôt le dernier petit scandale, tantôt le potin probable, puis aussi le degré de chic de l'un ou l'autre personnage mondain, le bon ton de chaque famille, leur rang dans la hiérarchie de l'élégance, les frontières délicates des différents groupes qui forment la société ; en un mot, toutes les subtilités délicieuses qui sont l'essence du vrai monde. Devant ce nouveau sanhédrin se déploient des talents de controverse aussi fouillés que ceux que voyaient les conciles discutant du sexe des anges. Ses sentences sont rendues en dernier ressort, et l'on peut être sûr que ses décisions sont pleines de ce sens éclairé que possèdent les meilleurs aréopages de la sorte.

Par lui, dès avant mon mariage, je fus jugé, retourné, épluché. Je n'avais évidemment pas la valeur de l'ancien mari de ma femme, un magistrat de grand avenir ; — l'avenir d'un homme mort et les qualités de celui qu'une femme aurait dû épouser sont à l'abri de toute discussion, — mais il me fut pardonné bien des choses parce que je gagnais beaucoup d'argent, et que mon prédécesseur avait laissé cette pauvre Clarance dans une situation fort précaire. On ne peut songer à tout.

Depuis il a continué à me suivre, comme le chœur antique des tragédies grecques, chargé de commenter, d'apprécier et de désapprouver mes actes, et d'accompagner partout mes pas du concert de ses louanges ou de sa colère.

Dernièrement le substitut donnait une grande soirée. Pendant que la jeunesse se distrayait comme elle pouvait, aux accords cadencés d'un piano, la cour s'était réunie autour d'une table de bridge. Elle était au grand complet, même quelques conseillers honoraires rehaussaient de leur présence cette mémorable séance.

C'était d'abord monsieur van Schoonhoven. Ce

cousin de l'ambassadeur des Pays-Bas dans l'une de nos grandes capitales européennes, connaît toujours maints potins exotiques. Et s'il ne les tient que de deuxième ou troisième main ils n'en ont que plus de charmes, tant leurs migrations leur ont permis de s'adorner de rosseries variées et piquantes. Les voyages aident à former la jeunesse, mais ils ne sont pas moins utiles aux historiettes scandaleuses.

Enfin, près de la chanoinesse d'Anion se trouvait assis, nonchalamment appuyé au dossier de sa chaise, les doigts dans les goussets de son gilet blanc, Georges Champoireau, l'auteur de spirituelles comédies de salon. Pour lui la littérature ne possède aucun secret. Il prépare, et ceci est une confidence, un compendieux mémoire où il vous sera prouvé qu'Eschyle était un grand dramaturge.

C'était, on le voit, des atouts précieux, et qu'il fallait ménager. Lorsqu'on veut bien sentir dans sa main les mille fils de la comédie qui se joue dans le monde, ne faut-il pas avoir de ces agents retors et adroits. Ils font l'office de gazette, et par leurs accointances diverses permettent de grouper des informations variées.

Aimez-vous les tables de bridge? Moi, je les adore. J'aime leur tapis vert sur lequel les cartes blanches se découpent violemment, mêlant leurs carreaux rouges et leurs trèfles noirs. Leurs couleurs seules égaient et distraient. Les yeux amis peuvent se reposer sur des carnations blanches, des épaules bien remplies et d'un dessin très pur comme celles de Clarance. Parmi les joueurs, le psychologue discerne celui qui s'amuse, du stratège grognon que son éducation seule retient de dire des gros mots à ses partenaires. La table de bridge est une oasis reposante pour tous. C'est un terrain neutre dont on ne se méfie. Parfois, en dessous, on peut voir un grand escarpin verni parti à la recherche d'un petit pied cambré qui craint qu'on l'égratigne, mais c'est rare, très rare.

La réunion se tenait au milieu d'un charmant petit salon Louis XV, éclairé par en haut par un soleil de cristal. Des flots de lumière blanche descendaient,

glissant le long des dorures des panneaux, pour se perdre dans les biseaux d'un miroir de Venise. D'autres glaces encore formaient un jeu de lumière. Les yeux attentifs pouvaient suivre partout les couples qui passaient et repassaient dans les galeries avoisinantes. Un petit salon contigu à celui du tribunal, moins éclairé et sans issue, formait un temple exquis pour le dieu flirt. N'était-ce pas un point central, un délicieux poste d'avant-garde d'où l'on pouvait ne rien perdre des événements.

— Voici que se dirige de nouveau par ici cette petite Maggy, la cousine de votre mari, ma chère Clarance, dit la tante Armandine, les yeux embusqués derrière un énorme face à main en écaille. C'est le jeune de Royères qui la promène à présent.

— Qu'elle promène, glissa Champoireau.

— Examinez-les bien, dit monsieur van Schoonhoven; admirez leur air détaché et leur manière de marcher à l'aventure. Ils causent de choses et d'autres, s'émerveillent des feuilles et des fleurs. Heureusement le hasard veille et se présente...

— Sous la forme d'un délicieux petit salon, continua Champoireau, un petit salon un peu sombre où il y a des canapés profonds, et où l'on peut se presser les doigts en se regardant dans les yeux.

— Elle se tient si mal dans le monde cette pauvre Maggy, dit Clarance avec un soupir, on voit bien qu'elle est la parente d'Hector. — Hector c'est moi.

— Une bien jolie fille, dit monsieur Sainte-Avertance en mêlant les cartes.

Ceci provoqua quelques reparties agiles, qui s'abattirent de tous côtés comme une volée de flèches.

— La beauté du diable.

— Elle ne l'ignore pas.

— Et ne s'en cache guère.

— Ah! dit la chanoinesse en soupirant, pour les jeunes filles comme pour les femmes, ce sont celles qui ont les allures les plus libres qui ont le plus de succès.

Le chevalier van Schoonhoven sourit ironiquement sans rien dire. Il y eut un silence et Clarance conclut qu'elle songeait avec effroi que son Jimmy pourrait quelque jour tomber dans les griffes d'une femme pareille. « Voyez-vous, dit-elle, j'en deviendrais mauvaise, je mordrais. »

Ces derniers mots, constituent une des phrases favorites de Clarance, une des phrases qui lui permettent de montrer une rangée de dents nacrées, alignées dans un ordre parfait.

— Et comment va Jimmy, s'écria madame Gaillard-Cheval ?

— C'est un garçon dont j'ai tant de satisfaction dit Clarance, en fermant les yeux à moitié d'un air pénétré.

Ici se plaça un petit concert de louanges, discret, léger, un menuet.

— Et il va avoir vingt et un ans, continua sur un ton charmé la susdite madame Gaillard-Cheval, qui possédait deux héritières, à la peau brunâtre où fleurissait de temps en temps quelque éruption sentimentale ! Mais il faudra dorénavant l'amener avec vous. C'est si bon pour les jeunes gens d'aller un peu dans le monde.

— Lui au moins ne sera pas comme la foule des comparses que l'on invite sans presque les connaître, ajouta monsieur Sainte-Avertance, c'est votre fils, ma chère amie, autant dire notre protégé, notre enfant.

— Et s'il vous ressemble, il fera tourner bien des têtes, ajouta ce bon Champoireau.

Clarance ronronnait, faisait la chatte. Elle remercia Champoireau d'un sourire. Les compliments étaient d'autant plus prisés dans le cénacle qu'on les prodiguait moins aux étrangers.

C'est ainsi que fut décidée l'entrée de Jimmy dans le monde.

Le soir, en revenant, Clarance était assise dans un coin de la voiture, enveloppée dans un souple manteau de loutre. Son profil régulier se reflétait sur la

glace couverte de buée. Au dehors, on devinait les rues blanches de neige. Devant les larges lueurs jaunes des réverbères tombaient des flocons lourds.

Fatiguée par cette longue soirée, sa figure détendue n'avait plus cet air de toujours en bataille, et cela me rappelait des jours d'antan, des soirs où nous revenions ainsi de quelque théâtre ou de quelque escapade, tout près l'un de l'autre, et il me semblait avoir encore la sensation d'un corps souple appuyé contre mon bras au travers de la molle caresse des fourrures.

Les yeux mi-fermés, les mains jointes sur les genoux, elle regardait devant elle. La voiture avançait, doucement cahotée. Les pas du cheval frappaient la neige avec un bruit sourd, et les grelots, les roulements, tout cela berçait mes réminiscences.

— A quoi songez-vous, ma chère Clarance, lui dis-je en lui touchant la main?

— A votre conduite de ce soir, me répondit-elle sèchement. Vous vous êtes de plus en plus compromis avec cette petite sotte de madame Cachette. La jolie conquête que vous avez faite là!... Ne vous croyez pas un Jules César, mon cher, vous faites partie d'une invasion.

— D'ailleurs, continua-t-elle en suivant sa pensée, je vous prierai de vous tenir dorénavant d'une façon plus sévère, j'ai l'intention d'amener Jimmy avec moi, et j'espère que vous me ferez le plaisir de ne pas lui donner de trop mauvais exemples.

Je protestai. Jimmy dans le monde! A son âge! Il vaudrait bien mieux pour lui qu'il travaillât.

Ainsi je ne voulais pas! De la jalousie sans doute! La crainte de voir arriver un jeune premier jeter le trouble dans toutes mes intrigues amoureuses. La honte de me sentir barbon...

Le coupé roulait doucement sur ses roues caoutchoutées, et la caisse qui se balançait d'un ressort sur l'autre, chantait à peine perceptibles des airs de valses anciennes, de ces valses banales auxquelles tous nous avons laissé un peu de nous mêmes.

CHAPITRE IV

Je fus chargé d'annoncer à Jimmy la résolution de sa mère.

J'escomptais un refus énergique, car habituellement Jimmy n'est pas une créature sociable. Mais à mon grand étonnement il me répondit :

— *All right*, cela va bien.

— Ah ! lui dis-je interloqué, cela te plairait donc ?

— Mais oui, Maggy m'en a parlé déjà, elle va beaucoup dans le monde, et c'est elle qui m'a conseillé d'y venir aussi. C'est amusant, paraît-il.

— Oui, je sais, Maggy trouve le monde amusant, trop amusant peut-être.

— Mais oui, continua Jimmy. Il y a bien, dit-on, quelques vieux préhistoriques qui font des mines et jouent au bridge en disant du mal des gens, mais malgré cela la liberté est assez grande, et parfois on y passe de bonnes heures comme au club.

Car Jimmy est avant toute chose du club. Il semble né pour jouer au football l'hiver et au tennis l'été. Les sciences mathématiques qu'il effleure de loin en loin ne sont que fort légers nuages dans le ciel de son esprit. Le club est l'endroit où se déroule la véritable expression de son existence. Il s'y développe les muscles et les poumons. Il y apprend aussi une sorte d'anglo-arabe qui représente l'idiome sportif par excellence. Cette langue se compose de quelques expressions d'outre-Manche émaillant d'interjections aussi pittoresques qu'intraduisibles un français déjà mauvais par lui-même.

Je n'ignorais pas que Jimmy couronnait cette forme spéciale d'élégance du titre de champion, mais ce que je venais d'entendre me faisait supposer qu'il avait poussé plus loin dans les grades de la chevalerie, jusqu'à choisir peut-être une dame chargée de partager sa gloire et ses succès.

Il va bien, Jimmy, il va même très bien. Et pendant que Clarance et ses amies se soucient de lui donner un vernis de manières élégantes, lui s'émancipe de toutes les façons.

Depuis quelques mois il rentre fort tard. Clarance,

que le soin de sa fraîcheur appelle tôt dans ses appartements ne s'en aperçoit guère, il n'en est pas de même de moi qui ai la mauvaise habitude de travailler jusqu'au matin.

Les mines sévères et les observations adroites que j'ai essayé d'opposer à ces velléités d'indépendance, se sont repliées en désordre devant des fins de non-recevoir et de la franche mauvaise humeur. J'ai borné là mes efforts, car j'ai souvent remarqué que s'il est facile de causer à son prochain quelque désagrément, il est beaucoup plus malaisé de l'obliger à faire ce qui ne lui plaît pas d'accomplir.

Un soir que j'étais également sorti..., il faut vous dire que je suis un débauché, j'ai une liaison, ou plutôt, j'entretiens une danseuse, Lisette, coryphée d'un petit théâtre, pas grande, des cheveux bruns qui désireraient s'ébouriffer mais que maintiennent de savantes ondulations, de grands yeux clairs, des mains sèches et maigres, dansant bien et parlant comme un moineau... Ce soir donc, Lisette était follement contente. On venait de faire la distribution de la nouvelle revue, et non seulement on lui avait donné le rôle de la troisième crevette rose et de la chatte angora noire, mais même celui de la tour chinoise à l'exposition de 1910. — « Un rôle, mon cher, un vrai rôle, où je dois chanter un air délicieux, en chinois. Il est inutile de rire d'une façon idiote, oui en chinois, c'est bien simple. » — C'est de la plus exquise simplicité. Lisette, qu'elle chante en chinois, en belge ou même en français, est aussi incompréhensible, et développe ses roulades avec un égal désintéressement des règles étroites de la musique.

A l'occasion de cet événement extraordinaire, il fut décidé que nous ferions une petite débauche. Lisette en avait assez des restaurants sérieux et déserts, où il y a trois tables par salle, et où l'on a pour toute distraction la ressource de se regarder dans la glace et de faire des observations au maître d'hôtel. Lisette voulait se dégourdir les yeux.

Nous choisîmes donc, pour y aller souper, un bar quelconque, et nous amenâmes avec nous le beau

Desgenettes. A force d'avoir été superbe pendant quarante années, et d'avoir ressemblé à Lauzun, Desgenettes en est arrivé à devenir sa propre caricature. Il ne m'amuse guère, mais il a pour moi deux avantages : il est célibataire, je puis lui endosser le mauvais côté de mes aventures et sauver hypocritement les apparences; puis j'adore entendre s'enrouler en délicieuses guirlandes son parler ancien régime avec les phrases ultra modernes de Lisette.

Pendant qu'on nous débarrassait de nos pelisses, Lisette s'était assise d'un air de reine. Elle avait enlevé ses gants et, après les avoir détendus, les pliait tout en promenant un calme regard sur la salle entière.

Le long des murs il y avait des tables servies, d'autres encore au milieu. Dans le fond, derrière un vaste comptoir, des serveurs en vareuse blanche agitaient de la glace dans des récipients en nickel, faisant de savants mélanges avec des produits multicolores. Devant eux, en hypnose, des jeunes gens affalés sur de hautes chaises, ressemblaient à des ânes devant une mangeoire. Dans un coin, un feu vif surveillé par un cuisinier en uniforme immaculé jetait des lueurs d'incendie. Puis, de tous côtés des messieurs, des demi-mondaines, des passants, des passantes aussi. Près de la porte un groom galonné, derrière des palmiers un orchestre de tziganes, une musique violente ou langoureuse se mêlant aux rires, au bruit des grillades et au grincement du tambour de l'entrée.

— C'est pas chic ici, dit Lisette.

N'importe, elle se sent à son aise, elle s'installe, fière de tous les regards dirigés vers elle, et qui s'arrêtent sur son collier de perles tout autant qu'ils caressent ses merveilleuses épaules, car Lisette a de merveilleuses épaules, très blanches et très fines, ainsi qu'une charmante attache de cou. Mais ceci est une autre histoire, comme dirait monsieur Rudyard-Kipling.

— La délicieuse chatte noire que vous ferez, ma toute belle, dit Desgenettes, pendant que je consulte la carte. Je sais plus d'un cœur qui désirera plutôt se

faire égratigner par vos griffes roses, que de n'occuper une place, si petite soit-elle, dans votre féline existence.

— Tu parles, répond doucement Lisette.

Et comme Desgenettes risquait encore quelques mots du Grande Siècle, elle continua sur un ton plus vif :

— Ecoutez, mon petit l'ours brun (c'est ainsi qu'elle parodie le délicat surnom que nous avons donné à Desgenettes), vous êtes très gentil, vous tournez sept fois votre langue dans la confiture avant de parler, comme le sage, c'est parfait. Il est très flatteur aussi que vous me regardiez avec des yeux tout ronds, mais aujourd'hui je vous prierai de ne pas me faire du genou sous la table, réservez vos grâces pour une autre fois. Je suis venue ici pour voir du mouvement, des gens, des figures sympathiques ; et il y a là-bas, ma foi, un jeune homme qui est rudement bien.

— Où celà ?

— Là, dans le coin.

— Dieu, qu'il est mal habillé, remarqua Desgenettes !

Pendant que je m'occupais de combiner le menu avec le maître d'hôtel, Lisette expliqua que ce détail n'avait pour elle aucune importance, et il se poursuivit une conversation hardie et pittoresque dans laquelle l'élégance raffinée de Desgenettes, ses bagues et ses bijoux furent jugés de mauvais ton, et où il fut fait de curieuses suppositions sur l'originalité de ses mœurs. Finalement, intrigué par la cause de tout ce tapage, je me retournai dans la direction de l'inconnu... c'était Jimmy.

Nonchalamment assis tout au haut d'un grand tabouret, le chapeau dans le cou, tenant du bout de ses doigts gantés de jaune une canne dont il suçait consciencieusement le pommeau, il nous regardait en souriant, et me fit un petit signe amical de la tête.

— Tu le connais, s'écria Lisette.

— Certainement je le connais, répondis-je d'un air rogue.

— Tu vas nous le présenter?
— Jamais de la vie!
— Et pourquoi?
— Parce que je n'en ai pas envie.
— Et voilà, continua Lisette d'un ton aigre! Quand je vous demande quelque chose, jamais, jamais vous ne me l'accordez, c'est bien simple, c'est un parti pris. D'abord les hommes sont tous les mêmes. (Oh! la manie qu'ont les femmes de généraliser.) Pour quelle espèce de grue me prenez-vous donc, mon cher, pour que vous n'osiez me présenter vos amis?
— Ce jeune homme n'est pas mon ami.
— Qui est-ce alors?
— Un de mes employés.
— Ce n'est pas vrai.
— Pourquoi?
— Il est bien trop familier avec vous.
— Il est trop familier? Eh bien, demain je le flanquerai à la porte.
— Tu ne feras pas cela!
Lisette m'avertit de ce que je suis une espèce de muffle, la conversation prend un tour abrupt, et il y est parlé de mes différents mérites. Dans le brouhaha délicieux des rires, des flonflons, des grillades, des verres qui tombent et se brisent, la soirée se poursuit charmante, pleine d'entrain ; et Jimmy, en partant, nous fait un gracieux salut, sec, à l'anglaise.

CHAPITRE V

Le lendemain était un dimanche. Jimmy devait se rendre à quelque importante partie de football. Au moment où je pénétrai dans mon bureau il y était installé, en train de mettre des lacets neufs à ses souliers. A côté de lui sa valise dont s'échappait une chemise à larges raies rouges et blanches, les couleurs de son équipe. Les bottines de Jimmy sont d'une couleur jaunâtre, et les semelles en sont armées de rondelles de cuir superposées, destinées à s'accrocher solidement dans la boue. Moi je les trouve horribles,

mais lui m'explique chaque fois que j'en fais la remarque, qu'elles font partie d'un ensemble de couleurs violentes, carmin, blanc cru, qui jettent des notes lumineuses sur la terre brune et les cieux gris de nos hivers.

Jimmy ne vient pas toujours soigner ses souliers dans ma chambre, mais lorsqu'il a envie de me demander quelque chose, il a l'habitude de se livrer chez moi à l'une ou l'autre occupation absorbante. Cela lui permet de parler peu, d'un air distrait, et de raconter ce qu'il a envie de dire, en style laconique, en ayant l'air de penser à autre chose.

— Good bye, me dit-il, en me tendant la main, tu as bien dormi?

— Très bien, merci.

Je suis un peu méfiant quand je trouve Jimmy si empressé à me voir ; je m'attends toujours à quelque histoire. Aussi je me rendis vers la fenêtre d'un air détaché.

— Tu vas être mouillé, mon pauvre Jimmy, il pleut à verse.

— A verse, cela? Du brouillard tout au plus, cela rend le terrain un peu gras, c'est tout à fait confortable.

— Allons, tant mieux. Ne te refroidis pas surtout.

Un sourd grognement me répondit, puis ce fut le silence. J'en profitai pour me diriger vers mon bureau, et pour déplier un journal.

— Jolie femme Lisette.

— Qui ça, dis-je sans détourner la tête, l'air très absorbé déjà par la lecture?

— Lisette.

— Ah! oui, pas mal. C'est la maîtresse de Desgenettes. Il a une conduite déplorable, ce Desgenettes. Enfin, c'est un ami, on ne peut toujours lui refuser de l'accompagner...

J'aurais pu continuer à parler ainsi pendant des heures, je me faisais honte à moi-même.

Jimmy souriait. Je l'aurais gifflé. Quand j'eus fini, et que je me fus mis à sifflotter un air de revue pour

me donner une contenance, il conclut d'un air sardonique :

— Il faut absolument que je te raconte, c'est vraiment très drôle. Quand Desgenettes est retenu dans sa famille, sais-tu qui promène Lisette?

— Non.

— C'est Harry.

— Harry?

— Oui Harry, le petit Harry.

— Connais pas.

— Mais Harry, Harry Thorney.

— Ah!

Ce journal était vraiment intéressant. On y annonçait un départ du roi Léopold II pour le Midi, la fuite d'un employé de banque...

— Cela n'a pas l'air de t'amuser.

— Si, si, comment donc! C'est très comique!

Ce journal n'était pas un journal ordinaire, on y parlait encore d'une bataille d'apaches parisiens, d'un entôlage, d'un discours pacifique de l'empereur d'Allemagne.

— Harry m'a promis de me présenter, un de ces soirs.

— Jimmy, dis-je en consultant ma montre, tu vas arriver en retard.

Jimmy jette les souliers dans sa valise, tasse le tout vigoureusement, l'on entend un déclic sec. Jimmy est prêt.

— Tu ne viens pas voir le match?

— Non, je n'ai pas le temps aujourd'hui.

— Eh bien alors, à tantôt.

En se balançant sur les hanches, la valise à la main, Jimmy s'en va, sans se douter combien il est gai d'avoir un beau fils qui fait son entrée dans tous les mondes.

L'angora noir qui se chauffait près du feu se lève et vient se frotter à ma jambe en faisant le dos rond. La sonnette électrique sonne trois fois, c'est Clarance qui appelle sa femme de chambre. Moi j'écris à Lisette. Je lui annonce que je suis édifié sur sa conduite et que dans ces conditions je ne puis continuer à la voir. Je lui fais mes adieux, je m'attendris un

moment et j'ajoute un chèque pour complément d'explications. Onze heures sonnent à la pendule, chaque coup tombe dans le silence comme une goutte d'eau sur une dalle. Onze heures déjà! Comme le temps passe! Mon courrier sera en retard, et le temps passe, passe, et nous pousse en avant, tout doucement, jour par jour. La cire s'étale sans bruit sur l'enveloppe, je cachète et j'envoie le tout au beau milieu de la tranquillité de cette pauvre Lisette, comme une grosse boule dans un jeu de quilles.

Cela fit un léger remue-ménage pendant quelques jours. Je reçus des épitres sévères où ma conduite se trouvait jugée et dignement appréciée. J'eus une scène avec Clarance qui avait reçu des lettres anonymes. Lisette se brouilla avec trois de ses amies intimes qu'elle soupçonnait de choses horribles, puis elle finit par fixer le beau Desgenettes dans ses rêts, et là s'arrêta mon aventure avec Lisette.

(*A suivre.*) MAX DEAUVILLE.

LES LIVRES BELGES

Sylvain BONMARIAGE : POÈMES (Un vol., Société française d'éditions modernes). — « Après tout, on lui avait » peut-être dit que j'étais un assoiffé de sensations violentes et » complexes, ce qu'ils appellent un raffiné, un homme à goûts » bizarres. Je sais que j'ai cette réputation, mes amis la cultivent, » ça les pose et dans les maisons où ils dînent, ils racontent sur » moi des indiscrétions au dessert. »

Ainsi parla devant M. Sylvain Bonmariage le duc de Fréneuse, plus connu sous le nom de M. de Phocas.

M. Sylvain Bonmariage est le plus récent disciple d'Alcibiade. Tout féru d'admiration pour cet homme illustre, il écouta avec un plaisir extrême les propos de M. de Phocas qui correspondaient à sa direction mentale inavouée mais évidente, siffla son chien de qui le tronçon de queue eut des frémissements joyeux, alluma un cigare et tirant une révérence reconnaissante autant que cérémonieuse à son hôte, rentra chez lui le cœur en fièvre et prêt à de grandes choses. C'était l'heure de son destin. Son miroir lui rappela l'agrément de sa silhouette, un billet retrouvé, ses irrésistibles triomphes d'amant. Il célébra Narcisse et Hélagabale devant son valet de chambre qui lisait les œuvres de M. Francis de Croisset, rima un sonnet en dénombrant ses cravates, fit négligemment s'évanouir en fumée l'âme odorante d'une gianaclis, se coucha et s'endormit.

Il eut d'agréables rêves dont une petite actrice qui le troublait, puis une douairière neurasthénique qu'il avait troublée, firent les premiers frais. Ensuite, il vit s'approcher les fantômes hilares d'Oscar Wilde, d'Aubrey Beardsley, de Lauzun, de Crébillon et d'Hamilton, porteurs de gerbes et de palmes. Des mains invisibles le couronnaient de laurier et il accueillait comme un légitime hommage ces honneurs insignes bien que prématurés.

Sur cette flatteuse constatation, M. Sylvain Bonmariage se réveilla en accordant un regard satisfait à son puyjama de soie jonquille, dépouilla son courrier où voisinaient une épitre philosophique de Willy et un billet fantaisiste de M. Emile Faguet puis, nouveau Rastignac, il ne recula point devant le ridicule d'un « A nous deux Bruxelles ! » auquel l'incitait, à

travers sa fenêtre entr'ouverte, la brusque vision de la Taverne du Globe et de l'Université.

Comme l'heure de son déjeuner tardait, M. Sylvain Bonmariage griffonna un volume de poèmes, deux *Attitudes*, vingt pages de ses mémoires, un placet implorant à la petite actrice et dix lignes impertinentes à la douairière, rêva d'une jeune fille rencontrée l'avant-veille à un bal, se souvint de son profil angéliquement niais, se demanda si elle l'aimait et constata avec perplexité qu'elle l'avait charmé. Prestement, il écrivit un second volume de poèmes en son honneur, puis se trouvant en désaccord avec ses *Attitudes* à la veille de paraître, enguirlanda son cœur ingénu de quelques vices bien portés, se compara au Bas-Empire, évoqua les ombres d'Hérode, de Salomé et de quelques Augustans féroces et commémora ce nouvel avatar en un recueil d'odes licencieuses que malicieusement il dédia à l'Agnès de ses rêves.

Une orchidée à la boutonnière, il descendit alors chez son éditeur à qui il remit, non sans hauteur, son paquet de manuscrits, pénétra en coup de vent dans un bar à la mode où d'un geste élégant vainement teinté de canaillerie, il offrit comme un bouquet à une petite prostituée, avec une cigarette et un sherry-cobbler, la jeunesse épanouie dans ses grands yeux de page.

En repassant par la ville il baguenauda au pied de la tour d'ivoire où s'obstinait dans sa réclusion le songe orgueilleux d'un grand poète et parce que son âme débordait de lyrisme et de candeur, il se plut à fredonner, devant la demeure interdite, la jolie chanson de ses vingt ans.

La chanson était exquise, merveilleux de grâce et d'allégresse le troubadour nonchalant !

Le grand poète qui avait connu les temps héroïques où celui qu'il appela Son Impertinence le Page Siébel éclaboussait d'étincelles ravies tantôt aux étoiles, tantôt à son rêve hautain, tantôt encore à sa mélancolie le monde des faquins et des sots et qui vivait hors du siècle, parmi les fantômes délicieux et troublants des infantes dorées comme des châsses, des dauphins alanguis et des rois las de leur couronne et de leur sceptre, s'étonna de cette juvénile chanson qui violentait insolemment sa farouche solitude : il invita l'imprudent à chanter encore. O miracle ! la nouvelle chanson s'égrenait plus exquise que la première, la troisième plus délicieuse que la deuxième et jusqu'à la mille et unième ce fut un enchantement digne de Scheherazade. Le grand poète souriait, heureux de renaître et

de retrouver dans la voix du chanteur nouveau-né « la molle inflexion des voix qui s'étaient tues ».

Et voilà pourquoi la huitième œuvre de M. Bonmariage s'adorne de la plus étincelante et de la plus merveilleuse des préfaces.

La huitième œuvre ?... Eh oui !...

Avec quelle grâce il éparpille au nez du bourgeois ahuri les féeries sans cesse renaissantes de son curieux esprit ! Pareilles au cœur de Mme de Noailles, les œuvres de ce jeune homme à peine mineur, sont innombrables. Vous souvenez-vous de ses *Fleurs de vie*, de *Bobette*, des *Tristesses d'enfant gâté*, de l'*Abbé de Lassus ?* Ils sont à peine d'avant-hier et déjà dans l'âme capricante de M. Sylvain Bonmariage leur pimpant souvenir s'indécise. Les *Attitudes* — ces attitudes ennoblies par une glose de l'admirable Georges Eekhoud — sont d'hier...

Mais qu'importent à présent au poète le dandysme de Pierre de Polack, les amours du vicomte de Lestrange, la tristesse de Georges Alien et parmi tant de bibelots rares, ce précieux drageoir miniaturé ou Cléo la Cendrée cueille de ses doigts menus des bonbons au poivre rouge moins épicés que ses propos ingénus !... Fumées que tout cela...

Aujourd'hui l'activité de M. Bonmariage s'attarde à l'effeuillaison de quelques belles strophes harmonieuses. Ah ! l'adorable poète qu'il consent à nous révéler quelquefois...

Certes, il serait présomptueux de croire que, dans cette nouvelle œuvre, M. Sylvain Bonmariage ait manqué à son renom : Le duc des Attitudes ne pouvait déchoir et son livre traduit une fois de plus son souci de l'éternelle fantaisie.

Pour écrire la *Misère des cœurs prodigues* qui ouvre ses *Poèmes*, il s'est payé la coquetterie de revêtir non pas l'habit à manchettes de dentelles de M. de Buffon, mais la robe de brocart fleuri des poètes chinois, de ces merveilleux et doux poètes si chers à Mme Judith Gautier.

Sa Muse qui fut tour à tour Gavrochinette, Agnès et la petite cousine d'Astarté, s'en fut ce jour-là aguicher sur les bords du Fleuve Jaune ou sont les cormorans, les ombres paisibles de Li-Taï-Pé, de Thou-Fou et de Ly-y-hane.

Sous leur dictée, une auréole de fumée au front, il trace alors d'un pinceau agile des vers comme ceux-ci :

A l'horizon pâli les nuages semblaient
Un vol frémissant de cigognes effrayées
Et le soleil couchant, ainsi qu'une araignée
énorme, s'accrochait dans le bas du ciel bleu.

Septembre s'attardait aux rives de l'étang
où les cygnes voguaient majestueux et lents.
Un soleil jaune et las mourait en un ciel pâle,
fleur immense, effeuillant sur l'onde ses pétales
et les grives rayant de noir l'espace gris,
soudaines, s'envolaient vers les cieux assombris.

Puis, las de ces bons Chinois dont mieux que personne il a transposé dans la langue française les coloriages sonores, M. S. Bonmariage muse sur les bords du lac d'Elvire et sous le saule d'Alfred de Musset, de ce Musset qui fit pleurer M. de Phocas, et d'impressionniste le voilà romantique dans des pièces comme *le Retour*, *Encor un soir d'amour*, *Départ*, *A une femme triste*.

Enfin, comme rien d'humain ne lui est étranger, hanté de réminiscences classiques — les années de collège sont à peine oubliées — le poète s'en va, Dante en smocking et monoclé, implorer l'appui de Virgile — un Virgile *up to date* — pour son voyage au pays de Néréis.

La conséquence de ce frégolisme? C'est que les multiples incarnations de M. Sylvain Bonmariage s'entremêlent en strophes parfumées et se confondent comme autant de fleurs négligemment jetées au pied d'un autel où règnerait la Poésie elle-même.

Emperlées ici de rosée, là de larmes, là enfin de kummel et d'absinthe, toutes ces fleurs étonnent autant qu'elles enchantent et forment en somme le plus ravissant des bouquets.

O le charmant et déroutant écrivain qui se méfie de la vie au point de ne l'accueillir que dans la fièvre et l'estime si éphémère qu'il cherche à l'embrasser éperdument d'un seul geste de ses bras débiles !

Il la lorgne en artiste, sans toujours la comprendre, puisqu'il paraît tour à tour la découvrir dans les œuvres les plus diverses et les plus disparates. Elle lui parle par la voix de Nausica ou de Mme Colette Willy, de Paul Léautaud ou d'Alfred de Vigny... Combien elle est plus belle quand elle chante au doux jardin de son cœur ! Mais qu'il nous convie à une croisière sur les rives du Tendre, à une tournée de grands-ducs, à un tennis ou à une messe-noire, il est toujours charmant. Et il est plus charmant encore les soirs où, las et triste de ses parades sur les tréteaux de l'originalité, il entr'ouvre sa jolie âme ingénue, étoilée, quoiqu'il s'en défende, de l'éternelle petite fleur bleue des enfants et des poètes.

C'est pourquoi M. Sylvain Bonmariage, dandy célèbre et poète en passe de le devenir, reste avant tout un enfant prodigue, prodige et gâté.

Les roses ne poussent-elles point l'outrecuidance jusqu'à éclore sous ses lèvres et ne se tressent-elles pas spontanément en couronne autour de son front ?

C'est à la fois un privilège et un danger et demain nous éclairera sur l'arrêt du destin.

Mais, quoi qu'il advienne, que M. Bonmariage — comme il est probable — émigre vers Paris, que *Comœdia* enregistre ses opinions sur la Galerie Cavens ou la crise de l'opéra, que Sem ou Rouveyre lui ouvrent entre celles de M. Bernstein et de Mme Odette Dulac une page de leur prochain album, que sous un pseudonyme boulevardier, il fasse recevoir une tragédie aux Français et une comédie rosse à l'Athénée, toujours il restera pour nous l'un des rares poètes d'aujourd'hui aimé des dieux immortels.

Et ce sera son châtiment ou sa récompense, selon qu'il accueille ou méprise Arsène Lupin, gentleman cher aux Parisiens de Paris et aux esthètes en mal de gloriole rémunératrice.

Paul LECLERCQ : PREMIERS VERS (1 vol. : Bruges, Gueuens-Willaert). — M. Paul Leclercq, de Menin, a mis sept ans à composer son volume.

Il doit se trouver, même à Menin, des moyens plus agréables de perdre son temps.

René-F. SLUSE : CHIMÈRES ET RÉALITÉS (1 vol. : Verviers, Vinche). — Charles Tilman, à qui ce livre est dédié, fut un esprit distingué et averti, un peu oublié aujourd'hui malgré les précieux services qu'il rendit à la littérature. Pour l'avoir rappelé à notre souvenir, M. Sluse mérite de la sympathie et de la reconnaissance.

Jean DE BÈRE : NUIT D'EGYPTE (Un vol. : Paris, Librairie académique Perrin). — Edouard Schuré s'est acquis, aux yeux d'un grand nombre de jeunes gens, une réputation enviable de penseur et de poète. Le charme d'un style fleuri et une grande noblesse d'intentions expliquent aisément le succès de ses ouvrages, où la fantaisie compromet peut-être trop souvent les tendances apostoliques. S'il a signé des livres précieux comme l'*Histoire du lied en Allemagne*, le *Drame musical* et

l'étude sur *Richard Wagner*, son œuvre la plus réputée, les *Grands Initiés*, n'est qu'une agréable broderie de rêve et de légende dont la documentation suspecte amoindrit considérablement la portée.

Quant à ses recueils de poèmes, comme la *Vie mystique*, il vaut mieux n'en point parler : ce sont les erreurs d'un homme de goût. Erreurs excusables, du reste, quand on se souvient des mauvais vers d'un Guyau.

Un jeune écrivain, pour qui les *Grands Initiés* n'ont point de mystère et qui doit s'être imprégné de la *Vie mystique*, fait paraître, sous l'égide de M. Schuré, un vaste poème : *Nuit d'Egypte* et des pièces fugitives modestement réunies sous le titre d'*Esquisses*.

La *Nuit d'Egypte*, malgré sa hautaine et pure inspiration, est d'une exécution trop relâchée pour que l'on puisse en accepter l'indigence des symboles et la banalité des images.

Les *Esquisses*, groupement assez complexe d'impressions où des vers d'amoureux succèdent tantôt à des évocations ampoulées de Troie ou de Pompéi, tantôt à des ballades de revenants ou à des légendes allemandes, donnent assez bien l'impression de ces strophes ardentes et malhabiles écloses dans le cerveau d'un tout jeune homme et qui, pour n'avoir point de raison, n'en attestent pas moins l'éveil d'une pensée enthousiaste et fervente.

C'est pourquoi ce livre prélude peut-être à une belle œuvre.

Omer DE VUYST : ICONES FÉODALES (Un vol., *Le Thyrse*, Bruxelles). — Voici un probe et volontaire écrivain : Son nouveau livre est imprégné de ce faste et de cet héroïsme qui, malgré quelques incertitudes, magnifiaient déjà les strophes de *Sur l'autre rive* analysées naguère dans ces colonnes.

Ses vers sonores, parnassiens de forme et d'esprit, évocateurs de ce monde mystérieux du moyen âge avec ses hauts barons, ses châtelaines songeuses, ses pages rieurs, ses moines forcenés et ses serfs pitoyables, chatoient tour à tour comme des armures, des colliers, des mantelets de soie, des mitres d'or ou de grandes prunelles résignées. M. de Vuyst, esclave d'une technique étroite, n'atteint pas toujours à la perfection formelle indispensable à ce genre de poésie. Son souffle paraît quelquefois un peu court et l'on aperçoit dans nombre de ses pièces la trace trop évidente de l'effort.

En revanche, une âme tendre et jolie frisonne dans les *Tableautins* et les *Miscellanées* qui ferment son livre : Ce sont de petites chansons précieuses et rares, des joyaux ciselés par un maître orfèvre, des madrigaux parfumés comme le mouchoir d'un roué, de doux aveux d'amant, des méditations alanguies, des rondels fignolés comme des ivoires, des bibelots luttant de mièvrerie avec les doigts fuselés des marquises élues, des dentelles tissées de fils d'araignée que la rosée broche de fleurons chimériques et des guirlandes de roses fragilles comme un sourire de fée énamourée.

Quoiqu'il en soit j'ai goûté, pour ma part, plus de charme dans l'œuvre du prosateur exquis que sait être M. de Vuyst et je garde en dépit de son consciencieux labeur poétique, le souvenir ému de quelques-unes de ses *Heures de jeunesse*, un recueil de contes d'enfants dont on a trop peu célébré les mérites et que je rappelle volontiers ici.

GEORGES MARLOW.

Edmond PICARD : THÉODORE HAUBEN, médecin. Une vie belge au XIXe siècle (Un vol. in-18, veuve Larcier, édit.).—Personne n'ignore l'originalité, la diversité de la pensée d'Edmond Picard sans cesse en labeur d'enfantement, en quête de nouveauté ; chacun peut, chaque jour, dans les pages qu'il signe de tous côtés et qui traitent de tous les sujets auxquels peut seul s'attacher un esprit étonnamment vaste et multiple comme le sien, admirer la verve concise, brusque, éloquente, imagée de son style. Tout le monde cependant, ou plutôt tout le monde à cause de cela tiendra le dernier livre que vient de nous donner l'auteur de la *Forge Roussel*, du *Droit pur* et du *Téméraire* pour une des œuvres les plus remarquables par le fond et les plus curieuses par la forme que l'on ait publiées depuis longtemps.

Dans le dessein de faire connaître — et admirer — à la foule qui les ignore la vie, la science, le caractère d'un grand médecin belge qui est depuis cinquante ans l'honneur de la Faculté, de l'enseignement et... de notre pays, ne vous en déplaise, ô Belges dédaigneux du lustre de vos compatriotes, Edmond Picard aurait pu écrire une biographie impersonnelle minutieusement documentée, fidèlement élogieuse. Il aurait aussi pu se mettre directement en jeu et raconter l'amitié qui le

lie depuis longtemps au Maître dont il a en quelque sorte vues dérouler à son côté, jour par jour, la belle vie de travail et d'honnêteté.

Edmond Picard dédaigna le procédé de quiconque entreprendrait semblable ponctuelle et coutumière laudification.

Et il imagine de faire écrire par l'intéressé lui-même ses propres mémoires ; il se borne à guider de sa main la main qui tient la plume ; il a l'air, en somme, de suggestionner l'ami qu'il met en jeu ; il lui prête sa propre mentalité, lui fait partager et exprimer ses jugements, ses opinions ; il se sert de lui pour élargir dans de vastes proportions le sens de cette vie et des événements — disons même seulement les incidents — qui la marquent ; il en prend prétexte pour faire d'elle « un exemple explicatif des ressorts secrets et multiples par lesquels s'est transformée notre Nation, dans un intervalle d'environ soixante-quinze années, pour apparaître telle qu'elle est présentement en sa physionomie curieuse et attachante ».

Le docteur Hauben n'explique-t-il pas aussi, en un certain endroit de son imaginaire récit : « Je raconte beaucoup de petits événements, et je suis repris de la crainte que le lecteur ne m'impute d'être puéril et ne s'impatiente. Qu'il veuille considérer que je n'ai d'autre prétention que de lui dépeindre la vie d'une modeste unité belge, durant la période de notre formation ou plutôt de notre réveil national, qui nous rendit l'aptitude à être nous-mêmes, avec nos qualités et nos défauts, nos vaillances et nos mesquineries. La puissance actuelle de notre originalité et de notre prospérité vient, apparemment, de l'action collective et concordante de multiples individualités analogues à la mienne, livrées comme moi aux vicissitudes de l'existence, luttant contre elles comme je le fis, subissant les mêmes obstacles, obtenant les mêmes chances, agissant dans un même concert qui fut celui de la patrie renaissante. C'est d'une multitude innombrable de simples détails semblables à ceux dont je fais le récit que résulta l'action générale maintenant triomphante, et, dès lors, pourquoi ces détails seraient-ils insignifiants ? Ne constituent-ils même pas, mieux que les gros événements très visibles, l'activité véritable d'une nation ? »

Et voilà ce qui donne au livre d'Edmond Picard l'essentiel d'un intérêt qui ne faiblit pas un instant, depuis qu'il nous dit la naissance et l'humble enfance du petit paysan campinois de Mechelen, jusqu'au moment où il nous montre le savant, célèbre pour maintes précieuses découvertes, le professeur aux

leçons réputées, l'homme bon, intègre et simple, l'ami sans défection parvenu au soir d'une vie édifiante, laborieuse, utile et modeste.

Gérard HARRY : MAURICE MAETERLINCK (Un vol. in-18 ill., à fr. 2.50. Carrington, édit.). — N'y a-t-il pas quelqu'un qui a dit que connaître un homme c'est le comprendre ? Pour l'écrivain, plus que pour tout autre, l'affirmation est absolument exacte. Nous avons eu tous, maintes fois, l'occasion de la vérifier.

Et si cet écrivain est un penseur, un philosophe qui s'ingénie à dégager le sens de la Vie, à commenter tous les mystères qui nous impressionnent, à nous confesser des secrets profonds et rares devant lesquels, sans cet exégèse subtil, nous demeurerions ignorants et troublés, — alors la relation est plus que jamais étroite entre le caractère, l'existence, les contingences de l'auteur et l'esprit, la signification, voire la forme de son œuvre.

Seul un ami, un confident, un spectateur des plus anciennes circonstances dans lesquelles s'est déroulée la vie de Maeterlinck peut nous faire de celui-ci un portrait moral capable de donner la clé de la philosophie heureuse et grave partout présente, dans les petites tragédies angoissantes des débuts, dans le *Trésor des Humbles* et dans le *Temple enseveli* aussi bien que dans la *Vie des Abeilles*, comme encore dans les grands drames émouvants des récentes années glorieuses de notre illustre compatriote.

Cela, M. Gérard Harry, le compagnon et le familier de Maurice Maeterlinck dès les jours de sa paisible adolescence bourgeoise à Gand jusqu'à l'actuelle existence de travail et de calme bonheur dans l'abbatiale retraite normande de Sainte-Wandrille où le séjour ensoleillé et fleuri des Quatre-Chemins près de Grasse, — tout cela M. Gérard Harry était désigné mieux qu'aucun autre pour le dire. Il vient de le faire, avec piété, avec enthousiasme, avec la joie évidente de célébrer un probe caractère, un grand cœur et un noble esprit.

Il a associé la compagne de l'écrivain à l'hommage qu'il rendait à celui-ci. Mme Georgette Leblanc-Maeterlinck n'a-t-elle pas, en effet, influé visiblement sur les sentiments du dramaturge de *Monna Vanna*, sur la pensée de celui qui écrivit l'*Intelligence des Fleurs* ? Elle est partout dans son œuvre, comme elle l'est dans sa vie. Il était logique qu'une large place

lui fût réservée dans le livre qui prétend nous faire connaître et aimer fatalement l'une et l'autre.

Le volume de M. Harry, qui contient l'intéressante reproduction du *Massacre des Innocents*, c'est-à-dire de la première page de prose de Maeterlinck, publiée, en 1886, dans la *Pléïade* de très brève et obscure existence, sous la signature de *Mooris* Maeterlinck. Il est le premier d'une collection dont l'éditeur parisien Carrington, installé récemment dans une succursale bruxelloise, entreprend la publication. Ces monographies, luxueusement éditées, illustrées de portraits, d'autographes, etc., seront consacrées aux principaux poètes et prosateurs vivants de Belgique et serviront efficacement, à l'étranger comme chez nous, la cause de notre brillante littérature nationale.

Franz FOULON : JEMMAPPES AU POINT DE VUE BELGE (Une plaq. in-18, chez Lamberty).— M. Franz Foulon, qui ne s'était consacré jusqu'ici, dans les volumes tout au moins qu'il nous donnait, qu'à la littérature d'imagination et d'observation, a entrepris d'écrire un essai historique et politique. Le conteur élégant et original qui publiait récemment encore le *Pur Métal* et des *Contes d'Idées* dont la critique se plut à louer les mérites, saisit l'occasion des polémiques soulevées par le projet de commémoration de la bataille de Jemmappes (il justifie en passant son orthographe par ce fait que Jemappes est la forme usitée aujourd'hui, mais que l'administration française de 1792 redoublait l'*m* actuellement isolé) pour défendre la France et les Français contre les reproches qu'on leur adresse communément d'avoir imposé à nos populations une part cruelle des excès de la Terreur et des folies du Directoire.

Jemmapes, au dire de M. Foulon, est bien innocent de tout cela et ce n'est point de la victoire de Dumouriez que date l'annexion de la Belgique à la France; celle-ci ne fut décrétée que trois ans plus tard. La signification précise de la journée de Jemmapes serait donc uniquement l'anéantissement de l'ancien régime. A ce titre, pourquoi ne la célèbrerait-on pas chez nous?

PAUL ANDRÉ.

Henri DAVIGNON : LE PRIX DE LA VIE. — (Un vol. à fr. 3.50. Paris, Plon, éditeur). — Que vaut la vie, se demande M. Henri Davignon, sans l'enrichissement d'un beau sacrifice?

M. Davignon aime à se poser des problèmes psychologiques qu'il analyse avec un soin scrupuleux dans des romans fortement pensés et bien conduits. Déjà, dans *Courage d'aimer,* il avait fouillé le mal contemporain des âmes veules qui ne vont plus à l'amour avec l'enthousiasme et la volonté de lutter pour l'amour, comme faisaient les anciens, plus chrétiens que nous, plus forts que nous.

Aujourd'hui, il étudie des âmes hautes et fières, en qui les traditions ancestrales et le cordial de la foi ont mis les nobles aspirations vers l'accomplissement du devoir, dût ce devoir ne s'accomplir que dans la douleur d'une abnégation qui donne à la vie sa grande valeur morale.

Isabelle de Rudemont, fille de Louis-Gobert-Tancrède, comte de Rudemont et du Saint-Empire, a épousé sans amour, parce que c'était le désir de son père et l'occasion de relever de ses ruines la fortune et le château de Rudemont, Philippe Ferreins, fils du richissime banquier, jeune homme élevé comme une jeune bête de luxe, dans le but de s'introduire dans le monde et en même temps de donner à son banquier de père le lustre de relations aristocratiques. Oh! cela fut bien combiné. Philippe Ferreins habite avec sa femme le château de Rudemont, acheté par le banquier et demeuré sa propriété. Il y reçoit toute l'aristocratie des environs, donne des dîners, organise des battues, flirte avec la marquise de Famenne, dont la fille Jeanne est la tendre amie d'Isabelle; bref, il accomplit sa fonction, qui est de dépenser largement les revenus que lui fait son père et de tromper indignement sa femme.

Isabelle retrouve un petit cousin, Jacques Romagne, qui l'aima autrefois, qui l'aime encore; mais l'idylle commencée ne s'est pas nouée parce que Jacques n'est pas fort riche, parce qu'eux non plus n'ont pas eu le « courage d'aimer ». La jeune femme cependant sentira la douceur de cet amour qui persiste, qui l'enveloppe et la réchauffe, elle sentira vibrer son âme aux vibrations de l'âme de Jacques. Elle refusera pourtant son amour, parce que le devoir l'attache à son mari. Première abnégation qui ne va pas sans douleur. Elle ira plus loin. Afin de mettre l'irréparable entre elle et lui, elle voudra le marier avec la petite Jeanne Famenne. Elle y arrivera quelque jour.

Cependant des événements graves surgissent. Le banquier Ferreins perd en des spéculations hasardeuses toute sa fortune et celle des jeunes mariés. Il se tire une balle dans la tête. Philippe Ferreins, abattu sous ce coup, n'en continue pas moins

son flirt avec la marquise de Famenne et, surpris par Isabelle, il part pour la Suisse avec sa maîtresse. Isabelle, écœurée, se retirera dans une petite villa. Mais, plus tard, quand elle apprendra que son mari essaye de se rebâtir sa vie, qu'il travaille et qu'il souffre, elle retournera vers lui parce que c'est son devoir, parce qu'elle veut l'aider de sa présence et de ses conseils.

Elle abandonne donc Jacques Romagne, devenu le mari de Jeanne de Famenne et qui veut trouver maintenant dans le dévouement aux questions sociales et à son pays le prix de sa vie à lui.

D'autres personnages vivent autour des principaux héros. Il faut citer notamment le comte de Rocheteux, sorte de patriarche qui vit pauvrement dans sa terre, gardant le culte sacré des fécondes traditions. C'est lui qui, par ses conseils, donne à Isabelle le courage des difficiles sacrifices.

« Écoutez vos morts, dit-il. Ils ne vous reprocheront pas d'abandonner la terre où ils reposent si vous n'infligez pas à leur mémoire le déshonneur qui, chez nous, commence à la défaillance devant le sacrifice. Nous ne méritons d'être une élite que pour autant que nous renoncions volontairement au prix médiocre de la vie. Nous payions jadis notre gloire avec notre sang sur les champs de bataille, avec notre abnégation dans l'exercice de la justice, avec notre obscur dévouement à la terre patrimoniale. Maintenant qu'il n'y a plus de guerre, que d'autres sont capables de juger les hommes, que la terre est prête à nous échapper, sachons évaluer encore nos actes plus cher que ceux des autres, payons notre fierté avec la vertu héroïque du sacrifice. »

Ce sont là de fières paroles et qui donnent à l'œuvre de M. Davignon son sens moral. Peut-être l'auteur a-t-il été trop préoccupé d'appliquer sa thèse à tous ses personnages et de leur faire tenir à tous des discours sur le sens de la vie. Il y a jusqu'à de toutes jeunes filles qui tiennent là-dessus de très graves propos. Malgré cela et quelques imperfections de style, le livre a une belle allure.

C'est une œuvre et une bonne œuvre.

Sander PIERRON : LE BARON DE LAVAUX-SAINTE-ANNE. (Un vol. à fr. 3.50 aux édit. de *La Belgique artistique et littéraire*). — Il est toujours difficile de critiquer dans une revue l'œuvre d'un collaborateur, qui est du reste parmi les meilleurs, surtout lorsque cette œuvre a paru dans les colonnes de

la revue. C'est le cas pour « Le baron de Lavaux-Sainte-Anne » que les lecteurs de *La Belgique artistique et littéraire* ont lu déjà avec un intérêt croissant, dont ils ont apprécié toute la saveur, dont ils connaissent les belles qualités de style et d'analyse.

Cependant, à lire ainsi un roman par tranches, on est exposé à n'en pas saisir l'ensemble harmonieux. On s'arrête à considérer le détail, on admire de l'édifice un portail, une verrière, un coin pittoresque, on risque de n'avoir point la vue d'ensemble qui fond toutes les parties du monument en un tout harmonieux.

Ceci dit, me voici plus à l'aise pour analyser à larges traits la nouvelle œuvre de M. Sander Pierron.

Est-ce un roman? Est-ce une œuvre de critique d'art? Est-ce la psychologie d'une ville? C'est à la fois tout cela, et je ne sais si c'est la critique d'art qui nuit parfois au roman, ou le roman à la critique d'art. Mais je sais bien que la psychologie de la ville ne nuit en rien à la psychologie des personnages, ni celle-ci à celle-là. Au contraire, les personnages incarnent merveilleusement l'âme de la ville et le décor met en relief, explique, illustre le caractère des personnages.

Cette ville, c'est Bruxelles ville basse, le quartier de la Putterie, avec ses ruelles à pignons, ses églises, ses monuments. ses sociétés, ses fanfares, ses vieilles coutumes, toute la vie tumultueuse, douloureuse et joyeuse d'un coin pittoresque, fleuri de pierres sculptées et de poésie populaire.

Ces personnages, c'est le baron de Lavaux, vieillard amène, soucieux d'une gentilhommerie de sobriquet, soucieux tout de même d'apparier sa vie au titre qu'il porte, préoccupé de toujours agir en beauté, de porter sa misère avec élégance, bienveillant aux humbles, fidèle à ses amis, homme de cœur, loyal et probe; ce sont deux vieilles cirières de la rue Nuit-et-Jour, vieilles filles fanées, acariâtres, âpres au gain, plus âpres encore à découvrir un mari qui n'arrive pas, et qui se disputent le cœur du baron, en flattant sa gourmandise; c'est Anna Catché, la courtisane de quartier connue parmi les rapins pour le modelé de ses cuisses et surnommée par eux la Bossue Callipyge, prêtresse de Vénus et modèle d'atelier, en qui son infâme métier, exercé d'ailleurs en toute « honorabilité », n'a pas tué le sentiment maternel et qui pleure à lire les lettres de sa fille, première communiante de demain dans le couvent où elle est recluse; c'est le journaliste Jacques Darmand, franc-

maçon arrivé de par le pistonnage du maçon Lamercy, qui, dans la *Voix nationale* fait du reportage et de la critique d'art, et brûle d'amour pour la jeune et belle Mme Lamercy, blonde flamande aux chairs opulentes et passionnées, héroïne de Rubens, descendue de son cadre ; c'est la vieille demoiselle Hortense Bomal, marraine de Charlotte, et pour qui le baron éprouve une inclination amoureuse qui finira par un mariage ; c'est l'abbé Delangle, curé de Meysse, où il cultive des poires merveilleuses au goût, notamment la poire « Delangle » une trouvaille du bon curé, et en même temps l'art ; c'est surtout la vieille ville, ses traditions, ses mœurs, ses monuments dont Jacques Darmand détaille, avec une sûreté remarquable, les beautés artistiques.

Il y a, dans un chapitre de l'œuvre, une magnifique description du panorama de Bruxelles et de ses environs. « Sa ville et l'art lui restaient, et sa ville seule, nourricière essentielle de ses émotions, saurait lui suffire, alors qu'il croyait hier encore que rien n'existât sans le plaisir en partage avec une amante désirée et conquise... »

Là est donc la caractéristique de l'œuvre de M. Sander Pierron. C'est l'évocation d'une ville d'art, vue par un artiste qui la comprend et qui l'aime. Ce n'est pas le Bruxelles de M. Courouble dans ses remarquables et désopilants Kaeckebroek. Ou plutôt, c'est le même Bruxelles, c'est la même ville, mais les empreintes sont diverses dans les âmes et dans les œuvres.

EDOUARD NED.

LES THÉATRES

Monnaie : *Beethoven*, pièce en 3 actes en vers, de M. René Fauchois (10 mai).

Galeries : Compagnie lilliputienne de Rome (3 au 20 mai).

Alcazar : *Sous l'épaulette, Nos Magistrats, Aux Bat' d'Af*, drames de M. Arthur Bernède.

Molière : Saison d'été : drames populaires.

Beethoven. — La pièce de M. René Fauchois n'a pas réussi à Bruxelles.

Elle nous est arrivée précédée du tapage d'une bruyante réclame et aussi, ce qui est plus étonnant, du renom de sa vogue chez M. Antoine, à Paris.

Après avoir entendu ces trois actes mornes, orientés péniblement vers le rare et l'étrange, écrits en vers déplorablement plats, la conviction est acquise formellement que ce n'est là ni l'œuvre d'un historien, d'un biographe érudit, ni celle d'un habile dramaturge, ni celle d'un poète inspiré.

M. Fauchois a voulu mettre à la scène la vie d'un grand homme, alors que cette vie se passa sans événements passionnants ou simplement intéressants. Elle fut vouée totalement à l'art, traversée en de rares occasions par de brefs et fort quelconques incidents de ménage, d'intérêts, d'amourettes. Un seul élément tragique lui prête une grandeur horrible et douloureuse : la survenue de la surdité chez ce musicien, qui avait plus que tout autre homme, besoin d'entendre les harmonies merveilleuses et les phrases émouvantes sorties de son esprit et de son cœur. Toutefois, une infirmité n'a rien de théâtral, si, comme ce fut le cas, elle ne s'accompagne d'aucun autre drame que celui, poignant mais intime, mais secret, dont souffrit et mourut le Maître.

Nous n'avons donc trouvé, au cours de ces longues scènes sans lien, rien qui fût capable d'accrocher l'intérêt. Beethoven est le seul personnage de la pièce ; les vingt autres qui apparaissent et disparaissent, ne sont là que pour donner à ce qui tâche en vain d'être une action un mouvement factice, pour couper d'interjections inutiles les tirades du héros et sembler ainsi animer un dialogue qui n'est qu'une suite de conversations sans objet et à bâtons rompus.

M. René Fauchois a lu patiemment des récits de la vie de Beethoven ; il a lu sa correspondance ; il a consulté des archives, des manuscrits et il a appris de la sorte que Beethoven était orgueilleux de sa valeur, qu'il fréquentait les archiducs mais se montrait sans humilité devant eux, qu'il possédait un frère hargneux et terre-à-terre, affligé d'une femme commune et dévergondée, qu'une jeune fille aimée par lui préféra la fortune d'un comte à la gloire d'un compositeur, que l'opulence fut loin de régner dans la maison du père des Neuf Symphonies, que la distraction de celui-ci était proverbiale... Bref, tout cela constitue la menue monnaie de la notoriété, mais ce sont des traits de caractère insuffisants pour donner matière à une œuvre dramatique solide et intéressante.

J'ai dit en commençant combien il manqua en outre de beauté, de souffle, voire souvent de goût et de correction au vers de ce *Beethoven* médiocre.

L'interprétation qu'une troupe réunie par M. Mouru de Lacotte en vint donner à la Monnaie fut honorable. M. Desjardins, créateur du rôle à l'Odéon, le joua aussi à Bruxelles. Il prête au Maître que nous nous figurons plus volontiers austère, digne, beau de simplicité et d'émotion contenue, une grandiloquence romantique certainement outrée.

M. Fauchois a combiné avec la récitation de son texte l'exécution de fragments des Symphonies de Beethoven et de quelques-unes de ses plus célèbres ouvertures. La pièce n'y gagne rien et la musique perd certainement à être ainsi morcelée, même si c'est le magnifique orchestre de Sylvain Dupuis qui en exprime toute la somptueuse beauté.

***

Les spectacles de cette fin d'hiver, — ou de ce commencement d'été, si vous préférez, — manquent de suite et souvent de durée. Nous avons été conviés à voir et à entendre un peu de tout pendant ce mois de mai qui fut en grande partie ensoleillé, c'est-à-dire peu propice aux affluences dans les salles de plus en plus désertes.

On a beaucoup parlé, on a beaucoup écrit à propos de cette troupe d'enfants romains venus interpréter, sur la scène des Galeries, un nombreux répertoire d'opéras et d'opérettes italiens. Je ne plaiderai pas ici la cause de l'opportunité ou du danger, voire de l'inhumanité de cette exploitation de l'enfance, ni celle du bien ou du mal que l'on fait à ces jeunes voix fragiles et à ces tempéraments artistiques embryonnaires. Il y a du pour et du contre, comme disent les bonnes gens de chez nous.

Je déclarerai simplement que plus d'une interprétation de ces extraordinaires bambins m'ont enchanté; ils mettent à «enlever» ces pièces de brio et de verve une crânerie, une intelligence et une conviction amusantes.

Plus d'une voix est étonnamment souple et charmante déjà et ces soprani, ces ténors, ces barytons en herbe brûlent vraiment les planches.

***

M. Arthur Bernède fait, on le sait, du théâtre social moralisateur. Ses intentions sont des plus pures et sa fougue fustigeante

des plus convaincues. Nous connaissions de lui déjà le drame dans lequel il nous montre le désarroi où la haine des classes et des croyances jette l'armée et surtout la cavalerie française. Nous venons d'apprendre comment il entend nous faire le déplorable tableau d'une magistrature vendue aux politiciens, des ambitions sacrifiées à l'honneur, des complaisances des femmes de juges appelés, grâce à de vils marchandages, aux plus hautes fonctions. Nous avons vu enfin l'horreur des existences de soldats coupables condamnés aux rigueurs du châtiments qui les attend dans les régiments africains de correction.

Et tout cela est présenté avec adresse sinon avec un goût très fin ni surtout une délicatesse fort littéraire, en des pièces à gros effet, ménageant au public impressionnable de violentes émotions et des moments d'indignation très édifiants.

Une troupe fort convenable en son ensemble joua ce répertoire spécial pendant deux semaines à l'Alcazar. Mlle Dione en est l'étoile aux accents et aux attitudes mélodramatiques très passionnés. MM. Laumonier, Gervais et surtout Bureau-Lindet sont à la tête d'une bonne interprétation masculine.

* * *

Entretemps, M. Parys passe en revue, dans le petit théâtre ixellois qui ne désemplit pas, la chaleur de l'enthousiasme populaire y aidant, égale à celle de la température, les succès mémorables du drame selon la stricte formule de Montépin, Decourcelle, Mary et... Victor Hugo. O, muses, pardonnez-moi la profanation de ces voisinages...

La *Porteuse de Pain*, la *Mendiante de Saint-Sulpice*, demain le *Bossu* et les *Deux Gosses* n'alternent-ils pas avec *Lucrèce Borgia* ? Et la foule englobe dans une égale faveur les trémolos en prose et les tirades en vers, — le surin des pantes, l'épée de Lagardère, la dague des Este et des Sforza et le poison de l'horrible princesse incestueuse.

Tout cela est joué avec une vaillante conviction d'ailleurs par une troupe de spécialistes qui compte à sa tête Mme Nadia Dangely, enfant gâtée de nos concitoyens.

PAUL ANDRÉ.

LES SALONS

Le Salon de Printemps (1).

Je ne puis guère donner aux lecteurs de la *Belgique* que les impressions d'un flâneur qui a visité le Salon sans la préoccupation de l'article à faire, qui a passé d'une œuvre à une autre avec le seul désir de retrouver ses préférences, qui a négligé bien des toiles et bien des noms, à tort sans doute. Les peintres me le pardonneront-ils? Aussi bien la faveur du public est-elle plus précieuse pour eux que le bavardage d'un critique. Et celle-là, ils l'auront tout entière.

Rien n'est plus intéressant que de vérifier des impressions que l'on croyait définitives et de contrôler certaines admirations. J'avais gardé de Dubois le souvenir d'œuvres nobles et solides, telles que ses *Cigognes* du Musée ou cette *Sortie de Sacristie* qui vient d'être acquise récemment. Faut-il dire que l'ensemble des œuvres du maître, exposées au Salon du Printemps, ne corrobore pas entièrement cette admiration fervente. Combien cela a vieilli; comme nos désirs d'art ont évolué; combien ce que nous cherchons maintenant est différent! Courbet, qui pourtant admirait Dubois, disait de lui qu'il était plus un *teinturier* qu'un *coloriste*. Si nous faisons la part de ce qu'il y a toujours d'injuste dans les jugements de peintre, nous reconnaîtrons cependant qu'il y a au fond de cette opinion outrancière quelque chose de fort exact. Peut-être ai-je tort? Tout en goûtant profondément le charme de la couleur autant dans ses violences que dans ses délicatesses, encore me semble-t-il nécessaire qu'elle s'allie à d'autres qualités pour constituer l'œuvre d'art. Il y a dans la grande salle des Dubois deux Intérieurs qui n'ont d'autre intérêt que le ragoût, et quel ragoût! C'est sombre, lourd, massif, solide évidemment, mais comme le sont les Pyramides, c'est-à-dire sans intérêt. On y sent l'admiration du vieux tableau si entière que ces toiles semblent beaucoup plus vieilles et plus patinées que celles des adorables petits maîtres hollandais

(1) En l'absence de notre excellent collaborateur M. Arnold Goffin, M. Robert Sand a bien voulu écrire pour *La Belgique* ce compte rendu du *Salon*.

Ce qui manque souvent dans cet art, c'est le goût et je n'en veux d'autre preuve que les deux natures mortes. Peut-on imaginer des objets plus mal entassés les uns sur les autres, sans recherche et sans art? Si nous nous retournons et que nous regardons la *Table de jeu*, œuvre admirable de couleur, ne sommes-nous pas choqués par l'inexpression absolue, par l'indifférence complète de tous ces visages? Ce n'est pas vrai, ce n'est pas une table de jeu, ces gens sont sans passion et sans vie; ce sont des modèles qui ont posé dans l'atelier de l'artiste et le titre du tableau n'est qu'un accessoire destiné à donner à cette vaste nature morte un intérêt de fait-divers.

Faut-il dire aussi toute la désillusion qu'on éprouve devant la *Dame blanche*, par exemple? Est-ce pesant, massif, sans grâce, sans féminité! La seule impression qui s'en dégage, c'est le regret que le tableau n'ait pas été peint par Alfred Stevens.

Mais le vrai Dubois, le grand, l'admirable artiste se révèle dans ses paysages. Ils ne donnent pas tous une égale impression de beauté. Il y en a même, comme le *Passeur d'eau*, qui me paraissent bien acides de couleur; mais d'autres sont complets, d'une grandeur et d'une impression magnifiques, comme ce marais crépusculaire, immense, désert et tragique dédié à Mme Félicien Rops.

En dépit de quelques exceptions, de quelques œuvres tout à fait supérieures, qu'il eût été possible de réunir plus nombreuses, l'ensemble des Dubois laisse une impression de regret et de mélancolie. On me jugera peut-être un sacrilège, mais il me semble que l'artiste n'en sort pas grandi, comme le fut, par exemple, Joseph Stevens, après l'exposition de l'année passée, qui le révéla à ceux qui le connaissaient le mieux et l'admiraient le plus, comme plus grand encore, plus beau et plus complet que ne l'imaginait la plus fervente admiration.

D'Eugène Smits, l'ensemble est peu considérable, mais il compte deux chefs-d'œuvre, les nos 443 et 444, une *Tête d'homme* et une *Tête de femme*. Ces deux œuvres me font penser à certains Fantin-Latour qui, au premier abord, semblent froids et — qu'on me passe le mot — peu sympathiques. L'un des exemples les plus caractéristiques de ce que j'exprime mal en ce moment, c'est l'admirable tableau de notre Musée moderne : *La Lecture*. Tout d'abord il paraît glacial, austère, sans charme. Mais bientôt cette sobriété de détails qui évoque les grands murs blancs et nus des cloîtres, cette sécheresse voulue qui n'est qu'une forme de la conscience du dessin et de l'intensité de l'impression, la

solidité de la couleur, sans charme voyant mais d'un goût absolument parfait, toutes ces qualités profondes font de cette œuvre une des plus attachantes, une des plus nobles, une des plus inoubliables qui soient.

Les deux figures d'Eugène Smits me causent une impression analogue. Elles n'ont pas été faites pour plaire; mais, elles charment peu à peu, a la longue. Toutes deux, elles sont d'une sûreté de dessin et d'une beauté de couleur incomparables; la *Tête de femme* surtout me paraît un chef-d'œuvre digne d'être exposé à côté de la *Marche des Saisons*, l'un des plus beaux tableaux allégoriques que le XIXe siècle ait produits.

Heymans devrait apparaître dans cette exposition comme un des grands poètes de la nature. Rares sont les peintres qui ont atteint l'intensité d'œuvres comme les *Fonds de Bastogne*, du Musée d'Anvers; les *Brumes du matin*, toutes en gris d'argent de la collection Lequime; l'*Automne*, tout doré et doré avec raffinement, — ce qui est unique; la *Baigneuse*, enveloppée dans l'écharpe légère des buées; la *Brume du soir*, du Musée de Gand, et ce délicieux petit tableau de la collection Bauwens: *Lavandières à Scheveningue*.

Malgré tant de belles œuvres, cet ensemble unique de toiles choisies n'apparaît pas comme donnant la vraie mesure de l'artiste; car Heymans est avec Claus celui que nous devrions révérer comme notre plus grand paysagiste. Combien les souvenirs des collections Lequime et Wouters-Dustin se réveillent en nous plus impressionnants, plus complets. Cela tient surtout, je crois, à la déplorable méthode de placement dans laquelle s'obstine la Société des Beaux-Arts. Au lieu de réunir les œuvres d'un même artiste, on les éparpille. En dehors de deux grandes salles, l'une consacrée uniquement à Dubois et l'autre presque uniquement à Heymans, salles toutes deux insuffisantes d'ailleurs, le reste des tableaux semble placé au hasard. Il y a des Heymans et des Dubois qui traînent dans toutes les salles, au milieu d'œuvres les plus disparates et les moins bien choisies pour les faire valoir. Cela est d'autant plus fâcheux que ces expositions rétrospectives ont un caractère à la fois didactique et artistique. Pour voir tous les Heymans, ou tous les Dubois, ou tous les Smits, il faut trotter dans les salles, pointer les œuvres vues au catalogue et il n'est guère, avec ce mode de placement, de comparaison possible. Comment étudier les diverses manières d'un maître au milieu d'un pareil tohu-bohu? Quand donc comprendra-t-on qu'il n'est pas de meilleur

voisinage pour une œuvre d'art que les œuvres-sœurs nées de la même fantaisie? On m'objectera, je le sais, la couleur des tentures qui n'est pas toujours favorable à la présentation d'œuvres de gammes un peu différentes. Mais il est toujours possible de rapprocher sans leur nuire les tableaux d'un même peintre et l'excuse qu'on fait valoir devient alors sans portée.

Voici un exemple choisi entre cent autres. M. Degouve de Nuncques a envoyé au salon trois œuvres fort belles qui semblent choisies pour s'équilibrer parfaitement. Partout ailleurs qu'au Salon de Printemps on eût placé la *Nuit à Boitsfort* au milieu, la *Neige* et cet admirable poème de gel et de couleur : le *Chaland* à droite et à gauche. Chacun de ces tableaux y eût gagné! on aurait mieux goûté la finesse des verts du Nocturne, la ligne harmonieuse du paysage du *Chaland*, les finesses rares de couleur de la *Neige*. On y eût gagné de donner à cet artiste la place que mérite son envoi, de frapper le visiteur par un ensemble poétique. Au lieu de cela, les trois tableaux sont dispersés de telle manière qu'il faut les chercher pour les trouver et qu'aucune comparaison entre eux n'est possible. Ce que je dis de l'envoi de Degouve que je considère comme l'un des plus beaux de ce Salon, je pourrais le dire de l'envoi de Smeers, dispersé lui aussi d'une manière déplorable, de l'envoi de Charles Cottet, admirable de couleur et de grandeur, de recherches toujours nouvelles, de poésie et de profond souci d'art ; de l'envoi de Lucien Simon qui, à côté de cette belle toile : le *Goûter* compte d'étonnantes esquisses qui mériteraient d'être mieux présentées ; de l'envoi d'André Cluysenaar qui compte ce joli portrait de jeune fille si largement brossé et ce beau portrait de Mme D. V... et de son fils, de l'envoi de Jefferys, de l'envoi de Swyncop (voyez sa *Place à Bruxelles*), de l'envoi de G.-M. Stevens, parmi lequel il faut mentionner un très bel *Effet de neige*.

Et notez que ce mode de placement que je préconise serait favorable à tous les points de vue. Songez au bonheur qu'on aurait à ne rencontrer qu'une seule fois les portraits de M. Jacques de Lalaing en parcourant tout le Salon!

D'ailleurs, au Salon même, la preuve en est faite par la salle des Brangwyn et celle des Carpeaux. Dans la première, l'admirable peintre-graveur anglais, que révéla l'exposition de l'*Estampe* il y a trois ans, a réuni une série assez complète de ses plus belles eaux-fortes. Pour la première fois en Belgique il y a joint les dessins qu'il fait sur nature pour préparer

ses gravures. Chose curieuse, autant les eaux-fortes sont impressionnantes d'effet, d'oppositions de clair-obscur et de pleine lumière, autant les dessins sont sobres, nets, classiques peut-on dire, mais admirables de sûreté et de mise en place. Rien ne pouvait donner une plus belle idée du talent de Brangwyn, l'un des grands graveurs de notre temps, que l'ensemble réuni au Salon du Printemps.

La Salle des Carpeaux, c'est le triomphe de l'art, du goût et de la tradition de l'école française. Quelle finesse, quelle nervosité, quelle élégance dans les bustes de Garnier, de Jérôme, de Bruno Chérier. Dans les effigies de femmes et dans les groupes, quel sens admirable et rare du côté décoratif de la sculpture.

Quand on contemple ces œuvres, on rêve d'elles dans les appartements élégants, sobres et riches à la fois de lignes et de couleurs. C'est la grande tradition du XVIIIe siècle reprise et vivifiée au milieu du XIXe siècle avec un sens aigu de la sensibilité moderne.

Un portrait de Carpeaux par lui-même et plus encore un portrait de vieillard d'Albert Bartholomé montrent quels beaux peintres ces deux grands sculpteurs eussent pu être. Bartholomé expose une grande figure en pierre polie, jolie de matière et d'une grande beauté de lignes et d'impression. C'est de l'art le plus noble le plus pur et le plus grand.

En face de cette statue, Victor Rousseau expose un admirable buste de marbre, l'un des plus beaux que j'aie jamais vus. Quand on évoque le souvenir des plus saisissantes et des plus fines, des plus aiguës et des plus vivantes des sculpteurs du XVe siècle italien, on n'en retrouve pas qui donne une impression plus belle de beauté, de vie, de recueillement et de sérénité. Puis-je dire que, vu de face, le bras coupé un peu loin de l'épaule, me paraît un rien déparer cette merveille dont le souvenir reste lumineux et éblouissant ?

Mais il faut qu'enfin je vous parle des Vénitiens dont l'envoi est un des plus harmonieux et des plus remarquables de ce salon. Lino Selvatico y expose quelques beaux portraits, peut-être un peu trop influencés par l'Angleterre et même par l'Allemagne, mais sobres de couleur et solides de métier. Les tableaux de Zanetti Zilla, parfois presque sculptés en haut relief dans une belle pâte colorée, sont remarquables de style et de recherche d'effet décoratif. Il y a notamment un grand bateau bleu qui s'élance au haut d'une vague, un grand navire aux toiles

blanches toutes déployées qui resteront de belles et de puissantes œuvres d'art.

Mais le plus curieux de tous est M. Ferrucio Scattola. Il n'a pas plus hérité de la chaleur ambrée du coloris des grands Vénitiens que notre Claus ou notre Heymans n'ont hérité de la rutilante palette de Rubens ou de Jordaens.

Mais quelle admirable délicatesse de couleur ; quel sens de la grandeur simple, pure, sans effet théâtral ; quelle poésie dans l'impression esthétique et quel tact dans le choix des moyens. Un grand panneau décoratif représente Assise se détachant en nuances mates, fines et pâles d'un premier plan de pampres et d'un paysage largement traité. En face, ce sont des mules attachées au pied des murs d'un gigantesque château-fort de l'Ombrie. Plus loin ce sont de pauvres maisons solitaires à Murano, blanchies par le clair de lune et le calme de la nuit lumineuse s'allie à l'impression de pauvreté et de détresse qui se dégage fortement de cette œuvre qui remporta, si mes souvenirs sont exacts, une grande médaille d'or à Munich.

Il y a, enfin, un jardin à la Giudecca et une maison à Venise; le premier dans les tons d'argent, la seconde dans les bleus les plus fins.

S'il fallait dans ce beau Salon de Printemps chercher la révélation d'un talent nouveau, d'un artiste inconnu de la plupart d'entre nous, je nommerais, pour ma part, sans hésiter, l'envoi de M. Ferruccio Scattola, pour la finesse de son coloris, la rareté des tons, la sobriété de l'effet, la beauté de la composition et la grande poésie de sa vision d'art.

ROBERT SAND.

I

Louvain. — Exposition de l'œuvre de Constantin Meunier (Locaux du Nouvel Institut de Chimie, rue de Namur).

Quelle admirable idée que celle de rehausser les fêtes jubilaires du LXXVe anniversaire de l'Université catholique de Louvain par l'organisation d'une exposition contenant l'œuvre sculpturale complète et une grande partie de l'œuvre picturale du merveilleux artiste que fut Constantin Meunier !

La première partie ne comprend pas moins de 219 pièces : plaques monumentales, bas-reliefs, groupes, statues, bustes,

médaillons, plaquettes, études, maquettes. Au catalogue des œuvres à deux dimensions sont inscrits 188 peintures à l'huile, 12 aquarelles, 34 pastels, 18 dessins, 110 croquis et esquisses.

C'est comme sculpteur que C. Meunier débuta, mais pas pour longtemps : il découvrait trop d'habileté et de routine chez les sculpteurs de son temps et trop peu d'art; les sujets traités étaient factices, imités de l'antique. Meunier, au contraire, se sentait une âme libre; il ne pouvait s'accommoder des règles étroites régissant l'art plastique. Ce qu'il voulait, c'était extraire ses œuvres du fond même de son cœur, exprimer ses propres sensations, incarner ses idéaux personnels. Il résolut bientôt de devenir peintre.

Comme sculpteur, élève de Fraikin, Meunier ne nous a légué pendant cette première période que *La Guirlande*, exposée ici. Comme peintre aussi, Meunier tâtonna au début. Il se voua à la grande peinture d'histoire. C'est de ce temps que datent son *Enterrement d'un trappiste*, *Le Repos éternel à la Trappe*, *Saint François d'Assise*, *Épisode de la Guerre des Paysans*, *Le Supplicié*, *Le Corps de saint Etienne*, *La Prise de la citadelle d'Anvers*, etc., etc., œuvres respectables, sans plus. Un voyage fait avec Lemonnier au Borinage lui révéla enfin les forces latentes de son être. Le pays lépreux avec ses fabriques rougeoyantes, ses terrils noirs et ses corons misérables jeta un sort sur son âme. Depuis ce jour, il se fit le peintre de la Wallonie noire et de sa population de mineurs, d'ouvriers d'usine.

On n'a pas encore suffisamment insisté sur l'influence qu'exerça Meunier sur l'évolution de la peinture belge. Seul avant lui, Charles De Groux avait osé peindre l'épopée des humbles, et encore seulement l'épopée des terriens. De Groux et Meunier innovèrent chez nous la peinture de la population déchue, comme Millet et Courbet l'avaient inaugurée en France.

La peinture de Constantin Meunier se distingue par sa monochromie. Meunier rend l'aspect des choses autant que possible sans variation de couleur; il peignait avec très peu de tubes, cela surtout en vue d'effets d'enveloppé. Ses toiles sont, en général, un peu ternes, grises, mais fortes et sévères de style. L'auteur voit vite et gros, sans nuances subtiles. La découverte des gammes aériennes appartint aux luministes. Jamais Meunier n'a empâté ses toiles.

Meunier continua à peintre durant toute sa vie. Cependant, vers 1880, il revint à la sculpture, abandonnée depuis sa jeunesse, et continua à la mener de pair avec la peinture.

Ce retour, M. A. Thiery l'a parfaitement expliqué dans l'étude introductive qu'il a écrite pour le très complet catalogue édité à l'occasion de cette exposition. « C'est uniquement pour pouvoir traduire une anatomie d'ouvrier que Meunier revient alors à la sculpture. Mais, cette face d'ouvrier, il désirait la traduire pour régner sur les fabriques qu'il peignait. Tous les tubes de couleurs de la peinture à l'huile étaient presque de nul secours pour rendre cet objet grisé et presque camaïeu qu'est un ouvrier décoloré par son enduit de poussière. La peinture avait le tort d'être moins expressive que la sculpture, puisque la peinture étend dans deux dimensions, c'est-à-dire sur un plan, ce qui, dans l'anatomie humaine, existe à trois dimensions en relief ou dans l'espace. Meunier sentait que, à devenir sculpture, le galbe d'un ouvrier gagnerait de l'expression en ajoutant du relief à ce qu'il avait de ligne. »

Au bout de peu de temps, on le considéra comme le premier sculpteur belge et comme un des plus grands artistes européens de ce siècle. En sculpture, comme en peinture, il se fit l'apologiste de l'ouvrier moderne. Il créa tout un monde de prolétaires : mineurs, puddleurs, ouvriers verriers, paysans, portefaix, pêcheurs; vieillards, hommes, jeunes gens, matrones, fillettes de la mine, de l'industrie et de la glèbe, tout un panthéon de travailleurs. L'ensemble de son œuvre constitue une formidable hymne au travail, la tragédie du labeur, dont elle fit, la première, matière d'art.

L'œuvre sculpturale de Meunier fut une véritable innovation, à tous points de vue : et par le sujet — l'expression de la beauté moderne de l'usine et de l'ouvrier, du grand travail scientifique de nos jours — et par la technique.

Dans ses groupes, Meunier ne donna plus le repos de la statue fixe, ni le geste violent de la passion; il nous révéla le mouvement harmonieux et vigoureux, fort et rythmique du travailleur; ce mouvement, chez lui, n'a rien de désordonné, de violent; il se manifeste en puissance sûre, calme et tenace. Meunier avait un sens très affiné pour la robustesse souple.

Il nous donna aussi le nu moderne : ayant pris comme modèles les esclaves de l'industrie contemporaine, il est certain que Meunier ne pouvait idéaliser ses figures comme le fit l'école académique. Aussi fit il ressortir admirablement le caractère rude, dur, obtus et gauche de ses corps déshabillés.

Il existe une certaine uniformité dans ses types, peut-être précisément à cause de leur caractère général. L'expression de

la tête, des pieds et des mains est semblable dans beaucoup de groupes. Les têtes de ses brutes, il les taille aux os proéminents, au menton accentué, aux orbites profondes, au front bas; leurs hanches sont lourdes, les pieds grands et balourds, les jambes et les bras carrés.

Chez Meunier la tendance prolétarienne n'a jamais nui à la vérité humaine de ses types. Ses puddleurs et ses débardeurs ne sont pas seulement des représentants de la classe ouvrière, des symboles incarnés, mais de véritables ouvriers d'abord, observés très minutieusement et rendus avec beaucoup de réalisme au point de vue de leur anatomie; chaque statue est individuellement achevée, tout en représentant un type général Meunier a ainsi su réaliser la rare union du réalisme et du symbolisme. Son art ne constitue pas un naturalisme pur, comme on l'aprétendu : Meunier est au fond un romantique, à la façon d'Emile Zola; comme lui il avait la force lyrique généralisatrice. Comme Zola aussi, il avait la foi dans l'avènement d'une humanité meilleure. Dans son œuvre, le sentiment de pitié fraternelle ressentie par l'auteur pour ses modèles, se joint toujours à une idée de beauté, à un élan d'admiration. Sa pitié est fière, noble, espérante. Il sait combien est lourd le fardeau qui pèse sur les épaules des déshérités qu'il représente, mais il connaît aussi la force orgueilleuse qui le fait supporter et la beauté propre de ce silencieux martyre, noblement admis. Ce ne sont pas, à vrai dire, des images de souffrance qu'il nous donne. Il magnifie les ouvriers plutôt qu'il ne les plaint, car il a la conviction irréductible de les voir triompher. Regardez ses parias : si l'on excepte quelques rares groupes dans lesquels il vise intentionnellement l'expression de fatigue corporelle et d'abrutissement moral, combien énergique est l'expression de leur figure!

Nous avons retrouvé dans l'exposition de Louvain tous les chefs-d'œuvre de sa longue et féconde carrière, mais le principal objet de pélérinage a été constitué par le *Monument du Travail*, érigé en grand, d'après une maquette caractérisée par deux séries de gradins, qui élargissent la base du monument — sous la *Maternité* — et s'étayent sous le *Semeur*. Les statues de l'*Ancêtre*, du *Forgeron* et du *Mineur* ont été disposées entre les quatre haut-reliefs de l'*Industrie*, de *La Moisson*, du *Port* et de la *Mine*. Le *Semeur* couronne tout le monument au pinacle et d'un geste triomphal jette le grain fécond qui germinera pour les générations futures. Le *Monument du Travail* lui-même

couronne ainsi l'œuvre de Meunier, de toute l'épique monumentale de son beau rêve humanitaire.

Cette exposition de Louvain constituant la rétrospective complète de l'œuvre sculpturale de Constantin Meunier, on comprend qu'un compte rendu quelque peu détaillé et moins superficiel que celui-ci équivaudrait à l'étude même de cette grande œuvre, dans toutes ses parties. Elle n'est guère possible ici et elle a été faite déjà à plusieurs reprises.

Exprimons simplement toute notre joie d'avoir vu ainsi une fois réunies les manifestations diverses d'un des talents les plus puissamment créateurs de ce siècle. La patrie semble vouloir devenir reconnaissante.

* * *

II

Anvers. — Exposition de l'Œuvre de Jef Lambeaux (Salle des Fêtes. Place de Meir).

Pendant qu'à Louvain s'exposait l'œuvre complète de Constantin Meunier, nous avons eu temporairement réunie à Anvers, une grande partie de l'œuvre de Jef Lambeaux. Simultanément nous pûmes ainsi admirer le legs glorieux des deux artistes qui ont le plus honoré la sculpture belge de ce siècle et qui, à travers des tempéraments bien divers et selon des conceptions bien différentes, ont tâché de doter notre pays d'un art sculptural propre, dont jusqu'à eux il n'avait plus eu à s'enorgueillir depuis la Renaissance. Pendant quatre siècles la tradition de Claus van de Werve, de Claus Sluter, de Jean de Bologne resta perdue. Il appartint à nos bons sculpteurs de ce temps, à Meunier, à Lambeaux, à Rousseau, à Lagae de la perpétuer. Nous ne pouvons guère prendre en considération durable les incertains essais de Geefs, de Fraikin et de Simonis.

C'est, en effet, aux maîtres de la Renaissance flamande que l'art de Jef Lambeaux est avant tout apparenté. Je ne veux point seulement évoquer ici à ce propos la célèbre Fontaine de Jean de Bologne, à laquelle le *Brabo* de Lambeaux a été comparé à plusieurs reprises. Cette parenté s'étend plus loin : une inspiration identique anime l'œuvre de Lambeaux et l'art de nos peintres d'alors, en ce sens qu'ils célèbrent tous deux la beauté humaine dans toute sa force, toute sa furie, toute sa luxure, dans sa vitalité excessive, dans l'épanouissement luxurieux de

la chair. Ce n'est pas seulement à un des ouvrages de Lambeaux qu'on pourrait donner le titre de *Les Passions humaines*, mais à sa production complète, comme aussi à la production picturale du grand siècle, à celle de Rubens et de Jordaens.

Tout comme l'œuvre de Rubens fut une réaction outrancière de l'instinct vital contre le mysticisme défigurateur des Primitifs, ainsi l'œuvre de Lambeaux, comme celle de Meunier, — et comme celle de Rodin, en France — constitua un assaut révolutionnaire contre la sculpture académique, qui avait synthétisé l'art en « sujets ». L'étude impétueuse de la vie remplaça les exercices d'application faits sur données de classe. Tant Lambeaux que Meunier prirent *l'homme* comme matière directe d'art. En ce sens, leur effort se renoue en principe à la période la plus pure de l'art grec. Ils dédaignèrent la convention et laissèrent libre frein à leur tempérament.

C'est ici que l'art de Lambeaux se différencie fortement de celui de Meunier. Meunier fut toujours l'apologiste du Travail. Son œuvre exalta âprement la vie utile de l'ouvrier, modeste force sociale. Le Travail lui devient comme une espèce de religion, qu'il voulut magnifier avec tout son génie : le *Monument du Travail* aurait été l'autel de ce culte nouveau. Une même certitude anime toute son œuvre : il croit au règne futur de la Justice. Certaines de ses figures portent, de ce chef, un caractère biblique. Un rythme égal et sûr anime ses différentes statues, classiques malgré leur modernité.

Lambeaux, au contraire, fut toute sa vie l'apologiste de la Passion. Il magnifia les exaltations de la chair, la beauté voluptueuse des corps, la tension électrisante de l'amour, les secousses musculaires de la lutte, tous les instincts, tous les ruts de l'homme et la splendeur physique de son être, la nature luxuriante et impétueuse. De là, aucune ordonnation dans son œuvre, rien du caractère religieux, sacré, du rythme conscient de celle de Meunier. La vie chez lui n'est pas canalisée; elle déborde de la vasque agitée de son âme et s'épand en flots bouillonnants, mais éphémères, de tous côtés. On comprend qu'une œuvre ainsi conçue à cause même de son caractère désordonné doit être très inégale dans son ensemble : l'actuelle exposition réalise une sélection, heureusement.

La seule préoccupation qui anima Lambeaux fut une préoccupation plastique. Ce qui l'attira ce fut le charme nerveux, la souplesse et la grâce d'un beau corps de femme, la musculature vigoureuse, opulente d'un corps sain d'homme bien bâti.

Regardez sa *Folle chanson*, son *Baiser*, son *Faune mordu*, ses *Lutteurs*.

Le rayon des âmes n'illumina et ne réchauffa point la pierre. Par le fait même, il manqua à l'art de Lambeaux un élément capital. Nous admirons certes la grandeur, la majesté ample, le mouvement large, la tension vitale de ses créations — certains de ces corps craquent de vie — nous ne trouvons point en elles l'expression d'un art complet, tout à fait mûri. Le talent de Lambeaux reste unilatéral, mais admirable dans son unilatérabité. Comme exaltateur de la chair et de la force corporelle, nous aurons de la peine à lui trouver des supérieurs, en dehors de Rodin, plus complètement humain.

Pressé par le besoin, Lambeaux a dû produire dans sa vie beaucoup d'œuvrettes indignes de son nom. Les organisateurs de cette première grande exposition de son œuvre depuis sa mort (Société pour l'encouragement des Beaux-arts) ont sagement agi en écartant ces œuvres de vente. Le choix par trop étendu qu'ils ont effectué suggérera du remarquable artiste que fut Lambeaux une opinion plus saine et plus noble que n'eût donnée la rétrospective de sa production complète.

ANDRÉ DE RIDDER.

LES CONCERTS

L'audition des élèves du cours particulier de chant et de déclamation lyrique de Mme Armand-Coppine donnée au Théâtre royal flamand le 8 mai dernier, fut sans conteste un triomphe pour l'éminent professeur.

Le public nombreux a compris qu'il devait distribuer à cette pléiade de jeunes artistes débutantes, par de longs applaudissements et de multiples rappels, la récompense et le succès auxquels chacune d'elles avait droit.

Mlle Darney, douée d'une voix de soprano dramatique vraiment remarquable, a enthousiasmé l'auditoire. Formons des vœux pour qu'elle figure à bref délai au tableau de la troupe de la Monnaie.

Mlle Gann'dy possède une voix souple, au timbre à la fois brillant et sympathique. Elle se dépensa avec un talent parfait, une chaleur communicative étonnante.

Mlle Ducey chanta avec brio, d'une voix puissante et sonore le rôle de Nedda dans *Paillasse* et Brunehilde de *Sigurd*. Belle artiste, élégante et prometteuse.

Mlle d'Ervoge, est sympathique peut-être, mais elle fait certes une *Carmen* trop distinguée. Si ce rôle ne convenait pas tout à fait à son tempérament, elle a rempli celui de Dame Marthe de *Faust* entièrement à souhait.

Mlle Leclercq, soprano léger, voix très pure et prenante, vocalise avec une sûreté et une justesse remarquables. Possède de brillantes qualités et non moins de grâce.

Mlle Dehosse, de sa jolie voix claire, a détaillé d'une façon ravissante l'air des Clochettes de *Lakmé*. Beau succès, très mérité.

Il serait injuste de ne pas mentionner à côté de ces lauréates MM. Delaye et Dognies, du Théâtre de la Monnaie. M. Delaye interpréta Scarpia de *La Tosca* dans la perfection. Viennent ensuite MM. De Ruydt, Fourmond, Wulput qui ont déployé une bonne volonté louable.

Un mot d'éloge aussi pour M. Wellens, qui est non seulement un accompagnateur intrépide, mais un artiste qui nous a convié à plus d'un de ces régals d'art.

Bref, Mme Armand-Coppine a droit à nos vives félicitations, car elle a su diriger toutes ses élèves avec l'art et la science qu'on lui connaît.

FERNAND LARCIER.

TABLE DES MATIÈRES

Contenues dans le Tome XV

ANDRÉ, Paul

Les Livres belges :

Camille Lemonnier : *Félicien Rops*; *L'Homme et l'Artiste* 102
Charles Buls : *Le Vieux Bruxelles; L'Évolution du Pignon* 104
Commandant Harfeld : *Opinions chinoises sur les Barbares d'Occident* 104
Maurice des Ombiaux : *Historiettes de Wallonie* . . . 105
Camille Roussel: *La Justice belge au début du XXe siècle.* 106
Emile Verhaeren : *James Ensor* 106
Lettres et Art Belges : *Collection Diamant.* 107
Ernest Discailles : *Un Diplomate belge à Paris* 107
Edmond Picard : *Théodore Hauben.* 390
Gérard Harry : *Maurice Maeterlinck* 392
Franz Foulon : *Jemmappes au point de vue belge* . . . 393

Les Théâtres :

Monnaie : *Katharina.* 118
La Habana, Le Tableau parlant 120
Parc : *Un Divorce.* 122
La Victoire 122
Le Bon Roi Dagobert 124
Galeries : *Le Chant du Cygne.* 125
Le Foyer 126
Olympia : *Le Poulailler.* 127
Molière : *Mam'zelle Gogo* 128
Matinées littéraires du Parc : *Mademoiselle Morasset* . . 129
Matinées classiques des Galeries : *Les Fourberies de Scapin; Andromaque*; *Hernani* 129
Matinées d'opéras-comiques au Molière : *Zampa; Zémire et Azor* 130

Matinées mondaines de l'Alcazar : *La Part du Feu; Ce que Maman ajouta* 130
Monnaie : *Le Bal masqué* 257
Werther; Carmen 258
Parc : *Modestie*; *Le Marché* 259
Galeries : *Le Roi* 262
Alcazar : *Marthe* 263
Béguin de Roi 264
Molière : *Les Brigands* 264
Matinées classiques des Galeries : *Le Tartufe*; *L'Ami Fritz* 265
Matinée G. Dupuis au Molière : *Œuvres de M. Charles Mélant* 266
Monnaie : *Beethoven* 397
Galeries : *Compagnie lilliputienne de Rome* 399
Alcazar : *Sous l'épaulette; Nos Magistrats*; *Aux Bat. d'Af.* 399
Molière : *Saison d'été; Drames populaires*. 400

BOCK, Jules

LA PLAGE 220

CLAIRVAUX, Victor

DESPOTISME 163

DEAUVILLE, Max

LE FILS DE MA FEMME (roman) 360

DE HARVEN, Hélène

CHEZ LES SIOUX 201

DAXHELET, Arthur

Les Livres belges :

Paul André : *Maître Alice Hénaut* 110

Ray Nyst : *La Caverne* 112
Léon Wéry : *Une Philosophie de l'Art flamand*. . . . 116

DE LAMINNE, Ernest

NUIT DE JUIN; — SOUVENIRS. 40-41

DELATTRE, Louis

UNE GRANDE DATE (CHARLES-ROBERT DARWIN). 5
LE CARNET D'UN MÉDECIN DE VILLAGE . . 321
FLORENCE DE PÊCHANT 327

DELHAIZE, Jules

UNE REVENDICATION FÉMINISTE A BRUXELLES EN 1790 337

DE RIDDER, André

Les Salons :

A Louvain : *Exposition de l'œuvre de Constantin Meunier* 406
A Anvers : *Exposition de l'œuvre de Jef Lambeaux* . . 410

DE TALLENAY, J.

LES DEUX PLANS DE LA VIE 24

EMAËL

PENSÉES 15

FABRY, Camille

SONNETS (Le Destin, Profanation, Chaste repos, Thème du Soir) 198

GEORGES, Eugène

Les Concerts :

Concert *Henge-Ocampo* 143
Concert *Louis Siegel* et *F. Hendriks* 143
Deuxième Concert de la *Société Bach* 144
Récital *Efrem Zimbalist* 144
Concert *Cernikoff* 144
Cinquième Concert Ysaye : *MM. Frank Van der Stucken* et *Fritz Kreisler* 142
Concert *Kreutzer* 144
Scola Musicæ 145
Concert *De Greef*, *Deru* 146
Quatrième Concert populaire : *MMlles C. Croiza et Lily Dupré*, *MM. Bourbon et Dua* 148
La Chanson russe : *Conférence par Mlle M. Biermé* . . 147
Salon de La Libre Esthétique : *Audition de musique nouvelle* 147
Récital *Wieniawski* 146
Quatrième Concert *Durant* 145
Récital *Norman Wilks* 273
Récital *Sauer* 273
Concert *Bildstein* 273
Sixième Concert Ysaye, *Anton Van Rooy* 274
Quatuor *Zimmer* 274
Concert *Bach* 275
Concert extraordinaire *E. Ysaye* 275
Deutscher Gesangverein 276

GLAESENER, Henri

TROIS TYPES DE BRIGANDS-GENTILSHOMMES 281

GOFFIN, Arnold

Les Salons :

La Libre Esthétique 131
Au Cercle Artistique : *M. et Mme Wytsman ; M. Henri Roidot* 140
A la Galerie Royale : *Le Cercle des X* 141

A la Salle Boute : *Mlle Marie Salkin; M. Crombin et consorts.* 141
Le Fronton du Palais du Roi 267
Vie et Lumière 269
Au Cercle Artistique : *Mlle Maria De Bièvre* et *M. Louis Reckelbus* 272

GOLLIER, Th.

LE JAPON EST-IL UN PLAGIAT DE L'EUROPE 54, 180

HARRY, Gérard

SONNET (L'Express qui passe) 314

HERDIES, Eugène

LES FIANÇAILLES AU BEAU PAYS DE ZÉLANDE 252

LAENEN, Jean

TANTE ANGÉLIQUE 346

LARCIER, Fernand

Les Concerts :

Audition des élèves du cours de Mme Armand-Coppine. . 412

MARLOW, Georges

Les Livres belges :

Pierre Nothomb : *L'Arc-en-Ciel* 100
Paul Spaak : *La Madone; La Dixième journée* 101
Henry Marcellin : *Chansons Blondes; Chansons Grises* . 102
Paulin Renault : *L'Ecole et La Chanson* 102
Sylvain Bonmariage : *Poèmes* 384

Paul Leclercq : *Premiers Vers* 388
René-F. Sluse : *Chimères et Réalités* 388
Jean De Bère : *Nuit d'Egypte*. 388
Omer De Vuyst : *Icones Féodales* 389

NED, Édouard

Les Livres belges :

Henri Davignon : *Le Prix de la Vie*. 393
Sander Pierron : *Le Baron de Lavaux Sainte-Anne* . . 395

PIERRON, Sander.

LE BARON DE LAVAUX SAINTE-ANNE, roman *(suite et fin)* 67

Les Livres belges

J.-F. Elslander : *Le Musée de Monsieur Dieulafait*. . . 108

RENS, Georges

L'HOMME EN NOIR 223

RIZZARDI, Luca

ADOLESCENCE. 209

ROUSSEAU, Jeanne

MISS PRICKETTY. 315

SAND, Robert

Les Salons :

Le Salon de Printemps 401

VANDER BURGHT, R.

EMILE BANNING 149

VERHAEREN, Emile

LES BARBARES 277

VIRRÈS, Georges

LE RETOUR 43

GETTY CENTER LIBRARY
3 3125 00695 8389